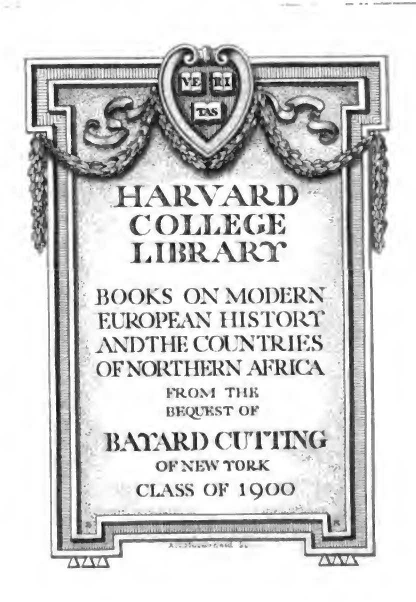



VE RI TAS
HARVARD COLLEGE LIBRARY
BOOKS ON MODERN EUROPEAN HISTORY AND THE COUNTRIES OF NORTHERN AFRICA
FROM THE BEQUEST OF
BAYARD CUTTING
OF NEW YORK
CLASS OF 1900

VOYAGE

EN ABYSSINIE.

Paris. — Imp. Lacrampe et Comp. rue Damiette, 2

VOYAGE
EN ABYSSINIE

DANS LES PROVINCES DU TIGRÉ, DU SAMEN
ET DE L'AMHARA

DÉDIÉ A S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE NEMOURS

PAR

MM. FERRET ET GALINIER

CAPITAINES AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIERS DE LA LÉGION D'HONNEUR

TOME PREMIER

Publié par ordre du Gouvernement.

PARIS
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
60, RUE RICHELIEU.

1847

MONSEIGNEUR,

Au moment où le voyageur part pour une longue exploration, une noble espérance lui sourit et l'attire au delà des mers, au delà des solitudes arides : elle ne lui déguise pas les dangers qu'il va courir, mais elle lui montre le domaine des sciences agrandi sous chacun de ses pas, l'horizon des découvertes déroulant des perspectives nouvelles à mesure qu'il s'avance, l'industrie marchant à sa suite prête à ouvrir une route partout où il a frayé un chemin, et la civilisation prenant possession du sol aussitôt que le pied de l'homme civilisé a marqué son empreinte sur une terre barbare.

Malheureusement cette espérance qui l'appelait au loin ne remonte pas toujours avec lui sur le vaisseau qui le ramène : il se demande, au retour,

s'il a atteint le but qu'il s'était proposé, si ses travaux seront utiles en effet à la science pour laquelle il s'est dévoué, à l'humanité qui devait récompenser ses sacrifices ; il compare ses fatigues à leurs résultats, et s'étonne de trouver les résultats si petits quand les fatigues ont été si grandes.

Nous avons connu cette surprise et ressenti cette tristesse ; le bon accueil que nous gardait le monde savant ne suffisait pas même à nous rassurer contre une pénible incertitude ; mais VOTRE ALTESSE ROYALE a daigné joindre ses encouragements à ceux des maîtres de la science, et dès lors nous avons osé croire à l'utilité de nos efforts et à l'intérêt de nos travaux accomplis.

Enhardis par cette bienveillance, MONSEIGNEUR, nous venons aujourd'hui vous offrir l'humble fruit de nos labeurs, et solliciter la faveur de placer le nom de VOTRE ALTESSE ROYALE à la tête de cet ouvrage. . . . .

Nous avons essayé de représenter, dans un tableau fidèle, les mœurs, les usages, la vie d'un peuple dont l'origine touche à l'origine du monde, qui, retranché derrière ses montagnes, a fait à la liberté comme une île inexpugnable où il défend depuis plus de dix siècles ses lois et sa religion

contre le flot des tribus païennes et musulmanes toujours courroucées autour de ses écueils; peuple chrétien, peuple ami de la France chrétienne, mis en communion avec elle par l'unité de la foi, et préparé d'avance à recevoir la civilisation de l'Occident, fille de l'Évangile.

C'est par là, MONSEIGNEUR, que ce travail, quel qu'il soit, mérite peut-être votre attention; rien de ce qui intéresse l'humanité ne saurait vous être indifférent. Placé, auprès de votre auguste père, à ce sommet élevé d'où le regard des princes et des rois embrasse la diversité des choses, vous assistez aux luttes de la civilisation contre la barbarie, et vous pouvez aider les peuples ignorants et grossiers à secouer les vieux préjugés qui les dégradent et altèrent en eux les notions les plus importantes de la morale et de la religion.

Nos efforts n'auront pas été perdus, MONSEIGNEUR, si nous avons pu fixer votre attention sur l'Abyssinie, vous intéresser au sort de ses habitants, et hâter ainsi le triomphe de la civilisation au milieu de cette riche contrée, digne en tout des plus vives sympathies des pays civilisés.

Heureux aussi, MONSEIGNEUR, si vous pouviez voir dans le zèle que nous avons mis à remplir

notre mission une preuve du dévouement dont nous serions animés le jour où VOTRE ALTESSE ROYALE, jalouse, comme à Anvers et à Constantine, de la gloire de nos armes, nous appellerait sous les drapeaux pour défendre à ses côtés l'honneur et les intérêts de la France; de cette France qui, des rives du Nil, nous a paru si belle et si grande, et qui, sous le règne sage et bienfaisant de SA MAJESTÉ LOUIS-PHILIPPE, passe, à juste raison, pour la première nation du monde.

Nous sommes avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

les très-humbles et très-obéissants serviteurs,

A. FERRET ET GALINIER,
Capitaines d'état-major.

PRÉFACE.

Depuis les grandes découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, la géographie a fait d'immenses conquêtes. Les mers ont été sillonnées, et la sonde est descendue dans les profondeurs de leur lit. Les explorateurs ont fouillé le nouveau monde; la science enfin se promène triomphante sur le globe entier devenu son domaine. Guidée par la boussole, servie par une multitude d'instruments astronomiques, elle a déterminé d'une manière incontestable la position des royaumes, les limites

des tribus, le cours des fleuves, le rivage des mers; elle a recueilli, dans ses lointaines pérégrinations, dans ses longues odyssées, des faits précis, des notions certaines dont tout le monde apprécie l'importance, parce que ces faits et ces notions intéressent les études spéculatives, la politique, le commerce, c'est-à-dire le présent et l'avenir de l'humanité.

Mais, si généreux qu'aient été les efforts des navigateurs, si grands qu'aient été les résultats, on peut le dire sans rien retrancher à leur gloire, aujourd'hui encore la mystérieuse Afrique a su se soustraire aux investigations. A l'heure qu'il est, comme au temps des anciens, l'immense continent replie autour de lui le voile impénétrable de son antique Isis, et à peine un coin du voile a-t-il été soulevé par des mains hardies. Si Bruce, si Mongo Park, Denham, Clapperton, René Caillé et d'autres encore, moins illustres mais non moins courageux, ont laissé l'empreinte de leurs pas sur le bord de cette terre brûlante et inhospitalière, personne jusqu'à ce jour n'a pénétré au cœur de l'Afrique centrale. Entre l'Atlas et les plateaux qui dominent le cap de Bonne-Espérance, entre les côtes de la Guinée et celles de Zanguebar, vivent des peu-

ples dont nul ne nous a dit les noms. L'antiquité nous a légué un grand problème à résoudre, et l'énigme sacrée n'a pas encore trouvé son Œdipe.

Nous l'avouons sincèrement, lorsque nous formions le dessein de partir pour l'Abyssinie, nous avions dans nos projets de nous diriger vers les sources du grand fleuve; nous était-il réservé de les découvrir? notre espoir n'allait pas jusque là; nous nous proposions du moins de pousser assez avant dans les provinces de l'intérieur pour rapporter quelques lumières nouvelles. Ce que nous avons pu recueillir de renseignements, et nous en avons recueilli en effet, nos lecteurs le trouveront dans le cours de notre relation; ici ce qu'il convient d'exposer, ce sont les motifs qui nous ont détournés de notre première entreprise.

Avant toute chose, hâtons-nous de le dire, nous ne nous étions pas trompés sur la route que nous devions suivre. Nous pouvons l'affirmer plus sûrement que jamais; c'est à l'Abyssinie qu'il faut demander le secret des sources du Nil; c'est par l'Abyssinie qu'il faut passer si l'on veut surprendre le grand fleuve dans l'urne même du dieu caché qui l'épanche.

Au moment où nous quittions la France, une compagnie de négociants se disposait à exploiter le commerce de l'Abyssinie. Son plan était tracé, c'était par les provinces septentrionales, autrement dit par le Tigré, que les produits de l'Abyssinie devaient être transportés sur la mer Rouge au port de Messawah. Il importait donc au succès de l'entreprise que le Tigré fût exploré avec soin, tant sous le rapport de la géographie que sous celui des ressources commerciales. C'est à ce besoin de renseignements précis que nous dûmes notre mission. Nous espérions qu'en nous aidant des travaux des voyageurs qui nous avaient précédés dans cette contrée, nous aurions bientôt satisfait aux nécessités que nous imposaient les circonstances de notre départ, et que nous pourrions porter plus loin nos investigations; mais, malheureusement, dès nos premiers pas dans le Tigré, nous nous aperçûmes que l'on n'avait encore en Europe aucune donnée exacte sur la configuration de ce pays, et nous dûmes dès lors renoncer à nos premiers projets, et consacrer tout notre temps à l'exploration des provinces septentrionales de l'Abyssinie.

D'ailleurs, plus que toutes les autres parties de l'empire éthiopien, l'Abyssinie septentrionale méritait de fixer l'attention des voyageurs. Dans le monde ancien, c'était par le territoire de l'Abyssinie septentrionale que passait la grande ligne commerciale qui reliait l'île de Méroé à la mer Rouge. De nos jours encore c'est par là que s'écoulent vers la mer Rouge les produits de l'Afrique intérieure. La position géographique de l'Abyssinie septentrionale explique facilement ces précieux avantages. En trois jours les caravanes traversent le pays des Chohos et arrivent au port de Messawah, tandis que celles de l'Abyssinie méridionale mettent un mois entier pour parvenir au port de Tatjourra, à travers un désert affreux, impraticable, où l'eau manque presque partout, et où des peuplades sans frein attendent le voyageur comme leur proie naturelle. Il n'est donc pas étonnant que le commerce ait toujours choisi la route du Tigré; et si le monde ancien ne l'avait déjà tracée sur le sol, l'industrie moderne devrait la frayer, à un moment surtout où le pays est gouverné par un prince habile, qui reconnaît la supériorité de notre Occident, et qui l'a prouvé d'une manière éclatante en de-

mandant à se placer sous la protection de la France.

Si nous en avons assez dit pour faire ressortir l'importance des provinces du nord de l'Abyssinie, on comprendra que nous ayons borné là nos explorations, et que nous ayons résisté au désir curieux de nous engager dans l'intérieur de l'Afrique. D'un côté un immense attrait, de l'autre une utilité présente, immédiate, et un intérêt plus grand encore pour l'avenir. L'isthme de Suez à ouvrir au passage des vaisseaux, le commerce des Indes à diriger par la mer Rouge, qui en est la route directe, sont des questions qui préoccupent sérieusement aujourd'hui les esprits les plus sages et les plus élevés. Nous avons cru faire œuvre utile dans la prévision de ces faits accomplis, si nous donnions d'avance des notions certaines sur les plateaux du Tigré, du Samen et de l'Amhara, sur des peuples voisins de la mer, et que l'Europe visitera les premiers lorsqu'elle entrera en relation avec la vieille Afrique.

Quant aux travaux que nous avons exécutés durant notre voyage, ce n'est pas à nous qu'il convient de les juger et d'en apprécier la valeur; seulement nous en offrons les résultats au public avec moins de

défiance, puisque la Société de Géographie ne les a pas crus indignes de son grand prix; et, pour nous rassurer encore contre un peu de crainte légitime, nous transcrirons le rapport qu'a bien voulu faire l'Académie des Sciences dans sa séance du 28 octobre 1844.

Maintenant il nous reste un devoir, le dernier et le plus doux, celui de témoigner publiquement notre reconnaissance à tant de personnes éminentes qui nous ont prêté leur appui durant le cours de notre entreprise, et qui, depuis notre retour en France, n'ont pas cessé d'étendre sur nous leur efficace protection.

Nos plus vifs remerciements, notre plus profonde gratitude à M. le maréchal duc de Dalmatie : c'est lui, et l'honneur en est acquis à son nom, c'est lui qui, le premier, ministre des affaires étrangères, a établi des agents français sur la mer Rouge; c'est lui qui a donné l'impulsion aux travaux d'exploration accomplis dans les parages de cette mer. Après avoir assez fait pour sa gloire militaire, l'illustre maréchal n'a pas moins fait pour sa gloire politique : il a prévu avec la sagacité de l'homme d'État l'im-

portance prochaine d'une contrée qui doit remonter, par l'Europe et pour l'Europe, à son ancienne splendeur.

Nous remercions également M. le lieutenant général baron Pelet, pair de France, directeur général du dépôt de la guerre. Placés sous ses ordres depuis que nous mettons en ordre nos notes et nos collections, nous avons toujours trouvé en lui la bienveillance la plus affable et la plus encourageante. S'il nous a constamment soutenus de son influence précieuse, il nous a souvent aidés de ses conseils plus précieux encore, et, en disant qu'il a bien voulu se charger de faire graver nos cartes, nous donnerons au public la plus sûre garantie de leur excellente exécution.

Nous ne saurions oublier l'immense service que nous a rendu M. Arago en nous prêtant caution devant l'Académie des sciences et en relevant, avec ce talent d'écrivain qu'on lui connaît, le mérite de nos humbles efforts. La générosité de sa chaleureuse intervention ne nous a pas surpris; nous savions que les sympathies du grand astronome sont toujours prêtes pour ceux qui se dévouent dans l'intérêt des sciences, et

que nulle découverte, modeste ou éclatante, ne s'est produite dans le ciel comme sur les continents, sans qu'il l'ait le premier annoncée au monde et popularisée par l'autorité de sa parole.

Nous n'oublierons pas non plus M. le lieutenant général Schneider, ancien ministre de la guerre, qui, au moment de notre départ, a bien voulu nous honorer de sa bienveillance et a pris le plus vif intérêt aux travaux que nous allions entreprendre.

Nous remercions enfin M. le lieutenant-général Moline de Saint-Yon, ministre de la guerre, M. le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, M. le baron de Mackau, ministre de la marine, M. le comte Duchâtel, ministre de l'intérieur, et M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce, qui ont daigné souscrire à notre ouvrage.

MM. le vicomte Decazes, le comte Dejean, le baron Martineau-Deschenetz, sous-secrétaire d'État, Jomard de l'Institut, qui se sont particulièrement intéressés à notre publication; MM. Rivière, Guérin-Méneville, Delille et Reiche, qui ont bien voulu se charger de visiter nos collections, de les décrire, et de classer des objets inconnus jusqu'ici à l'histoire na-

turelle, voudront-ils aussi accepter à leur tour le témoignage de notre reconnaissance? Nous avons contracté envers eux une dette que ces lignes n'acquitteront pas, et qui demeure pour nous toujours tout entière.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX EXÉCUTÉS EN ABYSSINIE

PAR MM. FERRET ET GALINIER,

CAPITAINES D'ÉTAT-MAJOR.

COMMISSAIRES :
MM. DE MIRBEL, BEAUTEMPS-BEAUPRÉ,
DUMÉRIL, ISIDORE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, ÉLIE DE BEAUMONT,
ARAGO, rapporteur.

HISTOIRE DU VOYAGE ET ITINÉRAIRE.

« Dans le courant de l'année 1839, M. le maréchal président du conseil et ministre des affaires étrangères décida que deux officiers d'état-major, MM. Galinier et Ferret, seraient envoyés en Abyssinie pour étudier les mœurs, les usages, la religion, les institutions politiques et les ressources de toute nature des habitants de ce pays. Ils devaient aussi, pendant leur difficile mission, favoriser autant que possible le commerce d'échange qu'un navire de commerce français, *l'Ankober*, désirait établir, sur les côtes de la mer Rouge, avec les négociants abyssins.

« Animés d'un zèle digne d'éloges, MM. Galinier et Ferret résolurent de faire servir leur voyage aux progrès des sciences, et demandèrent à M. le ministre de la guerre les instruments qui, sous le rapport de l'astronomie, de la géographie et de la météorologie, pouvaient les conduire au but. Ces instruments leur furent immédiatement fournis. Nous irons certainement au-devant d'un désir de l'Académie, en plaçant ici le tableau des moyens d'observation dont nos jeunes compatriotes pouvaient disposer.

« MM. Galinier et Ferret emportèrent de Paris :

« Un cercle à réflexion, de M. Gambey, de 0^m,49 de diamètre;

« Un horizon artificiel muni de deux niveaux à bulle d'air;

« Un chronomètre de poche, de M. Motel;

« Un théodolite, de M. Gambey;

« Une lunette astronomique de 60 millimètres d'ouverture, montée sur un pied convenable;

« Deux boussoles dites de Burnier;

« Trois baromètres : un à cuvette et deux à siphon;

« Dix thermomètres.

« Avant de quitter le Caire, les voyageurs se munirent d'un udomètre.

« MM. Galinier et Ferret s'embarquèrent à Marseille sur un des paquebots de l'État, le 21 octobre 1839. Arrivés en Égypte, ils ne réussirent pas à trouver un drogman qui parlât à la fois le français et l'*amhara*, dialecte généralement en usage dans l'Abyssinie. Joignant la patience à l'ardeur, les deux voyageurs se décidèrent à séjourner au Caire. En huit mois ils avaient appris l'arabe. Ils purent, dès lors, espérer de se mettre en relations directes avec beaucoup de négociants abyssins; d'ailleurs, les interprètes qui connaissent les deux langues d'Afrique, l'amhara et l'arabe, ne sont pas rares.

« Après avoir traversé le désert de Suez, les deux officiers prirent passage sur une barque non pontée, encombrée d'une foule de pèlerins musulmans allant à la Mecque; ils avaient aussi pour compagnons de route MM. Bel et Rouget, qui se rendaient en Abyssinie à leurs frais, dans le dessein d'y recueillir des objets d'histoire naturelle.

« Trente-trois jours après leur départ de Suez, nos voyageurs arrivèrent à Djeddah, sur la côte arabique. Ils y restèrent un mois entier; mais ce temps fut loin d'être perdu, car MM. Galinier et Ferret l'employèrent à construire une carte des contrées, presque inconnues, de l'Hedjaz et de l'Acyr. Cette carte se fonde sur un grand nombre d'itinéraires dus à M. Chédufeau, médecin en chef des troupes égyptiennes chargées de protéger les lieux saints, et à M. le colonel Mari, premier aide de camp d'Achmet-Pacha. Elle a été déposée aux archives du ministère de la guerre, et ne fait pas partie des documents soumis à l'approbation de l'Académie.

« MM. les officiers d'état-major, accompagnés des deux naturalistes, quittèrent Djeddah le 21 octobre. En neuf jours de navigation ils arrivèrent à Messawah, sur la côte orientale d'Afrique. Une modique somme payée au neyb d'Arkiko leur ouvrit cette porte du continent; ils franchirent le désert de Samahr, atteignirent, le 23 novembre, *Dixah*, un des premiers villages de l'Abyssinie du côté de la mer Rouge, et se rendirent sans retard à *Adouah*, capitale du *Tigré*. Le roi *Déjats-Oubié* les reçut favorablement et leur permit de visiter ses États.

« Depuis le mois de janvier 1841 jusqu'au mois d'octobre de la même année, nos deux compatriotes explorèrent avec assez de sûreté une grande partie du Tigré Plus tard, le roi de cette province et le chef de Gondar s'étant engagés dans une lutte terrible, toute l'Abyssinie prit part au conflit; ce ne fut alors qu'à force de courage, de persévérance, et toujours les

armes à la main, que les opérations purent être continuées. Telle est cependant la période durant laquelle MM. Galinier et Ferret portèrent leurs opérations géographiques dans plusieurs districts du Tigré et du Samen, inconnus jusqu'alors aux Européens; dans les provinces du Waguera, de Gondar, etc.; sur la côte orientale du vaste lac de Dembéa, jusqu'à 12 degrés de latitude nord.

« Les deux intrépides géographes étaient de retour à Gondar le 2 mai 1842. A cette époque, leur premier protecteur, le roi de Tigré, ayant été battu et pris, les provinces se révoltèrent, et des partis armés se portèrent sur les routes pour intercepter les communications. En cet état de choses, il ne semblait possible ni de rien faire d'utile dans le pays ni de rejoindre les côtes de la mer Rouge. Cependant, MM. Galinier et Ferret tentèrent audacieusement de retourner à Messawah. Ils ne suivirent pas tous deux la même route, afin de ne point jouer sur un seul coup de dé les fruits d'une laborieuse entreprise. Celui des deux voyageurs qui prit par *Dixah* vit ses porteurs arrêtés et pillés près du *Tarenta*. Heureusement les voleurs, ne faisant aucun cas des papiers, les dispersèrent sur leur chemin. On les retrouva tous, après plusieurs jours de recherches, à l'exception de quelques itinéraires et des observations de longitudes faites à Gondar. On perdit aussi, dans cette conjoncture, des herbiers et des bocaux remplis d'insectes.

« MM. Galinier et Ferret n'arrivèrent à *Messawah* que le 20 août 1842. Ils auraient bien désiré s'y reposer de leurs fatigues : une chaleur qui, dans les maisons, allait de 48 à 52 degrés centigrades à midi, rendait le séjour de cette ville insupportable. Nos jeunes compatriotes la quittèrent donc de suite, et, après cinquante-deux jours de navigation sur la mer Rouge, ils débarquèrent à *Cosseïr*. De là, nous les voyons traverser le désert pour se rendre à Thèbes; puis, descendre le

Nil jusqu'au Caire. Le 22 décembre, MM. Galinier et Ferret s'embarquaient à Alexandrie ; le 23 janvier 1843, ils arrivaient en France.

« Le voyage dont nous avons à rendre compte avait duré en tout trois ans et quatre mois. Le séjour en Abyssinie entre dans ce total pour vingt mois.

« L'itinéraire que nous venons de tracer donnerait une idée très-imparfaite des difficultés au milieu desquelles MM. Galinier et Ferret exécutèrent leurs travaux. Nous ajouterons, pour disposer l'Académie à l'indulgence, au cas où sur quelques points l'indulgence deviendrait nécessaire, que dans plusieurs régions de l'Abyssinie le climat épargne rarement les Européens. La relation que nous avons sous les yeux ressemble vraiment à un nécrologe.

« A peine entrés à *Adouah*, MM. Galinier et Ferret durent voler au secours de M. Dilon, voyageur du Jardin des Plantes, qui était malade dans la province de *Chiré*. Ils n'arrivèrent que pour l'enterrer, ainsi que quatre de ses domestiques.

« Dans le mois d'octobre, une dyssenterie affreuse leur enlevait M. Rouget.

« Trois jours plus tard, ils confiaient encore à la terre M. Schœfner, sous-officier d'artillerie, qui s'était rendu en Abyssinie avec M. Lefèvre.

« Et, comme si ce n'était pas assez des ravages de la maladie, deux coups de lance presque mortels condamnèrent M. Bel à un repos absolu et de très-longue durée.

TRAVAUX RELATIFS A LA CARTE GÉOGRAPHIQUE DU TIGRÉ ET DU SAMEN.

« Le principal fruit de l'expédition de MM. Galinier et Ferret sera la carte d'une portion assez étendue de l'Abyssinie. Ré-

duits, en général, par les circonstances, aux méthodes employées dans les reconnaissances militaires, ces deux officiers virent, judicieusement, que le seul moyen d'éviter des erreurs, souvent considérables, de ce genre de levé, serait de tout rattacher à des points fixés astronomiquement. Ces points sont les fondements réels de la carte. Il importe donc d'examiner, avant toute chose, à quelle précision on a pu atteindre dans la détermination de leurs latitudes et de leurs longitudes.

« Nous trouvons dans les manuscrits de l'expédition neuf points dont les latitudes reposent sur des observations astronomiques. Ces villes ou villages sont :

« Adouah, Axoum, Adde-Casti, Intetchaou, Adde-Bahro. Faras-Saber, Add' Igrat, Tchélicot, Gondar.

« L'examen des résultats partiels prouve que les latitudes de ces neuf points ont été déterminées avec toute la précision désirable. Cela ne nous a pas empêché de chercher des vérifications dans les ouvrages de Bruce, de Salt, et, plus particulièrement encore, dans le voyage de Rüppell. Les latitudes de quatre villes, Axoum, Gondar, Tchélicot, Add' Igrat, comparées aux résultats de MM. Galinier et Ferret, présentent des différences d'environ une minute. On pourrait donc les attribuer, en grande partie, à un défaut d'identité entre les stations choisies par les divers voyageurs dans des enceintes étendues portant un nom commun. Cette explication ne saurait être admise pour *Adouah :* la latitude donnée par Salt paraît évidemment trop forte.

« Dans les points de l'Abyssinie déterminés astronomiquement en longitude, nous remarquons d'abord *Intetchaou.*

« La longitude d'Intetchaou se fonde sur de nombreuses séries de distances de la lune au centre de Jupiter, observées à l'aide d'un cercle répétiteur à réflexion de M. Gambey. Ces observations, réparties sur dix jours compris entre le 30 mai et le 3 juillet 1841, donnent définitivement 2 heures 27 mi-

nutes 31 secondes. Le plus fort résultat partiel surpasse la moyenne de 1 minute 25 secondes; le plus faible est inférieur à cette même moyenne de 39 secondes de temps. Ces nombres, transformés en arcs, deviennent respectivement 21 minutes 15 secondes et 14 minutes 45 secondes.

« Des erreurs de plus d'un tiers de degré autour de la moyenne semblent considérables. Voyons, cependant, à combien s'élèvent les discordances dans des déterminations analogues obtenues par des observateurs renommés. Il ne serait pas juste de prendre ces termes de comparaison chez des astronomes de profession, ayant disposé d'instruments de grandes dimensions, solidement et commodément établis. Nous les chercherons dans le voyage de d'Entrecastaux, parmi les longitudes dues à M. de Rossel et à ses collaborateurs. Après avoir cité de pareilles autorités, personne ne nous accusera d'avoir manqué de sévérité dans l'appréciation des travaux de MM. Galinier et Ferret.

« A *Amboine*, nous trouvons, parmi les longitudes déduites de la distance de la lune au soleil, un résultat qui diffère de la moyenne de près de 24 minutes de degré.

« Au *port du Sud de la terre de Van-Diemen*, une des longitudes diffère de la moyenne de plus de 24 minutes.

« A *Tongatabou*, nous voyons une longitude qui surpasse la moyenne de plus de 26 minutes.

« Ces nombres sont la justification pleine et entière des discordances qui existent dans les séries de longitudes que MM. Galinier et Ferret ont obtenues à l'aide des distances lunaires. Il importe, en toute matière, de ne pas décourager par des exigences excessives les hommes consciencieux. On ne sortirait pas des limites de la vraisemblance en supposant que de telles exigences ont, plus d'une fois, conduit des voyageurs inquiets et vaniteux, à altérer leurs observations.

« MM. Galinier et Ferret mirent à profit l'occultation d'une

étoile du Taureau, qui arriva le 27 février 1841, pour déterminer la longitude de *Adde-Casti*. Les calculs très-délicats de cette observation nous paraissent avoir été faits avec toute l'exactitude requise.

« La longitude d'*Axoum* repose sur l'observation des trois phases de l'éclipse de lune du 6 février 1841, et sur trois observations d'immersion ou d'émersion du premier satellite de Jupiter.

« Les résultats déduits des phases de l'éclipse lunaire s'accordent entre eux tout autant qu'il était permis de l'espérer. Leur moyenne n'est inférieure que de 6 minutes de degré à la longitude fournie par les satellites de Jupiter.

« Nous parlerons des longitudes chronométriques rapportées à *Intetchaou*, à *Adde-Casti* et à *Axoum*, pour dire seulement qu'elles ont été déterminées avec tous les soins commandés par l'état actuel des sciences géographiques.

« Où est la source mystérieuse du Nil ? Cette question, depuis la plus haute antiquité, a beaucoup occupé les voyageurs et les géographes. Peut-être suffirait-il de la poser nettement, conformément aux strictes règles de la logique, pour découvrir qu'elle est complétement résolue ; que le Soudan, que l'Abyssinie tout entière, et non telle ou telle localité circonscrite, doivent être considérés comme la source tant cherchée. Si l'on voulait remonter jusqu'aux lieux où les eaux que roule le fleuve égyptien sortent de terre aux pieds de quelques rochers, les bifurcations nombreuses des rivières de l'ancienne Éthiopie mettraient bientôt l'explorateur rigide dans l'embarras. Malgré ce qu'a dit le poëte (Lucain), *il a été permis à l'homme de voir le Nil faible et naissant*.

« Quoi qu'il en puisse être de ces remarques, les travaux de MM. Galinier et Ferret concernant le système général des rivières de l'Abyssinie, conserveront un véritable intérêt.

« Une chaîne venant de l'isthme de Suez longe, pour ains:

dire, la mer Rouge et divise le pays qu'elle traverse en deux régions. L'une de ces régions porte ses eaux au golfe Arabique ; l'autre, beaucoup plus vaste, les verse dans le Nil égyptien, par un nombre considérable de rivières.

« MM. Galinier et Ferret tracent à grands traits, d'après leurs propres observations, la ligne de partage des deux versants, depuis Suez, où elle n'a que quelques mètres de hauteur, jusqu'aux immenses montagnes du Lasta, par 12 degrés de latitude nord. Ils prolongent ensuite cette ligne de faîte, en s'aidant de renseignements empruntés à d'autres voyageurs, et atteignent ainsi les montagnes *Gara-Gorfou*, qui séparent le bassin du *Nil* de celui de l'*Aouach*.

« Les rivières de l'Abyssinie avaient été très-imparfaitement tracées. MM. Galinier et Ferret feront subir, à cet égard, des rectifications importantes aux cartes les plus estimées. C'est ainsi, par exemple, que l'*Assam*, c'est-à-dire la rivière qui baigne la capitale du *Tigré*, est représentée par nos compatriotes se dirigeant au sud, tandis que leurs prédécesseurs, M. Rüpell excepté, la faisaient couler vers le nord. Le cours du *Mareb*, rivière beaucoup plus considérable que l'*Assam*, n'était guère mieux déterminé ; nos voyageurs ont remonté le *Mareb* jusqu'à sa source et fixé en longitude et en latitude la position de ce point important. Naguère, on ne connaissait l'*Ouarié*, le *Guébah*, l'*Aroquoa* que de nom ; MM. Galinier et Ferret peuvent tracer ces divers cours d'eau avec une certaine précision, depuis leur origine jusqu'à la rivière qui les absorbe.

« Le *Tacazé*, *un des Nils de l'Abyssinie*, si l'on nous permet cette expression, a été, comme de raison, l'objet d'une étude très-attentive de la part de MM. Galinier et Ferret. Ils en déterminent le cours, soit d'après leurs propres observations, soit d'après les relations verbales qu'ils ont recueillies : ils prennent la rivière à sa source, et la conduisent jusqu'à

sa rencontre avec le Nil proprement dit, dans le Sennaar.

« Tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici sur des longitudes, des latitudes, sur des cours d'eau, ne constitue pour la carte d'Abyssinie qu'un nombre très-borné de repères, de points de contrôle. Mais nos voyageurs ont présenté à l'Académie une carte complète et détaillée des provinces du *Tigré* et du *Samen*. Comment ce vaste cadre a-t-il été rempli ? La réponse se trouve dans un mémoire manuscrit que la Commission a eu sous les yeux, et où les deux officiers d'état-major développent la série de leurs opérations. Ce mémoire commande la confiance. MM. Galinier et Ferret y exposent les méthodes trigonométriques qu'ils auraient désiré employer ; les procédés expéditifs, mais moins exacts, dont ils furent réduits à faire usage ; les divers moyens de vérification qu'ils réussirent à se procurer, soit en ordonnant les opérations d'une manière convenable, soit en recourant à des observations antérieures de notre compatriote, M. d'Abbadie. Tout, dans ce travail, dénote la plus entière bonne foi ; le mémoire explicatif sera le digne complément de la carte gravée.

« Le membre de la Commission auquel était plus particulièrement dévolu le soin d'examiner les fruits géographiques de l'expédition d'Abyssinie a eu dans les mains plusieurs des plans topographiques dessinés sur les lieux. L'étude de ces plans, les explications verbales données par les deux voyageurs, ne lui permettent pas de douter que les formes du terrain n'aient été rendues dans la nouvelle carte avec une grande vérité. La Commission, néanmoins, s'associe à M. Beautemps-Beaupré dans l'expression d'un regret : elle aurait désiré que des circonstances plus favorables eussent permis à MM. Galinier et Ferret de joindre à leurs croquis quelques vues développées sous forme de panoramas. Ces vues, lorsqu'on y inscrit les *distances angulaires* de tous les points re-

marquables, observées au théodolite, et l'orientation exacte d'un de ces points, obtenues astronomiquement ou avec une boussole, préviennent une foule d'erreurs occasionnées par l'ignorance des guides, et ont, en outre, l'avantage inappréciable de pouvoir être consultées utilement dans tous les temps. Qu'on ne s'y trompe pas : cette remarque est beaucoup moins une légère critique du travail de MM. Galinier et Ferret, que la recommandation la plus expresse d'une méthode presque généralement négligée.

« La Commission n'entrera dans aucun détail sur l'exécution matérielle de la carte de MM. Galinier et Ferret ; elle fera mieux : la carte passera sous les yeux de l'Académie. Chacun pourra ainsi se former une idée exacte des progrès dont les méthodes topographiques sont redevables à notre corps d'état-major.

NIVELLEMENT BAROMÉTRIQUE DES PRINCIPAUX POINTS DU TIGRÉ ET DU SAMEN.

« Au nombre des résultats les plus intéressants de l'expédition de MM. Galinier et Ferret, il faut ranger, sans contredit, la détermination barométrique de la hauteur de diverses montagnes de l'Abyssinie. Cette détermination ne reposant point sur des observations rigoureusement correspondantes, il ne sera pas superflu d'indiquer ici la méthode approximative à laquelle, dominés par les difficultés de leur position, nos deux voyageurs ont dû se borner.

« Pendant leur séjour à *Arkiko* le 10 novembre 1840, MM. Galinier et Ferret déterminèrent la température de l'air et la hauteur du baromètre au niveau de la mer, à onze heures, à midi, à une heure et à deux heures. Cinq jours après, ils observèrent, aux mêmes époques de la journée, sur le Ta-

renta. Prenant les résultats du 10 pour ce qu'on aurait trouvé, le 15, au bord de la mer, nos voyageurs calculent la hauteur du Tarenta : cette hauteur est de 2,539 mètres.

« A quelle erreur est-on exposé, sous le climat d'Abyssinie, par le manque de simultanéité dans les observations ? MM. Galinier et Ferret abordent la question de cette manière :

« Pendant le voyage d'*Arkiko* au sommet du Tarenta, on s'est arrêté successivement à *Ouéha*, à l'entrée de la vallée d'*Hammamo* et au *pied de la montagne*. On peut donc décomposer la hauteur totale du sommet en quatre parties distinctes, en quatre échelons déterminables barométriquement à l'aide d'observations, sinon rigoureusement correspondantes, du moins séparées par des intervalles de temps assez petits. La hauteur trouvée ainsi est de 2547 mètres ; c'est seulement 9 mètres de plus que n'avait donné la comparaison directe des observations du *Tarenta* avec celles du bord de la mer à *Arkiko*.

« Encouragés par cet accord si satisfaisant, nos voyageurs ont suivi la même méthode pendant toute leur opération de nivellement : chaque station s'y trouve invariablement rapportée à celle qu'on avait quittée peu de temps auparavant.

« Dans le tableau circonstancié renfermant les altitudes déduites des observations barométriques, nous trouvons divers résultats qui nous semblent devoir intéresser l'Académie.

« Ce tableau nous apprend :

Que Adouah (capitale du Tigré..............)	est à 1900	mèt. au-dess. du niv. de la mer.
Que Intetchaou (village du district de ce nom..)	est à 2150	—
Que Axoum (la ville aux grandes ruines.......)	est à 2170	—
Que Dixah (un des premiers villages de l'Éthiopie en venant de la mer Rouge......)	est à 2200	—
Que Add'Igrat (capitale de l'Agame. ....)	est à 2470	—
Que Atsbi (grand marché de sel dans l'Agamé...)	est à 2700	—

« Dans le Samen, nos jeunes compatriotes ont gravi une

montagne remarquable située par 13 degrés de latitude nord ; elle s'appelle le *Detjem.*

« Le *Detjem* a 4620 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, suivant la détermination barométrique de MM. Galinier et Ferret. Le *Detjem* n'est donc inférieur que d'environ 200 mètres au *Mont-Blanc* des Alpes de la Savoie; il s'élève presque à la hauteur du *Mont-Rose*, et surpasse de 250 mètres le *Finsterarhorn* des Alpes bernoises.

« Cédant à de simples aperçus, les voyageurs qui avant MM. Galinier et Ferret avaient visité le *Samen*, s'étaient grossièrement trompés sur la hauteur de ces montagnes. Les missionnaires jésuites affirmaient jadis que les Alpes, à côté des montagnes d'Abyssinie, paraîtraient de simples *taupinières;* de leur côté, quelques voyageurs modernes classaient le *Detjem* au-dessous des Pyrénées. Une *mesure* a fait justice de ces deux *appréciations*, erronées en sens inverse. Ce ne sera pas là son seul avantage : elle fera disparaître de la science de très-fausses notions sur la hauteur des neiges perpétuelles en Afrique. On peut conclure, en effet, des observations de MM. Galinier et Ferret qu'il y a constamment des neiges sur le *Samen*, tantôt sur le versant méridional, tantôt sur le versant opposé, et cela suivant les saisons. Le sommet de la montagne affleure donc la région de la congélation perpétuelle.

« Nous n'irons pas plus loin, quoiqu'il y eût plus d'une considération à signaler sur cet objet important, touchant l'influence des plateaux larges et élevés d'où s'élancent les pics des montagnes d'Abyssinie; touchant le rôle des pluies périodiques et des nuages dont le ciel est couvert à certaines époques de l'année. Laissons le plaisir et l'avantage de discuter les observations à ceux qui les ont faites au prix de tant de fatigues et de dangers.

« Nos deux géographes ont vu, de loin seulement, les montagnes de la province abyssinienne du *Lasta*. Ils les croient

plus élevées que celles du Samen. On doit désirer qu'une région aussi curieuse soit prochainement explorée par des voyageurs européens instruits, et pourvus de moyens d'observation convenables.

MÉTÉOROLOGIE.

« La météorologie se sera enrichie, par le voyage de MM. Galinier et Ferret, d'une série très-développée d'observations barométriques et thermométriques, faites à *Adouah*, à *Axoum* et à *Intetchaou*, depuis le 2 décembre 1840 jusqu'au 9 août 1841 ; de la mesure de la quantité de pluie tombée dans le *Tigré* en 1841, à 2,150 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer ; de quelques observations isolées faites à *Suez*, à *Djeddah* et à *Massouah*, sur les bords de la mer Rouge.

« Les observations de la variation diurne du baromètre, faites sur *les* PLATEAUX *d'Adouah*, *d'Axoum*, *d'Intetchaou*, confirmeront, autant qu'on peut la déduire d'un premier aperçu, l'interprétation physique qu'un de nous a donnée de l'absence de variation diurne au *Saint-Bernard*. Les 78 centimètres d'eau recueillis à *Intetchaou*, d'avril à septembre, expliqueront comment le *Tacazé*, qui, dans certaines saisons, n'a pas la profondeur de 1 mètre, s'élève, à d'autres époques, jusqu'à 5 ou 6 mètres au-dessus de son niveau ordinaire. La lecture attentive du registre météorologique montrera que la saison des pluies périodiques pourrait, à aussi juste titre, être appelée la saison des orages.

« Le météorologiste veut-il, en compulsant les registres de l'expédition, reconnaître si le changement diurne de la température a de l'influence sur le grand phénomène des pluies ? L'extrême régularité de ce phénomène le frappe : dans le mois de juillet il voit le soleil tous les matins ; vers midi le ciel se

couvre, pendant que les vents d'est ou de sud-est commencent à souffler; vers 2 heures le tonnerre gronde, le vent augmente de force et la pluie tombe par torrents; avant le coucher du soleil le ciel s'éclaircit et les nuits sont souvent très-belles. Pendant le mois d'août, cette régularité est déjà troublée : il pleut alors à toute heure et quelquefois toute la journée; les pluies cessent à la fin de septembre.

« Veut-on savoir si, en dehors de la latitude astronomique des lieux, les montagnes d'une part, et le sol plus ou moins sablonneux de l'autre, exercent un rôle actif ou passif sur la production des pluies périodiques? Le passage suivant, emprunté aux registres de MM. Galinier et Ferret, tranchera la question :

« Pendant que les pluies périodiques tombent avec violence « en Abyssinie, un soleil brûlant darde librement ses rayons « perpendiculaires sur le *Dankali*, situé de l'autre côté de la « ligne de faîte, entre la première chaîne de montagnes abys- « siniennes et la mer Rouge, et lui communique une tempéra- « ture insupportable. C'est seulement lorsque le haut pays est « suffisamment arrosé et rafraîchi, que quelques rares nuages « vont s'épancher sur une contrée qui semble maudite, et « remplir des citernes creusées au milieu des rochers, seule « ressource des populations nomades pendant la longue saison « de la sécheresse. » Le royaume d'*Adel* n'a pas non plus de véritables pluies périodiques. Sous ce rapport, son climat ne contraste pas moins avec celui des hautes régions de l'Abyssinie que le climat du *Dankali*.

« La température d'*Intetchaou*, obtenue par les deux voyageurs à l'aide d'un thermomètre enfoncé dans la terre, sera un nouvel avertissement touchant les erreurs auxquelles s'exposent les physiciens quand ils essayent de déterminer, à l'aide d'observations faites sur des plateaux, la loi de décroissement de la chaleur pour l'atmosphère libre.

« Les observations barométriques de *Djeddah*, contrôlées sur un instrument comparé, serviront, malgré leur petit nombre, à décider dans quelle catégorie de régions terrestres les rives de la mer Rouge doivent être rangées, sous le point de vue de la pression atmosphérique.

« Nous avions espéré un moment que les hauteurs barométriques de *Suez* pourraient servir à confirmer les idées reçues, touchant une différence de niveau entre la mer Rouge et la Méditerranée. Mais cette différence est trop petite pour ne pas exiger des observations rigoureusement correspondantes.

« Les physiciens, les chimistes et les géologues sauront gré à MM. Galinier et Ferret d'avoir profité de leur voyage à *Tor* pour déterminer exactement la température de la source chaude de *Gebel-Pharaon*. Cette température était de + 68 degrés centigrades. Au milieu des vapeurs qui remplissaient la grotte, le thermomètre marquait + 43 degrés.

« Nous avons signalé, avec une satisfaction réelle, toutes les observations relatives à la géographie, à la physique du globe, à la météorologie, dont le monde savant sera redevable à MM. Galinier et Ferret. Plus ces jeunes officiers ont montré de courage, de zèle, d'habileté, et plus nous avons regretté de trouver dans leurs travaux une immense et déplorable lacune : l'expédition d'Abyssinie ne fournira pas une seule donnée au magnétisme terrestre ! Cependant, nulle part des observations d'inclinaison n'auraient été plus utiles pour compléter le tracé de l'équateur magnétique, pour substituer des déterminations directes aux résultats de simples interpolations ; cependant, des observations d'intensité et de variations diurnes, par de si grandes hauteurs au-dessus du niveau de la mer, par de si petites latitudes magnétiques, auraient eu un immense intérêt. Mais, dans le programme du voyage, cette branche aujourd'hui si importante de la physique terrestre fut totalement oubliée : nos deux jeunes voyageurs ne reçurent, en partant, ni boussole

de variations, ni boussole d'inclinaison! Puisse cette expression non déguisée des regrets de la Commission prévenir le retour d'une faute qui sera si préjudiciable aux sciences!

GÉOLOGIE.

« La partie géologique du grand travail que MM. les capitaines Galinier et Ferret ont soumis au jugement de l'Académie, se compose d'une carte du *Tigré* et du *Samen*, coloriée géologiquement; de neuf coupes de terrain, également coloriées, et d'un mémoire intitulé: *Description géologique du Tigré et du Samen*.

« Pour rédiger cette description d'une partie importante de l'Abyssinie, pour dresser la carte ainsi que les coupes géologiques qui l'accompagnent, MM. Galinier et Ferret ont recueilli sur les lieux un grand nombre d'échantillons, actuellement déposés au Jardin des Plantes, relevé des coupes et formé une collection de notes. Après le retour en France des deux voyageurs, M. H. Rivière a bien voulu s'associer à eux pour tout coordonner suivant les lumières de la science.

« Ce travail, qui offre à un si haut degré le mérite de la nouveauté, présente également celui de la méthode et de la clarté. Nous pensons qu'il sera lu par les géologues avec un véritable intérêt, comme donnant, dans un cadre resserré, des idées précises sur une contrée dont la constitution géologique était totalement inconnue avant le voyage de MM. Galinier et Ferret.

« La constitution géologique de l'Abyssinie est très-variée. Il résulte, en effet, des observations de nos deux compatriotes, élaborées avec soin et intelligence par M. Rivière, que le Tigré et le Samen présentent des roches appartenant aux termes les plus divers de la série géologique. Ainsi, MM. Galinier et Ferret ont trouvé, dans le pays des *Chohos*, dans le Tigré, etc.,

1° les terrains appelés *primaires*, représentés par des *granites*, des *gneiss*, des *micaschistes*, des *protogines* et des *talcschistes;* 2° les terrains dits de *transition*, représentés par des *phyllades*, des *grauwackes*, des *grès*, des *calcaires*, etc. A la limite du *Tigré* et du pays des *Taltals*, nos deux voyageurs ont observé des terrains secondaires qui paraissent devoir être rapportés au *trias* et au *terrain jurassique*. Enfin, les périodes tertiaires et modernes sont représentées sur les *bords de la mer Rouge*, dans le *Tigré*, dans le *Samen*, dans le *Chiré*, etc., par des dépôts sédimentaires variés et par de grands massifs de roches éruptives trachytiques et basaltiques, indépendamment des terrains en grandes masses qui forment la charpente du pays. MM. Galinier et Ferret citent encore un nombre considérable de volcans éteints, de sources thermales, de mines de fer, de sel gemme (dont les Abyssins, par parenthèse, font une monnaie), de combustibles fossiles, etc. Leur attention s'est également portée sur les différents systèmes de soulèvements qui ont affecté le sol. En un mot, le travail que nous avons été chargés d'examiner considère la constitution géologique de l'Abyssinie sous tous les points de vue. Cependant, il est très-succinct, eu égard à l'étendue du pays et à la variété d'objets qu'on y trouve. C'est que les auteurs se sont interdit, avec raison, les développements qui les auraient exposés à sortir du cadre tracé par des faits exactement observés. Cette réserve est, à nos yeux, un mérite de plus. Pour analyser avec plus d'étendue la carte géologique de l'Abyssinie, il nous faudrait entrer dans des détails orographiques et topographiques qui nous entraîneraient trop loin.

« Il est bien désirable que MM. les deux capitaines d'état-major Galinier et Ferret puissent faire convenablement graver leur intéressante *carte géologique du Tigré et du Samen*, et que M. Rivière trouve aussi dans cette publication la récompense des soins qu'il s'est donnés pour mener à bonne fin un si important travail.

ORNITHOLOGIE.

« Nos deux compatriotes ne pouvaient guère espérer de faire des découvertes réelles en ornithologie, dans un pays qui, avant eux, avait été visité par M. Rüppell, un des plus célèbres zoologistes de l'Allemagne. On doit, néanmoins, féliciter MM. Galinier et Ferret du soin qu'ils ont pris de recueillir un grand nombre d'oiseaux et de les rapporter en bon état. La collection a été remise à MM. Guérin-Méneville et de Lafresnaye, qui en ont dressé le catalogue. Le travail de ces deux naturalistes, fait avec beaucoup de soin et d'exactitude, est purement relatif à la distinction et à la synonymie des divers oiseaux confiés à leur examen. Quelques espèces y sont seulement mentionnées. Il en est d'autres que les auteurs du catalogue caractérisent, soit par une phrase latine, soit avec plus de détail. On remarque, dans le nombre, des espèces qui avaient échappé à l'explorateur habile et zélé de l'Abyssinie, et quelques notions qu'on ne trouve pas non plus dans les écrits de M. Rüppell. Plusieurs planches ont été mises sous les yeux de la commission : elles sont d'une belle exécution.

« Nous espérons qu'au moment de publier cette partie des travaux de l'expédition, MM. Galinier et Ferret n'oublieront pas de l'enrichir des faits qu'ils ont dû recueillir, concernant les habitudes, les mœurs des oiseaux dont se compose leur collection. Rien ne pourrait suppléer à ces détails, rien ne saurait remplacer les notes écrites sur les lieux par nos deux voyageurs.

ENTOMOLOGIE.

« MM. Galinier et Ferret ont également porté leur attention

sur tout ce qui pouvait contribuer aux progrès des diverses branches des connaissances humaines. La collection d'insectes d'Abyssinie que la commission a eue sous les yeux est fort remarquable. Elle a d'ailleurs été déjà l'objet d'un examen approfondi de la part de MM. Marchal, Reich et Spinola. M. Marchal a donné tous ses soins à la description des orthoptères et des lépidoptères. M. Reich s'est chargé des coléoptères, et, avec la coopération de M. le marquis de Spinola, des hémiptères et des héminoptères. Ce travail a fait réconnaître cent quarante espèces tout à fait nouvelles. La description de chacune d'elles est méthodique et complète, en latin et en français. Les genres auxquels ces espèces sont rapportées ne diffèrent pas, si ce n'est dans de rares exceptions, de ceux qu'adoptent les entomologistes les plus renommés et les plus modernes. Les figures, bien dessinées et exactement coloriées, formeront un atlas que les naturalistes consulteront avec intérêt et profit.

« Ici encore nous aurions à signaler l'absence presque complète d'observations sur les mœurs et les habitudes des insectes d'Abyssinie, si nous n'étions convaincus que MM. Galinier et Ferret possèdent, dans leurs notes manuscrites, les moyens de combler la lacune. Nous avons un garant certain de l'attention que nos deux voyageurs auront donnée à cette partie si intéressante de l'histoire naturelle : nous voulons parler des démarches actives qu'ils firent auprès des Abyssins de toutes les classes, dans la vue de tracer une histoire exacte de la *fameuse mouche de Bruce;* de cet insecte, probablement fabuleux, dont le voyageur écossais parlait en ces termes : « Il « faut l'avouer, les monstres énormes des forêts, l'éléphant, le « rhinocéros, qui habitent l'Abyssinie, sont bien moins redou- « tables que la mouche. La vue de cet insecte, que dis-je? « son bourdonnement répand plus de terreur et de désordre « parmi les hommes et les animaux que ne le feraient toutes

« les bêtes féroces de ces contrées, fussent-elles deux fois « plus nombreuses qu'elles ne le sont aujourd'hui. »

BOTANIQUE.

« Pour apprécier le tribut que l'expédition de MM. Galinier et Ferret apportera à la botanique, la commission n'a eu sous les yeux qu'une note des deux voyageurs et quelques remarques de M. Raffeneau-Delile.

« On voit dans la note, que le nombre des plantes récoltées s'élevait primitivement à six cents ; mais, qu'après une fâcheuse rencontre sur le *Tarenta* et le pillage qui s'ensuivit, la collection fut réduite à deux cent cinquante espèces, parmi lesquelles le savant professeur de Montpellier estime qu'on en trouvera soixante d'entièrement nouvelles.

« MM. Galinier et Ferret portèrent une attention particulière sur les plantes dont les habitants du *Tigré* et du *Samen* tirent un parti avantageux.

« Ces plantes, en les désignant par les noms qu'on leur donne dans le pays, sont :

« 1° Le *gotho*, nouvelle espèce de sycomore, que MM. Galinier et Ferret ont désigné sous le nom de *ficus panificus*, parce que l'écorce réduite en poudre sert à faire du pain.

« 2° *Une espèce nouvelle de caféier*, dont le fruit est très-bon, très-estimé, même des Arabes. Ce café est, en Abyssinie, l'objet d'un grand commerce ; ses habitants le vendent dans les différents ports de la côte occidentale de la mer Rouge, d'où il est transporté en Arabie, et vendu ensuite dans le monde sous le nom magique de café Moka.

« 3° L'*endot*, arbuste saponifère, haut de 1m 3 à 1m 6. Les fruits de l'endot, desséchés au soleil et réduits en poudre dans un mortier en bois, forment dans l'eau une pâte employée à

laver le linge. Cette pâte produit une écume semblable à celle du savon d'Europe; elle blanchit très-bien les étoffes sans endommager les couleurs. Cet arbuste croîtrait très-bien dans l'Algérie.

« 4° *Un arbuste* dont les branches sont mises en infusion dans un mélange d'eau et de miel. Le tout, exposé ensuite pendant deux jours à la chaleur du feu ou du soleil, donne un hydromel extrêmement agréable à boire.

« 5° Le *belbelta*. Ses graines, pilées et bouillies dans l'eau, constituent un remède très-énergique contre le ver solitaire, dont les Abyssins, hommes, femmes et enfants sont presque tous affligés. Ils emploient la graine du belbelta avec autant de succès que le cosso, dont MM. Galinier et Ferret ont rapporté aussi plusieurs échantillons.

« 6° Le *tombough*. Son écorce, réduite en poudre, sert également contre le ver solitaire.

« 7° L'*oungoullé*. Le fruit de l'oungoullé, réduit en poudre et dissous dans l'urine de vache, sert à enlever le poil des peaux de bœuf.

« 8° Une espèce de plante dont la bulbe se mange comme un fruit et est très-estimée des Abyssins.

« 9° Le *karos*. L'écorce et les feuilles du karos, mêlées à l'écorce et aux feuilles d'un arbrisseau appelé dans le pays *amba-ambo*, servent à teindre les cuirs d'un très-beau rouge.

« 10° Un petit arbrisseau appelé *tchaad*, différent de celui de l'Yémen. Les feuilles du tchaad remplacent assez bien le thé et produisent une excitation très-grande.

« 11° Une nouvelle espèce d'*indigo* que MM. Galinier et Ferret ont trouvée dans le pays des Chohos, et qui paraît être très-riche en couleur.

« 12° Enfin, plusieurs échantillons d'arbres inconnus dans nos contrées, dont le port est majestueux, le tronc fort gros et le bois très dur. L'*oyé*, par exemple, nécessite, pour être

travaillé les instruments les mieux trempés. On pourrait l'employer très-avantageusement à faire les dents des roues d'engrenage.

« M. Raffeneau-Delile s'est attaché à nommer exactement toutes les plantes de l'herbier de MM. Galinier et Ferret. Ce travail tire à sa fin. Vingt plantes choisies ont été dessinées avec une rare perfection. M. Delile a vu, dans les espèces confiées momentanément à son examen, les moyens de décider plusieurs questions intéressantes. Ses observations, par exemple, compléteront l'histoire du *poa abyssinica*, graminée dont le grain est si petit qu'on le prendrait pour du sable fin.

« Aucune contrée au monde ne se prête mieux que l'Abyssinie à des recherches sur la géographie botanique. En parcourant ses plateaux échelonnés, en s'élevant sur la croupe des montagnes, MM. Galinier et Ferret ont toujours marqué la hauteur et la température approximative de la localité où ils ramassaient une plante pour leur herbier. C'est aussi, le baromètre à la main, que ces infatigables explorateurs ont déterminé les limites supérieures où cesse la végétation des graminées, des arbustes, des arbres ; et parmi ceux-ci, des acacias, des cossos, des genévriers, des colqualls, des sycomores, des dattiers, des baobabs, des tamarins, etc.

« Les graines que MM. Galinier et Ferret rapportaient en France ont été perdues dans un naufrage. Espérons que ce malheur sera bientôt réparé, et qu'un second envoi, déjà ménagé par les deux voyageurs avant leur départ d'Abyssinie, arrivera cette fois à bon port.

« La commission s'est assurée que les collections de tout genre formées en Abyssinie par les soins de MM. Galinier et Ferret, seront scrupuleusement déposées au muséum d'histoire naturelle. Cette remarque ne paraîtra pas superflue, à une époque où tant de personnes, dit-on, oublient que les objets recueillis pendant les voyages exécutés aux frais de l'État

appartiennent à l'État, toute réserve faite, néanmoins, relativement au remboursement des dépenses que des achats peuvent avoir occasionnées. Si les commissions futures de l'Académie portent sur ce point capital une attention scrupuleuse et sévère, on cessera de voir de très-belles collections écrémées dans certains de nos ports, au profit d'amateurs en crédit ou de riches marchands; des pièces uniques et d'une valeur scientifique inestimable ne sortiront plus de navires français pour aller directement dans des cabinets particuliers ou même à l'étranger; enfin, notre musée national restera le premier de l'Europe.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

« Tous les chapitres du rapport dont l'Académie vient d'entendre la lecture offrent des preuves manifestes du courage, du zèle éclairé, de l'esprit d'entreprise, qui animaient MM. Galinier et Ferret pendant leur voyage en Abyssinie. Placés presque toujours dans des circonstances très-difficiles, ces jeunes officiers ont fait tout ce que les sciences pouvaient attendre d'eux. Nous regrettons vivement que nos usages nous interdisent de provoquer une démarche directe, tendante à demander pour les deux hardis voyageurs des récompenses qu'ils ont largement méritées. Nous avons, du moins, la certitude que l'Académie voudra bien appuyer sa commission, lorsqu'elle émettra le vœu que des travaux si neufs, si intéressants, si utiles, si laborieusement exécutés, soient mis, le plus promptement possible, sous les yeux du public. »

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées.

SOMMAIRE.

Départ de Marseille. — Le prince de Wurtemberg. — M. Horace Vernet. — Malte; Cité Valette. — Scyra, sa prospérité actuelle. — Avantages de la navigation par la vapeur. — Alexandrie. — Histoire d'Alexandrie. — Ruines. — Ville moderne. — Son accroissement sous Mohammed-Ali. — Visite au vice-roi. — Départ pour le Caire. — Canal du Mahmoudié. — Le Nil. — Navigation sur le Nil. — Arrivée au Caire.

VOYAGE

EN ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

C'était le 21 octobre 1839. Le paquebot à vapeur *le Léonidas* envoyait gaiement sa fumée dans le ciel et faisait bondir les eaux du port. Adieu, Marseille! disaient les matelots; adieu, triste saison d'hiver, disaient le plus grand nombre des passagers, ceux qui fuyaient vers l'Italie et vers ses doux climats, comme fuit l'hirondelle frileuse; et nous disions : Adieu, belle terre de France! Nous étions trois alors qui devions tenter le voyage de l'Abyssinie. Un de nous se prit à pleurer en voyant s'éloigner le sol natal : c'était le vague pressentiment de l'enfant qui n'embrassera plus sa mère. M. Jules Rouget ne devait pas revenir vers sa mère patrie.

Un souvenir pour l'amitié et puis plus de tristesse: d'ailleurs le commencement de la traversée s'annonçait sous les plus heureux auspices, et nous avions déjà le bonheur d'entrer en relation avec deux voyageurs illustres, M. Horace Vernet et son altesse royale le prince Paul de Wurtemberg.

Le prince Paul de Wurtemberg n'en était plus depuis longtemps à son premier voyage. A plusieurs reprises il avait parcouru l'Amérique et comme naturaliste et comme explorateur. En 1839, il se proposait de remonter le Nil jusqu'au Sennar pour étudier les productions de cette terre brûlante, désormais ouverte à la science par la conquête du vice-roi d'Égypte. Un même dessein nous conduisait vers des contrées diverses; aussitôt que le prince eut appris le but de notre voyage, il nous fit l'honneur de s'entretenir gracieusement avec nous. Nul, plus que lui, ne pouvait apprécier l'utilité de notre entreprise; il s'appliquait généreusement à en démontrer les avantages et nous félicitait devant tous les passagers d'un courage dont nous n'avions pas encore bien conscience; mais si notre modestie avait un peu à souffrir de ces éloges prématurés, son expérience nous éclairait l'esprit tandis que son exemple nous rehaussait le cœur, et la reconnaissance nous fait un devoir de lui rapporter une part du succès de notre

expédition. C'est une bonne leçon pour tous de voir un prince sacrifier les loisirs de sa haute fortune, mettre hardiment sa vie au hasard dans l'intérêt de la science, et transformer un de ses châteaux en musée. La collection du prince Paul de Wurtemberg était déjà célèbre; son pèlerinage au Sennar l'a enrichie de trésors nouveaux.

M. Horace Vernet (son nom suffit pour le louer) s'était embarqué dans un autre dessein. Il se rendait en Égypte pour visiter les champs de bataille sur lesquels avait coulé le glorieux sang de notre armée républicaine. Son projet était encore de remonter vers la Syrie par le désert, et de pousser une pointe périlleuse jusqu'aux ruines encore peu connues de la superbe Palmyre, cette ville de marchands riches comme des rois, ce merveilleux entrepôt du monde ancien pour le commerce de l'Inde et de la Syrie. Malheureusement toute la province était bouleversée à cette époque. M. Horace Vernet dut renoncer, malgré lui, à l'exécution de son dessein. Ce fut un contre-temps bien regrettable. D'après le récit de l'Anglais Dakins, il n'est pas de spectacle plus grandiose et plus imposant que les ruines de la cité fameuse où régna Zénobie; et nous avons perdu sans doute quelque magnifique tableau digne du peintre aussi bien que du lieu.

En si bonne compagnie nous laissions gaiement passer les jours sans les compter. Nous étions à notre premier voyage de mer, et nous ne connaissions pas l'ennui; on peut juger si cela tient du prodige; enfin après avoir vu à l'horizon les côtes d'Italie, après avoir pris terre à Livourne et à Civita-Vecchia, rien que le temps nécessaire pour échanger la correspondance, nous arrivâmes le 27 dans la rade de Malte. Nous ne devions repartir que le lendemain, nous avions une journée de loisir, nous l'employâmes à visiter Cité Valette et ses environs. Ici finit l'Occident, et l'Orient commence. Mœurs, costumes, architecture, tout, à Malte, participe du double caractère de deux civilisations diverses, celle de l'Europe et celle d'Asie. Située sur une langue de terre qui sépare le grand port du port de la Quarantaine, la ville est riche et bâtie avec beaucoup d'élégance. On marche et l'on ne voit que des rues larges, bien pavées, parfaitement alignées; toutes les maisons ont un air de propreté avenante qui indique au dehors le bien-être du dedans. C'est une belle cité que Malte; et, quand on considère la grandeur de son port, ses fortifications gigantesques, quand on songe à sa position centrale entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, à son importance sous le point de vue commercial et sous le point de vue militaire, il est impossible de ne pas regretter

qu'une place si formidable ne soit pas restée en notre pouvoir.

Le 28, nous nous embarquâmes de bonne heure sur un nouveau pyroscaphe français qui devait nous conduire à Scyra. Pas une tache au ciel, pas un pli sur la mer; ce fut ainsi durant toute la traversée. Cependant nous doublâmes le cap Matapan, que nous avions à une portée de fusil, et nous passâmes si près des Cyclades que nous pouvions distinguer les maisons et même les habitants. Sur la fin du troisième jour, le pyroscaphe glissait comme une hirondelle à fleur d'eau et entrait dans le port de Scyra.

Scyra est une île et une ville. L'île, située au milieu de l'archipel grec, doit en grande partie sa prospérité actuelle à l'établissement de nos bateaux à vapeur qui s'y réunissent pour opérer le transbordement des voyageurs venant d'Athènes, de Constantinople et de l'Égypte. La ville est construite en amphithéâtre sur le penchant d'une colline assez élevée, qui descend jusqu'à la mer. Vue du dehors, avec ses étages de maisons en terrasses, frappées par le soleil et éblouissantes de blancheur, Scyra charme les yeux par un aspect très-pittoresque; mais, comme toutes les villes de l'Orient, elle perd beaucoup de son prestige lorsqu'on pénètre dans l'intérieur. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à nous plaindre de son hospi-

talité. Nous allâmes rendre visite au gouverneur, qui nous offrit la pipe et le sorbet, la double politesse de l'Orient. Ce n'était pas assez pour nos appétits; d'ailleurs, nous nous trouvions assez bien de sentir la terre sous nos pieds. Le prince Paul de Wurtemberg et M. Horace Vernet partageaient cette impression agréable. Il nous parut bon de la prolonger, et nous fîmes la partie de souper ensemble dans quelque hôtel. On nous indiqua le meilleur de la ville. Faut-il dire que le meilleur hôtel de la ville nous parut une auberge assez médiocre? Ne le disons pas: nous nous sommes réconciliés avec lui en faveur d'un excellent vin de Syracuse.

Le matin nous retrouva en pleine mer. Cette fois enfin nous ne devions plus nous arrêter que pour mettre le pied sur la terre d'Égypte. La traversée s'achevait comme elle avait commencé, par un temps admirable. Les jours nous semblaient presque trop beaux : le ciel et la mer nous brûlaient entre deux soleils; mais la beauté des nuits nous dédommageait amplement de celle des jours. Une brise fraîche se levait avec les étoiles; nous montions alors sur le pont, où nous demeurions de longues heures tranquilles, reposés, caressés par le vent doux et pur, isolés dans le calme et dans l'infini, ne voyant que les astres bienveillants, n'entendant que le bruit ré-

gulier de la machine et des roues, qui, battant la mer avec force, laissaient derrière le paquebot un sillage étincelant de lueurs phosphorescentes. Vive la navigation par la vapeur! c'est dans ces moments-là surtout, dans les moments où sommeille la nature nonchalante, que l'on apprécie bien les avantages de l'invention de Watt et de la découverte de Papin. Faute de vent, le bâtiment à voiles demeure immobile sur une mer paresseuse. En pareil cas l'antiquité grecque ne connaissait que deux ressources : Agamemnon sacrifiait sa fille; Ulysse, plus heureux et mieux avisé, empruntait quelques outres à Éole. Le paquebot à vapeur aurait sauvé Iphigénie; le paquebot à vapeur se passe volontiers d'Éole et de ses outres; il a ses ailes aux flancs comme un oiseau, et il vole, et il franchit rapidement des distances considérables. Il sait quand il part, il sait aussi bien quand il arrive, et il arrive à l'heure précise qu'il s'est déterminée. On nous avait dit à Marseille : Vous serez le 4 novembre en vue d'Alexandrie. Le 4 novembre nous montâmes sur le pont plus tôt qu'à l'ordinaire, et en effet, aussitôt que le soleil parut, il nous montra l'Égypte. L'Égypte était devant nous, près de nous! Déjà se haussaient, au-dessus des flots, les cimes innombrables d'une forêt de mâts qui se dressaient par degrés à notre approche, et bientôt nous distinguâmes

une multitude prodigieuse de vaisseaux et de navires. C'était la flotte turque, cette flotte qu'avait réunie l'infâme trahison du pacha de Constantinople à celle du vice-roi d'Égypte. En 1839, c'était un objet de discussion pour tous les cabinets de l'Europe; pour nous, voyageurs curieux qui entrions dans le port d'Alexandrie, c'était un magnifique spectacle. On ne regardait pas sans une émotion mêlée d'orgueil ces énormes vaisseaux, ces formidables citadelles flottantes, cette foule infinie de mâts, de cordages, de drapeaux et de canons, tout cet appareil de la guerre, ce témoignage imposant de la puissance de l'homme pour la destruction; mais le paquebot qui n'a pas d'yeux, prenait un pilote à son bord : c'était le pilote qui devait nous faire entrer dans le port; car on ne s'aventure pas sans un guide expérimenté, à travers les roches derrière lesquelles s'abrite Alexandrie comme derrière une ceinture de remparts.

On se plaint des commissionnaires et des portefaix dans nos villes européennes, c'est faute de connaître les âniers de l'Orient. Il faut dire qu'en Égypte l'âne, cette pacifique monture du Seigneur, remplace le cabriolet et le fiacre. A peine avions-nous mis le pied à terre qu'il se fit une irruption d'âniers autour de nous. Les pauvres ânes se laissaient faire et suivaient leurs maîtres, mais les maîtres se poussaient et vociféraient

à qui mieux mieux. Les uns nous tiraient par les bras, les autres par les jambes, et d'autres s'accrochaient à nos habits, qui commençaient à grimacer par toutes les coutures; un moment de plus et nous courions risque d'être étouffés au milieu du troupeau. Cet accueil pouvait passer pour une attaque et nous usâmes bientôt du droit de légitime défense. Les âniers criaient comme des sourds et nous frappions de même; mais il paraît que le cas n'avait rien de nouveau pour eux; il pleuvait des coups de bâton et la pluie ne tombait sur personne. Les drôles disparaissaient avec une agilité merveilleuse; ils se faisaient plus souples que des couleuvres, se jetaient à plat-ventre ou s'abritaient derrière les flancs de leurs bêtes. L'air sifflait, ils se relevaient aussitôt et se pendaient de plus belle à nos habits. Voyant que la force n'y pouvait rien, chacun de nous enfourcha le premier baudet qui se rencontra sous sa main, et nous nous sentîmes enlevés sans savoir où on nous emportait, sans avoir dit où nous voulions aller; et d'ailleurs qu'aurions-nous dit, puisque nous ne connaissions pas la langue de nos conducteurs, et qu'ils ne connaissaient pas la nôtre? Ils ne paraissaient pas faire la moindre attention à nous; ils s'évertuaient vaillamment à se venger sur leurs ânes des coups que nous leur avions distribués à eux-mêmes. Ainsi galo-

pant et nous fiant, comme il faut toujours faire, à la grâce de Dieu, nous traversâmes des ruelles étroites et tortueuses, des marchés misérables, et nous arrivâmes dans le quartier franc. On ne nous avait pas dit où nous allions, on ne nous demanda pas davantage si nous étions arrivés; nos ânes s'arrêtèrent naturellement devant un hôtel français, où du moins nous retrouvâmes la patrie dans la langue et, faut-il le dire aussi, dans le confortable de sa cuisine. Nos bagages étaient demeurés sur le quai; nos baromètres couraient grand risque de se briser en chemin, si l'on négligeait de porter avec précaution la caisse qui les contenait. Heureusement elle arriva intacte, aussi bien que le reste sous la conduite d'un janissaire du consulat, et nous saluâmes, hôtes reconnaissants, l'hospitalière Alexandrie.

Alexandrie est la ville la plus moderne de cette vieille terre d'Égypte, où l'origine des cités touche à celle du monde; c'est elle cependant qui rappelle la plus longue suite de souvenirs, parce qu'elle a survécu à ses ruines. Du temps des Pharaons, du temps des Perses, sur l'emplacement de cette ville si fameuse quelques masures formaient un misérable village qu'on nommait Racotis. Un jour, Alexandre, visitant les côtes septentrionales de sa nouvelle conquête, fut séduit par la position de ce village. Il rasa

ces masures, jeta les fondements d'une cité, et cette cité, fille du héros macédonien, porta le nom glorieux de son père : elle s'appela Alexandrie.

« Alexandre, a dit Napoléon, s'est plus illustré en « fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter « le siége de son empire, que par ses plus éclatantes « victoires. Cette ville devait être la capitale du monde. « Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des « Indes et de l'Europe ; son port est le seul mouillage « des cinq cents lieues de côtes qui s'étendent depuis « Tunis, ou l'ancienne Carthage, jusqu'à Alexan- « drette. Elle est à l'une des embouchures du Nil. « Toutes les escadres de l'univers pourraient y « mouiller, et, dans le vieux port, elles sont à l'abri « de toute attaque. »

Sous la dynastie des Lagides, qui gouverna l'Égypte après la mort du Macédonien, Alexandrie brilla d'un vif éclat et devint, après Rome, la ville la plus florissante de la terre. Memphis, Thèbes, Héliopolis, l'embellirent de leurs ruines. Tous les arts, toutes les sciences s'y donnèrent rendez-vous ; la philosophie grecque y reçut de nouveau la féconde initiation des mystères de l'Orient. Richesse des monuments, richesse des institutions, la prospérité du commerce, comme une source intarissable, alimentait ce luxe d'une éclatante cité. L'Inde lui envoyait ses produc-

tions par la mer Rouge, l'Europe par la Méditerranée; et les caravanes, armées pacifiques, traversant en sûreté le désert, lui apportaient régulièrement les opulentes pacotilles des marchands de l'Afrique intérieure.

Pleins des souvenirs de l'antiquité, nous n'attendîmes pas le lendemain pour aller reconnaître l'emplacement de la cité d'Alexandre. Là, le sable a tout envahi et a transformé une ville en désert; sans les monuments qui sont restés debout, ou dont on voit encore les vestiges comme les débris d'un naufrage au milieu de cette mer immobile, nul ne croirait que dans cette solitude aride pût s'élever jadis une ville florissante.

Nous vîmes l'île célèbre de Pharos, rattachée maintenant au continent par un môle qui sépare le port vieux du port neuf. Nous vîmes les aiguilles de Cléopâtre, grands obélisques de granit rose que cette reine prit à Memphis pour en orner sa capitale; et la nécropole, la ville des morts, la cité souterraine, et enfin la colonne dite de Pompée, si remarquable par son élévation et par son élégance. Malheureusement le socle a souffert de l'injure du temps, et si l'on n'y prend garde, ce précieux monolithe finira par se briser en s'écroulant avec sa base.

Aujourd'hui la colonne de Pompée sert de point

de reconnaissance aux caravanes et aux vaisseaux, parce qu'elle domine les minarets de la ville et tous les sommets des environs; mais on ignore quelle fut sa destination première. Entre ceux qui se sont occupés de la décrire, les uns pensent qu'elle fut érigée en l'honneur de Dioclétien; les autres, M. le maréchal duc de Raguse, par exemple, conjecturent qu'elle le fut en l'honneur d'Alexandre. Le temps, qui revise tout, dit-on, fournira sans doute de nouvelles preuves à l'appui de l'une ou de l'autre opinion. Espérons que la science ne sera pas toujours divisée à ce sujet, et qu'elle nous apprendra bientôt, avec l'autorité de l'enseignement unanime, l'origine certaine de la colonne de Pompée.

Quoi qu'il en soit, l'archéologue peut demeurer incertain, mais le voyageur oublie aisément les débats de la critique en présence de ces ruines solennelles. L'esprit s'étonne, le cœur s'émeut, l'âme s'ouvre en même temps à l'admiration et à la tristesse. Il s'y fait un mélange inexprimable des images de la puissance et des images de la mort. Il semble que la pensée s'agrandisse de l'espace du temps et du nombre des siècles. On marche sur la cendre de ces peuples qui furent les aînés des nations, nos aïeux dans la gloire des arts, des lettres et des sciences; on touche à leurs reliques que l'on contemple avec vénération. Seul,

l'Égyptien passe ou s'arrête sans comprendre la curiosité des hommes de l'Occident; seul, il ignore son histoire et méconnaît les titres de sa race. Ne le blâmons pas, ne lui reprochons rien. Ce désert plein de souvenirs, est plein aussi de sa misère.

Comme Alexandre et comme Napoléon, le nouveau conquérant de l'Egypte a senti l'importance d'Alexandrie. Ses efforts continuels tendent à faire disparaître du sol les traces de la dévastation, les stigmates des siècles barbares. Les Turcs avaient laissé ensabler le port neuf, le seul où ils laissaient entrer les bâtiments européens; le vieux port, uniquement ouvert sous eux aux musulmans, commençait à s'obstruer aussi par suite de leur malheureuse incurie, et surtout de l'étrange habitude qu'ils avaient d'y jeter à la mer le lest de leurs navires. Mohammed-Ali a fait sonder et curer les deux ports avec des travaux immenses; à l'heure qu'il est, l'un et l'autre offrent toutes les conditions de sûreté, de libre accès, de facile séjour que pouvait leur donner la main de l'homme après la libéralité de la nature. Les Turcs n'avaient rien essayé pour mettre la ville à l'abri d'une attaque; avec la solennelle insouciance qui sied aux véritables fils du prophète, ils avaient même laissé tomber les murs qui existaient avant leur conquête, sans prendre soin de les relever; mais le vice-

roi n'ignore pas que cette place est la clef militaire de l'Égypte, il a fait venir un officier français, le colonel Gallis, qui l'a entourée de fortifications, et maintenant que les travaux sont terminés, Alexandrie est en mesure d'opposer à la plus forte armée d'invasion une vigoureuse résistance. A l'époque de l'expédition française, sa population ne s'élevait qu'à huit mille âmes; aujourd'hui elle a atteint le chiffre considérable de soixante mille.

L'industrie européenne s'est établie victorieusement dans cette ville, qui s'embellit considérablement depuis quelques années. Grâce à la protection que trouvent les Européens auprès du vice-roi, le quartier franc prend chaque jour un accroissement nouveau. Soit en France, soit en Angleterre, la place où sont situés les consulats serait une place remarquable par la régularité et la richesse de son architecture. Un voyageur français est là chez lui; il y trouve des cafés, des hôtels, l'officine du pharmacien, l'atelier du tailleur, le magasin de la modiste, le cabinet de lecture enfin, avec tout le confort, tout le bon goût de notre pays. En revanche, à peine hors du quartier franc, l'Orient reparaît avec ses rues étroites et non pavées, avec ses maisons de misérable aspect et de propreté douteuse; mais le voisinage de la civilisation européenne le force à reculer vers le désert, et nos

mœurs achèveront bientôt de se substituer aux mœurs des Alexandrins.

On comprend que nous avions un vif désir de voir le bienfaiteur de l'Égypte, l'homme auquel Alexandrie doit, avec la paix, la prospérité renaissante. Nous témoignâmes ce désir au consul général de France, et M. Cochelet voulut bien nous faire l'honneur de nous présenter à Son Altesse. C'était le même jour où M. Horace Vernet avait audience du vice-roi; nous nous rendîmes au palais avec lui, et l'on nous introduisit ensemble dans la salle de réception. Cette salle est tout à fait simple et sans luxe; elle n'a d'autres meubles qu'un divan de velours cramoisi, qui se prolonge sur les quatre faces de la muraille. Dans l'angle le plus éloigné de la porte par laquelle on entre, se trouvait le grand pacha, assis à la turque, c'est-à-dire les jambes croisées. Autour de lui, mais à une certaine distance, plusieurs des officiers attachés à sa personne se tenaient respectueusement debout, rangés en demi-cercle; devant lui, également debout, l'interprète de Son Altesse agitait incessamment un éventail de plumes pour écarter les mouches.

Aussitôt que nous parûmes dans la salle, Mohammed-Ali nous donna le salut de l'air le plus affable, nous fit asseoir sur son divan près de lui, et commanda que l'on nous servît le café. Les officiers exé-

cutèrent les ordres du maître. L'interprète lui exposa les motifs de notre voyage. Aussitôt qu'il eut parlé, le vice-roi loua nos projets, et nous assura que sa protection nous suivrait dans toute l'étendue de son royaume. Effectivement, à quelques jours de là, nous reçûmes un firman qui enjoignait à tous les agents de l'administration, soit en Égypte, soit au dehors, de nous recevoir avec bienveillance, de nous traiter avec distinction, et de nous venir en aide, aussi souvent qu'il serait besoin, pour le succès de notre entreprise.

Quant à notre célèbre compagnon de voyage, il s'entretint longuement avec le pacha, qui dut être charmé de son esprit, si toutefois l'interprète reproduisit fidèlement le tour animé et la finesse délicate de sa conversation. Les Égyptiens venaient de remporter la fameuse victoire de Nézib; le propos se mit naturellement sur la défaite des Turcs. Le vice-roi semblait curieux de savoir quelle impression avait produite chez nous le succès de ses armes. Il témoigna une vive satisfaction lorsqu'il apprit que la nouvelle en avait été accueillie avec un intérêt presque populaire, et que la France, amie de la gloire, faisait les vœux les plus sincères pour l'accomplissement de ses grands desseins. « Je le sais, reprit-il, je sais que les Français ont pour moi de vives sympathies, et de

mon côté j'aime la nation, je l'estime, je l'admire; mais il me semble que le gouvernement n'en use pas avec moi aussi amicalement qu'il devrait le faire. Vouloir que je rende la flotte!... Avouez-le, cependant, nulle part elle ne saurait être plus en sûreté que dans mon port. » Et il appuyait sur ces mots pour en faire sentir l'intention, et il tournait malicieusement les yeux vers notre consul général. Son Altesse nous parla encore de l'Algérie, et loua hautement le courage de nos soldats. Notre générosité n'avait pas également son approbation. « Votre générosité, nous disait le vice-roi, vous fait perdre les avantages que vous obtenez par la guerre; avec trop de douceur, vous ne parviendrez jamais à maîtriser les populations de l'Afrique. »

Nous citons volontiers l'opinion d'un homme qui a soumis lui-même les Arabes ses voisins, et qui maintient le désert assujetti sous la règle d'une police inflexible. Le jugement porté par Mohammed-Ali mérite d'être médité par nos hommes d'État et par nos publicistes. La France a le cœur magnanime, mais elle est souvent dupe de ses idées chevaleresques, et ne remarque pas toujours qu'elle prodigue le sang de ses soldats pour être trop économe du sang de ses ennemis. Depuis l'audience que nous eûmes du vice-roi, nous avons pu reconnaître par

nous-mêmes la justesse de ses vues, et nous affirmons aujourd'hui, après avoir vécu parmi des peuples tout à fait semblables aux races de l'Algérie, que, s'il ne se faut jamais départir de la justice, il ne faut pas non plus paraître abdiquer la force pour les contenir et les gouverner.

Comme la conversation se prolongeait, nous eûmes le loisir de considérer le vice-roi. Mohammed-Ali est un homme de taille médiocre. Il a le teint animé, l'œil noir, petit et perçant ; sa physionomie ouverte présente un mélange agréable de finesse et de bonhomie. Simple dans ses vêtements, il n'a qu'un luxe ou plutôt qu'une coquetterie; on voit qu'il soigne avec complaisance sa belle et longue barbe, plus douce que la soie et plus blanche que l'argent. Du reste, lorsqu'il nous reçut, il portait pour coiffure un simple tarbouch sans turban ; et ses habits, sur lesquels ne brillait aucun insigne, ne se distinguaient en rien des vêtements des Turcs de la classe aisée. Mohammed-Ali n'a pas le faste du maître; il a l'orgueil du souverain et du conquérant; il songe à la renommée et il aime la gloire. Il aurait désiré que M. Vernet fît le tableau de la bataille de Nézib; mais notre célèbre artiste ne voulut pas prendre d'engagement avec le vice-roi. Son pinceau appartient à la France; il l'a consacré à représenter nos gloires nationales; et notre

brave armée d'Afrique lui prépare chaque jour, avec de nouveaux exploits, la matière d'un nouveau chef-d'œuvre.

Nous quittâmes Son Altesse avec regret; ses manières agréables, son affabilité, son esprit même, nous avaient touché le cœur; mais le temps était venu de prendre congé du vice-roi. Son interprète, qui avait rang de colonel, acheva de nous faire les honneurs du palais. Nous visitâmes les appartements, nous vîmes des meubles riches et de bon goût achetés soit en France, soit en Angleterre : superfluité bien constatée dans un pays où un divan suffit à presque tous les besoins. Une table dressée et servie, que nous aperçûmes en passant, nous indiqua une sorte de salle à manger. Cette table était basse et s'élevait à peine au-dessus du parquet, ce qui nous rappela que les convives n'ont pas coutume de s'asseoir sur des chaises; cependant, il faut le dire, l'aspect du service avait quelque chose d'assez européen, nous voulons parler d'un certain nombre de bouteilles cachetées. Des bouteilles cahetées, ô Mahomet! dans la maison de ceux qui commandent à tes fils! des bouteilles cachetées en dépit de ton Koran, ô prophète! Voilà ce que deviennent les plus purs de tes croyants au contact des infidèles! Ils commencent par estimer nos arts et nos sciences, ils finissent par apprécier notre vin de Bordeaux.

Nous avions vu le vice-roi, nous avions reçu son firman, nous nous disposâmes à partir pour le Caire. Une entreprise particulière venait d'établir un bateau-poste sur le canal du Mahmoudié : nous prîmes naturellement cette voie.

Le canal du Mahmoudié est l'ouvrage du pacha qui, en l'ouvrant, a rendu au commerce un immense service : aussi bien Alexandrie, pressée, par le désert au sud, et au nord par la mer, ne saurait exister faute d'eau potable, sans ce canal qui lui verse les eaux du Nil et qui la rattache à l'Égypte. Autrefois, les vastes citernes que renferme la ville étaient remplies chaque année par un canal fort étroit et presque toujours à sec après le temps de l'inondation. Les produits de l'Égypte destinés à l'exportation descendaient à la mer par le Nil, et arrivaient par la mer à Alexandrie ; mais la navigation était toujours difficile et souvent périlleuse à cause des barres qui se trouvent aux embouchures du fleuve. C'est pour remédier à cet inconvénient que Mohammed-Ali résolut de faire creuser un canal navigable entre le Nil et Alexandrie ; par une flatterie adroite, il le nomma Mahmoudié, en l'honneur du sultan Mahmoud. Le vassal redoutable fondait la vice-royauté d'Égypte, et rendait en respects à son maître ce qu'il lui ôtait en puissance.

Mohammed-Ali avait formé un beau dessein; il est à regretter que les ingénieurs chargés de l'entreprise n'aient pas mieux rempli ses vues. C'était au dessus d'Atfeh qu'ils devaient établir la prise d'eau, afin que le canal, abondamment rempli, fût navigable toute l'année. Il leur fallait encore suivre autant que possible la ligne droite, afin d'abréger les distances. Ce n'est pas tout encore, ils ont négligé le soin le plus important, celui de faire communiquer le canal par des écluses d'un côté avec le Nil, de l'autre côté avec la mer; ainsi, les barques chargées dans la Haute-Égypte auraient pu arriver dans le port d'Alexandrie et déposer leurs chargements sur les navires qui les transporteront soit en Europe, soit dans quelque autre partie du monde. Le manque d'écluses est très-préjudiciable au commerce. Dans l'état actuel des choses, dès que les barques du Nil sont descendues à Atfeh, il faut les décharger pour transborder les marchandises sur les barques du canal, et recommencer lorsque les barques du canal sont arrivées à Alexandrie. Double travail, double dépense; et les frais du transport s'accroissent d'autant. Du reste, depuis notre retour en France, un officier du pacha nous a appris qu'une écluse venait d'être construite et qu'elle permet aux eaux du Nil de passer dans le Mahmoudié. A la bonne heure, les

inconvénients qui nous ont frappés ont enfin été compris. On ne tardera pas sans doute à faire les mêmes améliorations à l'embouchure du canal, et les barques du commerce descendront librement de la Haute-Égypte au port d'Alexandrie.

Nous étions partis à neuf heures du matin d'Alexandrie, nous arrivâmes à huit heures du soir à Atfeh. On aurait tort de se figurer les bords du Mahmoudié comme des bords riants et ombragés de verdure. L'œil y rencontre çà et là de rares bouquets d'arbres sur une terre généralement nue; cependant, de distance en distance, quelques fermes nouvelles, entourées de champs cultivés, égayent la stérilité du paysage; ce sont les bienfaits du canal. En Égypte, l'eau produit des miracles. Répandez de l'eau sur le sable, il en sort presque au même instant une végétation merveilleuse développée presque magiquement par l'ardeur fécondante du soleil. C'est pour cela que, de tout temps, la distribution des eaux du Nil, les seules qui arrosent le pays, fut l'objet d'une sollicitude constante pour les meilleurs souverains de l'Égypte. On voit que Mohammed-Ali est demeuré fidèle à cette royale tradition. Malheureusement il ne tient pas à lui que la misère disparaisse aussitôt de ses États. A mesure que nous avancions, nous passions devant de pauvres villages, composés de

huttes à l'aspect misérable, qui n'ont que la porte pour unique ouverture. La vermine y ronge l'homme, l'homme y engraisse la vermine. Essayez de faire comprendre au fellah (cultivateur) que cette malpropreté le dégrade et le consume, il s'étonne, il regarde avec résignation la vermine, qui pullule sur sa chair et répond gravement : Tout vient de Dieu. Avec cette seule phrase, il se console de ce qu'il souffre et se soumet sans peine à sa longue détresse.

Pendant notre navigation sur le Mahmoudié, nous eûmes occasion de voir sur notre gauche cet étrange phénomène qui séduit si complétement les yeux, et que l'on nomme le mirage. A l'époque de l'expédition française, les effets du mirage n'avaient pas encore été signalés. Nos soldats, brûlés par le soleil, fatigués par de rudes étapes dans les sables, pliant sous le faix de leurs armes, le front trempé de sueur et la langue desséchée, apercevaient tout à coup devant eux des maisons couvertes d'ombre, des palmiers agités par le vent, et dont l'image se reflétait dans des nappes d'eau transparentes; l'armée poussait alors des cris de joie; le fantassin portait plus légèrement son sac, et secouait l'épaule, déjà ranimé par l'espérance d'en finir avec le désert. Douce illusion trop voisine du désenchantement! On marchait pour atteindre à cette oasis tant désirée; mais l'oasis

reculait sans cesse avec l'horizon, elle fuyait et disparaissait enfin, ne laissant à sa place que la solitude, la stérilité et le sable. La science a expliqué plus tard les causes de cette singulière vision; nous n'avons donc pas à revenir sur des travaux acquis à la somme des connaissances générales; ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'illusion est complète. Prévenus que nous étions des effets du mirage, parfaitement renseignés sur les lieux que nous traversions, nous avions peine à nous défendre de l'erreur de nos yeux, et nous doutions à chaque instant que ce spectacle si frappant, si lumineux, si achevé, ne fût que chimère et que prestige.

Nous n'étions pas encore revenus de notre étonnement que nous arrivâmes à Atfeh. Atfeh n'était qu'un village, le Mahmoudié en fera une ville. Depuis l'ouverture du canal, le village a déjà acquis une certaine importance. C'est là, nous l'avons dit, que débarquent les marchandises venant de la Haute-Égypte pour être transportées à Alexandrie. Les grands négociants y entretiennent des comptoirs, et les voyageurs sont obligés de s'y arrêter plus ou moins longtemps pour y changer de barque. De là, des magasins et des marchés qui donnent à ce village le mouvement et la vie. A Atfeh, pour la première fois, nous vîmes le Nil, le fleuve sacré, que les anciens vénéraient comme

un dieu. C'est de lui seul que l'Égypte reçoit la fécondité et la vie. Sans lui, cette belle contrée, brûlée par le soleil et privée de pluie, ne se distinguerait en rien des déserts qui l'environnent.

Le lendemain, nous remontâmes le fleuve ; le long du Mahmoudié nous avions encore vu le désert; le long du Nil, nous n'apercevions plus que des plaines immenses cultivées et productives. Les villages sont bâtis avec soin; les maisons à terrasse, les minarets des mosquées qui s'élèvent dans les airs parmi les légers parasols des palmiers aux tiges élégantes, offrent de loin au voyageur européen un spectacle aussi étrange que pittoresque.

Le premier jour, le vent se prit à souffler assez gaiement dans nos voiles; le lendemain matin, il se montra d'humeur moins complaisante et finit par nous laisser en chemin. C'était un incident fâcheux; nos bateliers n'eurent pas l'air d'y prendre garde. Trois ou quatre d'entre eux descendirent à terre; une corde fut attachée à la barque et ils nous remorquèrent ainsi contre le courant durant au moins six heures. Il faut que ces bateliers du Nil soient des hommes de bronze ; ils chantaient pour marcher en mesure; ils riaient comme si cette rude besogne ne leur eût rien coûté. Quand un canal se présentait devant eux, ils roulaient leur vêtement autour de leur

tête, passaient à la nage, et puis se remettaient à tirer sans se plaindre. Nous avions lu souvent que les peuples des pays chauds n'étaient pas susceptibles d'énergie et de vigueur au même degré que les peuples des pays froids. Cette assertion est assez flatteuse pour notre amour-propre; nous devons dire cependant qu'elle reçut ce jour-là, devant nous, un injurieux démenti, et qu'elle nous sembla tout au plus un préjugé de l'amour-propre européen.

Arrivés au Ventre de la Vache, c'est-à-dire à la pointe du Delta, nous aperçumes à l'horizon trois sommets triangulaires, comme trois cimes de montagnes: c'étaient les pyramides. Elles nous rappelèrent la victoire mémorable que notre armée remporta sur les Mameluks. Nous n'avons pas gardé seuls la mémoire de ce triomphe : l'Égypte tout entière se rappelle l'expédition française. Partout on y retrouve une haute opinion incessamment perpétuée de notre générosité et de notre puissance. Ne laissons pas périr cette réputation que nos braves nous ont acquise et qu'ils ont payée du plus précieux de leur sang. Après de longs siècles de barbarie, la France républicaine a semé sur la terre d'Égypte les premiers germes de la civilisation moderne; que la France nouvelle mette la main à l'œuvre ébauchée par nos pères, qu'elle aide un grand peuple, l'aîné

du monde grec et du monde romain, à secouer sa longue léthargie : l'Égypte, reconnaissante, bénira notre nom comme elle le respecte et comme elle l'admire !

Trois jours après notre départ d'Atfeh, nous arrivions au Caire.

SOMMAIRE.

Description du Caire : rues, maisons, fenêtres, appartements. — Le Kalig, quartiers, chiens, places remarquables du Caire. — Embellissement de la place de l'Ezbéquié ; population du Caire. — Son aspect. — Un Santon. — Bazar des esclaves. — La citadelle, massacre des Mamelouks. — Contraste entre les habitudes des Orientaux et des Européens. — Fête du jour anniversaire de la naissance du Prophète. — Vie paisible des Orientaux. — Bains de vapeur. — De la société en Orient. — Des femmes des harems ; leur soumission à leur maître ; leur costume dans le harem et au dehors. — Des eunuques. — Des almehs. — Danse de l'abeille. — Des kawals.

CHAPITRE II.

Le Caire est situé au pied du Moqattam, à environ 800 mètres à l'orient du Nil. C'est la ville la plus importante de l'empire ottoman, après Constantinople; elle a 4,500 mètres de long sur 2,500 de large. C'est aussi la ville monumentale de l'Égypte. A chaque pas on y trouve un édifice d'un caractère particulier : des okels, des bazars, des portes, des fontaines publiques, des mosquées surtout, des mosquées d'une architecture imposante, dont l'œil étonné admire les minarets pour leur svelte élégance, les vastes coupoles pour leur construction hardie. La pierre et le marbre, les mosaïques, les ornements peints ou ciselés y attestent le goût délicat, l'imagination créatrice des Arabes, ces artistes ingénieux, ces poëtes sculpteurs qui ont

laissé un jour dans notre Europe la merveille de l'Alhambra.

Et cependant le Caire n'est pas une belle ville. On n'y voit ni de ces places régulières, ni de ces rues larges et alignées, où l'architecture déploie ses beautés. Au Caire, comme dans tout l'Orient, les rues sont étroites, tortueuses, coupées de ruelles et d'impasses qui se croisent comme les chemins embrouillés d'un labyrinthe. Point de pavé, non plus qu'à Paris sous Philippe-Auguste. Il est telle rue où deux personnes ne sauraient passer de front sans se gêner. Quelquefois même le cavalier descend prudemment de sa monture, sous peine de s'écorcher les jambes le long des deux murailles. Les maisons sont à deux et trois étages, terminées par une terrasse pavée ou glaisée. Elles sont construites en terre, en briques ou en pierres que l'on tire du Moqattam. Vues du dehors, on les prendrait pour des prisons, et ce sont des citadelles où l'habitant du Caire met hors d'atteinte la sûreté de son bonheur, le calme de sa vie. Le mystère les environne. Silencieuses et closes, elles craignent de prendre du jour sur les rues et y ouvrent peu de fenêtres. Pas de vitres d'ailleurs. La fenêtre est fermée par une jalousie qu'on appelle moucharabiè, treillis de bois fort simple chez le pauvre, mais élégamment travaillé et d'une sculpture très-délicate

chez le riche. C'est par les cours intérieures que la maison reçoit le jour; mais un rideau de sycomores placé au-devant du soleil en émousse les rayons et ne laisse pénétrer que la lumière amortie. D'ordinaire, l'étage supérieur s'avance en saillie sur l'étage inférieur; il en résulte souvent que les maisons opposées se touchent par le sommet et, interceptant le soleil, entretiennent l'ombre dans la rue. Au dedans, mêmes soins de l'architecte pour combattre l'ardeur d'une atmosphère dévorante et pour produire une fraîcheur salutaire. Les appartements sont vastes et s'offrent de tout côté à l'air, souvent même par le plafond qui s'ouvre sur la terrasse et cherche la brise du nord. Du reste, point de papier sur les murs, peu de meubles, une natte ou un tapis étendu sur les dalles, un divan adossé aux quatre faces de la chambre. L'Arabe a eu beau se fixer et établir sa demeure, il se souvient toujours de son origine; ses pères ont été nomades, il est fils de ses pères, et sa maison semble toujours une tente dressée pour le jour, qui sera pliée le lendemain.

Comme on peut le concevoir, l'esprit nomade est l'esprit imprévoyant par excellence. Un canal nommé Kalig traverse le Caire dans toute sa longueur. Il semblerait naturel qu'on eût pratiqué le long de ce canal des quais assez vastes qui, aérant la ville, au-

raient concouru à sa salubrité et à son embellissement. Personne n'y a songé. Les maisons se sont pressées sur les bords de manière à encaisser le Kalig; et, comme les ponts supportent un ou deux étages, il est assez difficile d'apercevoir le canal, même lorsqu'on le traverse. Durant le temps de l'inondation, le Kalig fournit abondamment aux besoins de la ville; mais, dans la sécheresse, il faut faire venir l'eau du Nil et la payer assez cher. Ce n'est pas tout: le lit du canal devient alors un foyer d'exhalaisons putrides, et la fièvre pénètre avec les miasmes dans les quartiers voisins.

La ville se divise en cinquante-trois quartiers, parmi lesquels on en compte seize principaux. Plusieurs forment comme de petites cités distinctes, habitées par des gens d'une même nation; ainsi le quartier des Cophtes, le quartier des Juifs, le quartier des Franks, etc., etc. Les chiens même, ce qui semblera étrange, se sont partagés en tribus: chaque tribu a aussi son quartier, et les chiens de tel quartier ne sauraient passer dans un autre sans exciter la légitime défiance de ceux qui s'y sont établis; toute la colonie se soulève et montre les dents à l'étranger.

Chaque quartier est séparé du quartier voisin par une grande porte fermée chaque soir, et que gardent

des barbarins d'une fidélité éprouvée. Grâce à ces précautions, grâce aux barbarins, à la présence des chiens peut-être, et surtout à l'administration vigilante de Mohammed-Ali, la sécurité est grande au Caire. Point de ces vols à main armée, point de ces crimes trop fréquents dans les capitales de l'Europe. Ici, les maisons, les bazars même, ont pour toute défense de méchantes serrures de bois qu'il serait facile d'enlever, et cependant on n'y entend jamais parler de larcins considérables. Ce n'est pas que le Caire jouisse des bénéfices de l'éclairage public. La police ordonne seulement à tout individu qui sort la nuit de porter une lanterne allumée. Quiconque contreviendrait à ce règlement serait immédiatement arrêté et gardé en prison jusqu'au lendemain; mais la police n'a guère à réprimer de tels oublis. En général, la nuit à peine tombée, on voit peu de personnes dans les rues. Les Orientaux ont coutume de se coucher de bonne heure et de se lever de grand matin, afin de respirer l'air frais avant l'ardeur du soleil.

Les places les plus remarquables du Caire sont celles de l'Ezbéquié, de Roumelieh, de Birket-el-Fil et de Kara-Meidan; mais la première est la plus grande de toutes. Sa superficie est à peu près égale à l'arène intérieure du Champ-de-Mars. Il y a peu d'années encore,

la place se transformait en un vaste lac à l'époque du débordement du Nil. Les riches habitants du Caire s'y promenaient la nuit sur des barques illuminées. C'était une fête pour la ville entière. Mais, aussitôt que le Nil se retirait dans son lit, la place cessait d'être praticable; on ne pouvait plus la traverser à cause des irrégularités du terrain, et le limon insalubre corrompait l'air aux alentours. Pour remédier au mal, Mohammed-Ali fit combler cette sorte de marais avec la terre enlevée des collines voisines. Quand le niveau fut établi, on planta des arbres, et ces arbres forment déjà des allées magnifiques, où les Européens, dont le quartier est voisin, viennent prendre le plaisir de la promenade vers la fin du jour. L'Ezbéquié intéresse encore les Français par de grands souvenirs historiques. On y voit le palais qu'occupait durant l'expédition l'état-major de l'armée française. Notre guide nous montra la place où fut assassiné l'illustre Kléber, et nous nous assîmes pieusement à l'ombre de deux admirables sycomores sous lesquels se reposa souvent après ses glorieux travaux le vainqueur des Pyramides.

La population du Caire est singulièrement mélangée de Turks, d'Arabes, de Cophtes, de Juifs, d'Arméniens, de Grecs, de Nubiens et d'Européens. Il est difficile de l'évaluer au juste, en l'absence de regis-

tres de morts et de naissances; pourtant nous ne serons pas loin de la vérité en disant qu'elle s'élève à environ 300,000 âmes.

Vers le milieu du jour, le Caire semble une ville déserte. La chaleur est accablante. Aussi, l'habitant du Caire abandonne au soleil la terre aussi bien que les cieux. Il se cache dans les maisons et demeure immobile; mais, le matin et le soir, avant et après la chaleur, la ville offre l'aspect le plus animé. On croirait alors sa population beaucoup plus considérable qu'elle n'est véritablement, si l'on ne savait pas que cette affluence de personnes tient d'abord au peu de largeur des rues, et enfin à la rareté des grandes voies de communication, qui oblige presque tous les promeneurs et les gens d'affaires à suivre seulement trois ou quatre directions principales. Aux deux moments dont nous parlons, cette foule, ce mélange de costumes bizarres et variés, ces figures ou basanées ou noires, ce mouvement de fourmilière dans des rues tortueuses, encombrées d'immondices, dans des bazars sales et obscurs où s'enfouissent des trésors, produisent le spectacle le plus saisissant, le tableau le plus original et le plus pittoresque. Ici tout est confondu, les contrastes se touchent et ne s'étonnent pas; la masure en ruine s'étaie à quelque établissement magnifique; un Turk splendidement vêtu cou-

doie fièrement un Arabe mal couvert de ses haillons; des femmes, enveloppées, de la tête jusqu'au talon, d'une draperie de soie noire qui déguise toutes leurs formes et ne laisse voir que la prunelle de leurs yeux, passent, semblables à des fantômes, au milieu de la foule tumultueuse. Près de nous, des hommes à la démarche solennelle, le corps perdu sous une longue robe, la tête enveloppée d'un immense turban, un chapelet dans la main droite, une longue pipe de cerisier dans la main gauche; plus loin, des cavaliers d'une figure sévère, précédés d'esclaves impatients qui divisent merveilleusement la foule à coups de cravache; des ânes lancés au galop qui renversent tout sur leur passage; de longues files de chameaux portant de l'eau du Nil dans des outres de cuir ou de lourds ballots de marchandises; partout des chiens errants qui ne connaissent pas de maîtres, et que nourrit tout le monde; sur vingt personnes, un aveugle, et rarement deux yeux parfaitement sains; des estropiés faisant montre de leurs plaies pour exciter la charité publique; des sorciers qui mangent des serpents, des baladins qui se nourrissent de cailloux et qui n'implorent pas moins la charité du spectateur pour ne pas mourir de faim; des femmes du peuple qui portent leurs enfants nus affourchés sur une épaule; des marchands qui offrent des petits pains

ronds et plats, et qui poussent des cris à rendre sourd; toute cette cohue, toute cette mêlée, toutes ces physionomies, toutes ces formes, toutes ces couleurs, tous ces cris même, et cette misère, et cette gêne et cette splendeur, étonnent, fatiguent, amusent, enchantent, étourdissent, éblouissent.

Rien qui ne soit nouveau, rien qui ne soit étrange, depuis ce que l'on admire jusqu'à ce qui fait que l'on détourne les yeux. En passant devant une mosquée, nous voyons assis, ou plutôt accroupi sur le perron, à côté de la porte, une sorte d'être vivant, ébauche informe de la créature humaine. Cette malheureuse contrefaçon de l'homme, ce corps infirme où l'intelligence ne s'est pas éveillée, cet idiot, ce fou sale et stupide, se nomme un santon. Un groupe de femmes se presse autour de lui. Que veulent-elles? ce que veulent toutes les femmes de l'Orient: détourner d'elles la honte de la stérilité et se glorifier en devenant fécondes. Or, cet idiot est un saint. Lorsque nous croyons son âme enfouie dans les ténèbres de la chair, nous nous trompons; son âme a été ravie dans les cieux comme celle du Prophète, et l'abjection de son corps témoigne de sa béatitude. Les flancs de celles qui l'ont touché sont bénis, et ces femmes qui l'assiégent se demandent si une vertu ne sortira pas pour elles de ses vêtements. Mais passons. Ne cher-

chons pas à voir jusqu'où le désir de la fécondité peut pousser ces pauvres croyantes. Détournons les yeux de peur d'assister à quelque honteux spectacle, et rappelons-nous que la Grèce antique demandait aussi de tels miracles à un dieu plus effronté que ce triste santon. Passons donc... Mais tout à coup notre guide nous arrête et nous propose d'entrer dans le bazar des esclaves. Là, nous voyons des enfants, des femmes, des vieillards, recouverts seulement d'une mauvaise toile, qui attendent, insouciants et hébétés, l'acheteur dont ils deviendront la chose. Beaucoup de nègres, quelques Abyssins, pas un esclave blanc; cette dernière espèce d'esclaves a presque disparu du marché d'Égypte depuis que les Russes ont pénétré dans le Caucase. Autrefois les filles des Géorgiens, celles des Circassiens, si justement célèbres pour leur beauté et leur rare intelligence, peuplaient les harems des grands personnages. Au jour où nous sommes, il serait difficile de s'en procurer à prix d'or. A leur défaut, on estime les Abyssiniennes, à cause de leur douceur et de leur fidélité. Une belle Abyssinienne, nous demandons pardon à Dieu de reproduire ce misérable tarif, une belle Abyssinienne ne vaut pas moins de cinq cents francs, et se paye quelquefois jusqu'à mille.

On nous croira sans peine quand nous dirons que

rien n'est aussi triste que la vue d'un marché d'esclaves. Nous avions le cœur serré devant ces créatures du Seigneur, animées comme nous de son souffle, héritières comme nous de son divin Testament, et que l'on vend à titre de bêtes de somme ou de marchandises. Une immense compassion nous emplissait la poitrine; nous sentions bien que nous étions leurs frères, nous avions besoin d'aller à eux et des les aborder avec des paroles amies. Ce nous fut une consolation d'honorer ainsi en eux l'humanité avilie, de nous respecter nous-mêmes en les respectant; et ces pauvres gens paraissaient surpris de trouver une pitié affectueuse. Nous leur donnions quelques piastres, et ils nous baisaient les mains avec reconnaissance; mais le gellab, qui nous regardait déjà d'un mauvais œil, les força brutalement de s'éloigner. S'il comprenait peu l'intérêt que nous inspirait sa misérable denrée, l'odieux marchand de ses frères comprenait vaguement que cet intérêt menaçait son commerce et le détruirait quelque jour. Qu'il en soit donc ainsi! mais le temps n'est pas encore voisin, et nous nous retirâmes le cœur navré. Nos ânes étaient restés à l'entrée du bazar, nous allâmes les reprendre; mais nous n'avions plus un mot sur les lèvres : nous traversâmes silencieusement le marché des armes, Souk el Selah, près duquel se trouve

la mosquée de sultan Hassan, et nos guides nous avertirent que nous arrivions sur la place de Roumelieh.

Nous avions devant nous la citadelle. Elle est située sur une hauteur qui domine la ville vers le sud-est; mais elle est dominée elle-même par le Moqattam, extrémité septentrionale de la chaîne arabique. Pour parer au désavantage de cette position, Mohammed-Ali a fait construire sur la montagne un fort carré avec une tour pour réduit. Nous savons bien que la nature s'est chargée de mettre le fort et la tour à l'abri d'un coup de main et d'en rendre l'accès difficile; cependant l'ouvrage nous paraît un peu simple pour son importance, et nous croyons qu'il ne serait pas inutile de lui donner plus de développement.

Arrivés dans la citadelle, sur le bord d'une haute terrasse, nous eûmes devant nos yeux, à notre grande surprise, un superbe panorama, le plus grandiose qu'aient jamais fait de concert la parole de Dieu et les efforts de l'homme. Le désert de Libye, sur lequel se détachaient les pyramides de Giseh, formait le fond de ce merveilleux tableau. Plus près de nous, les cimes mouvantes d'une forêt de palmiers contrastaient avec la solitude aride, et les terres cultivées dessinaient un riche tapis sur le sol, tandis qu'entre

ses belles rives fécondes le Nil, éclatant et sinueux, luisait comme une lame d'acier au milieu d'un manteau vert. A notre gauche s'élevait le vieux Caire ; à notre droite, Boulaq, les deux ports de la capitale, et sous nos pieds enfin reposait le Caire, avec ses maisons en terrasse et les mille aiguilles de ses minarets, et la place de Roumelieh, vivante et animée, montrant avec orgueil la mosquée de sultan Hassan, la plus imposante mosquée de toute l'Égypte. Qui sait combien de temps nous aurions pu rester devant ce prodigieux spectacle? Mais les guides n'ont jamais ces distractions qui oublient les heures fugitives; le nôtre, qui ne connaissait l'enthousiasme que sur la figure d'autrui, parut se fatiguer bientôt de nous attendre, et il fallut nous arracher de la terrasse où nous étions si bien.

Dans l'intérieur de la citadelle, le vice-roi a réuni des établissements qui méritent d'être vus : une fonderie de canons, une imprimerie, l'hôtel des monnaies, de vastes ateliers où se fabriquent les divers objets d'équipement et de harnachement nécessaires à l'armée. Sur le point le plus élevé se groupent le palais du pacha, les bureaux de l'administration et les casernes. On y construit en outre une mosquée qui sera remarquable par le travail, mais plus encore par la nature des matériaux. Les carrières d'albâtre que

connaissaient les anciens avaient été perdues; elles ont été retrouvées, et Mohammed-Ali y fait tailler les nombreuses colonnes qui doivent orner la maison de prière.

Le puits de Joseph mérite aussi que nous lui donnions quelques lignes. Il a cent quatre-vingts pieds de profondeur et descend jusqu'au niveau du Nil. Il se divise presque également en deux parties, qui, n'ayant pas la même verticale, forment pour ainsi dire deux puits distincts. Une rampe fort large, haute, et d'une pente douce, conduit, en contournant le premier puits, à l'orifice du second. Cette rampe est taillée dans le roc. Une légère paroi percée à jour sur les quatre faces intérieures préserve les curieux de tout danger de chute. Quand on arrive au bas, on trouve un bassin alimenté par un système de roues à pots qui fait remonter l'eau du fond du second puits. Un pareil système, mû de la même façon par des chevaux ou des bœufs, élève l'eau de ce bassin à la hauteur du sol, d'où elle se distribue dans la citadelle.

C'est dans la citadelle que s'est jouée la sanglante tragédie du massacre des mamelouks. On nous montra, sur la place de Roumelieh, l'endroit où l'un d'eux, par un effort désespéré, osa franchir le rempart avec son cheval. Le cheval mourut sur la place; chose incroyable à dire, le cavalier se releva sain et

sauf, et parvint, suivant la tradition, à se soustraire à la mort. Rappellerons-nous l'histoire de cette exécution terrible, mais nécessaire? C'était le 1er mars 1811; Toussoun-Pacha, fils de Mohammed-Ali, nommé chef de l'armée d'Arabie, devait recevoir la pelisse d'investiture. Comme toutes les autorités civiles et militaires, les mamelouks furent invités à rehausser par leur présence l'éclat de cette cérémonie. Ils vinrent sans défiance; le vice-roi les reçut d'un air gracieux, leur prodigua les égards et les caresses; il leur fit servir la pipe et le café selon la coutume. Maître de lui-même, il avait la sérénité sur le front et l'orage dans la pensée. Sa physionomie lui garda bien le secret, et continua de rester calme lorsqu'il donna le signal du départ. L'ordre de la cérémonie était réglé; on se mit en marche pour se rendre de la citadelle au camp; mais aussitôt que les mamelouks se trouvèrent entre les deux enceintes de la citadelle, les portes se fermèrent; les soldats se déployèrent à leur tour comme une double muraille, et ces murailles vivantes, se resserrant tout à coup, écrasèrent les mamelouks. Quand on vint dire à Mohammed-Ali que ses ordres étaient exécutés, il y avait quatre cent soixante-dix cadavres de mamelouks dans la cour de la citadelle, et la vapeur du sang fumait sur le pavé.

Il faut le dire, c'était une partie engagée entre de terribles joueurs. Des deux côtés la vie était en jeu. Si Mohammed-Ali avait laissé partir l'armée sans se défaire des mamelouks, les mamelouks étaient maîtres du Caire, et la tête du vice-roi tombait sous le tranchant du sabre. Mohammed-Ali les prévint d'une façon inattendue; il devait être victime, il fut bourreau et sauva l'Égypte avec lui-même, car dès ce moment il put ébaucher son œuvre sans obstacle, et travailler énergiquement à la régénération de son peuple. L'exemple était bon sans doute, car Mahmoud le suivit, et, le jour où Mahmoud aspira, comme Mohammed-Ali, à la gloire de réformer son empire, il se rappela le 1er mars 1811, et extermina les janissaires.

Ne jugeons pas le massacre des mamelouks selon nos principes de chrétiens et de fils de l'Occident. Il ne s'agit pas ici de la France libre et généreuse, de la terre du droit et de l'honneur national; il s'agit de l'Égypte et de l'Orient, où tout le droit est dans la force et tout l'honneur dans la victoire. Mohammed-Ali venait de mettre ses ennemis comme une litière sous les pieds de ses chevaux, les cheiks réunis s'empressèrent de le complimenter, et le peuple, qui le vit impitoyable, l'admira en le redoutant.

Orient et Occident, quel contraste entre les deux

civilisations! Ce contraste profond dans les habitudes, les mœurs et les idées se manifeste au dehors sur les costumes et sur les physionomies. Nous portons des vêtements serrés et étroits jusqu'à la gêne, les musulmans n'aiment que les costumes larges et flottants. Nous laissons croître nos cheveux, il se rasent la tête; nous passons le rasoir sur notre barbe, ils entretiennent la leur avec un soin superstitieux, et jurent religieusement par leur barbe comme par la tête de leur père. Nous nous découvrons par déférence et par simple civilité, les musulmans n'ôtent jamais leur tarbouch. Le chrétien qui entre dans une église, entre la tête nue, de peur de blesser la majesté du lieu; le musulman qui entre dans une mosquée dépose sa chaussure à la porte. Si l'Européen a l'air vif et enjoué, les manières promptes et turbulentes, l'Égyptien a le regard sérieux et le visage sévère; il se tient droit et immobile. Son attitude est celle d'une statue, fière, imposante et noble; il marche avec lenteur et avec dignité. Il parle peu, il semble toujours réfléchir et se recueillir solennellement au fond de sa pensée. Ne vous fiez pas à ces magnifiques dehors : il est paresseux, vindicatif, dissimulé, perfide. Ne vous fiez pas même aux apparences de sa dévotion : il est croyant sans doute et plus crédule que croyant; mais il est plus orgueilleux encore. Son titre de musul-

man constate à ses yeux et établit sa supériorité sur toutes les autres familles du monde. Il méprise le reste de la terre qui n'a pas reçu la vérité de la bouche du Prophète, et la dernière insulte qu'il puisse imaginer contre ses ennemis, c'est de leur jeter à la face le nom de juif ou de chrétien. De là cette piété, disons mieux, car la piété est toujours bonne, toujours touchante et digne de respect, même lorsqu'elle se trompe dans l'objet de son culte; de là cette sorte de pharisaïsme insultant et superbe, cette ostentation provocante de la pratique et des actes extérieurs. Sans doute, il est quelques musulmans sincères; mais le zèle, chez le plus grand nombre, s'allie parfaitement à la mauvaise foi, à l'ignorance, à l'orgueil obstiné, qui forment en se combinant un fanatisme inquiet et farouche. Pour donner une idée de ce fanatisme, nous allons raconter ce qui s'est passé sous nos yeux le jour de l'anniversaire de la naissance du Prophète. Lorsque nous aurons décrit cette fête, nous laisserons à nos lecteurs le soin de juger eux-mêmes d'après leurs propres impressions.

Le jour anniversaire de la naissance du Prophète, le cheik-el-bekri, chef des derviches Saady, se rend à la mosquée où ceux-ci viennent le rejoindre. Après la prière faite en commun, la procession sort à travers la ville, et, durant sa marche, les derviches se

livrent à la pratique du zikr, qui consiste à répéter, en agitant sans cesse la tête et le corps : « La Ila ill'-Allah, Mahommed Rassoul Allah, » la profession de foi musulmane. A la longue, ce mouvement cadencé et toujours soutenu produit chez eux l'enivrement et le vertige. La volonté s'en va emportée comme dans un tourbillon, le corps seul obéit mécaniquement à la force impérieuse du rhythme. Le rhythme lui-même devient plus violent et plus irrésistible; l'épilepsie commence, et plus d'un derviche tombe en quelque sorte foudroyé, les yeux sanglants, les lèvres violettes, la bouche blanche d'écume. Les autres sont parvenus à l'état de sainteté, c'est-à-dire à la frénésie. Leur effroyable exaltation a soif de douleurs et de tortures; ils s'arrachent la chair avec les ongles, ils cherchent à se rompre les membres, et l'on en voit qui se donnent la mort dans ce lamentable martyre. Cependant plusieurs des fidèles se mêlent à la troupe des saints, et, parmi les divers groupes qui forment cette réunion bizarre, on remarque surtout ces idiots, dont le premier nous est apparu sur le seuil d'une mosquée, ces stupides santons que la populace révère. Comme ils passaient devant nous, la foule se pressait autour d'eux, les heurtait, les poussait à droite, les poussait à gauche, et hurlait à pleine voix comme pour les étourdir.

Ce n'est pas tout; la place de l'Ezbéquié nous réservait un autre spectacle et une autre surprise. A cet endroit, le cheik s'arrêta un moment; nous avons oublié de dire qu'il était monté sur un magnifique cheval, richement hanarché et blanc comme une colombe. Aussitôt les derviches et un grand nombre de musulmans se précipitèrent au-devant du cheval, pressés les uns contre les autres et tout le corps dans la poussière. Ce fut l'affaire d'un instant. Cette marqueterie humaine s'ajusta d'une manière merveilleuse : il se fit un plancher vivant sur lequel l'œil n'apercevait plus un vide, un interstice; alors quelques-uns des derviches prirent les rênes du cheval, ils s'avancèrent pieds nus, et le cheik, toujours calme, toujours impassible dans sa gravité, passa tranquillement sur cette mosaïque de corps que foulaient au hasard les quatre fers de sa monture.

Ceux qui se résignent ainsi à paver le chemin du cheik doivent avoir les os et les muscles endurcis à souffrir; ils doivent avoir surtout la conscience nette de toute peccadille; car ici la douleur dénonce le péché, et il est de foi que le juste, sans reproche devant Dieu, ne saurait être meurtri dans le passage du vénérable cheik des derviches.

Est-il besoin après cela de dire que l'Égyptien superstitieux croit aux bons et aux mauvais génies, à l'in-

fluence des songes, à la toute-puissance de la magie, qu'il tient compte des jours fastes comme des jours néfastes, et s'abstient scrupuleusement de rien entreprendre durant ces derniers? La crédulité, l'orgueil et l'ignorance composent également le caractère de l'homme de l'Orient. Mais c'est la paresse qui en forme le fond. Pour lui, l'immobilité est l'état le plus voisin des jouissances célestes. Son plus grand bonheur est dans le repos, dans la quiétude de toute sa personne. Si peu que l'homme de l'Orient ait l'aisance dans sa maison, il se livre à toute la volupté de la vie oisive et nonchalante. Le matin, lorsque la fraîcheur le réveille, il s'habille et fait sa prière. Puis, mollement étendu sur un divan, il boit le café, il fume le chibouk que lui servent respectueusement ses esclaves. Le moment est venu où il a coutume de rendre visite à ses amis. Il sort à cheval pour éviter la fatigue, et rentre à l'heure du déjeuner. Le café l'attend de nouveau. Il savoure silencieusement la vapeur parfumée du toumbak. La voix du muezzin annonce la moitié du jour; alors il se rend à son harem, où il dort environ deux heures. Comme tout est réglé dans cette existence monotone, ces deux heures écoulées, une esclave s'approche de lui, et lui chatouille doucement la plante des pieds, afin de mêler aux illusions du songe les vagues perceptions du sommeil. Aussitôt

que le maître ouvre les yeux, ses femmes, soigneuses de prévenir sa volonté, lui présentent la longue pipe qu'elles ont allumée elles-mêmes. Il se soulève alors lentement sur ses coussins, et reste ainsi une heure plongé dans une délicieuse rêverie, laissant sa pensée vagabonde flotter sur les nuages ondoyants qui s'élèvent et se dissipent au sortir de ses lèvres. Cette heure, où la vie semble se suspendre et s'arrêter un moment dans son cours, s'appelle l'heure du kef, l'heure de la sieste italienne. Après le kef, après cette nonchalance bien-aimée de l'esprit et du corps, l'Égyptien sort du harem. Son cheval le transporte à la mosquée et le ramène à son logis. Le soleil commence à descendre vers l'horizon; dès que son disque a disparu, l'Égyptien dîne, se couche encore sur son divan, et recommence encore à semer autour de lui le brouillard odoriférant qu'il aspire à travers l'eau de senteur enfermée dans son narghilé. Ou bien, s'il cherche une distraction moins solitaire, il se rend au café, où des conteurs lui récitent les inépuisables merveilles des Mille et une Nuits, où il trouve des concerts de chanteurs et les danses lascives des almées. Du reste, dans ce café, comme partout ailleurs, règne le plus profond silence. Nul ne parle, nul ne sourit, nul ne détourne la tête. Gravement accroupis sur leurs jambes, les hôtes du lieu fument le chi-

bouk ou le narghilé. La rêverie les tient toujours immobiles sous un charme énervant. L'enchantement se prolonge, et ils ne donnent signe de vie que par de rares exclamations, lorsque le conteur leur arrache un mouvement de surprise, ou la danseuse un cri de sensualité.

C'est ainsi que l'homme de l'Orient passe sa vie! Cependant il trouve souvent une distraction utile et bien appréciée dans la fréquentation des bains. C'est une pratique sagement ordonnée, et que la chaleur du climat rend d'une agréable observance. Au point de vue de l'hygiène, les bains chauds, tels qu'on les prend en Égypte, préviennent par l'abondance de la transpiration un grand nombre de maladies, et principalement les maladies de la peau. Que l'on soit fatigué par un pénible travail, par une marche longue et rapide, on va passer au bain une heure ou deux, on en sort léger et dispos, dans la plénitude de ses forces et avec le sentiment d'un bien-être inexprimable.

On arrive à ces bains par un corridor plus ou moins profond, qui aboutit à la salle dans laquelle on se déshabille. Cette salle a ordinairement une forme carrée. Là, des serviteurs, admirablement dressés et prompts à vous épargner le moindre mouvement, prennent les habits que vous quittez,

vous passent une serviette le long des reins, une seconde sur les épaules, une troisième roulée autour de la tête, sous les pieds des sandales de bois très-hautes, et, après vous avoir ainsi affublé, vous conduisent, en vous tenant par les bras, dans la salle de la vapeur.

Ici, vous croyez entrer dans un nuage, un nuage visible, un nuage obscur et ardent. La respiration vous manque, la chaleur vous assiége par suffocantes bouffées. Peu à peu cependant les yeux s'accoutument à ce brouillard, la poitrine à cette atmosphère brûlante. Vous voyez au milieu de la pièce jaillir la fontaine d'eau bouillante qui donne ces flocons de brume, et déjà la brume vous caresse, et vous vous sentez à l'aise au milieu de cette chaleur humide qui dilate tous les pores et ouvre des millions de ruisseaux à la transpiration. En ce moment, un domestique presque nu s'approche de vous, gravement, silencieusement, vous saisit et vous fait craquer toutes les jointures; après quoi, il vous étend sur les dalles et vous frotte énergiquement de la tête aux pieds avec une espèce de gant en laine grossière qu'il tient de la main droite. Pendant cette opération, tout ce que la poussière et la sueur ont amassé à la surface de la chair et dans le tissu même de la chair, se détache, se soulève. Ceci terminé, on se jette dans un bassin d'où l'on

ressort presque aussitôt avec la belle teinte écarlate d'un homard qui a subi la cuisson; peut-être, d'ailleurs, ne s'en tirerait-on pas mieux que le pauvre crustacé, si l'atmosphère ardente par laquelle on a passé d'abord n'avait préparé notre chétive constitution à la température excessive du bassin; mais enfin on se trouve en bonne disposition pour se faire savonner et arroser d'eau tiède. Cette opération terminée, le domestique vous couvre de serviettes, de peur que vous ne preniez un refroidissement subit, et il ne lui reste plus qu'à vous ramener dans la première pièce, où l'on a disposé un lit tout prêt à vous recevoir. C'est là que vous jouissez de ce bien-être dont nous parlions tout à l'heure, de ce kef, de ce repos calme et doux, dont on ne saurait se faire une juste idée si l'on ne l'a éprouvé par soi-même. Tous les membres, toutes les jointures semblent avoir acquis une souplesse extraordinaire. On vous sert la pipe avec le café, et un serviteur assis auprès de vous continue à vous masser mollement, tandis que, plongé dans l'indéfinissable rêverie du demi-sommeil et de la veille, vous savourez avec délices le parfum du moka et du latakié.

On a essayé d'ouvrir à Paris des bains de vapeur à l'imitation des bains orientaux; mais il manquera toujours à ces établissements deux choses essen-

tielles, le climat d'abord, le personnel ensuite. Jamais dans nos pays les gens chargés du service des bains ne montreront la patience, le zèle facile et soumis, l'oubli de soi, que l'on trouve dans les serviteurs attachés à un bain turk. Non-seulement ils s'oublient eux-mêmes, mais on les oublie. On ne se souvient plus qu'ils sont hommes, on dépouille aisément devant eux la gêne et le respect ordinaires de ses semblables. Ici, celui qui vous sert est votre égal, et vous songez à la décence au milieu des soins qu'il vous rend. En Égypte, vous ne songez à rien, si ce n'est à la satisfaction particulière du laisser-aller le plus complet et le plus absolu.

La pipe, le café, l'oisiveté et les bains, voilà donc les plaisirs qu'on trouve en Orient : tout pour le corps, rien pour l'esprit. Mais la société, direz-vous, doit offrir quelques charmes, là comme partout ailleurs? La société! Ce mot n'est pas connu en Orient. Il n'y a de société que là où la femme marche à l'égal de l'homme, que là où le génie du christianisme a fait triompher le principe divin de l'égalité des deux sexes. Mais au Caire, comme dans tous les pays musulmans, la femme est dépouillée de ses droits naturels; sa vie, ainsi que ses plaisirs, est soustraite aux regards de l'homme, et surtout de l'homme étranger. Le harem, fermé comme un cloître, emprisonne les femmes de condition entre

ses murs sévères. Là, couchées sur leurs divans, l'oisiveté languissante leur mesure lentement ses heures monotones. Cette existence sédentaire leur donne de bonne heure un embonpoint excessif, qui d'ailleurs est fort apprécié parmi les Turks. La femme accomplie dans l'Orient est celle de qui le poëte peut dire: Ses hanches sont pareilles à deux coussins et son visage à la pleine lune. Au milieu de ses femmes, le Turk commande en maître et en maître jaloux. Jamais entre elles et lui cette familiarité affectueuse qui indique chez nous le droit égal et la tendresse réciproque. Elles le servent en esclaves. Elles ont pour lui des soins, des prévenances sans nombre que nous n'oserions exiger de nos domestiques. Toujours soumises, toujours respectueuses, leur unique occupation est de lui plaire. Mais en prodiguant tous ces soins, toutes ces prévenances, elles n'ont qu'un but, celui de captiver l'esprit de leur maître, de conquérir le premier rang parmi leurs compagnes et de se faire donner des bijoux avec lesquels, en cas de divorce, elles espèrent tenter un autre époux ou vivre au moins à l'abri de la misère. Au contraire de nos femmes d'Europe, elles portent leurs plus riches parures dans l'intérieur de la maison. L'or, les broderies, les cachemires aux couleurs éclatantes, les tissus les plus déliés et les plus précieux composent en

général l'habillement gracieux des femmes des harems. Voici du reste le détail de cette toilette :

D'abord, une chemise, soit de mousseline, soit de crêpe, soit de toile très-fine, tantôt blanche, tantôt d'une couleur vive et tranchée, comme le rose, le jaune et le violet; cette chemise a les manches fort larges; elle descend jusqu'aux genoux et recouvre un caleçon d'une étoffe très-mince.

Un pantalon des plus amples, appelé chintyan, attaché à la taille et lié à la jambe, d'où il retombe en forme de jupe sur les pieds.

Une grande robe nommée yalek, qui dessine assez exactement le bas du corsage et qui s'échancre par le haut, de manière que la gorge ne soit voilée que par la chemise. Cette robe se boutonne sur le devant; elle est ouverte des deux côtés à partir des hanches. Étroites et serrées jusqu'au coude, les manches se fendent à la saignée et tombent quelquefois jusqu'à terre.

Vient ensuite la ceinture posée sur les hanches, tantôt châle de cachemire, tantôt écharpe de mousseline.

Enfin, par-dessus le yalek, elles revêtent un gibbeh, espèce de veste en drap brodé d'or, qui reste ouverte par devant; mais le gibbeh le plus ordinairement se porte comme costume d'hiver.

La coiffure des femmes égyptiennes est une petite calotte rouge, autour de laquelle elles roulent en turban un mouchoir de crêpe brodé ; une plaque en or, ronde et garnie de diamants (on l'appelle kours), surmonte cette calotte. Les cheveux lissés sur les tempes se nouent par derrière en petites tresses et retombent entremêlés de paillettes et de perles.

Les femmes égyptiennes ont les jambes nues; seulement elles chaussent une espèce de soulier en maroquin jaune ou en velours, qu'elles portent sur les divans et les tapis.

Lorsqu'elles sortent du harem, elles couvrent ce riche costume d'une grande chemise en soie. Par dessus cette chemise, elles passent une immense pièce de taffetas noir, nommée habarah, qui enveloppe tout le corps. Un voile en mousseline attaché à un bandeau sur le front descend sur le visage et ne laisse voir que les deux yeux. Quant à la chaussure, elles portent alors des bottines de maroquin jaune qui ne permettent pas aux passants de voir la jambe.

Les femmes pauvres vont à pied; les femmes riches, si ce n'est dans leurs jardins, ne touchent jamais la terre du bout de la sandale. Ordinairement elles montent sur des ânes; et si le vent vient à souffler, leurs immenses draperies s'enflent, s'arrondissent, dessinent parfaitement la forme d'un ballon.

Devant elles marche toujours un eunuque, chargé de faire ranger la foule; quelquefois même plusieurs eunuques les accompagnent et leur ouvrent le passage.

La condition de ces eunuques est assez heureuse en Orient. Lorsque le maître est absent, ce sont eux qui commandent; les plus beaux chevaux du maître sont pour eux, ils sont revêtus de magnifiques habits, et ce luxe les entoure d'une considération singulière. Nous l'avouerons toutefois, il nous a fallu quelque temps pour nous accoutumer à regarder du même œil que les Orientaux ces hommes humiliés : nos idées d'Européens ne nous permettaient pas de trouver leur sort désirable, en dépit de l'opulence qui les pare et de l'autorité qu'ils exercent. Victimes de la jalousie farouche et impitoyable des riches orientaux, nous n'avons jamais pu les voir sans nous sentir touchés d'une compassion profonde. Du reste, on aurait tort de penser que les femmes des musulmans prennent les eunuques en mépris, ou qu'elles les supportent avec peine, élevés qu'ils sont pour épier sans cesse leurs démarches, et les dénoncer au maître commun. Elles ne semblent pas s'apercevoir qu'elles aient en eux des gardiens incommodes. L'eunuque est le protecteur naturel de leur honneur. D'ailleurs, comme de tels serviteurs prouvent la richesse et la haute condition, la femme de l'Orient est aussi fière

de se montrer au dehors avec un eunuque de bonne mine et de brillant équipage, que nos dames d'avoir à leur disposition un élégant coupé pour faire leurs visites ou traverser rapidement nos promenades à la mode.

On se figure aisément combien la séquestration des femmes rend l'existence maussade et ennuyeuse en Orient. Autrefois les danseuses, les almées rompaient seules, mais rompaient du moins cette monotonie. Elles étaient nombreuses au Caire, et faisaient partie des fêtes, soit publiques, soit particulières; leurs danses lascives et provocantes ravissaient les Égyptiens, ces vieux fils du monde, qui, dans les grandes solennités, exposent toujours l'image du phallus antique, image indécente dont la foule émerveillée contemple avec enthousiasme les cyniques mouvements. Aujourd'hui on ne voit plus ces danseuses publiquement. Mohammed-Ali les a reléguées dans la Haute-Égypte, aux environs d'Esné, avec défense d'en jamais sortir. Plusieurs cependant se sont hasardées à enfreindre les ordres de souverain, et, comme toute difficulté en Orient se lève avec quelques sequins, moyennant un cadeau fait au chef du quartier, qui sait admirablement fermer les yeux à propos, il n'est pas difficile de se donner chez soi le spectacle de la danse des almées.

Celles que nous avons vues étaient jeunes et jolies. Leur musique se composait tout simplement d'un tarabouk et d'un tambour de basque; ajoutez à cette harmonie médiocre le son des castagnettes de métal qu'elles tenaient à la main et dont elles s'accompagnaient avec beaucoup de grâce. Leur costume riche, et bariolé d'éclatantes couleurs, différait à peine de celui des femmes du harem. Quant à leurs danses, il faut dire qu'elles feraient monter la rougeur jusqu'aux yeux de l'Européen le plus éhonté. Aussi, quiconque se respecte en Orient, homme ou femme, tient la danse pour un art honteux, et se croirait deshonoré en le cultivant. Le ballet de *la Péri* a voulu donner ici une idée du fameux pas de l'abeille; mais une commune pudeur n'eût pas permis à un parterre français de supporter, ni à nos danseuses françaises de chercher à reproduire les mouvements licencieux et les attitudes désordonnées des danseuses de l'Orient. Aussitôt que les almées du Caire commencent à exécuter le pas de l'abeille, la musique prend un entrain nouveau et prodigieux. Les almées elles-mêmes chantent, pour s'animer, ces deux mots, qu'elles répètent sans cesse : *el nahl ïao, el nahl ïao*, voici l'abeille! voici l'abeille! l'insecte voltige, il bourdonne, supposez-le du moins, autour des danseuses effrayées. Où est-il? ici, là, à droite, à gauche et partout dans

La danse de l'Abeille en Égypte.

le même moment. L'almée cherche à le saisir, mais il s'échappe et revient sans cesse. On le poursuit, et il se réfugie enfin dans les replis de la robe. C'est là que la frayeur redouble. La danseuse secoue ses vêtements; impatiente et désespérée, elle ôte d'abord la veste, puis la ceinture, puis la robe et le pantalon, tout enfin excepté la chemise; mais la chemise est d'un tissu si diaphane, mais les mouvements passionnés de la danseuse la soulèvent avec de si heureux hasards! Peu à peu la mesure se ralentit. La fougue de l'almée se ralentit avec elle; ce n'est plus la furie du plaisir sans frein, la sauvage et violente énergie du délire amoureux; c'est la fatigue plus voluptueuse, c'est la lassitude languissante et énervée, plus pénétrante encore, et les danseuses, reprenant leur costume pièce à pièce, se rhabillent devant l'assemblée, qui n'a pas toujours observé de sang-froid ce spectacle irritant.

Oserons-nous dire que nous regrettons la loi de Mohammed-Ali sur ces danseuses aimées des Égyptiens, et qui embellissaient le Caire en lui donnant une physionomie étrange? Nous le dirons en toute sincérité, nous le dirons sans crainte; car les pauvres almées proscrites ont été bien tristement et bien hideusement remplacées. Les danseurs se sont substitués aux danseuses. Le kawal, cette honteuse

contrefaçon de l'almée, s'est travesti sous un costume de femme, il a noirci le bord de ses paupières pour que son œil parût plus vif et plus grand; il s'est mis du fard sur la joue, il a laissé croître ses cheveux, qu'il entrelace aussi de perles et de joyaux; il porte des bijoux aux jambes et aux bras, il imite les mouvements lascifs et désordonnés, il imite les passions d'un autre sexe, des fureurs qui ne sont pas les siennes; il jette un abominable appel à des désirs qui ne sont pas faits pour lui... Détournons nos regards de cet artifice qui révolte, de cette immonde afféterie qui soulève le cœur, de ces yeux mourants et hébétés qui trahissent une profession plus qu'infâme. En tolérant les kawals, Mohammed-Ali, nous ne l'écrivons pas sans regret, a outragé profondément la morale publique, et laisse tous les jours le vice plus effronté insulter la tête haute à la majesté de la nature.

SOMMAIRE.

État présent de l'Égypte. — Misère des fellahs. — Du système administratif qui cause cette misère. — Mohammed-Ali seul propriétaire, seul commerçant de l'Égypte; du monopole; des impôts, manière de les percevoir. — De la solidarité. — Les Égyptiens n'aiment pas Mohammed-Ali. — Élévation du vice-roi; ses institutions régénératrices. — De l'armée régulière; comment elle a été formée. — Instructeurs français. — Répulsion des fellahs pour le service militaire. — Succès de l'armée égyptienne. — Observations sur l'avancement; costume des troupes. — Marine. — Arsenal, flotte. — Des écoles. — École de médecine, école vétérinaire et haras de Choubrah. — Écoles militaires. — École polytechnique. — Écoles préparatoires; écoles primaires. — Heureux résultat de ces innovations pour la régénération de l'Égypte.

CHAPITRE III.

Quand on songe au mouvement régénérateur que depuis quarante ans environ la main de Mohammed-Ali imprime aux destinées de l'Égypte, on ne visite pas les bords du Nil sans s'attendre à y trouver le spectacle d'une prospérité nouvelle. On se figure naturellement qu'avec l'ordre et la sécurité, cette terre d'Égypte, si malheureuse naguère et si profondément humiliée, a trouvé dans les essais de la civilisation récente quelque soulagement pour sa misère, quelque excitation à sortir de son abaissement. Il n'en est rien toutefois. Ce qui frappe au contraire, ce qui attriste le voyageur aussitôt désenchanté, c'est l'aspect partout offert de la pauvreté hideuse et repoussante, pauvreté dans la ville et

dans la campagne, pauvreté sur le corps de l'homme et sur tout ce qui lui appartient. Regardez le fellah qui cultive paisiblement le sol; il n'a pour vêtement qu'un haillon et qu'un lambeau. La nudité serait moins indigente. Tout le jour, le soleil le brûle dans les champs; la nuit le fait grelotter dans sa maison. Et quelle maison! Une hutte de boue, dont le sommet s'élève à peine à quelques pieds de terre, et qui le force à se tenir courbé ou accroupi. Pas un meuble, pas un compartiment; une natte, s'il en a une; et c'est là que sa famille dort pêle-mêle avec ses brebis, ses poules, tous ses animaux domestiques. Ce qu'il mange, un peu de dourah; encore n'en a-t-il pas toujours ce qu'il faudrait à sa faim; et à ce dourah, mais rarement et par hasard, il joint quelques oignons, des lentilles ou des fruits confits dans le vinaigre. On en a vu qui se sont nourris plusieurs jours avec du pain de graines de coton, et d'autres, comme leurs bestiaux, avec des feuilles d'arbres. Or ce n'est là ni la faute du ciel, ni la faute de la terre. Nul pays n'est aussi fécond que l'Égypte; mais l'opulence des champs et la richesse des moissons ne profitent qu'aux gouvernants. Le fellah est toujours esclave, et n'a rien qui lui appartienne. Il ensemence la terre, il l'engraisse de ses sueurs, et un autre en emporte la récolte.

C'est surtout en pénétrant dans l'intérieur des provinces qu'on s'aperçoit de l'état déplorable de l'Égypte! A chaque pas, on rencontre un groupe de masures en ruine. Il y avait là un village; la mort a passé et a laissé la solitude. Il y avait là des champs cultivés; la peste a emporté le dernier laboureur, et le désert a repris la campagne. La misère du fellah, sa mauvaise nourriture, sa demeure malsaine, l'absence complète d'hygiène publique, engendrent des milliers de maladies, et la population décimée diminue chaque jour. Cependant, de distance en distance, on voit s'élever de grands bâtiments nouvellement construits; ce sont les magasins de Mohammed-Ali. C'est là que viennent s'entasser tous les produits de l'Égypte. Tandis que les greniers du gouvernement regorgent de denrées, dont la vente subviendra plus tard aux frais immenses des innovations entreprises par le vice-roi, le peuple, qui a rempli ces greniers, les regarde avec une convoitise désespérée et meurt de faim.

Au reste, ne nous récrions pas trop sur le despotisme de Mohammed-Ali et sur la servitude du paysan égyptien. Rappelons-nous que le grand siècle lui-même avait ses *fellahs*, et que La Bruyère, dans la prospérité du règne de Louis XIV, réclamait aussi un morceau de pain pour le laboureur français. « L'on

« voit, disait-il, certains animaux farouches, des « mâles et des femelles, répandus par la campagne, « noirs et livides, et tout brûlés du soleil, attachés à « la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une « opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix « articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, « ils montrent une face humaine; et en effet, ils « sont des hommes; ils se retirent la nuit dans des « tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de « racines; ils épargnent aux autres hommes la peine « de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, « et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain « qu'ils ont semé. »

Qu'on médite sur cet admirable passage de l'auteur des *Caractères*, et l'on sera moins prompt à s'indigner contre le souverain d'une contrée barbare, et surtout un souverain dont les idées généreuses regardent moins dans le présent que dans l'avenir. Mais si heureux que soit l'avenir que Mohammed-Ali prépare à l'Égypte, il n'en est pas moins vrai que le présent est affreux et l'état du peuple digne de pitié. Le système qui pèse sur cette contrée malheureuse est la source de tous ses maux; il suffira de l'exposer en peu de mots pour montrer combien il est injuste et tyrannique.

Avant Mohammed-Ali, une partie des terres de

l'Égypte formait l'apanage des Mamelouks. Une autre appartenait aux mosquées sous le titre de Rizaqs ou de Waqoufs; le dernier tiers enfin était divisé entre six mille propriétaires environ, qui portaient le nom de moultezims. A peine consolidé dans son pachalik, Mohammed-Ali ne prit pas le soin de déclarer comme Louis XIV: «L'État, c'est moi.» Il le prouva d'une manière plus décisive et plus absolue: il déposséda par la force, en véritable prince musulman, les anciens maîtres du sol, s'empara de toute la campagne, sans respect pour les titres incontestés, sans égard pour les ulémas, qu'il avait caressés jusqu'alors, et dont l'influence efficace l'avait élevé au pouvoir. Plus tard, lorsque le droit sur la terre lui fut irrévocablement attribué, il se conféra un autre droit sur les produits de la terre, celui d'acheter sans concurrent les meilleurs et les plus lucratifs: le coton, l'indigo, le riz, la gomme, l'opium, etc., etc. De cette manière, Mohammed-Ali est devenu le seul propriétaire, le seul cultivateur, le seul marchand de l'Égypte. Maître de tout, libre de diriger l'agriculture à son gré, il a fait répartir entre les fellahs d'un même village les terres qui en dépendent et les a contraints à les labourer. Une portion leur est assignée pour la culture du dourah. La récolte dédaignée par le gouvernement leur appartient tout entière. Quant aux plantes

monopolisées, le nombre des *feddans* qu'ils doivent leur consacrer est déterminé par l'administration. Ce qui reste de terrain est donné au blé, à l'orge, aux légumes; mais ici encore le gouvernement partage avec le fellah et prênd ce qui lui plaît selon son caprice ou ses besoins.

Ce monopole s'étend aussi au commerce et à l'industrie. Quand le gouvernement a acheté la récolte du fellah, il lui vend les marchandises de ses magasins. Si le fellah veut acheter une chemise bleue, qui compose à peu près tout son costume, c'est dans les magasins du gouvernement qu'il va se la procurer; s'il veut avoir un burnous, une natte, un tarbouch, c'est toujours l'État qui les lui fournit, et qui les fournit comme un marchand despotique, impérieux, avare, dont le commerce ne redoute pas la concurrence. Ici encore le prix peut être trop élevé sans paraître exorbitant; le fellah ignore jusqu'à un certain point la valeur des objets de fabrique; mais où l'injustice touche à l'impudeur et la dureté à l'insolence, c'est sur la vente des produits de la terre. A-t-il besoin de blé, d'orge ou de toute autre denrée qu'il a consignée d'après la loi dans les magasins de l'administration, l'administration ne lui refuse pas ce qu'elle tient de lui; seulement les prix ne sont pas les mêmes; le fisc a établi un double tarif, tarif inférieur lorsqu'il

achète, tarif supérieur lorsqu'il vend. L'État, seul acheteur, achète deux, et seul vendeur revend quatre; c'est aussi simple que cela.

Ce n'est pas tout, le gouvernement accable encore le laboureur d'une foule d'impôts. L'impôt sur la terre s'appelle miry; il est variable suivant la qualité du sol. Le minimum est de 10 francs, et le maximum de 16 francs par *feddan*. Le paysan est aussi assujetti à l'impôt personnel, ferdet el rouss, qui varie également, selon la fortune des individus, depuis 5 jusqu'à 125 francs. Les femmes ne payent pas le ferdet el rouss, et les enfants ne commencent à être taxés qu'à l'âge de douze ans; mais le moyen de constater l'âge dans un pays sans registres de l'état civil? L'État s'en rapportera donc à la déclaration volontaire de ses administrés? Or, dans aucun pays le fisc n'a cette crédulité naïve; et, comme en Orient non plus qu'ailleurs le fisc ne saurait perdre ce qui lui est dû, les cheiks-el-belad, persuadés qu'il y a moins d'inconvénients à percevoir quelque chose de plus, ont imaginé un moyen de recensement avantageux et commode. Il s'agit tout simplement d'une couronne de corde que l'on a déclarée, sans plus de façon, la mesure légale : tous ceux dont la tête ne saurait passer par cette couronne sont censés avoir douze ans et déclarés contribuables. Les parents peuvent récla-

mer contre le procédé arbitraire de vérification; la plainte est assez généralement permise, mais on pense bien qu'elle reste sans effet. Vient ensuite la taxe imposée sur les bestiaux, toujours au bénéfice du gouvernement : 20 piastres la vache et le bœuf, 4 le chameau et la brebis. Chaque dattier rapporte 1 piastre et demie à l'administration. Les barques du Nil en rapportent 200.

Comme l'on voit, le fisc n'a rien oublié et ne s'est point oublié.

Comment le gouvernement perçoit-il tous ces impôts? le voici. Au moment de la récolte, tous les produits sont apportés dans les magasins du vice-roi, et reçus, nous venons de le dire, à un prix que le vice-roi a fixé lui-même. On établit le compte de chaque fellah. D'une part, on règle la somme qu'il doit au trésor, tant pour les impôts que pour les livraisons qui lui ont été faites; d'une autre part, on relève le total de tout ce qu'il a consigné. Si le chiffre de ce total, en d'autres termes, si l'*avoir* se trouve plus fort que le *débet*, le cultivateur reçoit un mandat sur le trésor, qui, du reste, négligera obstinément d'acquitter le mandat; si, au contraire, l'État demeure son créancier, alors commence pour le débiteur une suite de vexations et de tortures. Le bâton lui arrache son dernier para. Il n'a plus rien, le bâton

frappe encore; puis, lorsqu'enfin l'inutilité de la bastonnade a été suffisamment reconnue, on cesse de lui mettre la chair en lambeaux; mais on vend ses bœufs, ses moutons, tout ce qu'il possède. Le fisc est satisfait, le malheureux ne doit plus rien, mais il n'a plus rien, car on lui a enlevé ses instruments de travail, et le voilà réduit, jusqu'à l'heure de la mort, à la plus affreuse misère.

La dureté de ce système gouvernemental est évidente. Cependant, nous le reconnaissons avec la même sincérité, pratiqué de bonne foi, appliqué d'une manière intelligente, il laisserait encore aux fellahs ce qu'il leur faut pour vivre; malheureusement, à la rigueur des ordonnances est venue s'ajouter la violence et l'iniquité des mesures. Ce principe une fois posé, « le gouvernement ne doit rien perdre, quoi qu'il arrive, » les terres d'un village ont été mesurées à une certaine époque, et, depuis cette époque, le village paye l'impôt à raison de la surface déterminée, lors même que les champs ont manqué d'eau, ou que faute de bras, par suite de la mortalité, une portion du sol est demeurée sans culture. Les choses ne se passent pas autrement pour l'impôt personnel. Qu'une épidémie ait décimé le village, qu'une moitié des habitants ait été envoyée à l'armée, on n'a garde de reviser les rôles, et il faut que le village

paye la totalité de l'impôt. De là est née la loi désastreuse de la solidarité. A l'époque du règlement des comptes, un fellah se trouve-t-il débiteur envers le gouvernement, la dette est répartie entre les autres fellahs qui ont un mandat à toucher sur le trésor. De cette manière, nul bénéfice pour qui que ce soit, et ruine pour tous. La pauvreté est contagieuse; elle se propage, la solidarité lui donne en proie l'Égypte entière. La solidarité ne s'étend pas seulement du voisin au voisin, mais du village au village, du canton au canton, de la province à la province. Une province moins obérée acquitte les dettes d'une province devenue insolvable. C'est la véritable cause de la ruine de l'Égypte. Une première fois l'homme actif et laborieux a pu payer pour le paresseux et pour le faible; mais les exigences du fisc se renouvelant toujours insatiables, il n'a pu y satisfaire, et il a succombé sous le fardeau. Alors le découragement est venu. Ne voyant que la misère, même après le travail, le laboureur égyptien a négligé l'agriculture; les produits ont diminué, une foule de districts a échappé au fisc par l'indigence absolue; et ce système de solidarité sur lequel on avait fondé d'abord tant d'espérances, ce système, qui devait remplir incessamment les coffres du trésor, n'aura eu pour résultat que de tarir la source de toutes les richesses et de réduire le pays

dans l'état le plus déplorable qu'on puisse imaginer.

Nous pourrions nous étendre beaucoup plus longuement sur cet état misérable de l'Égypte; mais ce que nous avons dit suffit sans doute à en donner une juste idée. S'étonnera-t-on maintenant que le vice-roi soit jugé d'une manière bien diverse dans ses États et hors de ses États? En Europe on vante les idées philanthropiques de Mohammed-Ali, ses grandes vues et l'avenir qu'il prépare à son royaume. En Égypte ses sujets le regardent comme un despote tourmenté par le double démon de l'orgueil tyrannique et de l'avarice. Un grand nombre détestent son nom, et ce sentiment, comme on pourrait le croire, n'est pas né du fanatisme religieux. Dans les premiers temps sans doute, des institutions calquées sur les institutions des chrétiens ont dû blesser profondément les consciences; mais aujourd'hui ces institutions ont prévalu, elles sont adoptées sans scrupule, et le peuple les eût aimées si elles avaient amélioré son sort. Ce qui le prouve, c'est qu'en 1840 les Égyptiens attendaient avec impatience l'arrivée d'une armée européenne, et qu'ils acceptaient avec bonheur l'idée de vivre sous les lois des chrétiens. Nous étions alors en Égypte; chaque jour des hommes du peuple nous questionnaient sur les intentions de l'Europe et nous témoignaient le regret de ne pas voir

venir nos troupes. C'était vers la France surtout que se tournaient leurs vœux. Un peuple reconnaît d'instinct les sympathies d'un autre peuple. En ce moment ils vantaient la douceur de nos lois, notre tolérance, nos vues généreuses; ils rappelaient comme un temps fortuné le temps déjà si éloigné de notre expédition. Souvenir tardif! Malheureusement, lorsque les musulmans songent à se jeter entre les bras des chrétiens, c'est que les circonstances leur semblent critiques; après la terreur du moment le fanatisme renaît, et avec le fanatisme la révolte contre l'infidèle. Pour le chrétien, le musulman qui souffre est un homme et un frère; pour le musulman, le chrétien qui plaint son sort n'est pas un homme, mais un chien.

Témoins de cette misère de l'Égypte, quelques voyageurs de notre Occident ont recueilli les murmures, épousé les haines des victimes; ils ont représenté le vice-roi comme le fléau de son peuple, ils l'ont dénoncé hautement comme un despote sanguinaire devant les assises de l'humanité; mais il y a injustice, ce nous semble, à vouloir juger un homme extraordinaire sans lui tenir compte des grandes institutions dont il a doté l'Égypte, ni des circonstances difficiles au milieu desquelles il a été placé. Obligé de lutter contre le sultan et de conserver son pacha-

lik par la guerre, Mohammed-Ali a dû mettre sur pied une armée nombreuse, hors de proportion avec le chiffre des habitants et les revenus de la terre. Pour nourrir, pour entretenir cette armée, il lui a fallu créer des ressources nouvelles, et le peuple les a fournies et en a supporté tout le poids; mais les choses pouvaient-elles se passer autrement? La première nécessité pour le vice-roi n'était-elle pas de se maintenir et de résister aux attaques du dehors? Qu'il eût été vaincu dans ce duel avec le sultan, l'Égypte retombait sous l'autorité immédiate de la Porte; l'anarchie reparaissait sur les bords du Nil; le laboureur travaillait pour le collecteur turc au lieu de travailler pour le trésor du vice-roi; la pauvreté l'atteignait également au milieu de la moisson, et, dans les villes, les institutions qui portent en germe l'avenir périssaient abandonnées. Le triomphe de la civilisation était attaché au triomphe de Mohammed-Ali. La France ne s'y trompait pas; c'est pour cela que ses sympathies généreuses l'ont toujours entouré, que ses conseils l'ont aidé et soutenu. Suivons donc à notre tour Mohammed-Ali sur le terrain de ses magnifiques créations. C'est là que nous trouverons l'homme aux grandes vues, aux vastes conceptions, aux desseins supérieurs, qui exige violemment de son peuple de pénibles sacrifices, mais

qui les compensera au centuple si la civilisation moderne, introduite à grands frais, reconquiert pas à pas le royaume de Cléopâtre sur l'ignorance et sur la barbarie.

Mohammed-Ali arriva en Égypte avec le grade de capitaine dans cette armée ottomane que nos soldats écrasèrent à Aboukir. Après le départ de l'expédition française, il acquit peu à peu de l'influence, et, dans le mois de mai de l'année 1805, il fut proclamé gouverneur de l'Égypte. A peine investi de la suzeraineté d'une des plus belles provinces de l'empire, Mohammed-Ali se présente en réformateur à l'Europe, et bientôt il étonne le monde par ses entreprises hardies. La guerre est une rude école; elle détruit, mais elle instruit; elle tue les hommes, mais elle propage les idées avec une autorité irrésistible. Mohammed-Ali avait aisément reconnu la supériorité de nos lumières. Il avait apprécié sur le champ de bataille la valeur de notre organisation militaire, et le vaincu admirait le vainqueur, parce qu'il était digne de le comprendre et peut-être de l'égaler. Son premier rêve fut de créer une armée sur le modèle des légions de Bonaparte. Entre toutes les innovations qu'il méditait déjà, celle-là séduisait le plus son ambition et son génie. Une armée disciplinée à l'européenne, c'était le fondement de sa puissance et

l'instrument de sa gloire : avec elle, il mettait hors d'atteinte sa domination précaire et soumise au caprice; avec elle, il parvenait à rendre l'Égypte indépendante. Mais que d'obstacles ne devait pas rencontrer un tel dessein! Pour tromper la défiance ombrageuse du sultan jusqu'au jour où le pacha pourrait le braver à visage découvert, pour triompher de l'ignorance et du fanatisme des chefs de la religion, pour soumettre l'opposition plus redoutable encore des troupes irrégulières qui allaient être supplantées, il fallait assurément une volonté de fer et une infatigable persévérance.

Une première fois, en 1815, Mohammed-Ali tenta de se créer une armée régulière. Il voulait transformer en troupes disciplinées ces bandes tumultueuses d'Albanais et de Turcs qui composaient alors les milices de l'Égypte. Un plan d'organisation leur fut communiqué avec l'ordre de se conformer aux règlements nouveaux; mais depuis longtemps ce ramas d'étrangers s'était accoutumé à piller le paysan, à vivre de violences et de rapines, à tyranniser les campagnes et les villes; l'ordre et la discipline lui parurent une atteinte à ses vieux priviléges; le maître eut beau commander, les soldats résistèrent et protestèrent hautement contre une nouveauté *chrétienne* et sacrilége. Mohammed-Ali fut accusé d'im-

piété. La révolte éclata au nom de l'islamisme, et le vice-roi ne put apaiser les rebelles qu'en leur persuadant qu'il renonçait à ses desseins.

Obligé de céder, Mohammed-Ali dissimula ses ressentiments; mais la perte des Albanais et des Turcs était arrêtée dans son esprit: il avait tremblé devant eux, il fallait qu'il détruisît cette soldatesque brutale et forte contre lui-même; seulement il attendit l'occasion favorable, et l'occasion se présenta.

Les Wahabites s'étaient emparés des deux villes saintes de la Mecque et de Médine. Le pèlerinage était interdit, l'islamisme menacé. Ces terribles sectaires répandus dans toute l'Arabie traitaient hautement Mahomet d'imposteur, et la terreur de l'invasion remplissait les provinces de l'empire turc. Mohammed-Ali, pour se justifier du reproche d'impiété, se porta chef de la guerre contre les ennemis du prophète et envoya la meilleure partie de ses Albanais pour les combattre. Il avait choisi les plus indociles et les plus intraitables. Le reste fut dirigé dans la suite vers le Sennar, dont il fit la conquête.

Alors Mohammed-Ali reprend ses projets d'organisation militaire; mais la première tentative l'a rendu prudent. C'est en secret, c'est loin de la capitale, qu'il ébauche cette importante réforme. Entre l'Égypte et la Nubie, dans la ville d'Assouan, il fait

construire des casernes avec un hôpital; c'est là que le nizam gedid (la nouvelle armée) prendra naissance. Il y envoie Ibrahim, son fils aîné, ses jeunes mamelouks, ceux des grands de la cour destinés à former le noyau de l'armée future. Les légions de Bonaparte lui en ont donné le modèle; les soldats de Bonaparte, naguère triomphants, maintenant proscrits, sont chargés d'enseigner aux fils de l'Égypte la discipline et la tactique, le secret de la victoire.

Pour imposer à ces jeunes mamelouks, élevés dans le mépris des chrétiens et à peine contenus par la crainte du maître, il fallait des instructeurs habiles, fermes, audacieux même. Aucune de ces qualités ne manqua à nos compatriotes; l'Égypte les a respectés. L'un d'eux, M. Sèves, devenu Soliman Pacha, n'a pas cessé d'accompagner Ibrahim Pacha en qualité de chef d'état-major; et par son dévouement, par ses talents militaires, Soliman Pacha a rendu d'immenses services à Mohammed-Ali comme à l'Égypte.

En dépit du mauvais vouloir des mamelouks, l'instruction marcha progressivement. Après quelques révoltes aussitôt réprimées, la nouvelle armée se familiarisa peu à peu avec la régularité de nos manœuvres. On lui montra le maniement des armes, l'école de peloton, l'école de bataillon, et l'on put

former des régiments. Mohammed-Ali prit alors une mesure qui fit couler bien des larmes, mais qui aura néanmoins pour le pays les plus utiles résultats. Il donna ordre que l'on enrôlât les Égyptiens. Ce fut un cri général de mécontentement et de surprise. Les Turcs, accoutumés à mépriser les fellahs et à les mener à coups de fouet, ne pouvaient concevoir qu'on voulût les élever à la dignité de soldat; quant aux Arabes, habitués à un long abaissement, ils n'avaient pas meilleure opinion d'eux-mêmes. Cependant l'ordre de Mohammed-Ali n'admettait pas de retard.

Un jour des soldats albanais, des Bédouins, cernent les villages, s'emparent des hommes, jeunes ou vieux, les attachent ensemble et les jettent dans une prison de la ville voisine. Il faut savoir quel chagrin excite encore aujourd'hui chez les fellahs la nécessité du service militaire, pour bien comprendre la désolation qui se mit alors dans les campagnes. Jamais les Égyptiens n'avaient payé cet impôt que l'homme paye avec sa liberté et avec son sang. Jamais, sous les Grecs, sous les Romains, sous les mamelouks et les Turcs, les Égyptiens n'avaient quitté leurs champs pour porter les armes. S'ils vivaient pauvres, méprisés, abrutis par la tyrannie de leurs maîtres, il leur restait du moins l'inertie qui res-

semble au repos, et la triste satisfaction d'exister et de s'éteindre au milieu de leurs familles. Aussi trouvèrent-ils de l'énergie contre cette violence inattendue. Des districts se révoltèrent, et dans plusieurs endroits les agents du vice-roi furent massacrés. Un seul moment de faiblesse ou d'hésitation, le soulèvement devenait général, c'en était fait de Mohammed-Ali peut-être et de ses projets de réforme; mais le vice-roi n'en était plus à céder devant l'irritation et le mécontentement. Sur son ordre, on s'empara des coupables et leurs têtes tombèrent, terrible, mais nécessaire enseignement, sous les yeux de leurs compatriotes. Obligés de se soumettre à la force, les fellahs essayèrent, par toute sorte d'expédients, de se soustraire à la loi. Les uns émigrèrent; les autres entrèrent comme domestiques chez des maîtres européens. On en vit, et ce fut un grand nombre, qui se brûlèrent un œil avec de la chaux vive ou se coupèrent le doigt indicateur de la main droite. Pour mettre fin à ces mutilations volontaires, Mohammed-Ali ne fit pas même grâce aux estropiés. Une partie fut envoyée aux galères, l'autre requise sur-le-champ pour les travaux des fabriques. Le désespoir des femmes ne connut plus de bornes. On leur enlevait leurs maris et leurs frères, elles prévoyaient le jour où on leur enlèverait leurs fils. Bar-

bares à force d'amour et de douleur, éperdues, comme si les agents du vice-roi étaient déjà à leur porte pour arracher l'enfant suspendu à leur sein, elles eurent l'horrible courage de les mutiler elles-mêmes.

Ce fut à travers ces désespoirs et ces aveugles résistances que Mohammed-Ali acheva l'œuvre de sa première réforme. Ainsi fut constituée en Égypte une armée nationale. Du reste, une fois retenus sous les drapeaux, les Égyptiens ne manquèrent pas aux espérances du vice-roi. Bientôt ils eurent l'orgueil louable de leur condition nouvelle. Quand les Turcs les appelaient dédaigneusement de leur ancien nom de fellahs, ils repoussaient l'injure, car le mot est toujours injurieux en Égypte, et répondaient qu'ils étaient, comme les Turcs, soldats de Mohammed-Ali. C'était la première fois que cette égalité était comprise et hautement déclarée. Si les Égyptiens gardent cette généreuse sensibilité à l'endroit de l'honneur, ils seront bientôt remontés à ce haut rang de l'homme et du soldat, dont ils étaient déchus depuis tant de siècles. L'armée aura été pour eux, comme pour tous, une excellente école de l'honneur.

Quelques soins d'ailleurs, quelques peines que le nizam gedid ait coûté à Mohammed-Ali, il faut reconnaître que le vice-roi en a reçu d'amples com-

pensations. Sa gloire s'est accrue de la gloire de son armée. C'est par elle qu'il a combattu en Morée, qu'il a combattu en Arabie; c'est elle qu'il a poussée en Syrie face à face avec les troupes du sultan, et qui lui a bien tenu parole sur le champ de bataille. Là, les Égyptiens ont triomphé des Turcs, qui les avaient toujours méprisés et maltraités. Par la triple victoire de Homs, de Koniah et de Nézib, ils ouvraient à leur maître les portes de Constantinople, et, sans l'intervention des puissances européennes, rien ne s'opposait plus à ce que Mohammed-Ali ceignît le sabre des sultans. Rappeler les succès de l'armée égyptienne, c'est faire en quelques mots son plus bel éloge; terminons maintenant par de courtes réflexions.

Une mesure, qui peut d'abord sembler injuste, exclut les Égyptiens des grades d'officiers supérieurs. On a blâmé le vice-roi de ne conférer ces grades qu'à des Turcs; c'était faute de connaître le caractère du peuple égyptien. Pour quelque temps encore cette exclusion nous a paru nécessaire. A peine émancipés de la servitude, les officiers égyptiens n'ont pas cette fermeté digne et facile qui convient au commandement. Dès qu'ils s'élèvent un peu au-dessus du gros de l'armée, ils perdent aussitôt les qualités qu'ils avaient déployées comme soldats. Ils

manquent de caractère, de tact et de décision. Ils ne savent ni agir sous leur propre responsabilité, ni prendre autorité sur leurs inférieurs, habitués à ne respecter que les Turcs. Toutefois, si l'intérêt du service exigeait que le vice-roi les maintînt d'abord dans une position secondaire, peut-être aurait-il dû tâcher de leur rendre cette position meilleure et plus honorable. C'est là ce que l'on devait faire et ce qui n'a pas été fait. Dans l'armée égyptienne, un intervalle immense sépare les grades inférieurs des grades supérieurs. Tandis que le sous-lieutenant touche la modeste somme de 75 francs par mois, la solde d'un colonel, s'élèvant à 25 ou 28 mille francs par année, égale presque la solde d'un maréchal de France. Nous savons bien que, dans le principe, Mohammed-Ali a reconnu la nécessité de gagner des partisans au nizam gedid, de fléchir et de convertir les mauvais vouloirs, de séduire les ambitions et flatter les convoitises. Tel personnage influent eût repoussé l'innovation par ignorance ou par fanatisme; l'espoir d'un commandement largement rétribué le convainquit doucement et l'acquit sans retour aux idées du souverain. Mais aujourd'hui les circonstances ne sont plus les mêmes. Le vice-roi n'a rien à craindre ni du dedans ni du dehors; il serait temps enfin que les officiers subalternes reçussent une solde plus

convenable. Une honorable aisance leur donnerait bien vite ce qu'ils n'ont pas encore, la confiance en eux-mêmes et le respect de l'armée.

Tout en imitant l'organisation de nos armées européennes, Mohammed-Ali a voulu, et nous l'approuvons, conserver quelque chose du caractère national dans l'uniforme de ses troupes. Toutes les armes sont habillées à peu près de la même manière. Le tarbouch, bonnet rouge sans turban, sert de coiffure. Le reste se compose d'une veste agrafée sur la poitrine et entrant sous un pantalon à jupe qui serre la taille au moyen d'une coulisse. A partir du genou, ce pantalon se termine en guêtre et laisse tout le pied à découvert. Chaque soldat porte une large ceinture. Quant à la chaussure, elle se compose de souliers rouges pour l'infanterie et de grosses bottes pour la cavalerie. Le costume d'hiver est en drap, rouge et bleu ; celui d'été en toile de coton blanche. L'armement ressemble au nôtre ou n'en diffère que très-peu.

Ce n'était pas assez d'avoir constitué l'armée de terre, Mohammed-Ali sentit le besoin de créer une marine. Déjà il entrevoyait le moment où il allait envahir la Syrie et se mesurer avec le sultan. Une flotte lui était nécessaire pour approvisionner ses troupes et empêcher une descente des soldats turcs.

Il acheta d'abord quelques frégates dans les ports marchands, à Venise, à Marseille et à Livourne; mais ces frégates étant peu propres à être armées en guerre, il prit la résolution d'en faire construire d'autres sous ses yeux. Ce fut encore à la France qu'il s'adressa pour ce nouveau dessein; la France lui donna deux hommes d'une capacité incontestable, M. de Cerisy pour les constructions navales, M. Besson pour l'organisation et pour l'instruction de la flotte.

Dans l'espace de quatre ans, Alexandrie vit sortir de terre un arsenal qu'elle montre avec orgueil à toute l'Europe. Huit mille fellahs furent formés aux métiers divers que comporte un établissement de ce genre, et les ouvriers furent bientôt dignes du savant ingénieur. Les constructions marchèrent rapidement. Il est vrai que Mohammed-Ali n'épargnait rien. L'Égypte n'a ni bois ni fer; le vice-roi en fit venir immédiatement de l'Europe, et rien ne manqua aux travailleurs. Il était sans cesse au milieu d'eux. A mesure qu'il s'avançait dans la voie des innovations, son génie semblait grandir et son activité s'accroître avec son ambition. Le feu de la création dans le regard, il communiquait son enthousiasme à ceux qui l'approchaient, et les rendait aussi capables de prodiges. C'est ainsi que Mohammed-Ali possède

à cette heure onze vaisseaux, sept frégates et quinze corvettes ou goëlettes. Les équipages sont bien instruits, bien exercés, et tous ceux qui ont visité cette flotte, pour ainsi dire improvisée, ont admiré l'ordre et la discipline qui règnent à bord des bâtiments. Voilà la flotte qui a gardé les côtes de la Syrie et empêché un débarquement de la part des Turcs. Elle a mieux fait encore; elle leur a pris plus d'un navire, elle a donné la chasse à leur escadre, elle l'a bloquée dans le mouillage de Marmarile, et contrainte, enfin, à repasser plus tard les Dardanelles. Si elle n'a pas eu d'aussi éclatants succès que l'armée de terre, c'est que la marine turque n'a ni offert ni accepté le combat, avouant son infériorité par sa prudence.

Mohammed-Ali a donc été heureux dans la création de son armée et de sa marine. Mais aussi quels soins n'a-t-il pas pris pour en assurer le succès! Il n'a reculé devant aucun sacrifice. Tous les établissements nécessaires à leur entretien s'élevèrent comme par magie et furent dirigés par des hommes capables et dévoués, que l'étoile du vice-roi, cette étoile de tous les grands hommes, avait attirés près de lui. Fonderies de canons, manufactures d'armes, fabriques de tout genre, rien ne manqua; et, comme pour mieux établir la force, Mohammed-Ali sentit le besoin de répandre les sciences qui la dirigent,

il créa les écoles. Ces écoles seront fécondes en incalculables résultats pour l'avenir de l'Égypte. Ce pays, qu'illumina l'aurore des connaissances humaines, s'était laissé successivement envahir par la servitude, par l'ignorance, par l'abrutissement. Les écoles nouvelles rallumeront ce foyer de lumières qui, dans les temps anciens, éclaira la Grèce par l'Égypte, le monde par la Grèce, et ce sera sans doute un jour la plus belle gloire de Mohammed-Ali.

Ecole de Médecine. La première école fondée par le vice-roi fut l'École de Médecine. Il avait hâte d'organiser l'enseignement médical, afin de préparer le moment où il pourrait se passer des médecins européens attachés à chacun de ses régiments pour le service de l'armée. Ce fut M. Clot, alors chirurgien en chef du nizam, qui, en créant cette école, acquit un titre durable à la reconnaissance de l'Égypte. Il l'établit d'abord à Abouzabel, où se trouvait un camp d'instruction; mais, lorsque ce camp fut supprimé, le vice-roi la transféra à Caserlain, près du Caire, où nous l'avons visitée.

L'édifice occupé par l'École de Médecine est situé sur la rive droite du Nil, en face de l'île de Roudah. Il est vaste, bien distribué et parfaitement aéré. On y trouve une bibliothèque renfermant les traductions arabes de nos meilleurs traités de médecine; un la-

boratoire de chimie, un cabinet de physique, une collection pour l'étude de l'histoire naturelle, une officine pour la pharmacie. Les élèves, casernés dans l'école, suivent les cours pendant cinq années. Après ce temps, ils subissent un dernier examen, et ceux qui sont jugés capables entrent dans les régiments en qualité d'aides ou de sous-aides majors. Aujourd'hui presque tous les professeurs sont des Arabes qui ont commencé leur instruction à Abouzabel, et qui sont venus la perfectionner à Paris, où ils ont obtenu sur nos bancs le diplôme de docteur.

Un hôpital, qui contient ordinairement de trois à quatre cents malades, est annexé à l'École de Médecine. Les élèves y sont souvent appelés à vérifier par la pratique les leçons de la théorie. L'ordre qui règne dans cet établissement, les résultats obtenus, font le plus grand honneur à M. Perron, le directeur actuel. M. Perron, notre compatriote, joint à la supériorité de son savoir et de ses talents médicaux la connaissance parfaite de la langue arabe. On voit que la tâche lui est devenue facile, et l'on comprend qu'il s'est rendu pour ainsi dire indispensable à l'Égypte.

Ecole vétérinaire et Haras de Choubrah. Dans la plaine de Choubrah, à un quart de lieue environ du magnifique château du vice-roi, à une lieue et demie nord-est du Caire, s'élève un grand bâtiment de con-

struction récente, vaste parallélogramme dont les côtés sont de deux cent quatre-vingts et de cent quatre-vingt-trois mètres. Ce bâtiment renferme plusieurs corps de logis et des écuries immenses que séparent des cours fermées par des grilles. C'est là que sont établis les haras et l'école vétérinaire dont M. Hamont est le fondateur et le directeur, ou plutôt dont il était le directeur.

Avant M. Hamont, l'Égypte, qui possède un si grand nombre de bestiaux, dont la principale richesse est dans l'agriculture, qui eut les greniers de Joseph, et qui approvisionna le monde romain, l'Égypte ne se doutait pas qu'il y eût une science thérapeutique pour les maladies des animaux comme pour celles des hommes. A chaque instant, de cruelles épizooties ruinaient le laboureur et laissaient la terre inculte ; avertissements terribles, mais inutiles. Aujourd'hui, cent élèves arabes, sous la direction de professeurs français, sont initiés à la science du vétérinaire. Ils apprennent à guérir les maladies des animaux, et, ce qui est mieux encore, ils apprennent à les prévenir en étudiant les causes locales qui les font naître. Après cinq années d'enseignement, leur instruction est suffisante. On les place alors soit dans les dépôts de remonte, soit dans les régiments de cavalerie, où ils remplacent très-avantageusement les maréchaux

turks, dont les soins trop peu intelligents laissaient périr un grand nombre de chevaux.

Afin que ces élèves prennent dans les corps où ils servent l'autorité nécessaire pour résister aux influences des hommes qu'ils remplacent, afin qu'ils y trouvent également la considération due au savoir, le vice-roi les a assimilés aux médecins de l'homme, et leur titre leur confère le grade d'officier.

Avant M. Hamont, un Turk dirigeait les haras, mais dans un autre bâtiment, car celui dont nous parlons a été construit sur les plans de notre habile compatriote. A cette époque, on liait les chevaux par les quatre pieds dans les écuries. Leur nourriture était mauvaise. Cinq mois durant, la vieille coutume les attachait jour et nuit au milieu d'un champ de trèfle. Le reste de l'année, sans autre ménagement et sans transition, ils étaient mis au régime de l'orge et de la paille. Qu'arrivait-il? C'est que sur deux cents juments, on obtenait cinquante poulains, soixante à peine, encore naissaient-ils chétifs et restaient-ils de taille médiocre, parce que le hasard se chargeait à peu près seul des appareillements. M. Hamont a changé, dès l'abord, ce pitoyable système; aussi le nombre des naissances s'est-il accru d'une manière inespérée : il a obtenu quatre-vingts et jusqu'à quatre-vingt-dix poulains par cent femelles. Mieux soignés qu'auparavant, les poulains sont devenus plus beaux;

enfin, après plusieurs années, et par l'effet des croisements successifs, on a eu des produits supérieurs, des chevaux qui joignent à la taille nécessaire les qualités si précieuses des étalons nejdis qui les avaient engendrés.

Au moment où nous visitions ces haras, ils possédaient trente-deux magnifiques étalons, trois cent cinquante juments, quatre cents poulains de tout âge. Les Européens nous assuraient que jamais les haras du vice-roi n'avaient présenté ce spectacle de richesse et de prospérité; cependant, depuis notre départ, la routine a obtenu un malheureux triomphe: l'orgueil obstiné des Turks, qui se croient toujours nos maîtres dans l'élève des chevaux, leur opposition persévérante, ont fini par l'emporter, et M. Hamont a quitté l'Égypte, où son zèle, son activité, ses talents le rendaient si nécessaire. Son départ ruine à jamais une belle création dont la fortune tenait surtout à sa présence.

Ecoles militaires. — Pour donner à l'armée une instruction uniforme, pour avoir des officiers capables et dressés de bonne heure au commandement, Mohammed-Ali a créé des écoles d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie. Comme nous l'avons dit plus haut, son étoile l'a bien guidé dans le choix des hommes qui devaient concourir à l'exécution de ses desseins. L'Europe, cette mère féconde, lui a prêté quelques-uns de ses fils, qu'il a mis à la tête de ses

établissements, et qui se sont trouvés sur-le-champ à la hauteur de leur tâche. Aujourd'hui, ces écoles militaires prospèrent sous des directeurs expérimentés : l'instruction y est solide; les officiers qui en sortent possèdent les qualités nécessaires à leurs diverses spécialités. Plus que les autres encore, l'école de cavalerie de Giseh, sur la rive gauche du Nil, en face du vieux Caire, nous a paru avoir atteint un degré de perfection que l'on n'était pas en droit d'espérer, du moins de ses commencements. Nous avons vu manœuvrer trois escadrons d'élèves, et, sous le rapport de la rapidité, de l'ensemble, de la précision, leurs mouvements, nous le certifions, ne laissaient rien à désirer. Sans le costume, nous aurions pu nous faire illusion, et croire que nous avions devant nous des escadrons de troupes françaises. L'école de cavalerie est une école-modèle. L'ordre le plus parfait y règne avec la discipline la plus rigoureuse, et nous oserons presque la comparer à notre excellente école de Saumur. C'est encore un Français, M. le colonel Varin, ancien aide-de-camp du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui l'a organisée et qui la dirige. Ici, du moins, les Turks et leur entêtement n'ont pas repris avantage : le vice-roi, qui aime le colonel Varin, qui apprécie ses talents et reconnaît ses bons services, l'en a récompensé en l'élevant au grade de bey.

Ecole polytechnique. — L'École polytechnique, éta-

blie à Boulak, dans le magnifique palais appartenant autrefois à Ismaïl-Pacha, est destinée à former des ingénieurs. L'enseignement y est bon; mais n'oublions pas que nous sommes en Égypte, sur une terre déchue, et disputée d'hier à peine à une longue barbarie; n'exigeons donc pas des élèves ce haut degré de connaissances qui est le niveau même des études de notre célèbre école de Paris. Cependant, le directeur, M. Lambert, a déjà obtenu des résultats considérables. Nous avons assisté à quelques-uns des examens annuels, et nous avons entendu les jeunes Égyptiens, interrogés sur la physique, la chimie, l'astronomie, les mathématiques, répondre d'une manière extrêmement satisfaisante. Nous avons même remarqué plusieurs dessins de topographie et de géométrie descriptive qui, sans nul doute, eussent été classés parmi les bons dans nos meilleures écoles. Cela surprendra nos lecteurs, mais cela s'explique facilement pour qui a vu M. Lambert. M. Lambert n'est pas seulement un homme très-instruit, c'est un homme très-dévoué. Bon pour les jeunes gens, affable et bienveillant pour tous, il s'applique passionnément à répandre la science. Le progrès est son rêve. Modeste, mais fier de sa mission civilisatrice, il répand avec amour, sur l'Égypte nouvelle, les trésors de son cœur et de son esprit. Mohammed-Ali ne pouvait pas trouver un homme plus digne

que lui de coopérer à son œuvre de régénération.

Ecoles primaires et préparatoires. — Outre ces écoles spéciales, Mohammed-Ali a établi dans les provinces de la haute et de la basse Égypte des écoles primaires où les enfants de huit à douze ans apprennent la langue arabe et les premières règles du calcul. De l'école primaire, les plus intelligents écoliers passent dans l'une des deux écoles ouvertes à Abouzabel et à Alexandrie. Là, on leur enseigne un peu de géographie, un peu d'histoire et les éléments des mathématiques. C'est de là que les meilleurs entrent dans les écoles spéciales dont nous avons déjà parlé, pour être plus tard appelés à remplir des fonctions publiques.

Quand on songe que dans ces diverses écoles les élèves sont nourris, logés, habillés aux frais du vice-roi, qu'ils en sortent avec un avenir certain, et que, malgré tant d'avantages, les parents ont dû être contraints pour y laisser aller leurs enfants, on ne sait pas ce qu'on doit admirer le plus, ou la noble passion de Mohammed-Ali pour le savoir qui rend l'homme libre, ou l'ignorance brutale de l'Égypte éprise de la servitude.

Tel est le vaste système d'instruction publique établi par le vice-roi. Grâce à ce système et grâce à l'énergique volonté du maître, les Égyptiens seront initiés aux connaissances de l'Europe; ils apprendront les sciences et les arts; ils se dépouilleront peu

à peu de ces préjugés absurdes qui les dégradent, et la civilisation régnera triomphante sur cette belle contrée qui, depuis si longtemps, est le domaine de la barbarie. L'armée aussi, nous ne saurions trop le répéter, est une école admirable et pleine d'enseignements féconds pour l'avenir de l'Égypte. Là, les Égyptiens apprendront sous les drapeaux à commander en hommes, à obéir en hommes, à commander sans l'orgueil du despotisme, à obéir sans la bassesse de la servilité : c'est dans l'armée qu'ils retremperont leur moral avili, leur caractère rampant, enfin qu'ils deviendront hommes.

Dès à présent, les admirables institutions du vice-roi ont porté fruit, et le présent répond déjà de l'avenir. Autrefois, l'Égypte était déchirée par les caprices et les fureurs de l'anarchie ; aujourd'hui, l'ordre le plus parfait règne dans toute la contrée. Au temps de Volney, c'était une entreprise hasardeuse que d'aller visiter les pyramides, et les pyramides s'élèvent pour ainsi dire aux portes du Caire; maintenant, depuis la Méditerranée jusqu'au Sennaar, le voyageur parcourt l'Égypte avec autant de sécurité, plus de sécurité qu'il n'en trouverait en Europe. Là où les hommes de l'Occident étaient méprisés et maltraités, on leur offre partout la bienvenue, et ils jouissent d'une considération qu'on ne

leur accorde pas toujours dans leur propre pays. Ainsi, les haines fanatiques se sont éteintes, la puissance des préjugés superstitieux s'est affaiblie en moins d'un siècle. Constater cette situation des esprits en Égypte, c'est constater de merveilleux résultats, c'est louer le vice-roi par son œuvre; mais on sait que le vice-roi a voulu mettre son œuvre à l'abri de sa propre fortune, et l'assurer contre sa mort même. Ses fils ont été élevés par des chrétiens; il a fait plus, il les a envoyés en France, où ils reçoivent l'instruction de nos écoles. Élevés parmi nous, imbus de nos idées généreuses et civilisatrices, ces jeunes princes reviendront les propager dans leur pays. Ainsi, le progrès recevra une impulsion nouvelle, et l'Égypte ne saurait plus retourner en arrière. L'Égypte et la France gagneront toutes deux à cette éducation libérale des fils du vice-roi : l'Égypte, en remontant au rang des fortes nations; la France, en retrouvant ses enfants adoptifs dans une terre florissante où s'accroîtra son influence, fondée en quelque sorte sur la reconnaissance filiale.

Nous avons donc tout dit : le mal d'abord, le bien ensuite; mais ce bien ne porte-t-il pas avec lui l'excuse et la justification du mal? Ces admirables créations du vice-roi ne donnent-elles pas le secret des exigences du pouvoir et de la misère actuelle de l'É-

gypte? Nous l'avouons, quelque horribles qu'aient été ces exigences, nous ne saurions condamner le vice-roi en songeant à ce qu'il a fondé, à ce qu'il a préparé pour l'avenir. Nous souhaitons toutefois, nous désirons ardemment que cette terrible oppression ait un terme, et il nous semble que le temps de la délivrance est proche. Aujourd'hui que la paix a supprimé les besoins de la guerre, il faut que le vice-roi mesure plus équitablement l'impôt sur les ressources de son royaume : à cette condition, l'aisance renaîtra bientôt dans les campagnes, car la terre fécondée par le Nil donne beaucoup même à qui la sollicite peu, et le fellah, qui a tant souffert, perdra peu à peu le souvenir de ses maux dans la joie d'un bien-être inaccoutumé. Alors Mohammed-Ali imposera silence à ses détracteurs ; il confondra les voix qui l'accusent de n'avoir rien fait pour son peuple, d'avoir sans cesse travaillé pour lui seul, et pour son ambition et pour sa gloire; alors aussi la nation qu'il gouverne, persuadée enfin de ses intentions généreuses, lui pardonnera sans doute les larmes de sang qu'elle a répandues; mais, n'en fût-il pas ainsi, le vice-roi en appellerait toujours des pères aux enfants, de la génération qui s'éteint à la génération qui se lève, et la jeune Égypte, bénissant sa mémoire, datera de son règne l'ère de l'affranchissement et des heureuses destinées!

SOMMAIRE.

Départ du Caire. — Le chameau. — Désert de Suez. — Voiture de M. Hill. — Le fort d'Hadjeroud. — Passage de la mer Rouge par les Hébreux. — Description de Suez. — Fontaine de Moïse. — Commerce et avenir de Suez.

CHAPITRE IV.

Quiconque veut voyager dans la mer Rouge et faire plus que passer, que voir les monuments muets et la nature silencieuse, doit se mettre à apprendre la langue arabe. Ce soin nous retint quelques mois au Caire ; mais, écoliers impatients, nos études à peu près achevées, nous fixâmes au 21 août notre départ pour l'Abyssinie, et nous nous occupâmes de suite à acheter les provisions nécessaires pour la route. En attendant qu'il s'imprime un guide du voyageur au désert, nous allons donner une idée de nos équipages de route, afin que notre expérience tourne au profit des touristes futurs.

Nous leur conseillons donc d'emporter avec eux du riz, des dattes, des raisins secs, du fromage ou

tout autre comestible de facile conservation, du café, du sucre, quelques bouteilles de bon vin, du papier, de l'encre, de la bougie, une ou deux lanternes, des ustensiles de cuisine en fer battu, une tente, bien entendu, afin qu'ils puissent se reposer à l'ombre; puis enfin une petite pharmacie portative, composée de remèdes simples et énergiques; car sans cette précaution, le voyageur, surpris au dépourvu, n'aurait d'autres ressources que la résignation et la patience.

Mais un besoin auquel il est indispensable surtout de pourvoir avec soin, c'est celui du numéraire; il faut emporter avec soi tout celui qui est nécessaire pendant la durée du voyage, et bien faire attention qu'il ait la forme et le coin particulier. L'Abyssinien ne reconnaît qu'une seule monnaie, le thalari d'Autriche, frappé à l'effigie de Marie-Thérèse; encore prendra-t-il garde si l'empreinte est nette et bien visible. Faute de thalaris, avec un million, soit en louis de France ou en guinées d'Angleterre, on courrait grand risque de mourir de faim dans plusieurs provinces de l'Abyssinie.

Nous avions mal choisi le jour de notre départ. Ce jour-là précisément devait s'inaugurer la salle du théâtre français au Caire. Comment se résigner à ne pas faire partie d'une telle fête? Nous avions reçu nos lettres d'invitation; nous les regardions avec un

douloureux regret. Mais l'impossible n'est pas encore si impossible, et bien des choses s'ajustent mieux qu'on ne croit pour les hommes de bonne volonté! Nous nous mîmes en tête de faire tout marcher de front. A la tombée du soir, nos préparatifs étaient achevés, nos bagages chargés sur les chameaux, nous donnions ordre à nos gens de sortir de la ville, de prendre la porte de Suez et de nous attendre à l'entrée du désert; et nous voici nous-mêmes hâtant le pas vers la salle du spectacle, où déjà la foule se dirigeait de toute part.

A d'autres le soin de décrire l'aspect gracieux d'une multitude de jeunes femmes parées pour une fête; la variété de ces costumes si riches, si commodes, si pittoresques, que présente en Orient toute réunion un peu nombreuse. Du reste, faut-il l'avouer, au moment de notre départ, un intérêt plus sérieux nous rendait presque indifférents à ce charmant spectacle. Nos yeux cherchaient surtout ces frères nés d'une mère commune, ces Français que le vice-roi d'Égypte a placés à la tête de ses grandes institutions. Ils étaient là en foule, et l'inauguration du théâtre nous procurait le bonheur de leur serrer la main avant notre voyage. La soirée s'acheva; mais nos amis ne voulaient pas nous quitter encore. On alluma des torches, on amena des

ânes; quelques bouchons de vin de Champagne sautèrent joyeusement en l'honneur de notre expédition, et nous nous mîmes en route, escortés des plus fidèles, qui s'obstinèrent à nous accompagner jusqu'à la sortie de la ville.

Étrange contraste! Tout à l'heure le Caire, une grande ville, une salle éblouissante de clarté, le prestige des arts, l'enchantement de la symphonie, celui des voix plus ravissant encore, et le luxe des costumes, et l'éclat de la jeunesse, et les diamants et les beaux yeux; en ce moment la nuit, la solitude et le silence, des Arabes déguenillés, la misère de l'homme et la misère du sol, le hasard, le péril inconnu, l'immensité du ciel et du désert de sable.

Notre caravane est peu nombreuse. Elle se compose de huit chameaux portant nos effets et nos provisions de route, d'un esclave éthiopien qui se nomme Faratch et que nous avons acheté 375 fr. au Caire; plus notre maître Jacques, un maître Jacques de la race noire, Saïd, homme utile, drogman, chasseur, empailleur et cuisinier, le tout suivant les circonstances et sans changer de costume.

Ainsi nous voilà faisant l'apprentissage de la vie de Bédouin. Nous avons dédaigné la voiture de M. Hill, nous avons même dédaigné l'âne, honnête et

courageux animal; nous avons voulu nous aventurer dans le désert, sans réclamer l'aide de la civilisation récente et sur la véritable monture du désert, le chameau, puisqu'il faut le nommer sans périphrase.

L'Arabe Bédouin n'a pas tort de regarder le chameau comme un présent du ciel. Sans le chameau, le désert inhospitalier ne lui permettrait plus de dresser sa tente. Avec le chameau, la solitude lui appartient et lui assure la liberté. Le chameau l'habille et le nourrit, lui donne son poil pour le vêtir, son lait pour le désaltérer avec les siens. De la peau du chameau il se fabrique des selles, des brides, des harnais de tout genre. Avec la chair du chameau, il se prépare d'excellents repas et la fait cuire au feu clair que donne la fiente de l'animal, réduite en galettes desséchées. L'urine même est un objet de spéculation pour certaines parties de l'Orient, où l'on s'attache à en extraire du sel ammoniaque. Enfin, le chameau est le cheval de l'Arabe, et en quelque sorte le vaisseau du négociant, le navire sur lequel il transporte ses marchandises à la surface d'une mer de sable, navire intelligent, et, pour quitter la métaphore, admirable bête de somme, toujours prête, toujours docile, toujours vaillante au travail. Aussitôt qu'il entend la voix de son conducteur, le chameau se laisse tomber sur ses genoux, il fléchit les

jambes de derrière et se couche sur le ventre sans la moindre hésitation. C'est dans cette posture qu'on le charge ou qu'on le monte. Lorsqu'il se relève, seul de tous les animaux, il commence par redresser ses jambes de derrière. Cependant, par cela même qu'il est le serviteur dévoué du maître, il veut que le maître s'en rapporte à son dévouement et le traite comme un serviteur dont on ménage les forces. Avant de se relever, il apprécie sa charge ; s'il la trouve trop lourde, il refuse d'obéir. En général, à moins que le trajet ne soit fort court, l'Arabe ne met guère sur le dos du chameau qu'un poids de 200 kil. Une centaine de chameaux ainsi chargés composent une caravane dont la vitesse moyenne peut s'évaluer à 3,500 mètres par heure. Ceux que nous montions parcouraient dans le même temps une lieue de poste.

Quatre heures après notre départ, l'horizon parut rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil, et bientôt l'immensité du désert fut remplie des feux du jour naissant. Ce n'est qu'alors qu'il nous fut possible de juger de l'état des lieux que nous parcourions.

Le désert, du Caire à Suez, offre le spectacle monotone d'une plaine rase qui s'étend à perte de vue. De toute part des rochers sauvages, des sables calcinés, des collines blanchâtres, des ravines taries

où les eaux pluviales ont passé. — Toutefois, il faut le dire, la civilisation naissante lui a enlevé depuis quelques années le caractère imposant de la solitude. La route que nous suivions est une route assez fréquentée. Les piétons, les cavaliers, les caravanes d'ânes et de chameaux, le service organisé des voitures de M. Hill, y laissent chaque jour sur le sable, les uns les traces de leurs pas, les autres l'empreinte de leur ornière. Ce n'est pas tout, l'industrie a pris hardiment possession de sa nouvelle conquête. Elle y a enraciné dans le sable de petites maisons qui semblent se narguer de la nature terrible et meurtrière. Elles sont au nombre de sept, portent des numéros d'ordre et se trouvent placées à environ quatre lieues l'une de l'autre. Une compagnie anglaise les fit construire, mais aujourd'hui elles appartiennent au gouvernement égyptien, qui s'est chargé récemment du transport des voyageurs du Caire à Suez.

La disposition intérieure n'est pas la même pour tous ces établissements. Les numéros 1, 3, 5 et 7 ne sont pas autre chose que des écuries ; les autres, au contraire, se composent d'une cuisine, d'une salle à manger et d'un salon garni de divans à la manière orientale. Nous n'avons pas visité le numéro 4, mais c'est, dit-on, un hôtel complet où s'arrêtent, pour

prendre un repas, les voyageurs qui ont pris les voitures de la compagnie égyptienne. Voitures, nous nous servons ici d'une expression obligeante, mais le lecteur voudra bien entendre des pataches peu commodes, assez mal construites et encore plus mal suspendues. Reconnaissons-leur un mérite, cependant, celui d'être bien attelées et d'abréger de dix-huit ou vingt heures la traversée du désert. Ces voitures partent du Caire à jour fixe, correspondent exactement avec les paquebots anglais de la mer Rouge, et le prix de la place est de 350 fr. par personne.

Grâce aux paquebots français de la Méditerranée, aux voitures de la compagnie égyptienne, aux paquebots anglais de la mer Rouge, on reçoit régulièrement des nouvelles de l'Inde. Voici le tableau des différentes étapes de ce long voyage avec le temps nécessaire pour les parcourir :

De Londres à Paris.	2 jours.
De Paris à Marseille.	3
De Marseille à Alexandrie.	8
D'Alexandrie au Caire.	1
Du Caire à Suez.	1
De Suez à Bombay.	15
TOTAL.	30 jours.

Trente jours au lieu de cent cinquante, un mois

au lieu de quatre mois environ qu'il fallait autrefois pour faire le voyage par la route du cap de Bonne-Espérance; cela n'a pas besoin de commentaires.

Première halte à midi. Un repos de quelques heures nous permit de reprendre allègrement notre chemin; mais si le repos délasse suffisamment un marcheur aguerri, pour des voyageurs plus novices il ne fait que déguiser la fatigue. Vers les six heures du soir, nous étions accablés de chaleur, courbaturés, incapables de faire un pas de plus; ajoutez au supplice de la chaleur celui de la soif, plus insupportable encore; la langue et le palais étaient littéralement collés l'un à l'autre. Dieu merci! le soleil, en se couchant, donna le signal d'une seconde halte. Nous voici donc mettant pied à terre et demandant par gestes un peu d'eau pour recouvrer l'usage de notre langue. Dès la première gorgée, nous nous regardâmes avec étonnement; la deuxième nous fit faire une laide grimace. Qu'y avait-il? Était-ce notre gosier fiévreux qui communiquait un très-mauvais goût à la plus précieuse de toutes choses, à cette eau que louait énergiquement le vieux Pindare? Hélas! la plus précieuse de toutes choses avait singulièrement perdu de son prix. La chaleur, le mouvement, le cuir des outres neuves, l'avaient corrompue; nos chameaux ne portaient plus qu'un marécage.

C'est égal. Le soleil s'en était allé au-dessous de l'horizon; la brise du soir s'élevait, nous nous étendions sur les tapis et nous nous reposions comme on se repose, horizontalement depuis le talon jusqu'à la tête. Notre bonne humeur s'accrut de ce petit accident, et nous fîmes notre repas du soir avec autant de gaieté que dans un bon hôtel, devant une table bien servie. Le café vint ensuite. L'eau gâtait bien quelque peu la fine poudre de moka, mais, après tout, le moka corrigeait l'eau. Un certain nombre de tasses couronna honnêtement notre souper, et nous nous endormîmes sur le sable, rêvant déjà dans le vague du demi-sommeil que Dieu renouvelait pour nous le miracle dont il lui plut de favoriser Agar, la mère d'Ismaël.

Le 22, nous étions en route avant le jour. Les premiers rayons du soleil nous montrèrent des ossements blanchis qui luisaient comme de l'argent sur le sable et qui jalonnaient assez tristement le chemin.

Nous marchâmes durant quelques heures à travers es débris d'animaux morts dans le désert, dont le ciel ardent et le sable embrasé font si vite des squelettes, et que l'Arabe insouciant néglige d'enfouir. Vers le milieu du jour, notre petite caravane se trouva enfin à la hauteur d'un vieil acacia qui divise

en deux parties égales la route du Caire à Suez, et signale de loin la borne du désert. — Cet acacia est doublement remarquable, par son isolement d'abord, qui le fait apparaître comme un îlot au milieu de la mer de sable, ensuite par la vénération des musulmans, qui le surchargent de haillons.

Pas un des pèlerins qui reviennent de la Mecque n'omettrait d'y suspendre un lambeau de ses vêtements. On peut juger de l'aspect de ces pieuses et sales reliques.

Dans le même moment, nous fûmes croisés par la voiture de MM. Hill et Wagorn. Elle était remplie de voyageurs arrivant des Indes. La voiture salua notre caravane de joyeuses clameurs. Notre caravane répondit de son mieux à ce fraternel accueil. Il faut dire que les voyageurs de Bombay paraissaient enchantés de ne plus sentir que quelques heures de chemin entre eux et la capitale de l'Égypte, entre la fatigue, l'ennui d'une pénible pérégrination et le repos et le bien-être, et toutes les aises de la vie confortable. Peu disposés à se laisser gagner par la mélancolie du désert, ils appelaient d'avance à leur aide cette gaieté de l'imagination, cette chaleur de l'esprit que verse un vin généreux en rubis ou en topazes liquides.—Ils vidaient gaiement certaine bouteille du meilleur vin, et nous entendîmes longtemps leurs

bruyantes chansons. Cette verve d'humeur, de gestes et de cris, si nouvelle pour des Bédouins, cette prouesse hardie contre la solitude elle-même, cette sorte de défi jeté au silence imposant et à l'austérité redoutable de la nature stérile, sembla électriser un moment nos Arabes, qui s'écrièrent à leur tour : « El Frangi chaïtan! el Frangi chaïtan!—les Francs sont des diables. » Leur front s'était déridé, ils se pressèrent autour de notre drogman qui avait longtemps vécu avec des Européens, et se mirent à l'interroger sur les mœurs, les usages, les coutumes de notre pays. Saïd ne demandait pas mieux que de nous faire la cour; d'une autre part, il lui aurait coûté de rester au-dessous de l'attente de ses auditeurs, sans compter qu'il n'était pas bien loin en ce moment de se croire Européen à demi; mais, Européen ou Nubien, il commença en vrai fils de l'Orient un récit fantastique et merveilleux sur la France et l'Angleterre, le gouvernement, la religion, l'armée, les arts et l'industrie. Ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas, ce qu'il avait entendu dire et ce qu'il imaginait, ce qu'il avait compris et ce qu'il n'avait pas compris, tout fut passé en revue, jusqu'à l'histoire naturelle, sa science favorite, son plus légitime orgueil depuis qu'il savait empailler des oiseaux avec assez d'adresse. Jamais l'hyperbole ne s'était si librement

donné carrière. Jamais l'improvisation n'avait triomphé avec un si plein contentement d'elle-même. Il nous semble encore voir les Arabes, suspendus de toute leur âme aux lèvres de Saïd, suivre de l'œil le moindre de ses gestes, ralentir leur pas de peur de perdre une syllabe de ce beau conte, plus beau que les contes des Mille et une Nuits; interrompre le narrateur par des exclamations fréquentes, puis se séparer avec tristesse en disant d'un air résigné : « Quel dommage que des hommes accomplissent tant de merveilles et ne soient pas musulmans! »

Quant à Saïd, il avait été magnifique jusqu'au bout. Échauffée par une température de 35° cent., son imagination ne s'était pas refroidie, et il nous regardait fièrement comme pour nous prendre à témoin de la vérité de ses récits.

Vers le milieu du jour, nous fîmes halte comme nous avions fait la veille. La chaleur était accablante. A midi, le thermomètre placé dans notre tente, à 1 mètre au-dessus du sol, indiquait 40° cent.; couché sur le sol même, il s'élevait à 60°. A deux heures, cependant, on rechargea les bagages. Notre drogman prit sa place accoutumée à la tête de la caravane, et nous continuâmes notre route. Après une marche de plusieurs lieues, toujours sur le sable brûlant, nous aperçûmes un peu au-dessus de l'horizon un point

noir dans l'azur du ciel. A mesure que nous avancions, ce point noir semblait se détacher de la voûte céleste, et, grossissant peu à peu, il nous apparut comme une masse confuse qui obstruait l'extrémité de notre route. Ce point noir, cette masse confuse, c'était le fort ou la petite citadelle d'Hadjeroud.

Arrivés au pied des murs, nos chameaux, qui sentaient le voisinage de l'eau, s'arrêtèrent d'eux-mêmes, et nous mîmes aussitôt pied à terre. Ce n'était pas l'affaire de nos guides. Leur calcul était fait. Nous devions ne nous arrêter qu'à Suez et y descendre le soir même. Leur sagesse l'avait décidé; malheureusement, notre lassitude se trouva tout à fait d'accord avec l'instinct de nos montures; nous déclarâmes que le lieu était bon et que nous voulions y passer la nuit. Grand désappointement pour les pauvres diables. La mauvaise humeur des guides en Orient se manifeste rarement par la révolte. Les nôtres essayèrent de nous dissuader par mille bonnes raisons. Il ne nous plaisait pas d'en écouter aucune. On imagina de nous effrayer avec des contes assez tristes et des histoires de voleurs assez ingénieusement improvisées; tout fut inutile. Nous avions appris à nos dépens leur argument irrésistible : « Allah kérim! — Dieu est grand! » ne cessaient de nous répéter nos gens chaque fois que nous tâchions

de les accoutumer au soin ou à la prévoyance. — « Dieu est grand! répondîmes-nous à notre tour. Si l'on nous attaque, nous nous défendrons. » Saïd finit par se résigner à dresser notre tente, et aussitôt qu'elle fut prête à nous recevoir, nous nous jetâmes sur les tapis, où nous demeurâmes jusqu'au matin, sans plus bouger ni remuer les lèvres que des statues renversées de leur base.

Le fort d'Hadjeroud, occupé par une petite garnison égyptienne, n'offre rien de remarquable. Comme dans presque toutes les citadelles turques, les murs y tombent en ruine; les ronces, les chardons, les plantes parasites s'y établissent entre les pierres et les garnissent d'un capricieux fouillis de verdure. Pas un canon sur les affûts, pas un fossé qui défende l'approche des remparts; pas un corps de garde qui annonce la moindre surveillance. Dans ce triste état, le fort d'Hadjeroud est suffisant néanmoins pour résister aux efforts des Bédouins, qui ne se hasardent jamais à attaquer les ennemis retranchés derrière des murailles.

A l'intérieur se trouve un puits de deux cent cinquante pieds de profondeur, avec de vastes bassins de pierre; l'eau qui sort du puits est saumâtre, sulfureuse et du goût le plus désagréable, mais elle s'aère dans les grands bassins, et lorsqu'elle a reçu

la rosée, elle finit par devenir suffisamment potable. Le lendemain, avant le départ, nos guides y abreuvèrent les chameaux, et nous nous acheminâmes vers Suez, dont nous n'étions plus éloignés que de deux ou trois heures. Nous avions à notre gauche la route que suivirent les Israélites fugitifs, lorsque conduits par Moïse, et emportant avec eux les os de Joseph pour se dérober à la colère de Pharaon, ils se dirigèrent vers la mer Rouge. Nul n'a oublié ce magnifique épisode de l'histoire des Hébreux. Accablées de fatigue, poursuivies de près par l'armée égyptienne, les douze tribus éclatèrent en reproches : derrière elles Pharaon irrité, autour d'elles le désert inexorable. Dans leur désespoir, elles accusèrent Moïse.

« Peut-être manquions-nous de tombeaux en Égypte, c'est pour cela que vous nous avez amenés ici, afin que ce peuple mourût dans le désert. Qu'aviez-vous affaire de nous tirer de l'Égypte?

« N'était-ce pas là ce que nous vous disions en Égypte? Retirez-vous de nous et laissez-nous servir les Égyptiens. Il valait mieux pour nous les servir que de mourir dans le désert. »

Et Moïse dit au peuple : « Ne craignez rien, ayez patience, et considérez les merveilles que va faire aujourd'hui le Seigneur. Les Égyptiens, que vous voyez

maintenant, vous ne les verrez plus jusqu'aux siècles des siècles.

« Le Seigneur combattra pour vous et vous ne pousserez pas un cri. »

« Et Moïse ayant étendu sa main sur les eaux, le Seigneur les retira. Un vent violent et embrasé souffla toute la nuit, dessécha la mer, et la mer fut divisée.

« Et les fils d'Israël entrèrent au milieu de la mer mise à sec; ils avaient l'eau comme une muraille à droite et à gauche.

« Les Égyptiens qui les poursuivaient entrèrent sur leurs pas, toute la cavalerie de Pharaon, ses chariots et leurs conducteurs, au milieu de la mer.

« Et Dieu dit à Moïse : « Étends ta main sur la mer, afin que les eaux retombent sur les Égyptiens, sur les chariots et leurs cavaliers. »

« Et lorsque Moïse eut étendu la main au-dessus de la mer, elle revint dès le point du jour en son premier état. Les eaux se jetèrent au-devant des Égyptiens qui s'enfuyaient, et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots.

« Et les eaux retombèrent, elles couvrirent les chariots, les cavaliers de toute l'armée de Pharaon qui étaient entrés dans la mer à la poursuite des Hébreux, et pas un seul n'échappa. »

On devine aisément la grandeur nouvelle que prend ce beau récit lorsqu'on le repasse dans sa pensée en présence des lieux mêmes, de cette mer, impérissable auteur et impérissable témoin. Le lieu précis du passage des Israélites a été longtemps un point contesté entre les critiques; mais il vient d'être fixé avec une autorité irrécusable par les derniers travaux du savant M. Fresnel, consul à Djeddah, et de M. Linant, inspecteur général des ponts et chaussées en Égypte.

Les Israélites passèrent la mer Rouge à quelques lieues au nord-ouest de Suez, dans un endroit recouvert aujourd'hui de sable, de coquillages et de débris marins, qui était alors le lit même des eaux, ainsi que nous le démontrerons dans les deux chapitres suivants.

Il ne nous appartient pas de discuter le texte des Écritures. Que d'autres choisissent entre le témoignage de Moïse et celui des prêtres de Memphis, dont Artapane nous a transmis le doute; que les théologiens se divisent sur la question du trajet, si le peuple hébreu a passé le long de la mer ou s'il a traversé d'une rive à l'autre. Dom Calmet a exposé, dans une savante et sincère dissertation, les opinions contraires. Pour nous, nous n'avons pas mission de rechercher ici la manifestation directe de la droite

de Dieu, ou l'œuvre de la sagesse humaine déguisée sous le voile merveilleux de la poésie. Nous dirons seulement ce que nous avons vu. Aujourd'hui encore, près de Suez, tous les jours la mer devient guéable au moment du reflux. Le 28 décembre 1798, Bonaparte, on s'en souvient, voulut tenter le passage; il traversa en effet, mais il avait mal choisi le moment; la marée qui remontait faillit l'engloutir; le futur empereur ne dut son salut qu'au sang-froid de son guide. Un quart d'heure de retard, et la mort d'un seul homme faisait au monde d'autres destinées.

En dépit de ces réflexions, le besoin de mettre enfin pied à terre, le désir de boire un peu d'eau potable, stimulait assez énergiquement notre marche. Nous mîmes nos dromadaires au galop, et deux heures ne s'étaient pas écoulées que nous aperçûmes les minarets de Suez se détachant sur l'azur de la mer. A neuf heures et demie, nous fîmes notre entrée dans la ville par la grande porte du côté du désert. Commençons par témoigner toute notre gratitude à M. Costa, agent consulaire de France. Notre premier soin fut de lui rendre visite. Il nous accueillit avec la plus gracieuse cordialité, et son influence nous vint heureusement en aide dans nos excursions aventureuses.

Rien ne délasse comme la possibilité de prendre du repos. A peine nous fûmes-nous couchés sur nos tapis, que nous nous relevâmes éveillés par le démon inquiet du voyageur, et nous voici parcourant déjà la ville afin d'en reconnaître la topographie.

Suez est située sur la rive occidentale du golfe arabique par 29° 58' 57" de latitude nord, et 38° 15' 75" de longitude à l'est du méridien de Paris. Cité qui fut opulente, elle n'a plus rien conservé de son importance première. La population se compose d'Arabes, de Cophtes, de Turcs, d'Arméniens; et quel petit nombre, un peu plus de douze cents, un peu moins de quinze cents habitants! Quelques mosquées, une petite église grecque, quatre ou cinq oquels qui couvrent de leur ombre des masures en ruine, voilà en arrivant ce qui attire l'attention de l'étranger. Des rues étroites et sales, des quais incommodes, autour de la ville le désert pour faubourg, le désert pour campagne, partout des marchés pauvres et mal approvisionnés. Dans cette plaine sablonneuse, on ne connaît pas le luxe des jardins, on ne voit pas un arbre, pas même une fontaine où l'on puisse se désaltérer durant les chaleurs accablantes du jour. Les habitants ne boivent d'autre eau qu'une eau saumâtre, encore sont-ils obligés de l'aller prendre à plusieurs lieues de l'autre côté du golfe. Aussi la vend-

on une piastre l'outre (l'outre contient vingt-cinq à trente litres), et dans les grandes sécheresses le prix va quelquefois à neuf ou dix piastres, c'est-à-dire quarante ou cinquante sous.

La Fontaine de Moïse (*Aïoun Mousa*), que l'on trouve sur la côte d'Asie, à trois lieues sud-est de Suez, est plus abondante et plus renommée. Cette fontaine reste le monument d'une station du peuple hébreu dans le désert. C'est là que s'arrêtèrent les Israélites après avoir passé la mer Rouge; c'est là qu'ils entonnèrent le sublime cantique :

« Chantons les louanges du Seigneur, car il s'est révélé dans toute sa gloire, il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

La Fontaine de Moïse consiste en une quinzaine de monticules coniques, percés suivant leur axe et formant en quelque sorte autant de puits artésiens. L'eau qui s'échappe du monticule s'y creuse de petites rigoles sur la surface extérieure, descend ainsi vers la plage, et entretient autour de la fontaine une végétation toute riante, oasis d'arbustes et de palmiers, dont la verdure repose délicieusement le regard au milieu de la stérilité qui l'environne.

De toutes ces sources la plus haute domine la plus basse d'environ quinze pieds, et celle-ci se trouve

située à dix-neuf ou vingt pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quelques-unes de ces sources détrempent leurs abords et s'entourent d'un marécage; d'autres sont ensablées, deux ou trois n'ont pas d'écoulement. Arrivée dans l'intérieur des monticules à la hauteur du réservoir qui les alimente, l'eau a perdu toute sa force ascendante et s'y tient en équilibre.

La température de ces sources varie de 15 à 20 degrés centigrades; les plus froides seulement donnent une eau potable.

Non loin de là se voient les ruines d'un grand établissement d'aiguade, que les Vénitiens construisirent dans le moyen âge, lorsqu'après la découverte du cap de Bonne-Espérance, ces maîtres de la mer furent contraints à en défendre le sceptre contre les Portugais. Comme nous parcourions le rivage, nous découvrîmes deux aqueducs dont il est facile encore de suivre les traces sous les sables qui en couvrent les vestiges. L'un de ces aqueducs était destiné à réunir par de petits canaux souterrains l'eau des sources qu'il conduisait dans un grand bassin central fait de maçonnerie; l'autre, au contraire, à reprendre les eaux et à les amener du bassin vers la plage pour les apporter aux vaisseaux qui venaient s'y approvisionner. Avec peu d'argent, peu de travail,

on rétablirait cette ancienne aiguade, et l'on rendrait la vie au port de Suez. Sur une côte aride, où la goutte d'eau potable a presque le prix de l'or, rien n'est plus urgent que la restauration d'une fontaine qui pourrait fournir l'eau nécessaire à tous les besoins d'une navigation active et d'un commerce considérable.

Dans l'état actuel des choses, le commerce languit et meurt à Suez. Le monopole, les prohibitions, les restrictions de toute sorte lui ont porté un coup funeste.

On pourra juger de sa situation d'après la liste des différents articles, tant d'importation que d'exportation, sur lesquels roule tout le trafic. Nous transcrivons cette liste telle que nous l'ont donnée plusieurs négociants du pays. Ajoutons que les marchandises monopolisées par le pacha n'y sont pas énoncées.

EXPORTATION :

Toiles de coton.	35,000 fr.
Percales diverses.	120,000
Mousselines anglaises.	100,000
Papier blanc et gris.	100,000
Quincaillerie.	110,000
Mastic de la Grèce.	60,000
Kohll anglais.	60,000
Coraux de pêcherie.	100,000
Faux corail.	30,000
Verroteries.	120,000
Safran	20,000
Soufre en bâtons.	10,000
Mohebb (graine d'Asie Mineure).	60,000
Total. . .	1,240,000

Le commerce d'importation, surtout depuis que le vice-roi d'Égypte s'est réservé le monopole du café, est encore moins considérable. Voici en quoi il consiste :

Gomme arabique.	400,000 fr.
Épiceries diverses.	330,000
Encens.	100,000
Tombac.	30,000
Tissus de l'Inde.	300,000
Diverses étoffes de coton.	21,000
Noir de cacao.	10,000
Bois d'aloès, myrrhe, encens et parfumeries diverses.	60,000
Esclaves.	30,000
TOTAL. . .	1,280,000

Ce commerce est exploité par cent vingt ou cent quarante barques de cent à deux cents tonneaux. De ces barques, vingt cinq appartiennent au pacha, quarante aux négociants de la ville, le reste aux armateurs de Djeddah, d'Iambo ou de Cosseïre.

A Suez, comme dans tous les ports du golfe Arabique, les importations sont soumises à un droit de 10 0/0. Les exportations, au contraire, ne sont frappées d'aucun droit. Il semblerait que cette franchise dût attirer à Suez un grand nombre de barques; malheureusement, ce résultat naturel se trouve pa-

ralysé par de mauvais règlements, imaginés comme à dessein pour décourager le commerce. Ainsi toutes les barques arabes mouillées dans le port de Suez peuvent être requises en cas de besoin pour le service du vice-roi. Le vice-roi leur accorde, il est vrai, une indemnité, mais l'indemnité, qu'il a taxée lui-même, est toujours inférieure au prix du nolis habituel. Toutes les barques sont encore assujetties aux formalités d'une police gênante. Toutes le sont au *dam*, c'est-à-dire à un tour de partance qui leur fait perdre un temps précieux et entraîne les équipages à des dépenses considérables. Ajoutez à cela que l'importation du café est interdite; que certains articles, le plomb, par exemple, ne sauraient être exportés; que dans aucun cas, et à moins d'une faveur spéciale, rarement accordée, les vaisseaux étrangers ne sont autorisés à faire un chargement, et vous aurez un aperçu du régime exceptionnel qui pèse sur les ports égyptiens de la mer Rouge.

Ces restrictions, peut-être uniques au monde, font sans doute de la mer Rouge un véritable lac égyptien, mais elles ont en même temps les conséquences les plus fâcheuses : elles resserrent l'étendue des relations commerciales de l'Égypte, et mettent des entraves au développement de la marine marchande dans le golfe Arabique.

Mohammed-Ali ferait bien d'amender lui-même le régime de ses ports, d'en mettre les règlements d'accord avec ses intérêts, d'accord avec les usages maritimes qui ont prévalu parmi les nations européennes. Cette réforme est attendue. Jusqu'au jour où elle sera proclamée, la fortune de Suez ira s'appauvrissant. Mais il ne suffira pas de ces modifications de douane et de police. Il est d'autres améliorations, également nécessaires, plus urgentes encore peut-être. Depuis longtemps les navires n'arrivent plus à la ville même. Les atterrages trop peu profonds les forcent à s'arrêter en rade à une lieue vers le sud, de sorte que, pour les charger ou pour les décharger, il faut avoir recours à des alléges. Un commerce opulent ne saurait s'accommoder de cette gêne, qui l'expose à des dangers sans nombre; il importe que le chenal de Suez soit creusé au plus vite possible et que l'on travaille à désensabler le port.

On ferait bien de profiter de cet inconvénient pour élever une autre ville sur la rade même. Par là tous les avantages se trouveraient réunis : sûreté de mouillage, économie de temps dans le chargement et le déchargement des navires, proximité de la Fontaine de Moïse; avantage enfin d'avoir un grand port situé presque en face de la vallée de l'Égarement,

qui offre une communication naturelle entre la capitale de l'Égypte et les côtes de la mer Rouge; il faudrait d'ailleurs que la rade fût fortifiée avec soin, que son entrée fût défendue par de bonnes batteries, qu'elle fût purgée des roches à fleur d'eau qu'on y voit, abritée contre les vents du sud-est, qui soufflent quelquefois avec impétuosité dans la mer Rouge; il faudrait en dernier lieu que d'habiles ingénieurs fussent chargés de reconnaître sur la côte les points rapprochés qui peuvent être appropriés au mouillage, de les indiquer et de les préparer convenablement à recevoir les navires.

Ces travaux poussés à fin, aussitôt que le nouveau port offrira toutes les ressources nécessaires au besoin de la navigation, si l'esprit aveugle du monopole ne s'applique pas à reprendre ce qui aura été donné, si la communication s'établit entre les deux mers à l'aide d'un canal direct et accessible à tous les navires, on peut assurer que la ville de Suez changera complétement de face. Des négociants de toutes les nations y établiront leur résidence. Elle verra passer sous ses murs des milliers de vaisseaux chargés des produits les plus précieux de l'Asie et de l'Europe, et dans peu de temps elle acquerra l'importance considérable que lui promet sa position merveilleuse au milieu de l'ancien monde, entre la

Méditerranée et la mer Rouge, devenue depuis quelques années la grande route des Indes.

Mais il est temps de jeter un coup d'œil sur la vallée de cette mer.

SOMMAIRE.

Mer Rouge, sa largeur moyenne, sa navigation dans l'antiquité. — Hauteur des montagnes qui circonscrivent le bassin de cette mer; leur composition. — Description des côtes du Golfe, leur aspect, les sources minérales qu'on y trouve. — Dépôts récents de coquilles et madrépores le long du Golfe; étendue de ces dépôts. — Iles de la mer. — Description de la solfatare de Djebel-Doukhan. — Énumération des groupes d'origine volcanique. — Aspect, forme des îles qui les composent. — Constitution des principales îles de la mer Rouge. — Coquilles et madrépores qu'on y voit. — Hauteur de quelques uns de ces dépôts. — Profondeur et composition du fond de la mer.

CHAPITRE V.

Resserrée entre l'Arabie et la côte d'Afrique, la mer Rouge (*Arabicus sinus*) s'étend du nord-ouest au sud-est depuis le 30° jusqu'au 12° 30' de latitude nord. Sa longueur est de cinq cent trente-sept lieues, et sa largeur moyenne de vingt à vingt et une lieues. La fortune de cette mer durant les temps anciens n'a pas été sans grandeur et sans éclat. En dehors même des souvenirs bibliques, en dehors des traditions miraculeuses qui s'y rattachent, elle fut le siége d'un grand mouvement maritime et commercial. On sait avec quel faste la reine de Saba, allant visiter Salomon, parcourut ces rivages, et quels riches présents encombraient les vaisseaux de l'opulente souveraine. A cette épo-

que Assiongaber servit de point de départ à divers périples qui eurent pour objet d'explorer tantôt les côtes de l'Afrique, tantôt les bords du Gange et le grand archipel Indien. Plus tard ce mouvement de navigation ne se ralentit pas. Les flottes des Grecs, des Romains, des Portugais et des Turcs sillonnèrent la mer Rouge dans toutes les directions, et, pour en faire disparaître leurs voiles, il fallut que Vasco de Gama doublant le cap des Tempêtes ouvrît aux flottes marchandes la route maritime de l'Inde.

La vallée qui renferme les eaux de ce golfe célèbre offre un champ immense aux recherches de la science. Elle est formée par une ceinture de montagnes pittoresques dont les dernières ramifications vers le nord, hautes seulement de dix à douze mètres, contournent les lacs Amers et séparent la mer Méditerranée du golfe de Suez. Quoique peu élevées en Égypte, ces montagnes dans l'Arabie, la Nubie et l'Abyssinie se dressent souvent à une hauteur considérable. Ainsi sur la côte occidentale du golfe,

Le mont Elba s'élève à.	2,090 mètres.
Le Tarenta, à.	2,343
Le Sinaï (côte orientale), à.	2,285
Le mont Horeb, à.	2,619
Le pic de Mohila, à.	2,700

Et les monts Réma et Sober dans l'Yémen, sur les-

quels il gèle presque continuellement, paraissent dépasser les autres sommets.

Dans la région supérieure depuis Suez jusqu'à Hamam-Pharaon, les deux chaînes qui bordent le golfe se composent en général de grès, de calcaires compactes et de gypse.

De Hamam-Pharaon jusqu'à Raz-Mohamed, elles changent de nature. Leur charpente est formée de syénite, de granite, de gneiss ou de porphyre, mais ces roches ne se rencontrent jamais près du rivage de la mer, ou du moins il est rare qu'elles s'y montrent à nu.

Dans quelques endroits, à Cheroum, à Raz-Abou-Soar, par exemple, elles sont recouvertes par des masses de calcaire en désagrégation, contenant un grand nombre de fossiles; et dans d'autres, elles sont séparées du littoral par des collines de grès, de marne ou de gypse. On voit le grès à trois lieues au nord-ouest de Tor, la marne au sud-ouest de Saleka sur le chemin de Noëbe au couvent de Sainte-Catherine, et le gypse au cap Ghimjé, où il se trouve mêlé à de gros morceaux de soufre, que l'on dit avoir été exploités dans les temps anciens.

Nulle part du reste, dans cette contrée, nous n'avons aperçu ni cratères, ni laves, ni cendres, ni indices récents d'éruptions volcaniques.

Depuis le golfe de l'Akhaba jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, les montagnes qui forment la ceinture du golfe ont à peine été explorées. Elles se composent en général de roches appartenant aux terrains primitifs et volcaniques : les premières prédominent dans la région supérieure, les autres au contraire sont celles que l'on rencontre le plus souvent dans la région inférieure.

Sur la côte du Hedjaz on voit le porphyre, la syénite, le granite et le gneiss dans plusieurs points de la chaîne arabique, entre Mohïla et Magna. Ces roches constituent des masses énormes contre lesquelles s'appuient dans le voisinage de la mer des dépôts récents de coquilles et de madrépores, qui semblent avoir été soulevés par des révolutions récentes. Plus au sud ces mêmes roches reparaissent à Doumagah dans les environs d'El Ouïch, aux défilés d'Iambo, et se retrouvent dans le Hedjaz à des hauteurs considérables au-dessus du niveau de la mer. Cette circonstance nous donnerait à penser qu'elles constituent le sol de cette vaste province; mais là-dessus les renseignements précis nous manquent, et nous ne pouvons émettre que de simples conjectures. Quoi qu'il en soit, dans cette partie de l'Arabie, les trachytes et les basaltes ont considérablement modifié le relief du terrain. Au sud de Djeddah leurs

mamelons pittoresques couronnent de distance en distance les plateaux et les sommets des montagnes; plus on avance vers le sud, plus ils jouent un rôle important; et lorsqu'on arrive vers l'Yemen, on les trouve formant presqu'en entier la partie élevée du sol. Par suite de cette formation, les montagnes qui bordent la mer depuis Hali jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb prennent un aspect tout particulier. Vues de la mer, elles offrent une masse confuse sans stratification régulière affectant des formes pittoresques et hardies, tantôt celles d'un dôme, d'une tour, tantôt celles d'un prisme, d'une pyramide ou d'une immense colonnade. Leur surface est couverte de rugosités, leurs pentes tombent en quelque sorte à pic, et leurs flancs déchirés enserrent des vallées escarpées au fond desquelles coulent des ruisseaux limpides qui répandent partout sur leur passage l'abondance et la vie.

Les montagnes de la côte opposée présentent également tous les accidents des grandes chaînes. La nature des roches qui les composent varie selon les points sur lesquels on les traverse. Dans la direction de Messawah à Dixah elles sont formées, nous le dirons en donnant la description géologique de l'Abyssinie, elles sont formées de granite, de syénite, de pegmatite, de protogine, de talcschistes et de gneiss

dirigés du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire parallèlement à la côte. Le granite, que l'on rencontre en blocs énormes au pied du Tarenta et dans plusieurs districts du Tigré, constitue la plus grande partie des montagnes qui séparent la mer Rouge de la vallée du Nil. Toutefois, d'autres roches entrent aussi dans la composition de cette chaîne. Entre Keneh et Cosseïre, elle présente de l'est à l'ouest trois lieues de gypse ou de calcaire compacte, douze lieues de schistes appartenant en général aux terrains primitifs, six lieues de brèches et de poudingues quartzeux, au milieu desquels nous avons reconnu de grandes masses de granite, et cinq lieues de grès calcaires et quartzeux, dont les détritus couvrent le fond de la vallée qui mène au Nil.

Les brèches et les poudingues que l'on trouve à peu près à moitié chemin sont les roches que plusieurs voyageurs ont désignées sous le nom de marbre rouge, jaune, et de porphyres mous; elles établissent le passage du grès au gneiss, et paraissent n'avoir été dans l'origine que des grès, modifiés plus tard au contact des masses granitiques qu'elles renferment.

Ici, comme dans le Tigré, le granite compose le sol inférieur de l'Égypte. Au-dessus de Keneh, il se montre fréquemment à la surface du sol, barre sur

plusieurs points le lit du Nil, et oppose de grands obstacles à la navigation. A quinze lieues à l'est de Keneh, il reparaît au milieu des poudingues et des schistes qu'il a traversés, et près de la mer on le retrouve encore parmi les calcaires, dont il a renversé les couches en leur faisant subir une inclinaison du nord au sud.

Outre les roches que nous venons d'énumérer, les montagnes de la côte occidentale offrent souvent à leur base et sur leurs sommets des diorites, des trachytes, des basaltes, et même des roches appartenant à des éruptions volcaniques récentes. Bruce se rendant de Keneh à Cosseïre, comme il approchait de la mer, traversa des montagnes de couleur noire, calcinées, hérissées de roches semblables aux pierres que l'on trouve sur le Vésuve; mais sur les flancs du Vésuve, observe ce voyageur, croissent des arbres et des plantes, au lieu que ces montagnes sont entièrement stériles et ne portent aucune espèce de végétation.

Le long de la côte, dans les environs de Raz-Cherayir, de Raz-Billoul, de Djebel-Abou-Loulou, de Djebel-Sidjean et dans plusieurs lieux encore au delà du détroit de Bab-el-Mandeb, le terrain offre partout des traces de l'action des feux souterrains. Il en est de même de tout le pays des Adels, de l'océan Indien

au Choa sur une étendue de plus de cent trente lieues.

Dans tout cet espace, la couleur des montagnes, la nature des roches, l'absence presque complète de végétation et la disposition du sol rappellent les terrains volcaniques de l'Italie. Près d'Alaxitane, de Gadgadé et de Nahellé, par exemple, on voit s'élever au milieu de laves vitrifiées plusieurs cônes de soulèvement de douze à treize mètres de hauteur, qui sont la représentation fidèle des bouches par lesquelles se déversent les laves sur les volcans en éruption. « Nulle part dans le monde, dit M. Rochet, qui nous donne la description de cette curieuse contrée, on ne voit autant de cratères éteints, autant de laves répandues à la surface du sol. Aucune eau fécondante ne parcourt les replis de cette terre, ravagée par les feux souterrains et embrasée par le soleil des tropiques. . . . .

« Il n'y a ici qu'une médiocrité uniforme, presque toujours des collines aux pentes abruptes, aux longues croupes parsemées de petits cônes, bouches éteintes de volcans d'où ont coulé d'immenses fleuves de lave. »

Sur la côte d'Afrique, les contre-forts des montagnes dont nous venons de donner un aperçu général s'écartent peu du rivage ; souvent même ils se

terminent à pic au bord de la mer, ainsi qu'on le voit à une lieue de Messawah.

De l'autre côté de la mer les choses se passent autrement. Presque partout les montagnes s'éloignent du rivage et laissent alors, entre elles et le bord du golfe Arabique, une bande de terrain d'environ huit à dix lieues de largeur moyenne, appelée Tehama, et plus particulièrement *Khabt*, dans les parties désertes, incultes et salées.

C'est une plaine basse, peu accidentée, humide et sablonneuse, composée de gravier, d'alluvions, de coquilles et de roches madréporiques. Les chaleurs accablantes qui brûlent le pays pendant neuf mois de l'année, les fièvres continuelles qui le disputent à l'homme, comme aussi le fanatisme musulman, ont empêché jusqu'ici les Européens de fonder des établissements maritimes sur cette côte. Néanmoins de distance en distance on rencontre des villages assez bien bâtis et des villes dont on sait les noms. Telles sont dans l'intérieur des terres Abou-Arisch, Beit-el-Fakih, l'ancienne capitale du Tehama, et sur le bord de la mer Djeddah, Loheïa, Hodeïda et Moka, les ports les plus importants de l'Arabie.

A cause de la proximité des montagnes, les grandes rivières manquent le long de la côte. On n'y voit que des ruisseaux ou des torrents peu considérables, et,

chose remarquable! ces torrents et ces ruisseaux s'engouffrent presque tous dans la terre, à peu de distance des montagnes où ils prennent leurs sources. A notre connaissance, le torrent de Hali est le seul qui porte toute l'année jusqu'à la mer le tribut de ses eaux.

Le même phénomène se produit sur la côte occidentale; aussi, tout le long du golfe Arabique sent-on la disette d'eau douce. De Suez à Moka, sur une étendue de plus de cinq cents lieues, il est rare de trouver près du rivage de la mer une source désaltérante; rien que des sources saumâtres, une eau dont le goût rappelle habituellement le goût du lait salé et à laquelle on s'accoutume très-difficilement. Pour remédier à cet inconvénient, les habitants ont creusé des citernes dans la roche madréporique, où ils dirigent durant la mauvaise saison les averses pluviales. Cette ressource suffit d'ordinaire; mais lorsque l'hiver est resté sec, les citernes se tarissent. Il faut aller fort loin chercher l'eau dans les montagnes, et le prix en devient exorbitant.

Pendant le mois d'avril 1839, on vendait à Iambo:

20 piastres ou 5 livres une outre (25 litres) d'eau douce.

18 piastres une eau légèrement saumâtre, et 5 piastres une eau entièrement corrompue.

Par une triste compensation, si sur les côtes du golfe Arabique les sources potables sont fort rares, il est peu de pays au monde, au contraire, qui offrent autant de sources thermales. Nous avons déjà parlé, dans le chapitre précédent, de la fontaine de Moïse (*Aïoun Mousa*) près de Suez, dont la température a de 16° à 20° centigrades; il faut ajouter encore les sources sulfureuses de Hamam-Pharaon sur le rivage de la mer, de Hadjar-el-Ma près de Tor, de Ezzerka, de Souk-el-Saffra, de Rabegh, de Khales dans les montagnes qui bordent la mer; plus au sud, à cinq heures au nord-ouest de Lith, les eaux minérales de Saffra, auxquelles les Arabes attribuent des propriétés bienfaisantes; puis, sur la côte occidentale, le torrent d'eau chaude que le père Sicard a rencontré dans ses courses par 29° 30′ de latitude nord; la fontaine d'huile de pétrole de Djebel-Zeit (montagne de l'huile), qu'exploitaient les anciens; la source thermale de Aylet, à cinq lieues à l'ouest de Messawah, et enfin toutes celles que les voyageurs ont signalées dans le pays des Adels, à Amoïssa, à Kilalou, à Haoullé et dans plusieurs autres localités. Le nombre total de ces sources est d'environ 40 à 45. Plusieurs sont situées au pied de montagnes d'origine volcanique, d'autres auprès de collines d'un calcaire très-récent, presque toutes dans une contrée

aride, désolée et souvent fort accidentée. Quelques-unes empruntent leur température à des couches profondes de la terre et attestent par là de longues fissures dans l'écorce du globe. Celles de Haoullé, par exemple, accusent, dit-on, une température de 80° Réaumur.

Il serait intéressant qu'on pût joindre, à cette observation de la température des sources de Haoullé, une analyse exacte de leurs eaux. La science acquerrait par là des faits certains, et les comparant plus tard à d'autres faits analogues, elle en tirerait des inductions précieuses pour arriver à résoudre le problème si intéressant du refroidissement de la terre.

Est-il besoin de dire que le manque de ruisseaux, la pénurie des eaux rafraîchissantes, jointes à la nature sablonneuse du sol, ont fait des bords de la mer Rouge une plage inculte, dont l'aspect diffère peu de celui des déserts de l'Égypte et de l'Arabie. Quelques points cependant font exception à cette remarque générale : ce sont, sur la côte occidentale, les environs de Moucoullou, et sur la côte d'Arabie ceux de Tor, de Aïnounah, d'Iambo-el-Nakel, de Zebid, de Beit-el-Fakih, d'Osseb et de Hès. Dans la plupart de ces districts, on rencontre des puits, des canaux servant à l'irrigation des terres et des champs assez bien

cultivés, où l'on récolte le sésame, l'indigo, la garance, le coton, différentes espèces de sorgho appartenant au genre *sorghum vulgare*, des espèces de maïs, le dougn (*panicum spicatum*), le jujubier, l'oignon, et plusieurs autres plantes aussi utiles à l'industrie qu'à l'économie domestique.

Indiquons une circonstance qu'il importe de ne pas omettre. Sur toute l'étendue de cette côte, on trouve, de distance en distance, des débris organiques qui ont la plus grande analogie avec les dépouilles des animaux que nourrit le golfe Arabique. Dans quelques localités, ces débris sont dispersés à la surface du sol; dans d'autres, au contraire, ils constituent des dépôts souvent assez considérables qui longent le rivage.

Au bord des lacs amers, dont nous ferons plus tard une description détaillée, ils forment des laisses semblables en tout point à celles que les flots déposent sur la plage avec la marée haute. On les reconnaît à un amas de sables, de cailloux roulés, de coquilles qui marquent l'ancien niveau des eaux.

Au sud de ces lacs, le désert jusqu'à Suez offre des encroûtements salins, des fragments de madrépores et des débris de coquilles marines. A la hauteur du monument persépolitain, les coquilles sont si nombreuses, qu'en les apercevant nous avons cru

voir devant nous un bras de mer desséché par l'évaporation des eaux.

De Suez à Raz-Mohammed, la côte orientale est remplie de débris semblables. Il y en a principalement dans les environs de Aïoun-Mousa, sur les collines que l'on voit à deux lieues et demie au sud-est de Hamam-Pharaon, et sur celles qui près de Tor bordent le rivage de la mer jusqu'à Hadjar-el-Ma. Ces collines ont environ 300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Près de Tor elles sont formées en grande partie de madrépores et de coquilles pétrifiées, qui ne diffèrent en rien de celles que l'on trouve sur le littoral[1].

Ce qui s'observe sur les côtes de l'Arabie Pétrée s'observe également sur les côtes du Hedjaz. Le promontoire de Raz-Furtuk est composé d'alluvions et de roches madréporiques; mais ces roches, chose remarquable! ne forment qu'un seul bloc avec celles que l'on voit dans la mer à l'extrémité du cap. De ce point à l'île de Namahn, par 27° 41′ de latitude nord, la côte offre un aspect particulier; elle est découpée

[1] Le terrain uni qui s'étend au nord-est de Tor jusqu'au pied des coteaux de Hadjar-el-Ma, sur une longueur d'une lieue, est peu élevé. Cette chaîne de collines, dont la hauteur est de 300 pieds, se compose de couches parallèles de calcaire corallin. Les nombreuses coquilles pétrifiées qu'elles contiennent offrent les mêmes espèces qui vivent encore aujourd'hui dans la mer voisine. (Rüppel. *Voyage en Abyssinie*.)

profondément et d'un accès très-difficile. De distance en distance on y trouve des baies naturelles bordées de blocs de corail, qui s'élèvent jusqu'à 80 pieds au-dessus de la mer, et sont de même nature que les îles voisines. Au-dessous de Namahn jusqu'à El-Ouïch, on retrouve presque partout le même caractère; seulement le phénomène que nous signalons se représente souvent sur une échelle beaucoup plus grande. A El-Ouïch même, les bords de la mer sont formés d'encroûtements très-modernes composés en grande partie d'argile calcaire, de fragments de coraux et de coquilles fossiles dont les analogues vivent encore dans le golfe Arabique. La hauteur de ces encroûtements est de 40 à 50 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ils sont couronnés par une plaine immense remplie de gravier, de sel marin et de cailloux roulés, qu'on dirait avoir été submergée par les eaux du golfe Arabique.

Au sud-est de Djebel-Hassani toute la plage, dans une étendue de plusieurs kilomètres, est jonchée de bancs de madrépores coupés par des lagunes d'eau salée. Ces rescifs de corail se relient sur plusieurs points avec ceux qui sont dans la mer, et bordent le rivage de distance en distance jusqu'à la hauteur de Rabah. Ils se montrent principalement aux environs d'Iambo, à Cherm-Bureykah, à Raz-Abiad, à Raz-

Duleïdelah, et dans plusieurs endroits au sud de cette dernière localité. « La côte occidentale, observe M. Prax en décrivant ces parages, empiète de plus en plus sur le bassin de la mer Rouge, et l'on remarque des montagnes ou de grandes plaines qui autrefois étaient couvertes par les flots. La mer s'est retirée, et des montagnes, qui avaient été le produit et les cellules d'innombrables animaux, forment maintenant la demeure des hommes. Tout autorise à présumer que le terrain sur lequel est assis Iambo-el-Bahar ou Iambo de Mer était primitivement un rescif qui a fini par se réunir à la terre ferme [1]. »

La ville de Djeddah, plus au sud, est bâtie en pente sur un terrain qui semble également avoir été couvert par les eaux de la mer. Dans les environs s'élèvent des collines appartenant à l'époque actuelle, où l'on trouve une grande quantité de fragments de corail et de coquilles marines. Niebuhr examina de très-près ces dépôts et resta convaincu que les madrépores dont ils sont formés ne diffèrent en rien des autres polypiers pierreux du golfe. Il suffit de les voir, dit ce voyageur, et de les comparer à ceux que l'on trouve en si grand nombre près de cette côte et même dans le port de Djeddah, pour conclure né-

[1] *Bulletin de la Société de géographie*, p. 15, 1841. *Un voyage de Suez à Médine*, par M. Prax.

cessairement que dans cet endroit les eaux de la mer se sont lentement retirées.

Entre Djeddah et Hali, près des limites septentrionales de l'Yemen, peu de sujets d'observations. Raz-el-Askar et Hali sont les seuls points où nous ayons vu des débris marins; mais plus au sud, près du détroit de Bab-el-Mandeb, ils reparaissent en grand nombre. Dans cette partie de l'Arabie, on les rencontre non-seulement à la surface du sol, mais même à l'intérieur de la terre jusqu'à une assez grande profondeur. Il est facile de s'en assurer par l'inspection des déblais provenant d'un puits creusé à Moka pour le service de la factorerie anglaise vers la fin du siècle dernier [1].

ORDRE.	NATURE DES COUCHES.	ÉPAISSEUR.
1	Gravois.	8 pieds.
2	Argile.	2 »
3	Vase de mer et varèches.	1 »
4	Madrépores et coquilles brisées.	6 »
5	Sable de mer et coquillages.	11 »

A la troisième couche, l'eau fut trouvée méphitique et malsaine. Elle devint moins saumâtre à mesure que l'on creusa, et à la fin 100 livres d'eau ne donnèrent plus qu'une livre de sel. D'après cela, il est évident qu'à Moka, le Tehama, jusqu'à la pro-

[1] *Voyage sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte*, par le vicomte George Valentia, tome III, p. 139.

fondeur de 28 pieds, est composé de productions marines. Il en est de même du reste de la côte jusqu'à l'entrée de la mer des Indes.

Cette circonstance fit penser à lord Valentia que le Tehama avait dû être formé par les atterrissements du golfe. Après Valentia, Salt s'est empressé d'adopter cette opinion, et depuis elle a été répétée par un grand nombre de voyageurs. Nous ferons voir dans le chapitre suivant qu'elle est entièrement dénuée de fondement.

Si, après avoir examiné la côte d'Asie, nous passons à la côte d'Afrique; nous trouvons encore ici la répétition du même phénomène.

A deux lieues, au sud de Suez, le sol ne présente qu'une plaine ondoyante remplie de sel marin, de cailloux roulés, de fragments de coquilles et autres débris organiques du golfe. A trois quarts de lieue à l'ouest de la ville, le célèbre Niebuhr remarqua un fait encore plus caractéristique : il vit un amas de coquillages vivants sur un rocher couvert d'eau à la marée haute, et des coquilles vides de la même espèce dans un autre rocher du rivage, déjà trop élevé pour que les eaux du golfe pussent y atteindre. En face de Tor et de Raz-Mohammed, des phénomènes différents attirent l'attention des voyageurs. Dans cet endroit, toute la côte d'Égypte est couverte de roches ma-

dréporiques identiques avec celles des îles voisines, et qui s'étendent souvent à trois quarts de lieue du bord de la mer. Dans les environs de Cosseïre, au contraire, les roches de corail se trouvent rarement éloignées du golfe. Habituellement elles bordent de très-près le rivage et forment des escarpements de 30 à 40 pieds de hauteur. A Cosseïre même, on remarque un banc de madrépores qui abrite le port du côté du nord, et forme une barre découverte à marée basse. La hauteur de cette barre s'augmente tous les jours et s'accroît de l'accumulation des produits solides des polypiers auxquels elle doit son existence.

Les escarpements de madrépores que l'on voit sur ce point de la côte d'Égypte s'observent également à Djezir-el-Raz, à Sawakin, à Messawah, à Amphila, à Ayd, à Raz-Rackhama et dans plusieurs autres endroits. A Messawah, où nous sommes restés près de trois semaines, nous avons pu nous convaincre, par des observations réitérées, que les roches de corail forment partout le fond de la lisière de terrain qui s'étend le long de la mer. Dans la direction de Moucoullou, elles s'étendent jusqu'à trois quarts de lieue du rivage. Plus d'une fois il nous est arrivé de les comparer avec celles qui se forment journellement dans les eaux du golfe, et jamais nous n'avons reconnu la moindre différence.

On le voit donc, la côte occidentale comme la côte orientale de la mer Rouge est formée d'un terrain très-moderne, composé de gravier, de sable, de cailloux et de débris organiques, détritus nés des eaux, abandonnés par les eaux. Ce terrain occupe une longueur de plus de 400 lieues. Il s'étend presque sans interruption de Suez à l'entrée de la mer des Indes, et se prolonge même au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. Nous ne connaissons pas sa limite inférieure vers le sud; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on le retrouve encore à Tadjourra et dans les environs. A Tadjourra, il forme les bords de l'océan Indien et constitue des collines d'argilo-calcaire remarquables par le grand nombre de coquilles fossiles parfaitement conservées. A son retour de son premier voyage au Choa, M. Rochet d'Héricourt s'arrêta plusieurs jours dans l'endroit où elles se trouvent. Il en recueillit un grand nombre. Dès son arrivée à Paris, il les a soumises à l'examen de plusieurs géologues, et en a publié une liste fort intéressante.

Nous allons la transcrire ici telle qu'elle se trouve dans le rapport de M. Dufresnoy.

Solarium perspectivum. Lamk. Coquille vivante dans l'océan Indien.
Rostellaria curvirostris. Lamk. Coquille vivante dans l'océan des Moluques.
Strombua gibberulus. . Lamk. Coquille vivante dans les mers de l'Inde et des Moluques.

Terebra flammea?	Brocchi.	Coquille vivante dans les mers de l'Inde, et fossile en Italie.
Conus Aldovrandi. . . .	Brocchi.	Fossile en Italie.
Conus virginalis.	Brocchi.	Id.
Voluta-coronata.	Brocchi.	Id.
Ostrea imbricata.	Lamk.	Coquille vivante dans l'océan des Grandes-Indes.
Tridacna squamosa. . .	Lamk.	Id.
Cardita intermedia. . .	Lamk.	Coquille vivante dans les mers de la Nouvelle-Hollande, et fossile en Italie.
Venus rugusa..	Gmel.	Coquille vivante dans les mers de l'Inde, et fossile en Italie.
Cardium rugusum.. . .	Lamk.	Coquille vivante dans les mers de l'Inde, et fossile en Italie.
Arca diluvii	Lamk.	Coquille vivante dans la mer Rouge, fossile en Italie et dans le sud de la France.
Pectunculus.		N'a pu être assimilé à aucune espèce, ni vivante, ni fossile.

La roche calcaire où ces coquilles ont été trouvées avait environ 50 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Malgré cette élévation considérable, nous sommes portés à croire, avec le savant rapporteur du voyage de M. Rochet, que le tuf argilo-calcaire dont ce voyageur a reconnu l'existence sur une longueur de plus de trois lieues est le produit d'encroûtements analogues à ceux que nous avons déjà signalés sur plusieurs points de la mer Rouge.

Cet aperçu sur les montagnes et les côtes du golfe Arabique nous conduit à jeter un coup d'œil sur la

constitution des îles que l'on trouve dans cette mer. Ces îles sont très-nombreuses depuis Suez et Akabah jusqu'à la hauteur d'Iambo; elles sont formées en général de grès, de calcaire, le plus souvent de madrépores et autres dépôts de la mer.

A partir d'Iambo, les rescifs de corail, si nombreux dans la région supérieure, deviennent moins communs. Des traces d'éruptions volcaniques commencent déjà à fixer l'attention du voyageur, et si l'on avance un peu plus vers le sud, on rencontre ordinairement des groupes d'îles et d'îlots qui doivent leur existence à des explosions sous-marines.

La première île volcanique qui se présente en venant de Suez est celle de Seberguet, située par 23° 36′ de latitude nord et 33° 54′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Elle était célèbre autrefois par ses mines d'émeraudes; mais aujourd'hui on n'y trouve plus que des cendres et des laves qui se sont fait jour au travers des roches de madrépores situées à la base. Le sol de cette île est aride, tourmenté et tout à fait inculte. Une seule chose digne de remarque est un pic de 7 à 800 pieds de hauteur qui sert de point de repère aux barques arabes égarées dans leur course, et abrite de son ombre de misérables huttes de pêcheurs élevées à peine de quelques pieds au-dessus du sol. Plus au sud, sur la côte d'Asie, on

trouve le pic de Koteumbel, que les Arabes se rappellent avoir vu brûler; l'île de Foucht, dont le sol hérissé de pierres ponces résonne sourdement comme celui de la solfatare près de Naples; à l'est de ce dernier point, le Djebel-Ter, le groupe de Zukur, le groupe des Harnich, celui de Mahabakah, composé de cinq petits îlots couverts de produits volcaniques. En avançant vers la mer des Indes, apparaissent les deux Abelat, près de la côte d'Afrique où se trouve un cône de soulèvement d'environ 200 pieds de haut; la petite île de Doumairah, remarquable par un pic très-pittoresque; puis enfin, dans le détroit, le groupe des Frères, composé de rochers arides, et plusieurs îlots en forme de montagne qui semblent être sortis du sein de la mer.

Parmi toutes ces îles, le Djebel-Ter, appelé aussi par les Arabes Djebel-Doukhan, montagne de la fumée, à cause des torrents de gaz et de vapeurs qui s'échappent sans cesse de ses flancs, mérite une mention particulière. Le Djebel-Doukhan est situé par 15° 32′ de latitude nord et 39° 32′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Cette montagne a 900 pieds de hauteur au-dessus de la mer; elle constitue à elle seule une petite île volcanique de 1,600 mètres de long sur 1,200 mètres de large. Ravagée par les feux souterrains, cette île est inhospitalière et ne pro-

duit pas un arbre, pas une plante utile. Une mine de soufre attire seule l'attention du géologue. Cette mine a été d'abord exploitée par les soldats du vice-roi d'Égypte; mais depuis longtemps Mohammed-Ali a fait cesser ces travaux ruineux, dont le produit ne suffisait plus à couvrir la dépense. Le Djebel-Doukhan ne paraît avoir jamais présenté d'autres phénomènes que ceux qu'on y observe aujourd'hui. Nulle part on ne rencontre des coulées de lave. C'est donc à tort que plusieurs voyageurs ont assimilé cette montagne à un volcan. Le Djebel-Doukhan n'est qu'une solfatare semblable à la solfatare de Pouzzole près de Naples, dont les effets observés dès les temps les plus anciens se sont toujours réduits à des dégagements de gaz sulfureux plus ou moins mêlés de vapeurs d'eau.

Du reste, si à Djebel-Doukhan il n'existe pas de traces d'éruptions volcaniques, on en découvre un grand nombre dans la plupart des autres îles que nous avons citées. Quelques-unes sont hérissées de monticules grisâtres et de roches calcinées de l'aspect le plus triste; plusieurs sont remplies de cendres et de monticules scoriacés; d'autres présentent des restes évidents d'anciens cratères modifiés par les phénomènes volcaniques qui s'y sont manifestés à différentes époques et de différentes manières. D'au-

tres enfin affectent des formes bizarres qui rappellent celles de plusieurs îles volcaniques de la Méditerranée et de l'archipel Indien.

Mais cette dernière observation n'est pas particulière aux groupes que nous venons d'énumérer; il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte du golfe Arabique pour voir qu'elle s'applique également à la majeure partie des îles de cette mer.

Abou-Rabah a la forme d'un coin à fendre le bois; Dokeïlah et Isratou celle d'un triangle équilatéral; les contours de la grande Hernich diffèrent peu de ceux d'une navette; et tandis que Remeïn ressemble à une hache, Dhoudaf offre l'image de la jambe d'un homme. A côté de ces îles dont la forme est aisément caractérisée, une foule d'autres n'ont pas d'assimilation possible, tant leur configuration s'est produite d'une façon bizarre. Leurs bords d'ailleurs sont profondément découpés et présentent des baies sûres où les barques arabes vont chercher un refuge contre le mauvais temps. Tantôt, comme à Tiran et à Chenaffer, elles s'ouvrent en fer à cheval; tantôt, comme à Dhalac, elles offrent un cirque parfait dans lequel on ne peut pénétrer que par une passe très-étroite; ici elles ont des baies en forme de croissant ou de quadrilatère; dans quelques autres endroits elles sont formées d'un seul roc inaccessible, et constituent des groupes cir-

culaires qui se présentent comme les bords d'un vaste cratère de soulèvement.

La hauteur de ces îles, en général, est à peine de quelques pieds au-dessus de la mer; mais il y en a plusieurs qui n'ont pas moins de trois cents mètres d'élévation, et renferment des débris marins dans des points de leur surface qui ne peuvent plus être recouverts par les eaux de la mer.

Dhalac offre de ces débris à		50	pieds au-dessus du niveau	de la mer.
Saïkau	—	90	—	—
Menkawar	—	100	—	—
Sarzo	—	160	—	—
Oum-el-Bisran	—	180	—	—
Abou-Chuchua	—	380	—	—
Teheran	—	400 et 500 pieds.		

Ces dépôts se distinguent par des détritus organiques dont nous avons signalé la singulière analogie avec les dépouilles des animaux que l'on trouve dans la mer Rouge. Ils sont composés en général de fragments de corail et de coquilles qui nous ont semblé appartenir aux genres *murex*, *volutes* et *cerite*. Le terrain sur lequel ils reposent est rarement horizontal; souvent même on y remarque des crevasses et des anfractuosités qui semblent être le résultat d'un violent tremblement de terre. A Abou-Sagar on voit un exemple frappant du phénomène que nous signalons.

Cet îlot, d'un accès difficile, n'est qu'un amas de roches madréporiques entièrement homogènes. Tout porte donc à croire qu'elles ne formaient primitivement qu'un seul bloc. Aujourd'hui, cependant, elles sont divisées en un grand nombre de fragments, et les fentes énormes qui séparent les fragments les uns des autres vont en divergeant à partir d'un centre commun, comme l'étoile d'une vitre brisée.

Dans l'île de Joubal, le sol est également crevassé de toutes parts. On y remarque dans plusieurs directions des fissures de 20 et 30 pieds de large sur 80 de profondeur; mais ces fissures se distinguent par un caractère particulier. Les bords, au lieu d'être comme à Abou-Sagar sur un plan commun, se trouvent quelquefois à des niveaux différents et montrent jusqu'à l'évidence qu'une partie du sol a été affaissée, tandis que l'autre a été soulevée par un mouvement contraire. A Saoul et à Chuchua on observe des faits complétement analogues.

Pour terminer cette description du golfe Arabique, nous ajouterons que le fond de la mer est composé de fragments de coquilles, de limons et de caillous roulés consolidés ensemble par les eaux, chargées de carbonate de chaux; que la sonde, dans plusieurs endroits, près de Hind-Hadam, par exemple, descend à 220 brasses sans rien rapporter, tandis que dans

d'autres elle s'arrête à quelques pieds de la surface de l'eau; que les flots sont soumis à des marées dont la hauteur diminue graduellement de Suez à Moka, et que les côtes sont couvertes, de distance en distance, de ruines considérables qui marquent l'emplacement de villes jadis très-florissantes.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à expliquer la cause de ces divers phénomènes. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

SOMMAIRE.

Soulèvements des côtes de la mer Rouge. — Preuves de ces soulèvements; leur conséquence. — Modifications des bords de la mer Rouge. — Les lacs amers. — Notre opinion sur la formation de ces lacs. Leur dépression. — Résultats fâcheux de la formation des lacs amers. — Différence qui existe entre les anciens relativement à la longueur de l'isthme de Suez. — La géologie est nécessaire pour étudier la géographie comparée de la vallée de la mer Rouge.

CHAPITRE VI.

L'ensemble des faits que nous venons de présenter à nos lecteurs, ces sources d'eaux minérales dont la température est souvent fort élevée, ces nombreux torrents qui s'engouffrent dans la terre ou se perdent dans les sables, ces débris marins que l'on trouve dispersés sur le sol, ces fissures, ces cavités profondes que l'on rencontre dans les rochers des îles et de la côte, les mines de soufre du Car-Gimjhé, la source de Pétrole qui jaillit à Djebel-Zeit sur la côte d'Égypte, la solfatare toujours active de Djebel-Doukhan, qui vomit incessamment des torrents de gaz et de vapeur; enfin les cratères, les laves, les cendres, tous les produits volcaniques qui, vers le sud du golfe Arabique, couvrent la surface des îles et

d'une partie des bords de la mer, nous démontrent clairement l'existence d'un foyer volcanique recélé sous les côtes de l'Yémen, communiquant peut-être avec celui que M. Rochet a signalé dans le Choa. A différentes époques, ce foyer volcanique a manifesté sa présence par d'énergiques vibrations souterraines.

Au temps d'Agatharcides, les Ictyophages des environs de Ptolémaïs[1] conservaient le souvenir d'un tremblement de terre si violent que les eaux du golfe Arabique se retirèrent loin du rivage, laissant à sec un grand espace du bassin de la mer qu'elles couvrirent à leur retour.

Depuis cette époque, le même phénomène s'est reproduit plus d'une fois, et, dans quelques circonstances, on l'a vu accompagné d'explosions terribles à la suite desquelles ont apparu ces volcans dont on voit les traces dans la vallée du golfe Arabique. S'il restait quelques doutes à cet égard, le récit qui va suivre, récit consigné dans une histoire de Médine, traduite par Burchardt, suffirait à les dissiper sans retour.

« Le 1er du mois djomad el akhir de l'an 634 de l'hégire, porte le texte arabe, on ressentit dans la

[1] Agathar. apud. Diodo. sicul. bibl. tom. I, liv. 3 (40, p. 208.)

ville (Médine) un léger tremblement de terre. Le 3, une secousse plus forte agita les maisons. — Pendant le jour, vers deux heures de la nuit, des tressaillements d'une singulière violence réveillèrent les habitants; les tressaillements redoublèrent, à plusieurs reprises, dans la matinée, et leur puissance s'accrut par intervalles jusqu'au 6 du mois. Beaucoup de maisons et de murs s'écroulèrent; le vendredi matin, un bruit épouvantable se fit entendre, et vers midi l'éruption commença. Dans l'endroit où le feu sortit de terre, il s'éleva d'abord une fumée qui obscurcit complétement le ciel; vers la fin du jour, les flammes furent visibles dans l'est de la ville. C'était une masse ardente d'un immense volume, qui offrait l'apparence d'une grande ville avec des murs, des créneaux et des minarets montant vers le ciel. Du sein de cette masse s'épancha un torrent de feu rouge et bleu accompagné de roulements de tonnerre. Les vagues enflammées chassaient devant elles des roches entières et les amoncelaient plus loin à une hauteur extraordinaire. Cependant le torrent s'approchait de la ville, quand la Providence envoya un vent frais qui arrêta sa marche de ce côté. Toute la population de Médine passa la nuit dans la grande mosquée; la réverbération du feu changea les ténèbres en jour. Le torrent de feu, détourné de sa route,

se dirigea au nord, et rencontra comme une digue le Djebel-Ouaïra, montagne située dans l'Ouadi el Challat, à 4000 mètres environ à l'est du Djebel-Oht. C'est là qu'il s'arrêta. La flamme ne cessa pas de s'élever durant cinq jours, ni le torrent de brûler durant trois mois. La chaleur ne permettait pas que l'on pût s'approcher. Les rochers fondaient dans l'incendie; mais comme c'était le territoire sacré de Médine, le prophète avait ordonné qu'aucun arbre ne fût coupé dans un certain espace; le fleuve de feu épargna donc tous les arbres qu'il rencontra dans son cours. La longueur entière de ce torrent fut de 12 forsaks (19,311^{m} 72), sa largeur de 4 forsaks (6,437^{m} 24), sa profondeur de 8 à 9 pieds. La vallée de Challat fut complétement obstruée, et la partie où cet encombrement existe encore a reçu de cette circonstance le nom d'El-Ched. La flamme fut aperçue d'Iambo, qui est au bord de la mer, on la vit de la Mecque. Un Arabe de Teima (petite ville du désert à 6 ou 8 lieues au nord-ouest de Médine) écrivit une lettre pendant la nuit, éclairé par la lueur que les flammes produisaient à cette distance. »

Si on lisait avec soin les historiens de l'antiquité et la géographie du moyen âge, on y trouverait probablement le souvenir d'éruptions volcaniques semblables à celle dont nous venons de donner la des-

cription. Dans le siècle dernier, des secousses souterraines ont jeté plus d'une fois la consternation dans les villes du golfe Arabique, et il y a peu de temps encore, les journaux signalaient l'apparition d'un nouveau volcan qui était sorti du sein de la mer Rouge, sous les yeux de plusieurs voyageurs anglais, étonnés d'un spectacle si extraordinaire.

Les tremblements de terre, qui précèdent toujours ces sortes de phénomènes, donnent lieu souvent, comme on le sait, à des catastrophes terribles. Ne pourrions-nous leur attribuer la destruction des villes célèbres qui florissaient autrefois le long des côtes du golfe Arabique? N'est-ce pas encore à une cause semblable qu'il conviendrait de rattacher la rupture de la fameuse digue de Mareb, à la suite de laquelle eut lieu cette grande inondation qui, dispersant les populations de Saba, ruina pour toujours le malheureux pays qu'elles habitaient?

Quoi que l'on pense de ces conjectures, il n'en est pas moins vrai que les éruptions volcaniques dont la vallée de la mer Rouge a été le théâtre ont fait subir au lit de cette mer d'importantes modifications. Des mouillages bien connus ont diminué de profondeur, des ports ont été comblés, divers points où la navigation était libre et le passage facile opposent aujourd'hui des hauts-fonds aux bâtiments d'un fort

tonnage, les limites septentrionales du golfe ont été reculées de 60,000m vers le sud, et diverses îles, certaines portions de la côte, couvertes de débris marins à une hauteur où la mer ne saurait atteindre, se sont manifestement élevées au-dessus des eaux.

Les voyageurs qui ont visité avant nous le bassin de la mer Rouge, Salt, Valentia, Niebhur et plusieurs autres, ont observé, sur divers points, ce dernier phénomène, et l'ont signalé d'une manière indirecte en disant que la mer s'était retirée, admettant ainsi un changement dans le niveau de ses eaux.

Cette hypothèse nous paraît inadmissible. En effet, si le niveau de la mer eût été porté à la hauteur de 250 à 300 pieds, c'est-à-dire à la hauteur même où l'on trouve quelquefois des débris marins de toute sorte, la mer eût recouvert la plus grande partie de l'Égypte; l'isthme de Suez, dont les points culminants n'ont guère que 35 à 40 pieds d'élévation au-dessus des plus hautes marées, se fût trouvé complétement sous les flots, et dès lors la mer Rouge et la Méditerranée n'eussent fait qu'une seule et même mer. Or, rien dans les temps historiques ne saurait justifier une pareille conclusion. D'ailleurs, dans le cas supposé, que serait devenue la masse excédante des eaux? Les lois de l'équilibre n'auraient-elles pas été rompues? Et d'après la position même des dépôts

que nous avons signalés, n'aurait-il pas fallu admettre, contrairement à toutes les observations, que les animaux qui dans certains points vivaient à la surface des eaux, dans d'autres auraient vécu également à des profondeurs considérables? Cela ne peut être. Les expériences de l'académie d'Upsal ont constaté d'une manière positive que le niveau des mers était invariable, et l'on ne saurait s'écarter de ces principes sans tomber dans des conséquences absurdes.

Mais puisque, d'un côté, le niveau de la mer Rouge n'a pas changé, puisque de l'autre, et nous nous appuyons ici sur les observations de MM. Quoi et Gaimard, les espèces qui contribuent le plus à la formation des récifs madréporiques, telles que les *méandrines*, les *caryophyllées*, les *astrées*, etc., n'ont coutume d'accumuler leurs produits solides que jusqu'à la surface des flots où s'éteignent leurs dernières générations, comment expliquer la présence de débris considérables de polypiers à la hauteur de plus de 350 pieds où nous les avons reconnus? Il n'y a qu'une seule manière de s'en rendre compte: c'est d'admettre, comme nous l'avons fait, qu'ils y ont été portés par voie de soulèvement, à la suite des phénomènes volcaniques qui ont bouleversé le fond de la mer Rouge.

L'idée d'un pareil mouvement n'a rien de contraire

à la science. Les annales de tous les temps et de tous les siècles nons présentent des faits exactement analogues. Les côtes du Chili ont été soulevées sur une longueur de plus de 200 lieues, depuis Valdavia jusqu'à Valparaiso; il en est de même du littoral de l'Océan en France, en Angleterre, aux Antilles, à Timor, à la Nouvelle-Hollande et dans plusieurs îles de la mer du Sud. La même observation s'applique aux rivages de la Sicile, de la Sardaigne et de la Toscane. Elle est encore vraie pour la Finlande et pour une grande partie de la Suède. Des débris de vaisseaux fort anciens, des coquilles semblables à celles qui vivent dans la Baltique, trouvés parmi les fouilles d'un canal creusé près de Stockholm, démontrent que cette contrée, autrefois sous la mer, s'est élevée progressivement à la surface de l'eau.

Le soulèvement qui a affecté les côtes de la mer Rouge a eu lieu de la même manière. Ce mouvement d'ascension, du reste, n'est pas encore à sa fin; il se continue par un progrès insensible, et modifie tous les jours la configuration du sol. Cette opinion est aussi celle des populations locales. Tous les Arabes s'accordent à dire que le fond et les bords de la mer Rouge changent tous les vingt ans. Peut-être, suivant la remarque de M. Gosselin, la brièveté de ce terme est-elle exagérée; mais les vieillards montrent aux

voyageurs plusieurs points de la côte où dans leur jeunesse ils ancraient leurs navires, et où l'élévation du fond, l'accroissement des récifs, ne permettent plus d'aborder Ajoutons que cette modification du sol comble les ports, augmente la largeur du littoral, et refoule peu à peu dans l'intérieur des terres les villes bâties au bord de la mer.

Les faits ne manquent pas pour venir en aide à cette assertion. Tout le monde sait que dans l'antiquité Héroopolis et Arsinoë étaient situées à l'extrémité de la mer Rouge. Héroopolis a même jeté un assez vif éclat pour lui donner son nom. Les Grecs appelaient cette mer golfe Héroopolitain. Aujourd'hui nulle trace de ces ports jadis florissants; ils ont disparu successivement à mesure que les mouvements du sol, combinés avec l'action des vents et des marées, les ont rendus impraticables, et c'est à peine si le voyageur peut reconnaître la place qu'ils occupaient.

Au temps de la domination arabe, Kolsun succéda à Arsinoë et eut les mêmes destinées.

Des décombres, à quelques centaines de mètres de Suez, marquent l'emplacement de cette ville; mais dans ce même endroit le golfe a si peu de profondeur, que chaque jour, à la marée basse, on peut passer la mer à gué sans le moindre danger.

La décadence de Kolsun a déterminé un peu plus au sud la fondation de Suez, et déjà le port de Suez est en très-mauvais état. Castro, qui naviguait dans la mer Rouge en 1541, dit positivement qu'entre Tor et l'extrémité du golfe il n'y a aucun roc, aucune île, aucune barre qui nuise à la navigation. Il mouilla fort près du rivage et vit la flotte de Soliman, composée de quarante galères et de neuf gros vaisseaux, à l'ancre dans l'enfoncement de la baie. Aujourd'hui cet enfoncement est presque comblé. Les barques ne peuvent plus arriver chargées à Suez, et comme le flot n'apporte que quatre à cinq pieds d'eau dans le port, il est évident qu'il n'aurait pu recevoir la flotte turque s'il n'avait pas été beaucoup plus profond qu'il n'est à cette heure.

Le long de la côte du Hedjaz, entre l'île d'Hassani et El-Ouïch, on voit trois montagnes remarquables désignées par Niebhur sous le nom de Djebel-el-Cheik, Djebel-Hawene et Djebel-Hester. Au temps d'Artémidore et de Diodore de Sicile, ces montagnes baignaient leurs pieds dans la mer; maintenant elles se trouvent reculées à plus d'une lieue dans l'intérieur des terres.

Regardons plus au sud. Voici la ville d'Iambo, dont Ptolemée a fait mention. Au commencement de l'ère chrétienne, Iambo était située près du rivage.

1200 ans après, au temps d'Albufeda, elle en était séparée par plusieurs lieues; aujourd'hui elle est éloignée de la mer d'environ une journée de marche. Les Arabes appellent cette ville Iambo-el-Nakel, pour la distinguer de la nouvelle Iambo, que les besoins du commerce ont fait bâtir au bord immédiat du golfe, à cinq ou six lieues plus au nord.

Djeddah, ville de la même côte, semble être menacée du sort d'Iambo-el-Nakel. Niebhur ne regarde pas comme vraisemblable que ce port occupe l'emplacement qu'occupait la ville du même nom dont il est parlé dans les mémoires de la vie de Mahomed. Djeddah, ajoute ce voyageur, s'avance de plus en plus vers l'est; déjà les eaux sont si basses dans ce port, que souvent de petites barques sont obligées d'attendre le flux pour transporter les marchandises soit à bord, soit à terre.

La ville de Hali, qui marque les limites nord de l'Yémen, était au bord de la mer du temps d'Edrizi; elle est située maintenant à trois lieues du rivage.

Plus au midi, Ghafalek, port fréquenté au XIV[e] siècle par les barques arabes, n'est plus abordable depuis un grand nombre d'années. Sa ruine a entraîné celle de Zebid, l'une des villes les plus importantes du Tehama. Chassé de Zebid, le commerce est allé établir ses comptoirs à Beit-el-Fakih; mais déjà Ma-

rabea, le port de cette ville, n'est plus accessible aux navires, et Loeïha, qui lui a succédé, commence à être rempli de bas-fonds.

Au temps d'Albufeda, la ville ou plutôt le village d'El-Scherdjé était au bord même de la mer ; maintenant elle a fait retraite à trois lieues et demie dans l'intérieur des terres.

Enfin, Musa, le port le plus célèbre de l'Yémen dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, relégué actuellement sur la pente des montagnes, voit entre lui et le rivage une plaine de cinq à six lieues, remplie des rescifs madréporiques submergés autrefois par la mer.

Les changements survenus dans l'isthme de Suez sont encore plus considérables. L'aspect des lieux, la nature du terrain comme aussi la configuration du sol, prouvent que, durant les temps anciens, une partie du désert, dans cet endroit, a été formée aux dépens de la mer.

Et d'abord, en jetant un coup d'œil sur une carte d'Égypte, on est frappé d'un fait d'une grande importance : c'est que, dans le prolongement exact du golfe Arabique, se trouve un vaste bassin qui n'est séparé de l'extrémité de la mer Rouge que par un banc de sable de quatre ou cinq lieues d'épaisseur. Ce bassin est celui des lacs Amers (*lacus*

Amari); sa longueur est d'environ 40,000^{m}, sa largeur de 10 à 11,000^{m}, et sa profondeur, dans plusieurs endroits, descend à 17$_{m}$ au-dessous du niveau de la mer. Cette grande cavité, de même que le terrain environnant, est légèrement inclinée du sud au nord, et quoiqu'elle soit aujourd'hui à sec dans presque toute son étendue, tout porte à croire qu'elle a été occupée anciennement par les eaux de la mer.

Dans le milieu se trouve un plateau salin de cinq à six pieds de haut, dont les débris dispersés sur le sol offrent, suivant l'expression de M. Lepère, le spectacle de la débacle d'un fleuve qui aurait déposé ses glaçons sur une plage sablonneuse. Le fond est couvert d'une grande quantité de coquilles marines; tout autour on voit une ligne de laisses formée de débris de la mer qui a un développement de quatorze à quinze lieues; de plus, toutes les ruines des villes antiques situées dans le voisinage se trouvent toujours au-dessus des plus hautes eaux du golfe Arabique. Cette circonstance indique le soin qu'avaient les habitants de se mettre à l'abri des marées extraordinaires, et sans doute elle ne se reproduirait pas d'une manière constamment uniforme, si ces villes avaient été construites loin du rivage de la mer.

A toutes ces preuves nous en ajouterons une der-

nière, qui nous paraît décisive. C'est le témoignage de l'histoire.

Hérodote dit positivement que du mont Cassius (dont la position au bord de la Méditerranée est bien connue) à la mer Érythrée ou mer Rouge il y a 1,000 stades de 100 mètres ou 100,000 mètres, et cette distance est précisément celle qui sépare ce mont de l'extrémité nord des lacs Amers.

On objectera peut-être que le stade employé par Hérodote n'est pas le petit stade, mais bien un stade plus grand. Nous ferons remarquer à notre tour que, dans sa description de l'Égypte, l'historien grec se sert invariablement du stade alexandrin, fort en usage de son temps. Il n'est donc pas vraisemblable que, précisément pour apprécier la largeur de l'isthme de Suez, Hérodote ait fait usage d'une autre mesure, surtout lorsque l'état des lieux s'accorde si bien avec les renseignements qu'il nous a transmis.

Pline n'est pas moins explicite qu'Hérodote. Cet auteur nous apprend que le canal entrepris par les Pharaons pour joindre le Nil à la mer Rouge, et qui recevait les eaux du fleuve près de Bubaste, avait 62,000 pas ou environ 91,355 mètres. Cette mesure, suivant le calcul de M. Lepère, est précisément égale à la distance qui sépare Bubaste du bord supérieur des lacs Amers. Pour arriver à ce résultat, il est né-

cessaire d'admettre que ces lacs faisaient partie autrefois de la mer Rouge; car si l'on voulait se régler sur les limites actuelles du golfe, la mesure de 62,000 pas se trouverait insuffisante de près d'un tiers.

Une autre remarque se présente d'elle-même. C'est que si la mer Rouge ne s'était pas étendue autrefois beaucoup plus avant vers le nord, le texte de la Bible relatif à la marche des Hébreux dans le désert offrirait des difficultés insurmontables, au lieu que notre hypothèse l'explique sans peine et l'interprète dans le sens le plus précis.

« Lorsque Pharaon, est-il dit dans l'Exode, eut laissé le peuple hébreux sortir de son royaume, Dieu ne le conduisit pas par le chemin de la terre des Philistins qui y est voisine, de crainte que cette multitude ne vînt à se repentir d'être ainsi sortie si elle voyait la guerre s'élever contre elle, et qu'elle ne voulût retourner en Égypte. Mais il lui fit faire un long circuit par le chemin du désert *qui est près de la mer Rouge.* »

Le point de départ est bien connu : c'est la terre de Gessen, qui, au dire de l'historien Josèphe, se trouve sur la route directe de Memphis à Gaza, et que tout le monde s'accorde à placer dans la vallée de Saba-Byar, à environ 20 lieues au nord ouest de Suez.

Si la mer Rouge occupait autrefois le bassin des lacs Amers, l'on conçoit très-bien que les Hébreux, dans leur marche à travers le désert, aient pu longer la côte occidentale du golfe, puisque la terre de Gessen n'en était éloignée que de quelques lieues. Dans le cas contraire, il est impossible de comprendre l'itinéraire des Hébreux. N'oublions pas, en effet, qu'ils s'échappaient furtivement de l'Égypte dans tous les embarras d'une fuite précipitée, qu'ils emmenaient avec eux des femmes, des enfants, des vieillards, qu'ils traînaient des bagages, qu'ils emportaient sur leurs épaules leurs manteaux pleins de farine, qu'ils avaient pris aux Égyptiens vaisselle d'or, vaisselle d'argent et vêtements en grande quantité, qu'ils chassaient devant eux des brebis, des troupeaux de bêtes de somme, des animaux de toute espèce et en nombre excessif (*multa nimis*).

De notre temps, les caravanes de marchands un peu considérables ne font guère plus de six lieues par jour. Cette foule du peuple hébreu mêlée de tous les âges (*vulgus promiscuum innumerabile*) ne devait pas faire plus de cinq lieues à travers les sables. Supposons six pour ne pas compter à la rigueur; comme la marche des Israélites n'a duré que trois jours, et que la vallée de Saba-Byar, l'ancienne terre de Gessen, est éloignée de vingt lieues de Suez, il en résulte

que, dans l'état actuel des lieux, il eût été impossible aux Hébreux, non-seulement de *longer le golfe*, ainsi que l'apprend le texte sacré, mais même d'atteindre l'extrémité supérieure de la mer Rouge. Il faut donc admettre que cette mer s'avançait autrefois beaucoup plus au nord dans l'intérieur des terres.

Ainsi les observations géologiques s'accordent parfaitement avec les traditions de l'histoire, pour démontrer que le golfe Arabique, dont les derniers flots viennent s'assoupir aux environs de Suez, arrivait jadis à la hauteur de la vallée de Saba-Byar, et comprenait dans son étendue le vaste bassin des lacs Amers.

MM. Lepère et Dubois-Aymé pensent que l'action des vents et des marées a suffi à la longue pour créer l'isthme factice que l'on voit au nord de Suez et séparer l'extrémité du golfe du reste de la mer; de là, d'après ces savants ingénieurs, le grand accident des lacs qui se seront desséchés plus tard par l'effet de l'évaporation de leurs eaux. Cette explication ne nous paraît pas satisfaisante. Selon nous, la formation des lacs doit être attribuée à une cause beaucoup plus puissante : à l'action des agents souterrains.

Les vagues, il est vrai, et c'est à juste titre que MM. Lepère et Dubois-Aymé l'ont fait observer, produisent souvent sur les côtes des ensablements

qui en augmentent considérablement l'étendue. Mais là où le flot peut osciller librement et obéir à l'impulsion des vents et des marées, il est rare d'observer des effets pareils. Dans ces endroits, au contraire, les eaux mises en mouvement, au lieu d'accumuler les sables, tendent presque toujours à combler les inégalités du fond. Supposons néanmoins qu'au nord de Suez, dans un endroit où il n'existe aucun courant transversal, le flot, par une cause inconnue, ait pu créer un banc de sable de plusieurs lieues d'épaisseur et barrer le golfe d'une rive à l'autre, il resterait encore une difficulté à résoudre : ce serait d'expliquer la présence de tous ces débris marins que l'on rencontre à des hauteurs où les eaux ne peuvent plus atteindre, et la dépression uniforme qui affecte du sud au nord une partie de l'isthme de Suez.

Cette dépression ne saurait être contestée. Jusqu'ici elle nous a été indiquée par la position de quelques coquilles qui nous semblaient descendre au-dessous du niveau du golfe; mais, comme le témoignage de nos sens est toujours suspect, nous allons essayer de démontrer un fait aussi intéressant par des preuves positives.

Nous avons dit que tout autour du bassin de l'isthme il existe une ligne de laisses d'un développement considérable; ajoutons que ces laisses sont sem-

blables à celles que la mer dépose sur le rivage dans les environs de Suez, qu'elles se trouvent à la hauteur de l'ancien niveau des eaux, et qu'elles en tracent les limites d'une manière exacte.

Cela posé, si le bassin, depuis l'époque ancienne où la mer Rouge l'emplissait tout entier, n'avait subi aucune révolution physique, il est évident que la ligne des laisses primitivement affleurée par les eaux devrait être restée horizontale dans tout le pourtour des lacs, c'est-à-dire que chaque point de cette ligne devrait se trouver à la même hauteur, au-dessus du niveau de la mer. Voyons si les faits concordent avec la théorie.

L'inspection du registre du nivellement de l'isthme exécuté par les savants ingénieurs de l'expédition d'Égypte va nous donner le moyen de résoudre la question.

Dans le registre, toutes les données sont rapportées à un plan principal de comparaison, plan supérieur de 48 mètres 726 à la pleine mer du 24 juin 1799, et repéré à un piquet planté au niveau des laisses de la mer, à une distance nord de 2,270 mètres du port de Suez.

Voici, pour les points qui nous intéressent, les chiffres que nous fournissent les colonnes :

EXTRAIT

du Journal historique et géologique du nivellement de l'isthme de Suez.

STATIONS. NUMÉROS.	STATIONS. DISTANCES	ORDONNÉES des LIEUX.	OBSERVATIONS.
	MER ROUGE. Haute.	48m726	
	MER ROUGE. Basse.	50 52	
	Suez.	46 878	
	2 270	48 726	Report de la pleine mer à la tête du canal à 2 270 m. du port de Suez.
1	580m	48m013	
2	640	47 907	
3	800	48 473	
4	800	48 049	
5	800	48 433	
6	1200	48 967	
67	240	49 493	Dans l'intervalle des stations nos 67 et 68, on remarque à la surface du désert les traces des rives du lac; elles sont aussi sensibles que les laisses ordinaires des rivages de la mer, que l'on reconnaît à des amas de coquillages, de gravier et de cailloux roulés. Le bassin des lacs Amers a dû former, en effet, un bras de mer dans cette partie de l'isthme.
68	180	47 363	
119	600	66 333	
132	380	30 918	Entre les stations nos 132 et 133, on retrouve les limites des lacs; on y voit les laisses des eaux de mer semblables aux laisses observées et rapportées nos 67 et 68.
133	320	48 936	

D'après ce tableau, on voit qu'à 4820m du point de départ, le banc de sable qui sépare la mer Rouge des lacs Amers était déjà franchi, et que le point le plus élevé de la ligne de nivellement atteignait à 0m, 819 au-dessus des hautes eaux de la mer Rouge.

C'est entre les stations nos 67 et 68 que se trouvent les laisses indiquant l'ancien niveau de la mer.

Le registre, il est vrai, ne fixe pas le point précis où les laisses se rencontrent. Supposons-le placé, ce point, au milieu des deux stations, et la supposition ne saurait entraîner une erreur bien sensible, puisque, dans cet intervalle (un intervalle de 180 mètres) le terrain ne présente qu'une pente très-douce et uniforme.

L'ordonnée de ce point sera la moyenne des ordonnées des stations n° 67 et n° 68, ce qui donne 0m31 au-dessus du niveau de la mer pour les laisses de la partie sud du bassin.

Faisons la même supposition et les mêmes calculs pour déterminer la hauteur des laisses qui sont dans la partie opposée, entre les stations n° 152 et n° 153; on trouve que de ce côté, au contraire, elles gisent à 1m21 au-dessous du niveau de la mer Rouge.

On voit donc que le plan des laisses du bassin a subi un mouvement de bascule qui l'a élevé vers le sud de 0m,31 au-dessus des hautes eaux de la mer

Rouge, et l'a abaissé vers le nord de $1^m,21$ au-dessous de ces mêmes eaux.

Ce mouvement du sol, qui a commencé dans le milieu du banc de sable qu'on voit près de Suez, et qui se prolonge au delà de la vallée de Saba-Byar, est inverse de celui qui a affecté le reste des côtes de la mer Rouge. Au nord de ce banc, le terrain a été déprimé ; au sud, au contraire, il a été soulevé. Mais, bien qu'ils se soient opérés en sens inverse, ces mouvements n'en ont pas moins une commune origine, l'action des feux souterrains, à laquelle nous pensons qu'il convient également d'attribuer la formation des lacs Amers.

Tout porte à croire, en effet, qu'à l'époque où les côtes de la mer Rouge et les environs de Suez ont été travaillés par les phénomènes volcaniques, il se sera manifesté un boursouflement dans l'endroit le plus resserré du golfe, lequel boursouflement, soulevant le fond de la mer et lui imprimant la forme d'une cloche, aura créé l'énorme banc de sable qui se trouve au nord de Suez, et séparé, par suite, du reste de la mer, l'extrémité du golfe, qui, devenu lac dans ces commencements, se sera desséché plus tard au contact d'une atmosphère embrasée toute l'année par les rayons du soleil.

Tel est, à notre avis, le phénomène qui a donné

lieu à la formation du vaste bassin des lacs Amers. Ici, toutefois, se présente une objection. Comment se fait-il, nous demandera-t-on, que les annales de l'Égypte aient passé sous silence une révolution aussi importante? La réponse nous semble facile. Si la formation des lacs avait été un phénomène subit, on pourrait s'étonner, à bon droit, que les écrivains contemporains ne nous aient pas transmis le souvenir d'un pareil événement. Mais tel n'a pas été le fait dont nous parlons. Cette révolution physique a eu lieu lentement; elle s'est établie progressivement d'une manière insensible, en sorte qu'elle a échappé à l'attention des historiens, et nul n'a tenu compte de cette série de changements successifs qui, se continuant sans relâche, a fini par rendre impraticable la navigation de l'extrémité du golfe. Les géographes arabes du moyen âge ont-ils jamais consigné dans leurs écrits les modifications qu'avaient déjà éprouvées de leur temps les côtes du Hedjaz et de l'Yémen? et n'est-ce pas depuis quelques années seulement que les savants nous ont fait remarquer que les côtes du Chili et de la Suède se soulèvent lentement sous les pieds de leurs habitants? Rien de plus naturel donc que le silence de l'antiquité sur le phénomène qui nous occupe. Comme ce phénomène n'a pas eu lieu brusquement, et qu'il s'est opéré dans un laps de temps

considérable, il n'est guère possible d'en préciser l'époque. Toutefois, nous pensons qu'on peut la circonscrire entre des limites certaines.

Nous avons déjà fait remarquer qu'en l'an 460 avant J.-C., le bassin des lacs était encore occupé par la mer, et ce fait s'accorde rigoureusement avec l'état des lieux.

D'un autre côté, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, l'an 285 avant J.-C., ce bassin était déjà séparé de la mer, car tous les écrivains parlent des lacs Amers comme existant déjà à cette époque, et assurent que Philadelphe fit creuser un canal qui joignait ces lacs à l'extrémité du golfe Arabique, vers Arsinoé. La révolution qui les a créés a donc eu lieu entre l'an 460 et l'an 285 avant J.-C., c'est-à-dire dans l'espace de 175 ans.

Cette limite de 175 ans est un peu large; il est probable qu'à l'aide de recherches historiques on parviendrait à la resserrer un peu plus. Nous laissons à d'autres le soin de ce travail. Ce qu'il importe de constater ici, c'est que la formation des lacs Amers a eu pour l'Égypte des résultats très-fâcheux.

Les routes et les canaux qui reliaient la vallée du Nil à l'extrémité de la mer rendus désormais inutiles, les ports de cette partie de l'isthme refoulés dans l'intérieur des terres, les populations commer-

çantes obligées de se rapprocher du littoral de la mer pour ne pas perdre leurs moyens d'existence, une grande quantité de terres enlevées à l'agriculture, enfin le désert accru d'un espace de 12 à 13 lieues.

Ne comprend-on pas maintenant les différences qui existent entre les écrivains anciens relativement à la géographie et à la largeur de l'isthme de Suez?

Hérodote, en l'an 460 avant Jésus-Christ, évalue la largeur de l'isthme à 100,000 mètres, ce qui place l'extrémité du golfe par environ 30° 33' de latitude nord.

Plusieurs siècles après, les géographes donnent au bord supérieur de cette mer une position différente. Strabon, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne, dit que cette extrémité se trouvait à 1,000 stades du parallèle d'Alexandrie, et cette mesure est à peu près conforme à la distance actuelle.

Marin de Tyr, contemporain de Strabon, se rapproche davantage de la vérité: il évalue la largeur de l'isthme à 817 stades, et place, par conséquent, le fond du golfe par 30° de latitude nord. C'est le même résultat qu'obtenait plus tard Eb-Khordadyeh cité par Makryzy; le même qu'a obtenu M. Nouet, dont les calculs doivent inspirer la plus grande confiance.

Il y a donc entre Hérodote et les auteurs qui l'ont suivi une différence en latitude de 30' à 34', précisément la différence que nous devions trouver, puis-

que la formation des lacs Amers, postérieure à Hérodote, antérieure à l'époque de Strabon et de Marin de Tyr, a reculé l'extrémité de la mer vers le sud d'environ 60,000 mètres, et cette distance correspond à environ 32′ de l'échelle de latitude.

Nous le démontrerons encore dans le chapitre suivant : notre théorie sur les anciennes limites de la mer Rouge explique d'une manière satisfaisante la contradiction apparente qui existe entre Hérodote et Strabon au sujet du canal des rois.

Dans un pays où le sol a subi tant de révolutions, ces questions qui intéressent l'histoire, une foule d'autres qui intéressent la géographie et l'archéologie, ne peuvent être résolues qu'au moyen des observations géologiques. Les secours de la géologie sont surtout indispensables à qui veut décrire, fût-ce sommairement, la géographie comparée des côtes de la mer Rouge. Chose extraordinaire! la fondation de la plupart des villes qu'on y rencontre ne remonte pas au delà de 500 ans. Depuis Artémidore et Diodore de Sicile, tout a changé, tout change sur cette plage où les cités meurent si vite, et peut-être après cent ans le voyageur curieux cherchera-t-il dans l'intérieur des terres les ports où nous avons jeté l'ancre, les rades où nous avons entendu, vers le soir, le doux et puissant murmure de la mer.

SOMMAIRE.

Canal des Rois. — Opinions des anciens relativement au tracé de ce canal. — Erreurs de Strabon et de Diodore de Sicile. — Le canal des Rois établissait la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée. — Possibilité de rétablir cette ancienne communication. — Percement de l'isthme de Suez; avantages qu'il en résulterait pour le commerce et la navigation.

CHAPITRE VII.

Nous restâmes peu de jours à Suez. Ce peu de jours, nous les employâmes principalement à explorer le désert qui s'étend au nord de la ville, et sépare la mer Rouge de la Méditerranée. L'isthme n'a guère plus de vingt-cinq lieues en longueur. Depuis bien des années, le sable y a couvert le sol et en a banni l'homme, comme font toutes les inondations; seulement des blocs de pierre taillée, des inscriptions, des ruines sans nombre éparses sous les pas du voyageur portent le témoignage d'un passé glorieux et d'une grande opulence disparue.

Aujourd'hui toutefois, grâce à la vapeur, voici l'ancienne fortune près de renaître. Les paquebots sillonnent les deux mers qui pressent des deux côtés

cette langue de terre. L'Europe, chaque jour, tend à vouloir aborder l'Inde par la voie du golfe Arabique. Marseille n'est plus qu'à vingt-cinq jours de Bombay, et l'on songe encore à rapprocher ces deux points en faisant communiquer directement la mer Rouge avec la mer Méditerranée.

Ce n'est pas là une idée nouvelle: bien longtemps avant, les anciens avaient reconnu l'importance de cette jonction des deux mers. En sortant de Suez, si l'on se dirige vers le nord, à une heure environ de la ville, on voit les restes d'un ancien canal dont nous avons suivi les berges pendant plus d'une lieue. Ces vestiges attestent les efforts que fit l'antique Égypte pour réaliser une aussi belle entreprise. Mais a-t-elle mené l'œuvre à bonne fin? Ici le doute commence et les opinions demeurent divisées.

Parmi les auteurs, les uns ne veulent voir dans l'ancien canal des rois qu'un canal d'irrigation ; les autres, au contraire, prétendent que ce canal, creusé dans le but de joindre les deux mers par une ligne de navigation continue, n'a jamais été achevé; plusieurs enfin soutiennent que la communication régulière a été établie entre les deux mers, mais qu'elle n'a existé que durant la domination des Arabes en Égypte. Trois erreurs, à notre avis, dans lesquelles sont tombés les géographes pour avoir méconnu ou

négligé certains faits importants, et pour n'avoir pas tenu compte, nous l'avons dit plus haut, des révolutions géologiques qui ont changé la configuration de l'isthme de Suez dans les temps antérieurs à l'établissement des Lagides.

Examinons d'abord les données de l'histoire. Suivant Hérodote, Nechos est le premier roi égyptien qui entreprit de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable. Cent vingt mille hommes périrent dans l'exécution de cette entreprise. Nechos l'eût terminée peut-être, mais il consulta l'oracle des dieux, et l'oracle répondit que le roi travaillait pour les barbares. Dès ce moment les travaux restèrent interrompus.

C'était à Darius, fils d'Hystape, qu'était réservée la gloire de les reprendre et de les achever. Trente ans après l'entreprise du roi des Perses, Hérodote voyageait en Égypte, et le grand historien assure que la ligne de navigation touchait aux deux mers. Il donne en ces termes la description du canal :

« Dans sa longueur, dit-il, ce canal a quatre journées de navigation, et il est assez large pour que deux trirêmes puissent y voguer de front. L'eau lui vient du Nil; elle y entre un peu au-dessus de Bubaste, et le canal aboutit près de Potamos à la mer Érythrée

(la mer Rouge) ; on commença à le creuser dans la partie de l'Égypte qui est du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle se trouvent les carrières, est au-dessus de cette plaine. Ce canal commence donc au pied de la montagne ; il va d'abord, pendant un long espace, d'occident en orient ; il passe ensuite par les ouvertures de cette montagne, et se porte au midi dans le golfe Arabique. »

Rien de plus précis que ce passage. Les choses dont parle Hérodote, il les a vues de ses propres yeux, puisqu'il visitait l'Égypte à l'époque où le canal qu'il décrit était ouvert à la circulation. L'autorité de ses paroles ne saurait donc être infirmée par le dire de Strabon et de Diodore de Sicile, qui, venus plusieurs siècles après, attribuent à Ptolémée Philadelphe l'honneur d'avoir fait communiquer le premier la mer Rouge avec la mer Méditerranée.

Néanmoins, il faut le dire, le canal creusé par Darius ne resta pas longtemps praticable. Nous avons démontré, en effet, que postérieurement au règne de ce prince, antérieurement à l'établissement des Lagides en Égypte, entre l'an 460 et l'an 285 avant J.-C., arriva la grande révolution physique qui forma les lacs Amers aux dépens du golfe Arabique, et rejeta de douze à treize lieues vers le sud les limites

supérieures de ce golfe. A la suite de cette révolution, le canal décrit par Hérodote eut son embouchure séparée de la mer par un isthme factice d'environ 55,000 à 60,000 mètres, et les eaux se perdirent dans les terres. Dès ce moment, le gouvernement cessa de le faire entretenir; il était devenu inutile, et Ptolémée Philadelphe, en montant sur le trône, le trouva complétement abandonné. Ce prince reconnut, lui aussi, l'utilité de joindre les deux mers, et une de ses premières entreprises, en prenant les rênes du gouvernement, fut de rétablir l'ancienne communication. Il fit donc déblayer et rouvrir le canal de Darius; mais, comme le canal de Darius avait cessé de rencontrer le golfe Arabique par suite de la formation des lacs Amers, on dut poursuivre la tranchée, fouiller le sol à travers les lacs, et prolonger le canal jusqu'à la mer Rouge, dont l'extrémité supérieure se trouvait beaucoup plus au sud.

On voit maintenant sur quoi repose l'erreur de Strabon et de Diodore de Sicile. L'un et l'autre ignoraient les changements qu'avait éprouvés la configuration de l'isthme avant les temps de Ptolémée Philadelphe; et lorsqu'on a reporté sur ce prince la gloire d'avoir achevé cette belle entreprise, le texte d'Hérodote et le témoignage de la géologie nous ap-

prennent dans quel sens il faut entendre leurs paroles.

Achevé donc par Philadelphe, comme le dit expressément Diodore, mais achevé pour la seconde fois, ce canal, sur lequel les révolutions physiques avaient interrompu la navigation, fut fréquenté de nouveau par les barques égyptiennes. Sous le règne de ce prince, comme sous celui de Darius, on les vit passer de la mer Rouge dans la Méditerranée, et réciproquement. Strabon, qui voyageait en Égypte au commencement de l'ère chrétienne, parle de ce canal comme d'une voie de communication en pleine activité, et le décrit en ces termes :

« Ce canal, dit le célèbre géographe, traverse les lacs Amers, dont les eaux étaient amères, en effet, avant que l'ouverture de cette ligne de navigation en eût changé la nature et la saveur par le mélange des eaux du fleuve (le Nil); aussi maintenant les lacs sont-ils très-poissonneux et remplis d'oiseaux aquatiques. Il a cent coudées de large, et sa profondeur est celle qu'il faut pour les plus grandes barques. Les Ptolémée firent construire à son entrée un euripe qui permettait une navigation facile du canal dans la mer et de la mer dans le canal. »

Diodore de Sicile, qui n'est pas moins explicite en cette occasion, nomme cet euripe une barrière. On

l'ouvre, dit-il, quand on veut faire passer les barques, et on la referme aussitôt après.

Suivant ce double témoignage, il est clair non-seulement que le canal fut terminé, mais qu'on l'exécuta conformément à toutes les règles de l'art, c'est-à-dire en supprimant la différence de niveau entre le fleuve et la mer, au moyen d'euripes ou d'écluses fermées, dont l'invention, disons-le sans nous arrêter, est sans doute beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense généralement.

Dans cette contrée aride où n'existe nulle part la trace du moindre torrent, ce canal, et nous y reconnaissons la rivière artificielle dont parle Ptolémée, dut être, pour les populations voisines, un autre Nil fécond en richesses. Plus tard, Ptolémée fit bâtir la ville d'Arsinoë à son embouchure dans la mer, et, pour perpétuer la gloire de l'avoir creusé, il lui donna son nom. (*Et amnem qui Arsinoem præfluit Ptolemæum appellavit.*)

Malgré les témoignages concordants de Diodore et de Strabon, quelques auteurs modernes, MM. Le Père et Rozière, croient néanmoins que sous les derniers Lagides cette ligne de navigation n'était plus en activité. Leur opinion se fonde sur un passage de Plutarque qu'il est bon de citer avant tout examen.

« Antoine le triumvir, dit le biographe, étant arri-

vé à Alexandrie peu de temps après la bataille d'Actium, trouva Cléopâtre occupée à une entreprise capable de l'étonner. (Il y a un petit espace désert qui divise les deux mers et sépare l'Afrique de l'Asie.) La reine essayait de faire passer sa flotte par-dessus cet isthme, et de la transporter d'une mer à l'autre, afin de gagner une terre lointaine et d'échapper avec ses trésors aux dangers de la guerre et de la servitude. »

Il faut en convenir, si on veut prendre ce passage à la lettre, on sera forcé de conclure, malgré l'autorité de Strabon, malgré celle de Diodore de Sicile, qu'à cette époque nulle communication n'existait entre la mer Rouge et la mer Méditerranée, ou bien encore il faudra rejeter le récit de Plutarque comme une tradition mensongère. Heureusement nous n'en sommes pas réduits à cette fâcheuse extrémité.

Le savant M. Letronne a trouvé le moyen de concilier les trois auteurs; il s'est chargé de répondre à l'objection d'une manière décisive et qui ne laisse plus aucun doute [1]. Voici comment ce savant archéologue lève la difficulté :

« Il a été remarqué, dit-il, qu'à cause de la faiblesse de la pente entre la mer Rouge et Bubaste,

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 45e liv. 1841.

laquelle n'excède pas deux mètres dans les circonstances les plus favorables, la navigation du canal ne pouvait durer que peu de mois chaque année. Aussitôt que le Nil était descendu au-dessous d'un certain niveau, elle devait être interrompue ; du moins le passage du canal au Nil se trouvait forcément arrêté. L'étiage s'établit ordinairement en mars, et se prolonge jusqu'à la fin de juin. Mais, longtemps avant et après cette époque, le chômage du canal devait avoir lieu.

« La bataille d'Actium se donna le 2 septembre de l'an 31 avant J.-C., et il résulte des événements qui suivirent cette bataille, qu'Antoine ne put rejoindre Cléopâtre que dans les premiers mois de l'an 30, en février ou plus tard encore. Son retour a donc coïncidé avec le temps de l'étiage, c'est-à-dire avec l'époque où le canal devait nécessairement chômer. C'est alors qu'Antoine trouva Cléopâtre occupée de son entreprise. On conçoit que cette princesse, dans l'excès de sa frayeur, craignant à chaque instant de voir arriver Octave à la tête de sa flotte victorieuse, ne pouvait patiemment attendre trois ou quatre mois que le retour de l'inondation eût rendu le canal navigable. Elle prit le parti extrême de faire passer ses vaisseaux par-dessus l'isthme, de Peluze à Héroopolis.

« Antoine la fit renoncer à son entreprise en lui montrant qu'il disposait encore de ressources considérables ; mais il est probable qu'elle aurait d'elle-même abandonné l'opération, ayant rencontré un obstacle auquel elle ne s'attendait pas, dans l'opposition des Arabes de Petra, qui brûlèrent les premiers vaisseaux qu'elle avait fait passer. »

Ainsi, le fait rapporté par Plutarque peut être fort exact sans contredire les témoignages de Diodore et de Strabon. On doit en conclure, non que le canal avait cessé d'être en usage, mais que la navigation y était forcément interrompue lorsque Cléopâtre voulut faire passer sa flotte dans la mer Rouge.

C'est donc à présent un point établi que le canal des rois, creusé par Darius, après avoir cessé d'être praticable à la suite des révolutions physiques de l'isthme de Suez, fut rendu à la navigation par Ptolémée Philadelphe, et qu'il était encore en pleine activité, non-seulement sous les derniers Lagides, mais même du temps de Strabon, lorsque l'Égypte fut réduite en province romaine.

Cette ligne de navigation, jointe à la grande route commerciale de Bérénice à Coptos et à Appolonopolis-Magna, compléta le système de communication qui reliait la vallée du Nil avec la mer Rouge, et contribua beaucoup à la prospérité de l'Égypte.

Les marchandises de l'Inde, de l'Arabie, de la côte orientale d'Afrique étaient débarquées à Bérénice, et, de là, transportées dans l'intérieur du pays, soit par la route d'Appolonopolis, soit par celle de Coptos, suivant qu'elles avaient pour destination la haute ou la moyenne Égypte. Quant au canal qui plus tard prit le nom de Trajan, parce que ce prince en porta la prise d'eau à Babylone, afin d'augmenter la pente du courant, il servit principalement à transporter dans l'Arabie le superflu des denrées de la vallée du Nil; il paraît, d'ailleurs, que sous la domination romaine il fut employé pendant longtemps à l'exploitation des carrières de porphyre et de granit de Djebel-Doukhan et de Djebel-Fatireh, qui se trouvent sur la côte occidentale de la mer Rouge, entre le 27° et le 28° de latitude nord.

Ces carrières paraissent avoir eu une grande importance. Nous ne les avons pas visitées; mais lors de notre séjour à Cosseïre, dont elles sont peu éloignées, les Arabes nous en ont parlé comme d'un des points de l'Égypte dignes de fixer l'attention des voyageurs. Situées à quatre ou cinq lieues l'une de l'autre, elles n'en étaient pas moins placées sous la même domination, surveillées par les mêmes cohortes, et affermées au même individu, qui prenait le titre d'esclave de César. Elles formaient des espèces

de bagnes où l'on envoyait des condamnés que l'on chargeait des travaux d'exploitation. A Djebel-Doukhan, on travaillait le porphyre, dont on faisait des vases, des baignoires, des urnes funéraires; à Djebel-Fatireh, au contraire, l'exploitation était purement granitique. Des blocs de pierre à demi taillés, des chapiteaux, des frises, des fûts de colonne dont la longueur quelquefois n'est pas moins de 18m 50, et le diamètre 2m 50, attestent qu'on l'avait entreprise sur la plus vaste échelle. Les produits de ces deux établissements étaient embarqués à Myos-Hormos et à Philotera, deux ports voisins sur la même côte, transportés à Alexandrie par le canal de Trajan et par le Nil, de là enfin envoyés à Rome, où ils servaient à embellir les palais, les temples, les places publiques.

Dans les premières années d'Antonin, le canal, dont les carrières de Djebel-Doukhan et de Djebel-Fatireh durent entretenir pendant longtemps l'activité, était encore fréquenté par les navires. Lucien, qui, vers l'an 160, exerçait en Égypte des fonctions importantes, parle, en effet, d'un jeune homme qui, étant sorti d'Alexandrie, remonta le Nil et se rendit par eau à Clysma, sur la mer Rouge. Mais à dater du temps de Lucien, l'histoire de cette ligne de navigation demeure complétement interrompue. Il se

fait une grande lacune, et, dans le manque absolu de renseignements, il serait impossible de déterminer l'époque où le canal cessa d'être praticable. Tout ce qu'on peut savoir, c'est qu'il resta ensablé et hors d'usage jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Arabes, l'an 640 de notre ère. Vers cette époque, la communication fut rétablie, et voici dans quelles circonstances :

Une disette affreuse étant survenue à Medine, le khalife Omar adressa des dépêches aux gouverneurs qui lui étaient soumis, et leur enjoignit de lui envoyer des vivres. Tous, excepté un seul, s'empressèrent d'obéir à leur maître. Sous un prétexte ou sous un autre, Amrou, qui commandait en Égypte, trouva toujours moyen d'éluder les ordres du khalife, et la famine continuant à désoler les villes saintes, Omar perdit enfin patience et lui écrivit une lettre ainsi conçue :

« Au rebelle, fils du rebelle.

« Tandis que vous vous engraissez, toi et tes compagnons, tu ne t'inquiètes pas si nous maigrissons, moi et les miens. Donne du secours ; au secours ! »

Amrou lui répondit :

« Je suis ton serviteur. Un convoi de bêtes de somme sort en ce moment, et la première sera chez toi, tandis que la dernière encore sera chez moi ; j'es-

père en outre trouver par mer un autre moyen de transport. »

Amrou tint parole. S'il faut en croire les historiens arabes, la première bête de somme entrait dans Médine, tandis que la dernière sortait du Caire. Cependant il ne tarda pas à se repentir d'avoir indiqué la route de mer pour transporter dans le Hedjaz les denrées de l'Égypte : il ruinait d'un seul coup la contrée qu'il gouvernait, dans le but de maintenir l'abondance dans les villes saintes. On le lui fit observer. Peu de temps après, il écrivit à Omar pour lui dire qu'il trouvait des obstacles insurmontables à creuser le canal du Nil à la mer. Le prince des fidèles ne se contenta pas de cette excuse. Peu habitué à compter avec les difficultés, il renouvela ses ordres et répondit à Amrou :

« C'est en vain que tu cherches à différer sans fin l'exécution de ce projet ; j'en jure par le Tout-Puissant, ou tu l'accompliras, ou je t'arracherai les oreilles, et j'enverrai à ta place un gouverneur qui m'obéira. »

Ces menaces eurent un prompt effet. Amrou se mit à l'œuvre, et creusa aussitôt le canal dont le khalife avait trop bien apprécié les avantages. Si l'on en croit El Khendy, les travaux furent terminés en six mois, et le septième les vaisseaux passaient à travers

l'isthme pour aller dans la mer Rouge. En l'honneur d'Omar, on nomma ce canal, canal du Prince des Fidèles. Il avait sa prise d'eau à Fosthath, ville de l'Égypte, et se terminait à Kolsum, sur les bords de la mer Rouge. Il fut fréquenté par les barques arabes jusqu'à l'an 762 de notre ère; mais, à cette époque, Mohamed-ben-Abdallah s'étant révolté dans le Hedjaz, le khalife El Manzour donna ordre que la ligne de communication fût interrompue et le canal comblé, afin d'affamer le rebelle en lui coupant les vivres. Sa navigation dura donc de 122 à 127 ans.

Il résulte de cet exposé historique, que le canal des deux mers, dont l'existence a été mise en doute par des écrivains d'ailleurs judicieux et érudits, a réellement existé à trois époques différentes.

1° Pendant une première période dont il est difficile d'apprécier exactement la durée, mais qui n'est guère de plus d'un siècle, depuis le voyage d'Hérodote en Égypte, jusque vers le milieu du 3e siècle avant J.-C.

2° Pendant une autre période de 445 ans, depuis le règne de Philadelphe jusqu'à l'an 160 après J.-C., et peut-être jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère.

3° Enfin pendant une dernière période de 122 à 127 ans, sous la domination arabe.

Est-il possible, aujourd'hui, de rétablir cette ancienne voie? Une commission d'ingénieurs, formée par Bonaparte lors de l'occupation d'Égypte, a été chargée d'étudier cette question, et l'a résolue d'une manière affirmative. C'est dans ce but que fut rédigé le rapport présenté au général en chef par le président de la commission. « Eh bien! puisqu'il en est ainsi, » répondit Bonaparte quelques jours avant son retour en France, « la chose est grande; publiez un mémoire, et forcez le gouvernement turc à chercher dans l'exécution de ce projet son intérêt et sa gloire.»

Ce mémoire a été publié; il est dû à la plume de M. Le Père, l'un des ingénieurs les plus distingués du dernier siècle, et fait partie du magnifique ouvrage de l'expédition d'Égypte. Il suffit de le lire pour se convaincre que la jonction des deux mers, par l'intermédiaire du Nil, et même par le canal direct à travers l'isthme, n'offre pas d'obstacles sérieux.

Pour se rendre compte de la nature de cette opération, il faut se figurer entre le golfe Arabique et la Méditerranée un désert aride de vingt-cinq lieues de large, élevé seulement de quelques mètres au-dessus des plus hautes eaux des mers environnantes, et traversé de part en part, dans la direction du golfe Arabique, par une vaste dépression, au fond de laquelle se trouvent les lacs Amers, et le lac Manzaleh, qui se

déverse dans la Méditerranée par plusieurs embouchures. Vers le milieu, à la hauteur du Sérapeum, cette dépression est rencontrée perpendiculairement par une petite vallée, la vallée de Saba-Byar, qui la met en communication avec le Nil du côté de Bubaste, et reçoit elle-même, à l'époque des grandes crues, une partie des eaux du fleuve.

Au sud et au nord des lacs Amers, ces deux vastes sillons sont barrés, il est vrai, par des collines de sable, mais ces collines ont à peine 12 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et il suffirait de les couper pour précipiter les eaux du golfe Arabique dans le Nil et la Méditerranée. Cela fait, il ne serait plus besoin que de perfectionner cette ligne de communication, et d'exécuter les travaux d'art nécessaires pour en assurer le maintien.

On le voit donc, rien ne serait plus facile que de rétablir l'œuvre de Darius, fils d'Hystape, et de Ptolémée Philadelphe. Le Caire et Alexandrie se trouveraient rattachés au port de Suez par une ligne de navigation continue : les eaux douces du Nil, portées dans le désert qui sépare les deux mers, procureraient à l'agriculture les bienfaits d'abondantes irrigations, et féconderaient de nouveau une grande étendue de terres incultes. Ce serait là, sans doute, d'immenses résultats. Mais il ne faut par le taire, si

l'on se bornait à établir la communication par l'intermédiaire du Nil, à côté des avantages que nous avons signalés, le canal du fleuve à la mer Rouge offrirait le grave inconvénient de ne satisfaire qu'en partie aux besoins du commerce, car il ne pourrait recevoir que des barques d'une petite dimension, et la navigation, comme nous l'avons dit plus haut, y serait forcément suspendue pendant quatre ou cinq mois de l'année.

Ce n'est pas dans l'exécution de ce projet que consiste la véritable jonction des deux mers. Ce problème ne sera résolu qu'autant que l'isthme offrira une brèche praticable où passeront tous les navires sans rompre charge. Pour cela, il faut l'attaquer directement de Peluse à Suez. Dans cette ligne, le désert est moins large que partout ailleurs ; c'est encore dans cette direction que s'étend la vaste dépression dont nous avons parlé, et au fond de laquelle se trouve le grand bassin des lacs Amers ; tout désigne donc ce point de la langue de terre pour y exécuter un canal, tout, une seule chose exceptée, c'est qu'il n'existe pas, dit-on, de ports à l'extrémité de cette ligne de navigation. Celui de Suez est en partie comblé par les sables, et sur la Méditerranée, pas un havre, pas une seule rade qui offre quelque sûreté. Il y a plus : quelques voyageurs ont avancé que si l'on

voulait créer un port, on aurait à lutter contre des masses de sable qui, charriées sans cesse de l'ouest à l'est par un courant assez rapide, semblent s'opposer, sur cette côte, à tout établissement maritime. En effet, c'est précisément pour ce motif, et personne ne l'ignore, qu'Alexandre de Macédoine jeta beaucoup plus à l'ouest les fondements de la ville qui porte son nom, et dont il voulut faire l'entrepôt du monde. Mais aujourd'hui l'objection est-elle bien sérieuse ? L'obstacle dont on s'inquiète pourrait-il résister aux moyens d'exécution qui sont à la disposition de nos ingénieurs? Nous ne le pensons pas ; créer un port sans l'aide de la nature, violenter la mer, la dominer, lui imposer une rade artificielle, et maintenir cette rade en dépit des causes naturelles d'envasement, est un problème qui a cessé d'effrayer l'art moderne.

En supposant le port de Peluse, voyez comme la difficulté serait aisément levée: dans le cas où l'on remplirait les lacs Amers avec les eaux du golfe Arabique, par l'effet seul des marées, on pourrait disposer de plus de 300,000,000 de mètres cubes d'eau dont la vitesse nettoierait constamment le canal, et préviendrait les ensablements à son embouchure. Allons plus loin et consultons l'expérience. L'expérience nous apprendra que l'action énergique de ce

courant artificiel, combinée avec celle du courant qui règne de l'ouest à l'est sur la côte de la Méditerranée, suffirait à former une barre de sable, une digue protectrice perpendiculaire à la côte, de sorte que la nature aiderait de ses mains à arrêter les sables et à assurer la conservation du port de Peluse.

M. Le Père en a fait le calcul : Dix mille hommes, quatre années de travail et environ 30,000,000 de francs, il n'en faudrait pas davantage pour achever cette entreprise gigantesque, pour rattacher, de plus, le Caire et Alexandrie à cette belle ligne de navigation. Quels immenses résultats devant d'aussi faibles sacrifices ! En fait d'ouvrages analogues, l'Europe ne citerait guère que le célèbre canal calédonien qui fait communiquer la mer Atlantique avec la mer du Nord à travers le comté écossais d'Inverness, et donne passage à des frégates de quarante-deux canons complétement armées. Mais pour les conséquences prévues et imprévues, la jonction du golfe Arabique à la Méditerranée laisserait bien loin derrière elle le canal de Calédonie. Pour l'Égypte, quel beau titre de gloire! pour l'univers, quelle source intarissable de richesses !

N'omettons rien cependant. On a voulu diminuer l'importance de cette grande entreprise, et l'on a soutenu que la mer Rouge était une mer semée d'é-

cueils, pleine de dangers et presque impraticable. On a eu tort d'en croire un préjugé local. Que les Arabes aient donné à cette mer le nom terrible de Bab-el-Mandeb, c'est-à-dire Porte des Larmes, c'est là une de ces appellations lugubres qui ne doit effrayer personne; il faut se rappeler seulement que chez les descendants d'Ismaël l'art de la navigation est dans l'enfance, et que depuis un temps immémorial ils sont dans l'habitude de côtoyer le littoral à travers une multitude de rescifs, ce qui les expose à des sinistres sans nombre.

Si les Arabes savaient rapporter sur une carte les données du lock et de la boussole, il leur serait très-facile, en gagnant le large, d'éviter les périls de la côte. Il existe, en effet, dans le milieu de la mer Rouge, un vaste canal où les eaux ont partout une grande profondeur; pas un écueil, pas un banc de sable. Les paquebots anglais naviguent dans ce large canal avec autant de confiance que dans la Méditerranée, et ne rencontrent pas de difficultés d'une autre nature que celles qui sont communes à toutes les mers étroites. D'ailleurs, si la mer Rouge présentait autant de dangers que quelques écrivains le prétendent, aurait-on vu, dans le moyen âge, les flottes des Vénitiens, des Portugais et des Turcs, la fatiguer de leurs voiles, et, plus tard, la Compagnie des Indes

solliciter et obtenir de la Porte la défense d'y laisser pénétrer aucun vaisseau européen ?

Nous comprenons bien mieux l'objection tirée des vents réguliers qui soufflent alternativement du nord et du sud, ou plutôt nous la comprendrions, si, durant une partie de l'année, cet inconvénient, mis à profit, ne devenait pas un avantage incontestable.

Pendant cinq mois, de juin en novembre, ces vents règnent du nord au sud presque sans interruption. Novembre venu, ils sont remplacés immédiatement par des vents variables qui soufflent pendant trente-cinq à quarante jours, ensuite la mousson du sud s'établit définitivement; elle dure depuis la fin de décembre jusqu'au milieu du mois d'avril. A cette mousson succèdent encore des vents variables qui disparaissent avec les derniers jours du mois, et cèdent de nouveau la place aux vents du nord.

Ainsi, à l'exception de soixante-dix à quatre-vingts jours, pendant lesquels les vents n'ont pas de rumb assigné, il règne constamment, au nord du détroit de Bab-el-Mandeb, une mousson qui souffle régulièrement cinq mois du nord, et cinq mois du sud.

De l'autre côté du détroit, les choses se passent d'une tout autre sorte. Là, durant la saison d'été, les vents viennent du sud. Pendant l'hiver, ils viennent

du nord avec une légère inclinaison tantôt à l'ouest, tantôt à l'est.

Il est facile de prévoir toute l'utilité qu'on peut tirer de cette correspondance.

Un vaisseau, partant de Marseille pour aller dans les Indes, devra calculer son départ de manière à être à Suez dans le mois de juin ou dans le mois d'août. A cette époque, il rencontrera le vent du nord-ouest qui le portera rapidement vers le détroit de Bab-el-Mandeb. Une fois hors du détroit, il n'a plus besoin de la mousson du nord du golfe Arabique; c'est celle du sud-ouest qu'il lui faut lorsqu'il entre dans l'océan Indien. Or, c'est précisément la mousson qu'il rencontre, et le porte à pleine voile vers le port des Indes où il veut se diriger.

A son retour, même avantage. Il se met en route pendant les mois d'hiver avec la mousson de l'océan Indien, qui souffle alors du nord-est, et le conduit au détroit de Bab-el-Mandeb; une fois dans la mer Rouge, il trouve un vent de sud-est directement contraire à celui qui est dans l'Océan, mais la route qu'il suit alors est également opposée à la première. Ce vent de sud-est le pousse rapidement vers Suez, et, de là, il peut se rendre à Marseille, son point de départ, lorsqu'il le juge convenable.

Grâce à la correspondance des moussons du golfe

Arabique et de l'Océan indien, la navigation serait si prompte qu'un bâtiment à voile, partant des côtes de France, pourrait aller à Pondichéry dans deux mois et demi, tandis qu'il mettrait cinq mois par la route du cap de Bonne-Espérance.

Du reste, ce n'est pas à une seule époque de l'année que la voie de l'Égypte est préférable à celle de l'Océan. Si l'on n'a égard qu'aux distances, on peut assurer qu'elle l'est en tout temps pour le commerce de l'Europe, et même pour celui de l'Amérique.

Un coup d'œil jeté sur le tableau suivant, dressé par M. Cordier, suffira pour convaincre aisément nos lecteurs de cette vérité.

Indications des ports d'Europe et d'Amérique.	Par le canal de Suez.	Par l'Atlantique.	Différence.
Marseille	2,374	5,650	3,276
Constantinople	1,800	6,100	4,300
Trieste	2,340	5,960	3,620
Malte	2,062	5,800	3,738
Cadix	2,224	5,200	2,976
Lisbonne	3,500	5,350	2,850
Bordeaux	2,800	5,650	2,850
Le Havre	2,824	5,800	2,976
Londres	3,100	5,950	2,850
Liverpool	3,050	5,900	2,850
Amsterdam	3,100	5,950	2,850
Saint-Pétersbourg	3,700	6,550	2,850
New-York	3,761	6,200	2,439
La Nouvelle-Orléans	3,724	6,450	2,726

Devant de pareils résultats, tous les commentaires deviennent inutiles. Ils font voir que toutes les na-

tions de l'Europe, et même les États-Unis d'Amérique, sont également intéressées à l'ouverture du canal de Suez. Chaque année, trois mille navires, présentant un total de près de deux millions de tonneaux, doublent le cap de Bonne-Espérance qui s'appelle aussi le cap des Tempêtes, ou passent devant le cap Horn pour se rendre à diverses destinations dans les mers des Indes et de la Chine : or, suivant les calculs de M. Cordier, il y aurait un bénéfice de plus de cent millions de francs à réaliser, pour le commerce du monde, à faire arriver ces navires par la voie du golfe Arabique.

Par malheur, l'Égypte se trouve placée sur le chemin des Indes, et un long temps s'écoulera avant que la querelle des intérêts divers, soulevée par une aussi importante question, permette, en se pacifiant, de réaliser cette magnifique entreprise. Supposé même que les nations consentent à se réunir dans un concert mutuel, à qui confiera-t-on le travail de cette œuvre importante?

Le percement de l'isthme de Suez peut être exécuté, nous le savons, soit par une compagnie d'actionnaires, soit par un gouvernement, soit même par le concours pacifique de plusieurs gouvernements. Mais quelque mode d'exécution que l'on adopte, comme le canal de Suez est la grande porte ouverte sur les

trésors du monde commercial, l'intérêt de tous exige que nulle nation n'en ait exclusivement la clef, pas même celle à qui sa position géographique semble donner des droits à ce merveilleux privilége. Si le canal de Suez doit être un jour, avant toute chose, la neutralité rigoureuse et inviolable de cette ligne de navigation, le libre passage dans tous les temps et toutes les circonstances, seraient des conditions impérieuses de son existence. L'univers entier sera autorisé à demander là-dessus de solennelles garanties.

Qu'on y réfléchisse un seul instant, et l'on verra s'il est une œuvre à exécuter dans le monde qui, par la grandeur de ses résultats, puisse entrer en parallèle avec celle qui nous occupe. La navigation périlleuse du cap supprimée d'un seul coup, une impulsion immense donnée aux voyages de long cours, des milliers de vaisseaux obligés chaque année de relâcher dans les ports de la France et de l'Algérie, les provinces qui bordent le golfe Persique, l'Inde gangétique, le royaume de Siam, la Cochinchine, le Japon, et ce vaste empire de la Chine, type d'immobilité, qui ne compte pas moins de trois cents millions d'habitants, rapprochés de deux mille lieues du bassin de la Méditerranée, tels seront les effets soudains, immédiats, du percement de l'isthme de

Suez. Après l'imprimerie, après la boussole, après la vapeur et avec la vapeur, le dix-neuvième siècle, par la réalisation de cette noble entreprise, changerait encore la face du monde. Mais, sans porter aussi loin nos regards et nos prévisions, dans une zone plus rapprochée, l'Arabie, l'Abyssinie, le vaste pays des Galla, les déserts de la côte occidentale de la mer Rouge avec leurs populations errantes, rattachés par des liens puissants au vaste foyer d'affaires que notre continent crée et alimente sans cesse, rentreront dans le giron du monde européen. La navigation et l'industrie, chargées d'approvisionner des contrées immenses et dénuées de toute chose, prendront un essor plus considérable. Grâce à la grande économie des transports, les produits de nos fabriques pourront soutenir avec avantage la concurrence des marchandises étrangères sur toutes les places de l'Asie et de l'Afrique. A la suite du commerce, les lumières de la civilisation pénétreront peu à peu dans cette nuit obscure qui enveloppe le monde musulman. Nos vaisseaux, en se montrant fréquemment dans les mers de l'Orient, donneront partout une idée avantageuse de la puissance et de la grandeur de la France; enfin nos relations multipliées avec Alexandrie, le contact incessant de nos mœurs et de nos idées avec les idées et les mœurs

des populations de l'Égypte, nous assureront à jamais, sur les rives du Nil, l'influence que nous devons à la glorieuse politique de nos pères, et aux triomphes mémorables qu'applaudirent les ombres de quarante siècles réveillées au désert par les soldats de la république.

SOMMAIRE.

Départ de Suez. — Description de notre barque. — Rencontre à bord d'une femme de Tunis. — Arrivée à Hamam-Pharaon. — Sources d'eaux thermales; leur température. — Grottes près du bord de la mer; fable des Arabes relativement à ces grottes. — Arrivée à Tor; description de ce village. — Départ pour le couvent de Sainte-Catherine. — Difficultés de la route. — Arrivée au monastère. — Description de l'église et du jardin. — Ascension sur le mont Sinaï. — Panorama magnifique qui se déroule tout à coup à notre vue. — De quelques lieux dont il est question dans la Bible. — Notre rentrée au couvent et notre retour à Tor.

CHAPITRE VIII.

Nos explorations dans les environs de Suez demandèrent plusieurs jours; mais, nos travaux terminés, nous arrêtâmes aussitôt notre passage à bord d'une barque qui allait partir pour Djeddah. Moyennant 60 thalaris (environ 300 francs de notre monnaie), le reïz ou capitaine s'engageait à nous céder la chambre du *dao* qu'il commandait, à nous fournir de l'eau durant le voyage, à ne pas prendre plus de trente voyageurs, à s'arrêter enfin six jours à Tor, afin que nous eussions le temps de visiter le mont Sinaï.

Tant que nous étions restés en Égypte, nous avions joui d'une sécurité complète. Dans presque toutes les villes, nous avions rencontré des Européens; nous

avions trouvé les costumes et les usages de notre occident; nous pouvions nous croire en quelque sorte sur une terre civilisée. La scène allait bientôt changer de face.

Le 1er septembre, à dix heures du matin, notre patron mit à la voile. La barque n'avait qu'un mât. Sa construction antique rappelait la forme des navires qui, sous les Grecs et les Romains, sillonnaient le golfe Arabique. Longueur totale, 75 pieds; largeur dans son milieu, 15; hauteur, 16. Quant au mât, mesuré depuis le fond de cale, il devait avoir de 40 à 50 pieds. Pas de pont; à l'arrière seulement un petit réduit carré de 5 à 6 pieds de côté, qui formait au besoin un abri contre les rayons du soleil ou contre la rosée de la nuit. Point de chaloupe que l'on pût mettre à la mer en cas de danger, point de boussole, de carte pas davantage; aucune espèce de comfort ou de passe-temps préparé. De comfort ; qu'avons-nous dit? Rendons justice à la vénérable trirème. Nous avions oublié un fourneau commun pour faire la cuisine, et deux petits tonneaux à claire-voie, suspendus avec des cordes de palmier sur les deux flancs du navire. Le lecteur, dans sa discrétion, voudra bien nous dispenser de lui en expliquer l'usage.

Étant donnée la physionomie du bâtiment, on peut déduire sans trop d'efforts la physionomie de l'équi-

page. Vous voyez d'ici cinq à six matelots, commandés ou plutôt gourmandés par un reïz qui n'a jamais su lire ni écrire. Il est vrai qu'à défaut d'instruction, le reïz semblait avoir une grande expérience. Personne ne lui contestait la prudence que donnent les années; et à considérer les rides de son front ou la blancheur de sa barbe, l'opinion générale ne paraissait pas être en défaut. Imaginez un homme à peu près septuagénaire qui, depuis l'âge le plus tendre, faisait régulièrement deux ou trois fois l'année le voyage de Suez à Djeddah. Pouvait-il y avoir une île dont le digne marin ignorât le nom? un seul rocher, une seule crique dont la position ne lui fût parfaitement connue? Quand nous mîmes le pied sur son bâtiment, il vint nous recevoir avec la politesse la plus prévenante, et nous vanta complaisamment l'excellence de son navire, qui depuis plus de quarante ans, disait-il, non sans orgueil, défiait les tempêtes de la mer Rouge. Nous n'étions que trop tentés de le croire. L'aspect des voiles rapiécées en mille endroits et bariolées de lambeaux de toute sorte rendait éloquemment témoignage aux paroles du vieux reïz.

Cette bigarrure de haillons, la vétusté de la barque à laquelle nous allions confier notre vie, n'étaient pas faites pour nous rassurer, et, s'il faut en convenir, nous

songeâmes un moment à différer notre départ. Mais la rhétorique du reïz finit par nous déterminer en dépit de nos hésitations. Allah Kherim! Dieu est grand! advienne que pourra, répondit M. Rouget, avec toute la solennité de la résignation orientale; et nous de répéter: Dieu seul est grand! Un dernier adieu à M. Costa, notre agent consulaire, qui avait eu l'obligeance de nous accompagner jusqu'à bord, un dernier et cordial serrement de main, puis nous voici essayant de nous blottir dans le misérable réduit que le fragile bâtiment portait à l'arrière.

Moins embarrassé que nous, le reïz avait déjà pris son poste près du gouvernail. Il avait à sa droite deux Arméniens qui se rendaient à la Mecque; à sa gauche Saïd et Farrach, nos deux domestiques, auxquels nous avions donné la consigne de ne pas perdre de vue nos bagages; et au-dessous d'eux, dans tout le reste de la barque, contrairement à la foi des conventions, se tenaient accroupis sur leurs jambes, parmi les caisses et les ballots, plus de soixante pèlerins, chacun avec sa pipe, son tapis, ses armes, son matelas, ses provisions de bouche, ayant tout juste l'espace nécessaire pour s'asseoir. Ainsi emménagée, notre barque offrait le coup d'œil le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer. A l'apercevoir de loin, on l'eût volontiers prise pour une portion du quai

lentement miné par les eaux, détachée tout d'un coup sans secousse, et s'en allant sur la mer avec les marchandises dont elle était couverte.

Mais, sans nous inquiéter du spectacle que donnait notre embarcation, revenons à celui que nous avions nous-mêmes sous les yeux. Qui aurait suivi nos regards les aurait surpris le plus souvent dirigés vers un seul point. Un long voile les y attirait; autour de ce long voile s'empressaient des domestiques respectueux, mais chez qui le respect n'excluait pas une sorte de familiarité.

Au diable la loi de Mahomet qui cache trop prudemment à la curiosité de l'homme la beauté de la femme! Deux yeux d'un éclat particulier, deux mains et des doigts qui paraissaient effilés, jeunes et délicats, c'était tout ce que nous pouvions entrevoir, ou du moins tout ce que nous devions entrevoir. Mais le prophète n'a pas dit que le vent, qu'un geste même, un accident si l'on veut, ne déplaceraient jamais le voile. Ce qui est certain, c'est que celui-ci se soulevait presque à chaque instant, qu'il y mettait peut-être une sorte de complaisance, et que nous apercevions alors un visage des plus charmants. Les Arabes, dans leur enthousiasme, le comparaient à la pleine lune qui brille durant la nuit dans un ciel sans nuage. A coup sûr, notre gracieuse inconnue en avait

tout ensemble la paleur mate et le lumineux éclat.

Quelle pouvait être cette belle jeune femme? Il y avait bien de la coquetterie dans sa négligence calculée. Ce n'était pas sans dessein qu'elle inclinait la tête de temps en temps, et provoquait les regards sous prétexte de ramener son voile. On pouvait lui adresser la parole, et elle ne se refusait pas aux premières avances de la conversation. Nous eûmes d'abord une mauvaise pensée; nous la prîmes (notre inconnue s'entend) pour l'une de ces charitables voyageuses qui remplissent un pieux devoir, celui de suivre les caravanes et d'adoucir aux fidèles croyants les fatigues du pèlerinage. Que Dieu nous pardonne notre erreur! Rien de commun entre la jeune femme voilée et ces charmantes missionnaires d'amour que Fourier promet par légions au monde phalanstérien sous un nom mythologique. Chez notre aimable compagne de voyage la vertu allait de pair avec la beauté. Au reste, voici ce que nous apprîmes de son histoire.

Elle était de Tunis. Son mari avait voulu remplir le précepte et visiter une fois dans sa vie le tombeau du prophète. Elle était heureuse de le suivre. Mais à peine la caravane des États barbaresques avait-elle touché le Caire, qu'une maladie de quelques jours lui avait enlevé son époux. Que faire après ce coup inattendu? Retourner à Tunis? mais une femme

ne saurait traverser seule des déserts immenses. Demeurer au Caire, attendre le départ d'une caravane? mais l'isolement dans une ville inconnue lui semblait triste comme la mort. Elle se résolut donc à poursuivre sa route jusqu'à la Mecque, cherchant dans les distractions forcées du voyage une diversion à sa douleur. Le pèlerinage accompli, elle devait retourner en Égypte, et regagner Tunis au départ annuel de la caravane qui se rend dans le nord de l'Afrique. Rien ne lui paraissait plus simple. Nos Parisiennes ne parlent pas autrement d'une promenade au parc de Saint-Cloud, ni d'une visite au château de Versailles. Pour nous, c'était comme un rêve bizarre de voir cette jeune femme, frêle et délicate créature, accoutumée jusqu'alors au repos si nonchalant du harem, entreprendre, sans y songer, un voyage de plusieurs milliers de lieues. La réalité même nous trouvait incrédules; aussi bien savions-nous qu'il est interdit à toute femme non mariée de faire le pèlerinage de la Mecque. Comment concilier l'état de veuvage avec la loi? Tout voyageur est curieux, par cela même indiscret. Nous proposâmes la question à la belle Tunisienne, qui s'empressa de lever nos scrupules.

Si la loi exige que la femme soit accompagnée de son mari pour parcourir le territoire sacré, l'usage,

plus accommodant, s'est chargé de tromper la loi. En arrivant à Djeddah, une femme veuve cherche d'abord un *delil*, autrement dit guide, d'une honnêteté éprouvée, contracte avec lui un mariage provisoire, et, grâce à cette union fictive, foule, sans le profaner, le sol des villes saintes.

Chaque année, en effet, à l'époque du pèlerinage, on rencontre dans les rues de la Mecque des veuves suivies de *delils* remplissant les fonctions de maris honoraires, maris réels après tout, maris par le droit, sinon par le fait; car le cadi a légalement dressé le contrat, et nulle formalité n'a été omise. Seulement le *delil* s'engage à répudier la femme après les cérémonies de l'Arafat. A la bonne heure. Si pourtant le *delil* refusait de tenir sa promesse? et nous pensions tout bas que le plus honnête homme pouvait être tenté de manquer de mémoire. En pareil cas, la loi, qui veut bien ignorer la fraude, persiste encore à l'ignorer pour la punir. Elle continue encore à reconnaître le mariage comme un mariage sérieux.

Rien ne saurait contraindre le *delil* à répudier sa femme. C'était là le péril que courait la jeune veuve; elle ne le redoutait pas cependant : le *delil* ainsi coupable d'un abus de confiance perdrait infailliblement la qualité de *delil*, et cette profession est des plus lucratives.

Merveilleux attrait de la beauté ! Tous les passagers étaient rêveurs à la vue de la jeune Tunisienne, qui allait bientôt contracter une union semblable. Cachée derrière son long voile, elle suspendait les regards à chacun de ses long cils. L'austère pèlerin épiait le moindre de ses gestes. Un seul de ses mouvements touchait au cœur toute cette foule silencieuse. Notre drogman lui-même ressentait quelque chose de plus humain à travers la dureté de son écorce. Mon bras droit, disait-il à un nègre du Cordoufan, je le donnerais pour conduire seulement cette femme jusqu'à l'Arafat; et moi, répondit le nègre, je consentirais à être malade deux ans de ma vie.

Pour nous, faut-il l'avouer, nous songions, peut-être d'un esprit médiocrement héroïque, aux fatigues de notre périlleuse mission ; nous calculions la nécessité de nos deux bras, et le loisir nous manquait pour sacrifier deux ans de notre santé. La prudence nous défendit les vœux indiscrets. Cependant notre gai compagnon de voyage, M. Rouget, se piqua de faire prévaloir sur l'hyperbole la simple galanterie française.

Débutant par un peu de comédie, comme il convient en pareil cas, il se leva de l'air d'un homme qu'incommode la chaleur, et la chaleur lui permettait

de jouer le rôle au naturel, s'appuya debout contre la cabine du navire, dans l'attitude d'un homme qui cherche la brise, se posta auprès du pilote, avec lequel il échangea quelques mots, revint s'asseoir auprès de nous, et, détournant à dessein la conversation qui roulait alors sur Tunis, il mit sur le propos la mature du navire, et le vent, et la côte et la mer, se plaignit encore une fois des rayons du soleil, analysa longuement l'influence fâcheuse qu'ils ont sur la santé, et conclut enfin, c'est là qu'il voulait en venir, par une péroraison insinuante, autrement dit une pressante invitation adressée à notre voyageuse pour qu'elle voulût bien accepter une place auprès de lui, et sous notre humble toit.

La Tunisienne n'accueillit d'abord la proposition que par le silence. Il fallait respecter la coutume et le préjugé. Cependant, quelques instants après, — M. Rouget l'avait-il réellement convaincue, ou voulait-elle seulement répondre à sa politesse? — sans vouloir entrer dans la cabine, elle fit étendre son tapis dans l'ombre que projetait notre réduit, e vint s'asseoir près de la place que nous occupions.

Il faut n'avoir pas voyagé, n'avoir pas conn le sentiment de l'exil et de l'isolement sur un navire, p ur ne pas comprendre quel charme nouveau répandit l'entretien d'une jeune femme sur cette partie de

notre voyage, et quel long souvenir nous en avons conservé dans la mémoire du cœur.

Tandis que nous causions ainsi, sans doute au grand scandale des pèlerins musulmans, les heures passaient plus vite, le soleil nous paraissait moins brûlant, les collines de l'Arabie moins arides et moins pelées, le rivage émaillé partout de fleurs et tapissé de verdure. Cependant notre barque, poussée par un vent favorable, glissait rapidement sur les flots. A mesure que nous avancions, une multitude d'îlots de corail perçaient la mer d'azur, et se montraient à fleur d'eau pour disparaître aussitôt derrière nous. A trois heures du soir, enfin, nous laissâmes tomber notre ancre dans la baie de Hamam-Pharaon, et nous passâmes la nuit au mouillage.

Ce point de la côte est remarquable par les eaux thermales qui lui ont donné leur nom. Ces eaux jaillissent d'une montagne peu élevée qui borde de très-près le rivage de la mer, et forment deux petites sources qui coulent sur la plage. Dans l'une le thermomètre s'est élevé à 64° centig., et dans l'autre à 68° centig.; la température de l'air ambiant était de 35°5. Les vapeurs sulfureuses qui s'élèvent de leurs eaux pénètrent insensiblement les pierres qu'elles baignent, les enduisent d'une légère couche de soufre, et diminuent, en les corrodant, leur pesanteur spé-

cifique. Au-dessus de ces deux sources, s'ouvrent dans les flancs de la montagne deux grottes considérables qui semblent avoir été taillées dans le roc par la main de l'homme.

S'il faut en croire les Arabes, ces excavations se prolongent fort avant dans l'intérieur de la montagne. Elles conduisent vers un gouffre souterrain où mugissent des torrents d'eau bouillante. C'est là, disent-ils, que le Seigneur, punissant la révolte de Pharaon et son acharnement à poursuivre le peuple hébreu, a précipité le monarque égyptien avec son armée. Nous répétons le récit sans avoir besoin de rappeler que l'imagination arabe s'est toujours plu à inventer des contes merveilleux.

A quatre heures du matin notre patron reprend la mer. Nous saluons le cap Jehan, qui s'avance hardiment au milieu des flots; nous dépassons quelques bancs de sable gisants sous cinq ou six brasses d'eau, et le coucher du soleil nous trouve déjà dans la rade de Tor.

Le village qui donne son nom à cette rade, et qui fut l'un des entrepôts de l'Inde antique, ne conserve plus rien aujourd'hui de son ancienne importance. A le voir de la mer, on dirait une place prise d'assaut et ruinée par les bombes. Si vous le visitez, vous rencontrez des Arabes en guenilles parmi des ma-

sures croulantes et pleines de décombres; souvent même la masure n'a pas d'habitants. Vous poussez la porte, elle s'ouvre; le toit défoncé pend sur le foyer désert. La petite vérole a passé par là. Le terrible fléau qui revient incessamment sur cette plage en a décimé les habitants. L'émigration a dispersé le reste. Les lézards, les rats, les oiseaux de nuit, hôtes sinistres et impurs, ont pris la place de l'homme.

Quant à la rade, elle passe pour commode et sûre. Elle peut contenir de vingt à trente bâtiments de la portée de deux cents tonneaux. Il y a dans les environs plusieurs ports où les barques peuvent s'approvisionner d'eau douce, et une source d'eau thermale jaillissant du pied d'un coteau calcaire, où l'on voit un grand nombre de coquilles pétrifiées de la même espèce que celles qui vivent encore dans la mer Rouge. La température de cette source est de 27° Réaumur. Le sol est cultivable dans un rayon d'une demi-lieue. Les habitants ont mis à profit ce peu de bonne terre; ils y ont semé quelques jardins, et planté çà et là plusieurs bosquets de palmiers qui élèvent vers le ciel leurs troncs hardis et le verdoyant parasol de leur feuillage.

En quelques heures nous eûmes visité tout ce qu'il y a de curieux sur la plage de Tor. Le 3 septembre, comme il ne nous restait plus rien à voir,

nous louâmes des dromadaires, et nous partîmes pour aller au couvent de Sainte-Catherine. Cinq Arabes seulement, ceux-là mêmes qui étaient les propriétaires de nos montures, nous accompagnaient et nous servaient d'escorte. La température était superbe, l'air pur nous animait d'une certaine allégresse, que changeait en enthousiasme la pensée de pénétrer au cœur de cette presqu'île du Sinaï, si grande par les souvenirs de la tradition biblique. Nous allions, et déjà nous avions perdu de vue, après une demi-heure de marche, les jardins et les plantations de la côte. Un peu de temps encore, et toute verdure va disparaître. Nous entrons dans une vaste plaine rase, où le voyageur porte seul l'image de la vie. Point d'arbres, point d'habitation, partout le désert, le désert de l'orient à l'occident, le désert du septentrion jusqu'au midi, et le soleil triste dans sa splendeur au milieu d'un ciel vide. Quatre heures de silence et de muette confrontation avec les sables; ce temps écoulé, nous atteignons la limite de cette plaine. Ici commence la région montagneuse ; rien de plus morne sous le regard du soleil : un enchevêtrement de buissons rabougris et d'arbustes sauvages courbés sous des blocs de pierre énormes. On dirait quelques champs de bataille où se sont heurtés des géants.

Ces quartiers de granit se détachent lentement du

rocher sous l'action incessante des saisons pluvieuses. L'hiver les mine, leur poids les entraîne, et ils roulent avec fracas au fond des défilés.

Nous entrons bientôt dans un vallon sablonneux, aride comme la montagne. Cependant des créatures de Dieu avaient passé par là. On y voyait les empreintes nombreuses d'une troupe de chameaux. Le chef de notre escorte, Abdallah, s'écarta un peu de nous. Il allait, examinant avec une singulière attention les traces dessinées sur le sable. Tout à coup il rejoignit la caravane, et s'adressant à ses compagnons, il leur dit avec assurance : « Il n'y a pas longtemps que mon cousin Mohammed est venu ici; » et ses compagnons de tenir la chose pour certaine.

Ce n'est pas crédulité; il y a dans le désert une science véritable qui se nomme la science de l'*athr*. Le Bédouin qui l'étudie arrive par là à des résultats merveilleux. En examinant les traces d'un chameau, il peut vous dire avec certitude si elles sont de la veille ou du jour même, si l'animal portait une lourde charge, s'il en portait une moindre, s'il n'en portait aucune, s'il était fatigué ou s'il commençait sa course. L'empreinte des pieds de devant est-elle plus profonde que celle des pieds de derrière? il en conclut que l'animal a la poitrine faible, et, ce défaut

reconnu, il sait déjà le nom du maître de l'animal. Le célèbre Burckardt cite un exemple surprenant de cette science de l'*athr*. Un Arabe mis à l'épreuve a reconnu devant lui le pas de son chameau dans une foule d'autres pas imprimés sur le sol. Il a fait plus, il a nommé tous les chameaux de sa tribu qui avaient suivi la même route. Quand on entend parler de la police du désert, on serait tenté de la croire impossible. La surveillance s'y exerce néanmoins, grâce à la science de l'*athr*, et là où l'œil de l'homme ne saurait être ouvert sur le vol ou sur le meurtre, la terre même devient un témoin inexorable, et confond le criminel avec l'autorité d'un complice.

Vers cinq heures du soir, nos guides nous annoncèrent que nous approchions d'une source. Les dromadaires comprirent apparemment la bonne nouvelle, car ils hâtèrent presque aussitôt le pas en relevant la tête d'une façon gaillarde, et en moins d'un quart d'heure nous atteignîmes le lieu du campement.

C'était un vaste cirque enclos par de hautes montagnes qui formaient tout autour une muraille granitique. Une douzaine de palmiers y abritent un puits charmant. Au moment où nous approchions, une jeune fille s'avançait elle-même la cruche sur la tête, et quelques pas plus loin un troupeau de bre-

bis, trois ou quatre chameaux, graves, curieux, inquiets, semblaient attendre pour se désaltérer que les abords de la source fussent libres. Nous ne ressemblions pas tout à fait aux envoyés d'Abraham; mais il nous sembla voir la fille de Bathuel, et nous étions tentés de lui dire comme fit Éliezer : Donne-nous un peu de cette eau, que nous puissions nous désaltérer à ta cruche.

En ce moment nous étions contemporains de l'enfance du monde.. La vie patriarcale nous apparaissait et nous environnait de tous côtés. Pleins des souvenirs des rois pasteurs, nous voulûmes passer la nuit dans cet endroit. Nous mîmes pied à terre. Nos domestiques s'occupèrent sur-le-champ à nous préparer le repas du soir. La nuit vint, et nous endormit fraternellement côte à côte avec nos chameaux.

Le lendemain, le repos et la fraîcheur nous avaient délassés de toutes nos fatigues. Nous nous sentions allègres et presque joyeux de nous remettre en route. Les forces nous étaient revenues; mais nous allions en avoir besoin durant une journée. Quel ciel et quelle chaleur! quel terrain avant tout! Le sentier que nous suivions était tracé à travers des précipices, des vallons sablonneux, des défilés obstrués par des quartiers de rocs, des pentes rapides et revêtues d'une couche de cailloux arrondis qui fai-

saient broncher à chaque instant le pied de nos dromadaires. Affreux casse-cou! De moment en moment nous pouvions nous attendre à nous rompre les reins. Après deux heures d'achoppements, de secousses, de soubresauts, le chemin devint si mauvais, qu'il fallut mettre pied à terre. Mettre pied à terre avec une température de plus de 35°, monter, gravir, descendre, se traîner dans un air de feu! Jamais la halte ne fut plus vivement désirée, jamais elle ne se fit plus attendre. Aussi à peine arrivés, nous nous jetâmes sur nos tapis à l'ombre d'un bosquet de mimosas qui formait au milieu du désert comme un îlot de verdure; mais à peine étendus en ligne horizontale, nous nous prîmes à songer que le temps marche même pour celui qui dort, et aussitôt de nous lever, de peur que la nuit ne vînt frapper avant nous à la porte du couvent.

Encore une étape! Pas un souffle d'air, une chaleur accablante et des heures éternelles! En entrant dans les gorges du Sinaï, nous espérions que les parois nous donneraient un peu d'ombre. Espoir bientôt déçu. La montagne semblait une cascade de feu, la lumière ruisselait par torrents sur le granit, et bientôt le soleil se trouva si perpendiculairement au-dessus de nos têtes, que nous pûmes dire avec le poëte arabe : « J'ai mon ombre pour chaussure; je

l'emporte comme une semelle à mes pieds. » Perchés sur nos dromadaires à cinq mètres au-dessus du sol, exténués par la chaleur, haletants, le gosier desséché par la soif, nous ne ressemblions pas mal à des condamnés inertes, sans volonté, qui cheminent sans savoir où ils vont, convaincus seulement qu'il faut aller devant soi, et aller jusqu'au bout. Les dromadaires eux-mêmes ressentaient l'influence de cette haute température. Ils marchaient avec nonchalance, étendaient languissamment le cou, et s'arrêtaient par intervalles pour fouiller la terre de leurs naseaux, cherchant sous la première couche l'humidité qui manque à la surface. Nous commencions à nous rendre, vaincus par la fatigue, et le peu d'énergie que nous retenions encore s'en allait jusqu'à l'anéantissement, lorsque enfin nos guides nous annoncèrent que nous touchions au terme de notre course. En effet, nous aperçûmes presque aussitôt, riante, lumineuse, toute parée des rayons du soleil couchant, la petite oasis de Sainte-Catherine, et par derrière, se dressant au milieu des touffes de verdure, le Sinaï majestueux, couronné de la gloire du Seigneur. Un instant après nous arrêtions nos dromadaires sous les murs du couvent.

Son emplacement a été déterminé par deux sources abondantes qui servent à l'irrigation et permet-

tent de cultiver quelques plantes utiles dans ce coin du désert. Sa forme est celle d'un rectangle, de 300 pieds de long sur 250 de large. Il est entouré de murs épais qui lui donnent l'aspect d'une petite forteresse, précaution nécessaire pour se mettre à l'abri du pillage des Bédouins; car chaque couvent, dans l'Orient, a quelque sanglante histoire à raconter, et plus que tous les autres, celui du Sinaï, solitaire, isolé au milieu des sables, se trouverait exposé aux attaques des Bédouins. On conçoit maintenant ce que nous ne comprîmes pas au premier abord, l'air inhospitalier de la sainte demeure. Nous cherchions des yeux sans pouvoir découvrir la moindre apparence d'une entrée. Que veut dire ceci? Pas de porte à la maison du Seigneur! Mais voici qu'une fenêtre abritée par un auvent s'ouvrit au-dessus de nous; un moine avança discrètement la tête afin d'examiner à quelle espèce de visiteurs il pouvait avoir affaire. C'était le caloyer du couvent. A peu près convaincu que nous étions des Européens, il nous demanda si nous avions des lettres du patriarche du Caire, et, sur notre réponse affirmative, il descendit, pour les recevoir, un panier suspendu à l'extrémité d'une corde. Nous mîmes nos dépêches dans le panier, qui remonta; le moine les prit et disparut. Ce fut un quart d'heure d'attente, après quoi la corde

glissa de nouveau contre la muraille; mais cette fois-ci le panier était remplacé par un fort bâton attaché en travers, qui devait nous servir d'escalier. Nous nous plaçâmes dessus à califourchon les uns après les autres, et dans moins de dix minutes nous nous trouvâmes tous réunis dans l'intérieur du monastère.

Imaginez un petit village arabe composé de maisons à un seul étage, maisons riantes de propreté où logent les religieux.

Le supérieur du couvent nous fit l'accueil le plus cordial. Par son ordre, on nous conduisit dans une cellule spacieuse, gaie à l'œil et garnie de tapis. On nous donna le temps de réparer notre toilette, et un des moines vint poliment nous prévenir que le dîner était servi. Le repas se composait d'œufs, de riz, de dattes, de fromage et de raisins délicieux. Les envoyés d'Israël n'avaient certainement pas cueilli à d'autres ceps la grappe prodigieuse qu'ils rapportèrent de la terre promise. Point de vin, il est vrai ; mais l'eau était si fraîche et si bonne, que la saveur des meilleurs vins nous aurait paru grossière auprès de ce diamant liquide, de ce lait merveilleux puisé aux bonnes mamelles de la nature. Le repas achevé, nous restâmes une heure encore à nous entretenir avec les religieux, puis nous nous retirâmes dans

notre cellule, afin de nous préparer par le repos aux excursions du lendemain.

L'église du couvent méritait notre première visite. C'est véritablement un édifice curieux, une basilique où se marie le double caractère de l'architecture byzantine et de l'architecture romane. On entre, et on admire d'abord le plafond enrichi d'étoiles, rehaussé de moulures d'or qui brillent sur un fond d'azur. Une double rangée de colonnes de marbre supporte des arceaux à plein cintre qui soutiennent eux-mêmes la toiture. Beauté et sévérité du dessin, lignes pures et majestueuses, rien ne manquerait au caractère religieux du monument, si l'impression n'était attirée par le luxe moins austère des ornements et des dorures. Les murs sont recouverts de tableaux et de mosaïques brillantes; le pavé forme encore une mosaïque de marbres divers. Les candélabres sont en argent; les boiseries du sanctuaire, en cèdre sculpté et doré; l'autel et les colonnes qui le décorent, en marqueterie de nacre et d'écaille; la croix elle-même, la croix du Fils de l'homme, n'a pu se soustraire aux fantaisies de l'artiste, qui en a fait un bijou précieux en le surchargeant de sculptures très-délicates et très-capricieuses.

L'abside est bâtie dans un lieu redoutable : elle s'élève sur l'emplacement même où s'est passée

l'une des plus grandes scènes de l'époque biblique :

« Or, Moïse faisait paître les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian ; et comme il conduisait son troupeau dans le cœur du désert, il arriva à la montagne de Dieu qui se nomme Horeb.

« Le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu sortie du milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait sans se consumer.

« Moïse dit donc : J'irai, et je verrai ce grand prodige du buisson qui ne se consume pas.

« Or, comme il s'approchait pour voir, le Seigneur l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Moïse répondit : Me voici.

« Et Dieu ajouta : N'approchez pas d'ici, ôtez les souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est une terre sainte :

« Il dit encore : Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.

« Le Seigneur dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux.

« Et sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens, et pour le

faire passer de cette terre en une terre bonne, spacieuse, en une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel, aux pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phérézéens, des Gergéséens, des Hévéens et des Jébuséens.

« Le cri des enfants d'Israël est donc venu jusqu'à moi; j'ai vu leur affliction, et de quelle manière ils sont esclaves et opprimés en la terre d'Égypte.

« Mais venez, et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous tiriez de ses mains les enfants d'Israël, qui sont mon peuple. »

Quand on repasse de telles choses dans sa pensée, et que le lieu lui-même prend une voix pour les redire, le cœur répond à son tour par un religieux frémissement. Quelle que soit la croyance de l'homme, quel que soit son doute, pour le chrétien comme pour le musulman, pour le philosophe, pour l'historien, pour le moraliste, la chapelle du Sinaï demeurera toujours le point de départ d'une idée qui a changé la face du monde. C'est de là que le fils de Amrou, homme au-dessus des hommes, pâtre obscur et déjà familiarisé avec les hautes vues de l'ordre social, partit, à la voix du Seigneur, pour arracher les Hébreux au culte des idoles, pour proclamer l'unité du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; révélation sublime qui devait bientôt opposer au polythéisme une

barrière infranchissable, et devenir, après peu d'années, la foi universelle des nations.

Nous sortîmes de ce lieu l'esprit troublé d'une émotion profonde. Plusieurs portes s'ouvrirent et se refermèrent sur nous. Suivant toujours le bon père qui nous servait de guide, nous visitâmes successivement deux ou trois petites chapelles, la mosquée musulmane, la bibliothèque et le réfectoire, dont les murs, peints à fresque, représentent plusieurs scènes grotesques du paradis et de l'enfer.

Le jardin où l'on nous conduisit ensuite est une véritable merveille. Nous avons encore peine à comprendre comment on a pu fertiliser un sol aussi ingrat, et le forcer à produire en aussi grand nombre des arbres aussi beaux. L'olivier, l'amandier, le citronnier, le dattier, le cyprès et la vigne entrelacent leurs branches de toutes parts, forment des voûtes de verdure qui donnent dans cette partie du désert des ombrages délicieux.

Nous fîmes une promenade de plusieurs heures dans les allées de ce verger magnifique, et nous rentrâmes ensuite dans l'intérieur du couvent, après avoir décidé que la journée du lendemain serait consacrée à l'ascension du Sinaï.

Les premiers rayons du soleil levant nous trouvèrent au pied de la montagne sainte. Le moine qui

nous accompagnait nous fit prendre un grand escalier formé de dalles disjointes et détériorées par les eaux pluviales qui, aux jours d'orage, se précipitent en torrent des cimes les plus élevées. Au tiers de la hauteur, nous rencontrâmes une porte cintrée dominée par une petite croix en fer à laquelle se rattache une tradition dont on ne manque jamais d'édifier la religion du voyageur.

« Un Juif, dit la légende, voulut un jour gravir le Sinaï. Une croix lui apparut, et lui barra obstinément le passage. En vain le Juif essaya-t-il plusieurs fois de tourner l'obstacle; efforts inutiles! de quelque côté qu'il se tournât, la croix miraculeuse se portait à sa rencontre, et l'empêchait de passer plus avant. Frappé de ce prodige, le Juif se convertit et demanda à genoux la grâce du baptême. Son guide lui répandit sur le front l'eau de la source voisine, et le nouveau chrétien se sentit entraîné doucement vers le sommet de la montagne. Son exemple détermina la conversion d'un grand nombre des siens. »

Après cette porte, une deuxième tout à fait semblable. Nous gravissons encore quelques rochers escarpés, et nous arrivons sur le col qui sépare le sommet de l'Horeb de celui du Sinaï. Ce col forme un petit plateau. La nature y a préparé une halte pour les pèlerins déjà las de la première ascension.

C'est là que se trouve la grotte célèbre où le prophète Élie demeura pendant quarante jours à s'entretenir avec le Seigneur. L'emplacement en est marqué par une chapelle de forme grecque, ornée d'un autel et de quelques peintures grossières. La chapelle est en ruines. Tout près de là s'élèvent un cyprès et quelques oliviers, dont les rameaux, toujours verts, récréent la vue, fatiguée de la nudité des rocs qui forment la charpente de la montagne. Nous avons fait une station dans cet endroit pour visiter l'intérieur de la chapelle, et, après un moment donné au souvenir qu'elle consacre, nous nous sommes remis à gravir le Sinaï, dont nous apercevions distinctement le sommet à peu de distance au-dessus de notre tête.

A mesure que nous en approchons, le sentier tracé sur le flanc de la montagne devient plus roide et plus difficile. Bientôt nous atteignons un bloc énorme de granit. Les Arabes nous arrêtent pour nous y faire remarquer l'empreinte des pieds du chameau qui portait Mahomet à la cime du Sinaï. Notre petite escorte se prosterne et baise pieusement ces traces vénérables. Quant à nous, après les avoir considérées un instant, nous reprenons notre chemin, et nous allons rejoindre le moine du couvent, qui, jaloux d'opposer tradition à tradition, nous attend près du

rocher d'où Moïse, dominant la plaine de Raphidim, étendait les mains vers le ciel, selon le récit de la Bible.

« Cependant Amalek vint à Raphidim combattre contre Israël.

« Et Moïse dit à Josué : Choisissez des hommes et allez combattre contre Amalek; je me tiendrai demain sur le haut de la colline ayant en main la verge de Dieu.

« Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalek. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

« Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux; mais lorsqu'il les abaissait, Amalek avait l'avantage.

« Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties; c'est pourquoi ils prirent une pierre, et, l'ayant mise sous lui, il s'assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés; ainsi, ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil.

« Josué mit donc en fuite Amalek, et fit passer son peuple au fil de l'épée. »

Enfin, après deux heures d'une laborieuse ascension, nous atteignîmes le sommet de la montagne sainte.

Quel magnifique panorama se développa aussitôt devant nos yeux!

Tout ce que la nature a de sévère, de terrible et de majestueux était là sous nos pieds, à nos côtés, autour de nous. Partout, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions que des montagnes calcinées, des rochers aigus, des précipices taillés à pic, des sites de l'aspect le plus sauvage et le plus désolé. On eût dit que toute la contrée avait été bouleversée la veille par les convulsions de la nature, ou bien encore on l'eût prise pour une mer pétrifiée, surprise tout à coup, et devenue granit au plus fort d'une tempête. Ainsi se trouvaient justifiées ces paroles de l'Écriture :

« Le Seigneur dit à Élie : Sors, et tiens-toi debout sur la montagne; et un vent violent et impétueux renversait les montagnes et brisait les rochers, et le Seigneur n'était point dans ce vent; et après le vent un tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement. »

Devant ce tableau de ruines et de deuil, en présence de cette morne stérilité, de cette accablante solitude, nous sentîmes notre poitrine se serrer malgré nous, nous éprouvâmes quelque chose de cette crainte religieuse qui fit frissonner Israël prosterné au pied de la montagne sainte, lorsque le

Seigneur manifesta sa loi au milieu des tonnerres.

Nous demeurâmes un instant immobiles et tout entiers à ce spectacle grandiose, si terrible encore après trente siècles; nous contemplâmes à loisir le théâtre prodigieux de la plupart des grandes scènes qne raconte l'Exode; puis nous redescendîmes la montagne. Le bon père nous accompagnait toujours. Il ne voulut pas nous laisser rentrer au couvent sans nous avoir montré la roche célèbre qui, sous la baguette de Moïse, se transforma en une source miraculeuse. Non, jamais, plus vivement que durant cette course, nous n'avons senti combien est irrésistible l'empire des traditions sur l'imagination de l'homme. Dans les contrées du tropique, le voyageur rencontre à chaque pas les magnifiques aspects de la nature vierge; mais ces arbres immenses, mais ces fleuves profonds qui portent des vaisseaux pauvres du prestige qui s'attache à des souvenirs de grandeur et de gloire, n'inspirent aucun de ces sentiments qui remuent le cœur ou qui élèvent l'âme. Dans l'Orient, au contraire, tout parle, tout prend une voix, tout raconte à la pensée de consolants et magnifiques mystères. C'est là que sont nées presque toutes les doctrines qui nous gouvernent; c'est de là que sont sorties ces formules religieuses, règle impérissable de notre morale publique et de nos consciences.

Comme on l'a déjà dit, le nouveau monde, parvenu doré, nu, sans ancêtres, appartient au commerce; l'ancien continent, avec ses hiéroglyphes de granit et ses monuments bibliques, est le domaine de la poésie.

Avant de quitter pour toujours la presqu'île du Sinaï, nous aurions voulu visiter encore toutes les autres localités célèbres dans l'Écriture, explorer la plupart de ces vallées arides dont les échos répétèrent si souvent les plaintes des Hébreux; parcourir le champ de bataille de Raphidim, accompagner les enfants d'Israël jusqu'aux sables brûlants de Caleb, jusqu'à ceux de Pharan, et montant, comme le législateur des Hébreux, sur le sommet du Nebo, comme lui saluer d'un regard la terre de Chanaan. Mais, appelés par les devoirs de notre mission dans des contrées moins glorieuses et plus lointaines, il ne nous était pas donné d'accomplir ce pieux pèlerinage. Le temps que nous nous étions réservé pour visiter le Sinaï était déjà derrière nous. Il fallait songer à nos préparatifs de départ. Le 27 août au matin, nous nous rendîmes donc auprès du père supérieur pour le remercier de l'hospitalité généreuse qu'il nous avait accordée. Nous sortîmes ensuite du couvent comme nous y étions montés, par la fenêtre qui lui sert de porte à l'extérieur, et, après avoir dit un der-

nier adieu à ce port que la piété des fidèles a construit au milieu des sables du désert, nous reprîmes le chemin de Tor, où nous arrivâmes le lendemain, à dix heures du matin.

SOMMAIRE.

Aspect de la plage de Tor. — Nous y trouvons une foule de pèlerins qui vont à la Mecque. — Rencontre d'un jeune Anglais, M. Bell, que nous avions connu au Caire. — Départ de Tor. — Navigation arabe de la mer Rouge. — Nous doublons le cap Mohammed. — Traversée orageuse du golfe de l'Akhaba. — Port d'Ainounah. — Raisons qui nous portent à croire que ce port était l'ancienne Leuce-Come. — Le port d'El-Ouïch. — Rencontre de M. Rochet revenant de l'Abyssinie. — Iambo ; sa description. — Arrivée à Djeddah. — Description de cette ville. — Sa population. — Mœurs des habitants. — On y trouve une foule de mendiants.

CHAPITRE IX.

Durant notre visite au mont Sinaï, le vent du nord n'avait cessé de souffler avec une violence extrême. Un grand nombre de barques, chargées de pèlerins, n'avaient pu tenir la mer. Le gros temps les avait forcées de se réfugier dans le mouillage de Tor, et tout l'aspect des lieux s'était animé.

En ce moment la rade était couverte d'une multitude d'embarcations qui sautillaient sur la mer. Une forêt de mâts, bercés au mouvement des lames, s'inclinaient et se relevaient tour à tour. On eût dit un bosquet de palmiers balancés par le vent.

Des tentes de toute forme et de toute dimension égayaient, par la bigarrure de leurs couleurs, la monotonie de la plage. On voyait çà et là, le long du

port, des groupes de matelots occupés à rapiécer leurs voiles, des nègres à demi-nus nonchalamment couchés sur le sable, des pèlerins revêtus de costumes magnifiques, des esclaves empressés à leur présenter la pipe, et plus loin, dans le cercle de l'horizon, des Arabes déguenillés apportant de l'eau, du bois, des vivres à cette foule qu'un même moment réunissait sur une plage déserte.

Décidément, la postérité d'Ismaël est toujours une race nomade. L'Anglais même ne sait pas voyager auprès de ces pèlerins arabes. En quelque endroit que se transporte l'homme de l'Orient, il tient maison, fût-ce en plein air, et vous le diriez toujours entre les quatre murs de son logis. Rien ne lui manque : ustensiles de cuisine, vivres et fourneaux, pipes et parasols, livres et fusils; le tapis pour s'asseoir, les coussins pour s'appuyer, des femmes même pour alléger, en les partageant, les ennuis de la route; et tout cela ne se montre que quand il s'arrête. Si vous le voyez en marche, son attirail de voyage n'est pas même aussi compliqué que celui d'un touriste des Trois-Royaumes, promenant sa flegmatique curiosité entre l'Égypte et la Syrie.

Tandis que nous admirions cette science de l'aménagement et que nous parcourions des yeux la diversité des visages nouveaux, un cri de surprise nous

échappe; nous avons reconnu une figure amie: M. Bell! c'était bien lui, c'était bien M. Bell, un jeune Anglais, non pas un touriste, Dieu merci! A 22 ans, M. Bell avait déjà visité l'Égypte, la Nubie, les déserts qui longent l'Euphrate, et il avait dessein d'explorer les sources du Nil. Un caprice du vent le pousse dans la rade de Tor. Il nous voit, il ne veut plus nous quitter, nous offre de se joindre à nous; nous acceptons avec enthousiasme. Dès ce moment, notre petite caravane s'augmente d'un compagnon dévoué, d'un ami courageux, dont l'esprit toujours animé, la gaieté toujours prompte, l'entrain toujours présent, la verve inépuisable, nous ont fait oublier souvent, en Abyssinie, les fatigues des longues marches, l'ennui des interminables journées.

Notre impatience était grande de reprendre la mer. Nous commencions à quereller le vent comme des héros antiques. L'armée grecque se rendant à Troie ne le provoquait pas à souffler plus énergiquement. Enfin pourtant ses bourrasques commencèrent à se calmer le 10; le 11, dès le matin, tentes de s'abattre et pèlerins de replier leurs bagages. Chacun regagna son navire, et la *Perle de l'Orient*, c'est notre barque et rien de plus, et la *Perle de l'Orient* déploya à une brise plus douce ses voiles de friperies bariolées comme une courte-pointe.

On se rappelle les conditions que nous avions faites au patron de la barque : il s'était engagé à ne prendre à son bord qu'un petit nombre de passagers, et ne s'était pas piqué de tenir parole. Nous ne nous étions pas souvenus à notre tour de nous plaindre, et tout allait au mieux durant la première partie de notre traversée. La barque était pleine outre mesure; mais nul ne contestait notre droit de préséance. A ce second départ, les esprits étaient changés. Les absents ont tort, dit le proverbe, et le proverbe dit vrai. Peut-être notre visite au Sinaï avait laissé aux têtes le loisir de s'animer ; le grand nombre de pèlerins réunis avait échauffé l'ardeur du fanatisme musulman, si bien que nos compagnons de voyage nous regardaient avec des yeux pleins de colère. Blottis devant la porte de notre réduit, une foule de misérables semblaient nous envier jusqu'à l'air que nous respirions. Ce qui les irritait, c'était de voir des *chiens de chrétiens* occuper la meilleure place de la barque. « Eh quoi ! s'écriait l'un d'eux, le plus exaspéré, les enfants du prophète ne sont-ils plus rien ? les chrétiens sont tout. Ils entrent dans nos mosquées, ils se mêlent à nos fêtes, à nos cérémonies, et on les laisse faire tranquillement. *Allah inhala hum !* Que Dieu les maudisse ! La fin du monde approche, puisque la terre est déjà livrée au démon. »

Cette fureur ne nous effrayait qu'à demi : nous sentions trop bien notre force et la faiblesse de ces pauvres diables ; nous fîmes bonne contenance contre les criailleries, nous maintînmes résolûment notre droit, et bientôt cette haine, un moment soulevée, retomba d'elle-même ; l'aigreur s'adoucit : elle finit par se perdre dans le sentiment du péril commun et la préoccupation des hasards de la traversée.

Il faut le dire, la navigation est dangereuse sur les barques arabes. Au lieu de gagner le large, où elles rencontreraient tout au plus de rares écueils, elles longent timidement la côte, dirigeant leur course à travers un labyrinthe de bancs de sable, d'îlots madréporiques et de roches à fleur d'eau. Point de carte pour se guider, point de sonde pour mesurer la profondeur des eaux ; seulement un matelot, placé en védette à la proue du navire ou au haut du mât, signale le danger lorsqu'il l'aperçoit. Mais si le reiz n'entend pas le cri d'alarme, ou s'il l'entend quelques secondes trop tard ; s'il hésite à manœuvrer, ou s'il manœuvre mal ; si, dans les passages étroits, il appuie un peu trop à droite ou un peu trop à gauche, le voyageur court risque de périr misérablement sur une côte déserte, et cela, lorsqu'un vent favorable lui promettait une heureuse navigation ; lorsque, sur la foi d'un ciel riant, d'une mer toute paisible, il lais-

sait flotter son esprit bercé par le doux rêve de l'espérance.

Cette navigation d'un peuple enfant a besoin du jour et de la lumière : on le comprend sans peine. Depuis longtemps l'expérience l'a appris aux Arabes. Aussi, chaque soir, une ou deux heures avant le coucher du soleil, le pilote arrête sa barque soit dans une anse de la côte, soit derrière un îlot de corail, et l'on passe la nuit au mouillage. Les écueils sont là, qu'importe! Les Arabes ne se croient jamais plus en sûreté qu'au milieu de tant de périls. Le matin se lève à l'horizon. Si le vent n'est pas trop fort, le patron met à la voile; dans le cas contraire, les passagers attendent avec résignation durant des semaines entières le retour du beau temps.

C'est ainsi que les flottes de Salomon naviguaient dans ces mêmes parages, lorsque, partant des ports d'Ailath et d'Asiongaber, elles allaient chercher sur la côte orientale d'Afrique l'or, l'ivoire et toutes les autres matières précieuses qui devaient servir à orner le temple de Jérusalem. « Tes rameurs t'ont porté dans les grandes eaux, dit le prophète Ézéchiel, et le vent d'Orient t'a brisé dans le milieu des mers. » Ce vent d'Orient, dont parle le prophète, est la mousson du nord-est. Il règne pendant l'été, nous l'avons déjà dit, dans les régions septentrionales de la mer Rouge,

et rend toujours extrêmement périlleuse la traversée du golfe de l'Akhaba. La *Perle de l'Orient* devait en faire bientôt la fâcheuse expérience.

Nous cheminions ainsi depuis deux jours, et nous venions de dépasser le cap Mohammed, lorsque tout à coup, surpris par les vents du nord et du nord-est qui s'engouffraient dans les golfes de Suez et de l'Akhaba, nous nous sentons entraînés avec force au milieu d'une mer furieuse. Battue par les flots courroucés, renversée d'un flanc à l'autre, souffletée sans relâche entre le choc des lames comme entre deux terribles mains, la *Perle de l'Orient* gémissait d'une façon lamentable, et chacun de ces gémissements répondait au cœur de tous les passagers. Tour à tour élevés sur le sommet des vagues et précipités dans leurs profonds sillons, il nous semblait à chaque instant que la mer allait nous engloutir dans ses abîmes. Le *reiz* avait perdu son éloquence vantarde. La vétusté de son bâtiment l'épouvantait lui-même, et, intimidé par le danger, il songeait à regagner la côte; mais à virer de bord notre position devenait plus périlleuse; marcher en avant c'était encore le plus sûr. Force fut donc de soutenir jusqu'au bout l'assaut de la tourmente. Point de repos. Depuis midi jusqu'à quatre heures du soir, nous ne cessons d'embarquer des lames. Ce n'est pas tout, nous voici entre

la colère des flots et la colère des hommes. Nos fanatiques compagnons de voyage s'élèvent contre nous. On nous accuse hautement du courroux de la mer; on demande pardon au prophète du crime d'avoir fait voile avec des chrétiens. Cependant, au coucher du soleil, les vents commencent à s'abattre, l'ouragan se calme, le flot s'apaise par degrés; un peu d'azur se montre au fond du ciel, un peu de sérénité reparaît dans les esprits, les cœurs changent de nouveau, et, à la grande joie de tous, la *Perle de l'Orient* gagne le petit port d'Ainounah sur la côte du Hedjaz, où nous passons la nuit à l'ancre.

Nous voici donc les pieds sur la terre ferme. Qui se souvient maintenant du mauvais temps? On se sèche, on se secoue, et chacun se félicite d'avoir échappé au danger.

Ici, près du rivage, nous apercevons des ruines considérables. Quelles sont ces ruines? Il semble qu'elles ont appartenu à un vaste établissement maritime, et l'aspect de ses roches madréporiques prête à la côte une blancheur particulière. Ainounah serait-il donc l'ancienne *Leuce-Come* ou le port Blanc des anciens, ce riche entrepôt destiné jadis à recevoir les diverses marchandises qui provenaient du sud de la mer Rouge, et que l'on emportait ensuite à Pétra sur le dos des chameaux, afin

d'éviter la navigation périlleuse du golfe de l'Akhaba.

Confessons-le d'abord : cette hypothèse n'a pour elle ni l'opinion de Bochard, ni celle du célèbre Danville. Ces deux savants géographes retrouvent ou croient retrouver le port Blanc dans une ville du nom d'Haüra située près de l'île de Hassani par 25° de latitude nord; mais quelle que soit notre estime pour leurs travaux, nous nous permettrons de leur opposer deux arguments.

Premièrement, le périple d'Hannon place *Leucé* au nord de Myos-Hormos, et la ville d'Haüra se trouve beaucoup plus au sud.

Secondement, Strabon, parlant de l'expédition d'OElius-Gallus, rapporte que l'armée romaine débarqua à *Leucé* dans le pays des Nabathéens; or, comme ce pays était borné au sud par la contrée des Thamdani, et que les Thamdani étaient alors en guerre avec les Romains, si *Leucé* eût été voisine de Hassani, il faudrait conclure qu'OElius-Gallus fit prendre terre à son armée en pays ennemi, et cette conclusion manquerait de probabilité.

Revenons à notre hypothèse; elle ne donne lieu ni à l'une ni à l'autre de ces deux objections. La configuration de la côte auprès d'Ainounah s'accorde parfaitement avec la description que les géographes anciens nous ont laissée des environs de *Leucé*.

Ajoutons que l'ancrage d'Ainounah est complétement abrité contre les vents orageux du nord par les îles de Tyran, de Senafer et de Barakan, condition indispensable pour un port où mouillaient chaque jour une foule de navires chargés de marchandises précieuses.

Le 15, nous reprenons la mer à dix heures du matin; le même jour, nous atteignons le port de Moïlah.

Le 16 et le 17, la *Perle de l'Orient* continue son cabotage; nous marchons le jour, nous faisons halte à l'entrée de la nuit, et nous nous arrêtons successivement dans plusieurs anses de la côte.

Le 18, à quatre heures du soir, nous laissons tomber l'ancre dans le port d'El-Ouïch.

On appelle El-Ouïch un village, ou plutôt un groupe de cabanes adossées aux rochers madréporiques qui dominent les sables brûlants du rivage. Les environs sont affreusement stériles; néanmoins tous les navires y trouvent de l'eau et des vivres en quantité suffisante.

Ne nous plaignons pas d'El-Ouïch; ce petit village arabe nous gardait encore une bonne rencontre. Le soir de notre arrivée, une barque vint se mettre au mouillage près de la nôtre. Elle avait à son bord un voyageur européen. Nous saluons avec joie ce fils de notre vieil Occident; nous lui adressons la parole en

français, et ce voyageur, qui nous est un frère, nous répond dans la langue commune.

C'est ainsi que nous avons fait connaissance avec M. Rochet d'Héricourt. Notre hardi compatriote revenait alors du Choa. Il y avait pénétré par le pays des *Adels*, que personne n'avait parcouru avant lui. Riche de renseignements précieux, il les mit généreusement à notre disposition. Nous passâmes la nuit ensemble, et nous nous séparâmes le lendemain matin, lui pour retourner en France, nous, moins heureux, pour nous frayer notre route jusqu'en Abyssinie. Comment nous serions-nous défendus alors d'un sentiment de tristesse? Quel devait être le succès de notre mission? nous l'ignorions encore. Nous ne savions même pas s'il nous serait permis d'entrer au cœur d'une contrée barbare.

Le 19, à deux heures, départ d'El-Ouïch. Le 20, nous arrivons à Djebel-Hassani; le 21, nous entrons à pleine voile dans le port d'Iambo. Il ne faut pas confondre le port d'*Iambo-el-Bahar*, Iambo de la mer, avec *Iambo-el-Nakel* ou Iambo des Palmiers, village situé plus au sud dans un endroit qui probablement a été recouvert autrefois par les eaux.

Iambo-el-Bahar, où nous venions de jeter l'ancre, est bâti sur une plage aride. La haute mer dépose sur la plage des algues et des plantes marines; le soleil ar-

dent couve tout le jour ces détritus qui fermentent; des vapeurs âcres, des miasmes infects s'en dégagent, et les fièvres pernicieuses s'y élaborent dans un foyer qui ne s'éteint jamais. Autour de la ville s'élève un mur crénelé, faible défense qui ne résisterait pas au canon; son commerce, presque tout d'importation, est insignifiant : il consiste principalement en objets destinés à approvisionner Médine, ainsi qu'une partie des provinces du Nedj et du Hedjaz. L'eau qu'il faut acheter sur toute la côte de la mer Rouge, comme une denrée précieuse et rare, se vend ici un prix exorbitant.

La nécessité de nous en procurer quelques outres nous obligea de prolonger notre séjour à Iambo beaucoup plus que nous l'aurions voulu; mais cette relâche forcée nous procura l'occasion de visiter les environs de la ville jusqu'en vue des montagnes de Bedr, qu'on nous montra dans le lointain.

Le 22, la *Perle de l'Orient* quitta Iambo. Contre l'habitude des Arabes, nous battîmes la mer vingt-quatre heures de suite, et, le 23, nous entrâmes avec la nuit dans le port de Rabah. Une barque arabe, ancrée au fond de la rade, hissa un fallot sur lequel se dirigea notre patron, et notre bâtiment put se glisser à travers les écueils.

Rabah marque, sur cette côte, la limite nord du

territoire sacré. A Rabah, les pèlerins musulmans s'embarquant en Égypte ont coutume de se faire raser la tête, et, les ablutions achevées, de revêtir l'*hiram*, c'est-à-dire une toile blanche dans laquelle ils se drapent à la manière antique. Ainsi purifiés, ils ne craignent plus de fouler la terre sainte.

Nos compagnons de voyage n'eurent garde de manquer à cette pieuse pratique. Ils passèrent près d'une heure sur le rivage à se laver le corps avec les cérémonies usitées. Dans leur nouveau costume, pieds nus, tête nue, l'air contrit, le front humilié, ce n'étaient plus les mêmes hommes ; c'étaient, en effet, des pénitents qui faisaient amende honorable de leurs péchés, et prenaient le ciel à témoin de la sincérité de leur repentir.

La religion agrandit tout ce qu'elle touche. Jusque là, les démonstrations extérieures de ces pèlerins, leurs attitudes, leurs gestes, leurs soupirs, l'affectation qu'ils mettaient à prononcer cent fois dans une heure et de cent manières différentes les noms de Dieu ou de la cité sainte de la Mecque, ne nous avaient paru qu'un dangereux fanatisme. Mais, à partir de ce moment, l'ardeur de leur foi, la sincérité de leurs croyances, nous réconcilièrent avec leur exaltation religieuse, qui n'est, pour ainsi dire, que le délire de la vertu. En les voyant si profondément convain-

cus, nous leur devînmes indulgents; nous ressentîmes plus de compassion que de colère pour les erreurs, les préjugés et les superstitions que, depuis notre départ, ils étalaient orgueilleusement à nos yeux. Hélas! superstitions, erreurs et préjugés ne prennent-ils pas toujours leur source dans un sentiment respectable : le besoin d'adorer et de croire, de prosterner son cœur devant la divinité!

Après avoir revêtu l'hiram, tous les *hadjis* revinrent prendre leur place à bord, et là, accroupis sur leurs jambes autant que dura la traversée, ils ne cessèrent plus de réciter des prières et de lire le Coran.

Le lendemain à midi, un matelot signala, dans le lointain, les minarets de Djeddah. Bientôt après, nous nous trouvâmes au milieu d'un triple rang de roches parallèles à la côte, qui, comme un brise-lame naturel, abritent, du côté de l'ouest, le port de la ville. La *Perle de l'Orient* s'avança, non sans quelque majesté, entre ces rangées de sèches, doubla Djeddah, gagna ensuite le *Bogaz* ou passage étroit qui, vers le sud, conduit dans la rade. A une heure, enfin, nous laissâmes tomber notre ancre à environ 1,500 mètres des murs de la ville. La traversée avait duré 33 jours.

Vue de la mer, Djeddad, avec ses maisons blanches et ses nombreux minarets, offre un aspect agréable.

Il semble qu'entré dans cette ville, on y va trouver l'ordre et la propreté avec l'aisance. On débarque, et l'illusion cesse. Djeddah ressemble au sépulcre de l'Évangile : blancheur au dehors, pourriture au dedans. Les rues sont étroites, les maisons tombent souvent en ruines ; on ne voit nulle part aucun monument remarquable. Point de pavé, point d'éclairage, cela va sans dire. Le bazar seul mérite de fixer l'attention du voyageur par la disposition et l'arrangement des magasins divers. En Europe, l'élégante modiste peut avoir pour voisin le vendeur de charbon ou le chaudronnier ; une mince cloison sépare quelquefois le gracieux boudoir de l'échoppe ou de l'antre enfumé. Ici rien de semblable. Les marchandises de même nature ont chacune une place assignée qui leur est propre. En un moment l'acheteur peut tout voir et choisir à son gré.

Les Turcs donnent à Djeddah le nom de forteresse, mais la ville n'est pas sérieusement défendue. Le premier vaisseau européen qui paraîtrait devant ses murs surmontés de petites tourelles, et garnis au hasard de quelques canons inoffensifs, y entrerait dans quelques heures sans perdre un matelot. Telle est l'imprévoyance des habitants, qu'ils n'ont pas même mis à l'abri d'un coup de main les citernes situées en dehors de son enceinte. Or, ces citernes four-

nissent, du moins en grande partie, l'eau nécessaire à la consommation journalière de la ville.

Nous avions des lettres de recommandation pour M. Fresnel, consul de France à Djeddah. M. Fresnel est un orientaliste très-distingué. Outre la noblesse de son caractère, son talent et ses connaissances profondes dans la langue arabe lui ont concilié l'affection du schérif de la Mecque, et chaque jour M. Fresnel use de son influence sur le chef du Hedjaz pour rendre, non-seulement à tous ses compatriotes, mais à tous les Européens indistinctement, des services dont on ne saurait le remercier avec trop de reconnaissance. Pour notre part, nous trouvâmes dans son hôtel l'hospitalité la plus gracieusement offerte. On nous y prépara un logement meublé à l'orientale. Sa maison fut la nôtre, et, sur ses divans comme à sa table, nous nous reposâmes doucement des fatigues de la traversée.

Nous avons rencontré chez M. Fresnel deux autres compatriotes, deux hommes dont nous avons été heureux de faire alors la connaissance. L'un est le brave colonel Mari. Les troupes égyptiennes n'ont pas livré dans le Hedjaz un seul combat où le colonel Mari n'ait pris une part glorieuse, et sa valeur y est célèbre. L'autre, M. Chedufeau, chirurgien en chef des armées d'Arabie, jouit à Djeddah d'une réputation

de savoir bien méritée. L'un et l'autre nous fournirent d'utiles renseignements sur la population de la ville, et mirent à notre disposition une foule de renseignements précieux sur la géographie du Hedjaz.

La population de Djeddah est d'environ 20,000 âmes. Mais ce chiffre se trouve presque porté au double pendant la durée du pèlerinage. A l'époque de notre séjour, on rencontrait à chaque pas, dans les rues, des pèlerins de toutes les parties de l'Orient. On y voyait l'Éthiopien, drapant à la romaine sa longue toile blanche; le pèlerin de la Perse, revêtu d'un costume magnifique; l'Arménien, à la robe flottante; le Maugrabin du Maroc, enveloppé dans son immense burnous; le nègre du Sénégal, le Bédouin du désert, le marchand de Mosoul, le Lascar de l'Inde et l'enfant des îles Malaises. Après les fêtes de l'Arafat, la plupart des pèlerins retournent dans leur pays. Néanmoins, soit lassitude, soit désir de demeurer plus longtemps sur le territoire sacré, un certain nombre, chaque année, diffèrent leur départ de plusieurs mois, épousent des esclaves Gallas, deviennent pères, et finissent souvent par s'établir à Djeddah. De là cette foule d'éléments hétérogènes dont se compose la population. Presque tous les habitants, si vous en exceptez quelques familles de

schérifs, sont étrangers ou de souche étrangère.

Malgré cette diversité d'origine, le séjour, les habitudes communes, le sang mélangé et transmis, reconstituent une race propre avec un caractère général de physionomie. Les habitants de Djeddah ont le nez aquilin, le front haut, l'œil vif et bien fendu, la stature élevée, les lèvres un peu épaisses et la peau fortement bronzée.

Leur costume élégant diffère peu de celui des Égyptiens. Pour les hommes d'un rang élevé, le bernich ou manteau de dessus, le djebbé, le tarbouch, le turban et les pantoufles jaunes.

Pour les femmes, la robe, le caleçon, le melayé et le bourgoh, ou voile de rigueur. Quant à la classe pauvre, elle ne porte habituellement qu'une chemise de toile grossière, et par dessous, en guise de pantalon, une serviette nouée autour des reins.

Pour les habitants de Djeddah comme pour le reste des musulmans, un des plus grands obstacles qui se rencontre sur la voie de la civilisation, c'est la polygamie. Ce droit, accordé à l'homme de posséder plusieurs femmes, engendre de bonne heure l'énervement; de l'énervement naît la jalousie, de la jalousie enfin la séquestration, si conforme d'ailleurs au génie despotique de l'Orient. A Djeddah, la séquestration a presque la rigueur du cloître. Toujours

renfermées dans leurs maisons, gardées à vue par des eunuques, les femmes ne peuvent communiquer qu'avec leurs pères, avec leurs frères, avec leurs cousins-germains tout au plus. Le monde finit pour elles à cette limite, que leur regard ne peut franchir en s'échappant des fenêtres de leurs harems. Jamais elles ne passent le seuil de la maison, si ce n'est pour aller faire des visites, et encore sont-elles voilées des pieds à la tête, et surveillées par des eunuques qui ne les quittent jamais d'un seul pas. Il est malséant de les regarder passer dans les rues, plus malséant encore de leur adresser la parole. On ne s'informe pas même de l'état de leur santé. Sont-elles souffrantes, le médecin leur prescrit des remèdes sans qu'elles ôtent leur voile; on leur tâte le pouls à travers une mousseline. Si le mal est venu à réclamer l'art du chirurgien, il faut qu'elles meurent sans secours. Le maître ne permettra pas qu'un étranger les regarde seulement au visage. Pâles, capricieuses, fantasques, elles se consument au milieu des plaisirs monotones et des longs ennuis du harem. A tout propos elles demandent des remèdes pour soulager l'irritation de leurs nerfs. Pauvres créatures! elles se trompent elles-mêmes, elles trompent encore leurs tyrans. Des remèdes! il n'en est pas d'autres que la distraction, que la voix de l'homme, qu'un peu de paroles amies.

Ce n'est pas la médecine qu'elles demandent, c'est le médecin.

Loin de nous cependant l'intention d'accuser le législateur arabe. La triste condition sous laquelle gémissent les femmes en Orient, ce n'est pas Mahomet qui la leur a faite. La polygamie existait avant lui. S'il ne l'a pas abolie, du moins a-t-il réduit à quatre le nombre de femmes qu'un homme peut posséder à titre légitime. Ouvrez d'ailleurs le Coran, vous verrez quelle place il gardait en son cœur à ce sexe que la coutume opprime. Partout il fait la part de l'épouse, celle de la simple concubine, le sort même de l'esclave. Il assure le droit de l'une, la liberté de l'autre. Il n'oublie pas l'enfant dans les bras de la mère ; presque à chaque page du livre saint, le souvenir de la femme se reproduit dans les comparaisons les plus gracieuses, dans les images les plus poétiques. Il déclare qu'elles sont créées pour le bonheur de l'homme avec le parfum de la rose, et, les dotant tout à coup de perfections infinies, il les transporte dans ce monde de futures délices, où leur amour sera la récompense du juste et du soldat croyant.

Voyez comme sa sollicitude se manifeste dans ce passage du livre inspiré :

« Ceux qui accuseront d'adultère une femme ver-

tueuse sans produire quatre témoins seront punis de huit coups de fouet.

« Ceux qui accuseront leur femme, et qui n'auront pas d'autres témoins à produire qu'eux-mêmes, jureront quatre fois devant Dieu qu'ils disent la vérité.

« Et la cinquième fois pour invoquer sur eux la malédiction du ciel s'ils ont menti.

« On n'infligera aucune punition à la femme si elle jure quatre fois devant Dieu que son mari a menti.

« Et la cinquième fois en invoquant sur elle la malédiction du ciel si ce que le mari a avancé est vrai. »

Règle pleine de modération et d'indulgence.

Malheureusement le précepte est tombé en oubli; où le prophète a été juste, le musulman ferme les yeux pour être barbare. Dans les pays orientaux, la femme est souvent maltraitée; l'homme abuse du divorce, et la compagne que Dieu lui a donnée, il la regarde comme un meuble que l'on change et que l'on renouvelle à fantaisie.

A Djeddah, les gens de condition médiocre n'ont qu'une femme légitime; mais les riches en ont trois ou quatre, sans compter un nombre illimité de concubines dont l'entretien leur coûte fort cher. Du reste, cette foule d'esclaves concubines n'est pas pour eux

la seule occasion d'une grande dépense. Leur table est magnifique et leur maison somptueuse. Plusieurs négociants, dont on nous a cité les noms, vivent réellement d'une manière splendide. A la table de ces modernes Lucullus se servent chaque jour les viandes les plus recherchées, les fruits les plus rares de l'Asie et de l'Afrique.

Cette habitude de la bonne chère, sans doute aussi la douceur du gouvernement du grand schérif, semblent avoir exercé une influence heureuse sur le caractère des habitants de Djeddah. Chez le riche, ou simplement chez l'homme aisé, vous trouvez un fond de gaieté inépuisable qui se manifeste dans la conversation par une grande vivacité d'esprit, des saillies pleines de grâce et des plaisanteries de très-bon goût. Dieu merci, ce n'est pas le Turc avec sa gravité proverbiale, qui n'est le plus souvent qu'un masque pour la sottise. Il ne faut pas s'y tromper : riez avec le Djeddahoui, mais souvenez-vous qu'il est fils du prophète. Sous son entretien facile, il y a toujours le fanatisme, l'orgueil et la superstition; il y a la plus profonde ignorance, l'ignorance orientale. La double affaire des habitants de Djeddah est le service de la mosquée d'une part, de l'autre le commerce auquel ils s'adonnent tous sans exception, dès qu'ils peuvent acheter n'importe quel objet pour le revendre. D'in-

dustrie, point ou peu. Comme l'industrie n'est point encouragée, elle se réduit aux arts les plus indispensables : celui du maçon, si c'est un art; celui du charpentier et du forgeron, par exemple. Du reste, chacun s'efforce de se suffire à soi-même sans recourir à la main de l'artisan.

Ajoutez ce singulier orgueil de la race et du sang dont l'Espagne, qui fut Arabe, garde encore la tradition. Nul homme à Djeddah, ou dans les villes du territoire sacré, ne consent à servir soit comme domestique, soit comme portefaix, à moins pourtant que la faim ne l'y contraigne. Le Djeddahoui mendie, c'est son droit; il vit d'aumône et de fainéantise. Pour peu que la charité publique ne manque pas tout à fait à ses besoins, il est rare qu'il mette le travail entre la paresse et la misère. Aussi, après Malte et Dublin, Djeddah est peut-être la ville du monde où l'on rencontre le plus de pauvres.

A l'époque du pèlerinage, les rues et les places publiques en sont littéralement encombrées. Dans les bazars, sur les quais, à la porte des mosquées et des maisons, vous n'entendez retentir à vos oreilles que le mot *mesquin*, *ana mesquin*, je suis pauvre, je suis pauvre. La mendicité est si bien une profession reconnue, qu'elle s'exerce avec une superbe et cynique insolence. Si tu ne veux pas rejeter la bénédiction

des fidèles, vous disent ces misérables en guenilles quand vous passez à côté d'eux, tu ne dois pas oublier ton devoir envers les pèlerins; donne, et il te sera donné.

Burckardt rapporte ce trait caractéristique : comme il était à Djeddah, il vit un mendiant de l'Yémen qui montait tous les jours après la prière au haut d'un des minarets de la ville, et s'écriait d'une voix ferme et sonore : Je demande à Dieu cinquante piastres fortes, un habillement complet et un exemplaire du Coran; ô fidèles! écoutez-moi, je demande à Dieu un exemplaire du Coran, un habillement complet et cinquante piastres fortes. A cet appel singulier, un Turc s'approche et offre à notre homme 30 piastres fortes, c'est-à-dire 150 livres. La somme était déjà honnête. Un mendiant vulgaire l'eût acceptée. Celui-ci détourna la tête avec dédain, disant que Dieu était assez riche pour lui accorder tout le nécessaire. Le lendemain il remonta tranquillement au minaret, et durant deux mois, sans se lasser, chaque jour, à l'heure de midi, on l'entendit répéter sa demande habituelle. Sa persévérance eut un heureux succès. Étonné de cette confiance, et fatigué en même temps de cette importune clameur, l'Osmanli se procura les divers objets que demandait le mendiant, et les lui donna en le priant de cesser des cris qui faisaient

injure à la charité publique. Le pèlerin prit l'argent de l'air dont le créancier reçoit ce qui lui est dû, enveloppa le Coran dans les habits que le ciel lui envoyait, et mettant le tout sous le bras, il s'en alla en disant au Turc : Je remercie le Seigneur de t'avoir placé sur mon chemin; j'étais sûr que le prophète entendrait ma prière.

Le mendiant se vantait. Le prophète n'exauce pas toujours ces prières effrontées, et le ciel oublie souvent de secourir cette foule affamée que la piété amène tous les ans dans le Hedjaz. Pâles, amaigris par le besoin, des milliers de pauvres hères se traînent péniblement le long des routes qui conduisent à la Mecque, tendant en vain une main suppliante, et tombant à chaque pas victimes de leur zèle imprudent, de leurs croyances malheureuses. La fièvre les consume, la dyssenterie les épuise, la *plaie de l'Yémen* les dévore. Qu'on se figure un pays où l'air a presque toujours la malignité d'un poison. Vous avez une égratignure et vous négligez d'y prendre garde, l'air l'envenime, et bientôt il va falloir couper le membre avec la plaie. Nous n'oublierons jamais le spectacle dont nous avons été témoins peu de jours après notre arrivée à Djeddah. C'était un pauvre nègre du Sennar, étendu au soleil près de la porte de Médine, qui disputait la vie à l'un de ces horribles ulcères. Quel

âge pouvait avoir cet homme? Trente ou trente-cinq ans peut-être, et il s'éteignait l'œil terne, les lèvres pâles, les cheveux crépus, les joues creuses, la figure cadavéreuse et souffrante; sa jambe était verte comme l'émeraude, la peau tendue comme un ballon gonflé; du pied jusqu'au genou l'os se montrait à nu dans toute sa longueur; autour de l'os les chairs servaient de pâture à des milliers de vers. La gangrène les faisait tomber en lambeaux, et elles exhalaient une odeur insupportable aux passants, insupportable au patient lui-même. Allah! Allah! disaient les gens du peuple, détourne de nous ces affreuses maladies; fais qu'elles s'éloignent et qu'elles se précipitent sur le pays des infidèles. Dans toute autre circonstance, nous aurions énergiquement remercié ces fanatiques des vœux qu'ils faisaient pour notre patrie; mais la pitié nous serrait le cœur, et nous ne trouvâmes pas un mot pour la colère.

En ce moment, passaient par hasard auprès de nous, deux ou trois Européens de notre connaissance. Nous nous hâtâmes d'aller les rejoindre, et après avoir visité avec eux le bel hôpital construit sous la direction de M. Chedufeau, que l'on voit au nord de la ville, nous entrâmes dans un café situé près du port, où nous causâmes longuement avec quelques négociants du commerce de Djeddah.

SOMMAIRE.

Commerce de Djeddah. — Importance de ce commerce. — Importations de l'Inde et de l'Indo-Chine; du golfe Persique; des côtes africaines et arabes en dehors du détroit de Bab-el-Mandeb; du Yémen; de Suez et de l'intérieur du Hedjaz. — Tableau des marchandises annuellement expédiées de Djeddah à Suez. — Manière dont se fait ce commerce. — Revenus de la douane de Djeddah; ils attestent une diminution dans le commerce du Hedjaz; cause de cette diminution.

CHAPITRE X.

Djeddah doit à sa position avantageuse, qui lui donne le privilége d'approvisionner la Mecque, d'être un des ports les plus importants du Hedjaz. Le lecteur pourra en juger par le tableau des marchandises qu'on y transporte des Indes et de la côte orientale d'Afrique. Annoncer que nous devons ce tableau à l'obligeance de M. Fresnel, et que le consul de France a pris soin de le dresser lui-même, c'est dire qu'il a été fait avec le soin le plus scrupuleux et qu'il mérite toute confiance.

Toutes les valeurs y sont données en thalaris d'Autriche, frappés à l'effigie de Marie-Thérèse. Le thalari vaut en Égypte 5 fr. 25 c., sur la côte du Hedjaz 6 fr. 50 c., et dans l'intérieur de cette province 7 fr.

NOTES SUR LE COMMERCE DE DJEDDAH.

PROVENANCES DE L'INDE ET DE L'INDO-CHINE.

JAVA. — INDO-CHINE.

	Thalaris.
Sucre. 300 sacs de 7 farassellis, ou 140 rotls (le farasselli de 20 rotls) à 1 1/2 thalaris le sac	3,150
Étain. 500 *temsah* ou saumons, 400 quintaux à 17 thalaris les 110 rotls du poids de 16 thalaris l'un	6,800
Bois d'aloès. 50 caisses de 60 mimes chacune (le mime est égal au poids de 36 thalaris) ou 3,000 mimes au prix moyen de 5 thalaris.	15,000
Benjoin. 50 caisses de 500 farassellis, à 7 thalaris l'un . . .	3,500
Rihkam indi (en Égypte tafarik). 100 couffes ou 500 farassellis à 5 thalaris l'un.	2,500
Muscade. 100 muscades pour 1/2 thalari.	1,000
Poivre long, poivre doux, noix de bétel. Un sac de poivre pèse 180 rotls de 16 thalaris ; il se vend ordinairement de 14 à 16 thalaris	2,000
Bois de campêche. Se vend par *boughar* de 180 rotls de 16 à 6 thalaris	2,500
Bois de construction	2,500
Toiles de coton blanches et bleues	1,500
Porcelaines communes	2,000
Total des provenances de Java.	42,450

PROVENANCES DE CALCUTTA.

Riz. 100,000 sacs de 155 à 170 rotls, à 3 thalaris le sac . .	300,000
Sucre brut. 600 sacs de 220 rotls, à 20 thalaris le sac . . .	12,000
Percales unies, *rhassah*, 200 balles de 10 *corageh* de 20 pièces, à 300 thalaris la balle	60,000
Mousselines brochées soie et coton, dites *aghabani* ou *kassideh*. 100 balles, ou 1,000 coradjeh de 20 pièces, à 40 thalaris .	40,000
Indiennes communes. 40 balles de 15 coradjeh, à 375 thalaris la balle	15,000
A reporter	427,000

	Thalaris.
Report.	427,000
Indigo. 15 caisses de 3 quintaux, à 80 thalaris le quintal . .	3,600
Musc du Thibet.	2,000
Total des provenances de Calcutta.	432,000

PROVENANCES DE BOMBAY.

Poivre, cannelle, gingembre, poivre doux, etc., 2,000 balles *mourra*, de 160 à 180 rotls, à 10 thalaris.	20,000
Percale. 100 balles de 10 coradjeh, à 20 thalaris	20,000
Noix de coco. 100 sacs de 1,200, à 10 et même 8 thalaris. .	10,000
Fers et fers blancs.	5,000
Porcelaines, bracelets de verroterie et fausses perles. . . .	6,000
Thé.	1,000
Riz inférieur. 1,000 *mouraf*; 1 thalaris le *mouraf*, 60 à 70 rotls	10,000
Sucre candi. 200 barils à 8 thalaris; chaque baril pèse 5 farassellis	1,600
Conserves de gingembre.	1,400
Huile de coco. 350 quintaux, à 5 thal. le quintal de 110 rotls.	1,750
Parfums liquides, extrait de cannelle, girofle, sandal, fleur de gommier. 200 pots à 40 thalaris.	8,000
Corderie *koubar*, cordes de cocotier.	4,600
Cachemires. 1,000, la plupart introduits en fraude. . . .	20,000
Bezret kham (petits noyaux) et bois de sandal pour faire des chapelets.	2,000
Bois de construction	2,500
Chaises, bois de lit et autres meubles	1,000
Total des provenances de Bombay.	114,850

PROVENANCES DE SURATE.

Grandes couvertures dites *melayeh*, toiles de coton bleues, dites *safayeh*; étoffes soie et coton, dites *cottni* et *chohi*, très-supérieures à celles d'Égypte et de Syrie; indiennes rouges, *souli*; brocarts rouges à fleurs d'or, *zari* ou *moksab*; schals de mousseline brochés de soie écrue; cachemires inférieurs; mousselines; 400 *fardehs* ou immenses balles assorties, contenant en outre des cornalines, à 1,000 thalaris l'une . .	400,000

RÉSUMÉ DES PROVENANCES DE L'INDE ET DE L'INDO-CHINE.

Java . . .	42,450
Calcutta. .	432,600
Bombay. .	114,850
Surate . .	400,000
Total. . .	989,900 thalaris.

PROVENANCES DU GOLFE PERSIQUE.

BASSORA.

	Thalaris.
Abayeh ou *aba*, manteaux à l'usage des Arabes. 600 balles de 100 *abas*, à 150 thalaris.	90,000
Dattes, *khausserah*. 4,000 couffes	4,000
Mélasse de dattes. 500 pots à 3 thalaris	1,500
Tapis. 300 balles, à 200 thalaris	60,000
Mouchoirs bariolés, de soie et coton, *coufieh*, pour la coiffure des Arabes. 30 balles de 10 coradjé, de 20 mouchoirs chacun, à 25 thalaris le coradjé	7,500
Total des provenances du golfe Persique.	163,000

PROVENANCES DE BOUCHIR, GANGOUN ET BAHRAGM.

Tombac, tabac. 4,000 balles à 6 thalaris chacune. . . .	24,000
Tapis. 100 balles à 200 thalaris.	20,000
Toile à voiles, *bahrani*	2,500
Tuyaux de pipes en cerisier	2,500
Sabres et perles.	10,000
Schals persans (faux cachemires).	1,500
Eau de rose.	500
Total des provenances de la Perse.	61,000

PROVENANCES DE MASCATE.

Dattes. 8,000 couffes à 3 1/2 thalaris	28,000
Noyaux pour les chapelets.	4,500
Malleh, espèce de nankin. 50 balles de 5 coradjé, à 50 thal. le coradjé.	12,500
Assa fœtida.	1,500
Total de Mascate.	46,500

RÉSUMÉ DES PROVENANCES DU GOLFE PERSIQUE.

Bassora . . .	163,000
Bouchir, etc. .	61,000
Mascate . . .	46,500
Total. . .	270,500

PROVENANCES DU HADRAMAUT, DE ZANGUEBAR ET DE LA COTE DES SOMALIS.

ZANGUEBAR.

	Thalaris.
Esclaves noirs. 500 têtes, 2/3 mâles, à 25 thalaris	12,500
Gomme. 50 couffes, à 70 thalaris	3,500
Concha veneris. 500 balles à 2 thalaris.	1,000
Cornes de rhinocéros	500
Girofle. 100 balles ou 200 quintaux, à 55 thalaris la balle . .	5,500
Poutres de *kandal*. 2,000, à 1 1/2 thalaris	3,000
Oudkham, bois odoriférant pour chapelets.	1,000
Argent en espèces.	50,000
Total du Zanguebar.	77,000

BERBERA ET ZEYLA, COTE DES SOMALIS.

Gomme arabique. 6,000 quintaux à 5 thalaris	30,000
Mirrhe et Aloès, tant de la côte africaine que de Socatra. 100 quintaux	3,500
Beurre. 1,000 quintaux à 8 thalaris.	8,000
Plumes d'autruches. 50 rotls	150
Zebad, ou musc de civette. 500 onces à 1 1/2 thalaris. . .	750
Encens	10,000
Graisse	1,000
Total de Berbera, etc.	53,400

PROVENANCES DE MUKALLAH, SCHER, MIRBAT ET KHACIK, COTE DE HADRAMAUT ET DE MOHRAH.

Encens, à 2 1/2 thalaris le quintal.	27,500
Encens en larmes, *laten*, pour la mastication.	2,500
A reporter.	30,000

	Thalaris.
Report.	30.000
Noix de Coco	3,000
Vinaigre de noix de coco.	1,000
Gomme arabique. 4,000 quintaux	20,000
Ambre gris.	5,000
Total de l'Arabie méridionale.	59,000

RÉSUMÉ DES COTES AFRICAINES ET ARABES EN DEHORS DU DÉTROIT.

Zanguebar	77,000
Côtes des Somalis	53,400
Arabie méridionale	59,000
Total.	189,400

PROVENANCES DU YÉMEN.

Froment, *bours*. 300 hemlé ou charges	6,000
Dohhn, millet. 4,000 ardeps.	15,000
Doura, autre espèce de millet. 100 hemlé à 20 thalaris.	2,000
Loubieh, haricots. 100 hemlé à 12 thalaris.	1,200
Sésame, *seim-seim*. 100 ardeps.	700
Huile de sésame. 1,500 quintaux à 7 thalaris.	10,500
Beurre clarifié, *samn*. 500 quintaux à 10 thalaris.	5,000
Tamarin. 1,000 balles à 3 thalaris	3,000
Indigo. 300 farassellis.	1,500
Jattes de bois. 1,000 coradjé ou vingtaines	1,500
Nattes de dohhn. 500 ballots de 5 coradjé, à 5 thalaris.	2,500
Toiles à sacs de fibres d'*agave*	3,000
Filasse et cordes d'*agave*.	1,000
Bougie	2,000
Écailles de tortue. 2,000 mimes à 5 thalaris (compris Messawah et Souakin).	10,000
Perles, *kham*, non percées	5,000
Nacre d'huîtres à perles. 1,000,000 d'huîtres à 5 thalaris le 1,000	5,000
Yussr ou corail noir	1,000
A reporter.	75,900

	Thalaris.
Report	75,900
Café libre ou marchand. 1,500 quintaux à 15 thalaris	22,500
Esclaves. 200 Abyssins et Scharkis, c'est-à dire Arabes. . .	10,000
Total du Yémen.	108,400

PROVENANCES DE MESSAWAH, SOUAKIN ET COSSEIR.

MESSAWAH.

Esclaves gallas, improprement appelés Abyssins. 400, 1/3 mâles, à 40 thalaris.	16,000
Zabad ou civette. 2,000 onces à 1 1/2 thalaris	2,500
Plumes d'autruche.	1,000
Blé de Arkiko. 100 hemlé à 20 thalaris	2,000
Beurre clarifié.	2,000
Peaux et sandales.	1,000
Café d'Abyssinie. 100 quintaux à 10 thalaris.	1,000
Total de Messawah.	25,500

SOUAKIN.

Beurre clarifié. 300 quintaux à 10 thalaris.	30,000
Esclaves noirs. 500 2/3 mâles, à 30 thalaris.	15,000
Doura millet. 360 hemlé à 9 thalaris.	3,240
Nattes. 1,000 ballots à 1 thalari.	1,000
Plumes d'autruche.	1,000
Gros et menu bétail (vaches, moutons, chameaux)	1,000
Or du Sennâr. 200 onces à 18 thalaris	3,600
Œufs d'autruche, etc.	500
Cornes de rhinocéros.	500
Total de Souakin.	55,840

COSSEÏR.

Blé et légumes secs	60,000
Farine. 1,000 ardeps à 7 thalaris	7,000
Huile de lin et fromages	3,000
Total de Cosseir.	70,000

JAMBO.

Dattes.	2,000

RÉSUMÉ DE LA COTE OCCIDENTALE ET DE JAMBO.

Messawah .	25,500
Souakin . .	55,840
Cosseïr. . .	70,000
Jambo. . .	2,000
Total.	153,340

PROVENANCES DE SUEZ.

Toiles de coton écru. 40,000 pièces.	90,000
Verroteries *karas*. 2,000 balles à 40 thalaris l'une. . . .	80,000
Verroteries *katouffeh*. 50 caisses de 130 paquets à 65 thalaris.	3,250
Papier de Livourne lustré au Caire. 600 caisses.	35,000
Percale européenne *midrassi*. 150 balles de 80 à 100 pièces à 200 thalaris	30,000
Coraux travaillés. 8 à 10 caisses.	25,000
Mastic de la Grèce fort recherché. 10 balles à 300 thalaris. .	3,000
Kohl de fer. 500 balles de 3 quintaux à 22 1/2 thal. la balle.	11,250
Savon d'Égypte et de Syrie. 900 quintaux à 14 thalaris . .	12,600
Percale écrue *midrassi kam*. 4,000 pièces à 3 thalaris 1/2. .	14,000
Faux corail *mordjaneh*, environ 100 caisses	9,000
Fer-blanc, fil de fer et laiton.	9,000
Mahlab (graine dont les femmes de l'Yémen se font un cosmétique). 500 quintaux	10,000
Papier de Gênes à envelopper. 200 quintaux à 30 thalaris.	6,000
Safran.	6,000
Mousseline lessan-el-kelb.	6,000
Lames de sabres droits pour la côte d'Afrique.	3,500
Soufre en bâton. 500 quintaux à 4 thalaris 1/2.	2,250
Arsenic *rahadj*. 200 quintaux.	1,500
Aiguilles, couteaux, rasoirs, clouteries	6,000
Verrerie, miroiterie de Venise, tasses, vases à parfums. . .	10,000
Satin vert, galons d'or et d'argent, fils. Thalaris en espèces. .	50,000
Total de Suez.	423,350

PROVENANCES DE L'INTÉRIEUR.

	Thalaris.
Beurre	30,000
Gomme arabique	15,000
Moutons et bétail	20,000
Bois, charbons, dattes, fromages, etc.	10,000
Total.	75,000

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Provenances de l'Inde	989,900
— du golfe Persique	270,500
— des côtes en dehors du détroit	190,400
— du Yémen	108,400
— de la côte d'Afrique et Jambo	153,340
— de Suez	423,350
— de l'intérieur	75,000
Total général	2,210,890

TABLEAU DES MARCHANDISES ANNUELLEMENT EXPÉDIÉES DE DJEDDAH A SUEZ.

Gomme arabique. 3,000 balles de 2 1/2 quintaux à 6 thalaris le quintal	45,000
Encens. 2,000 balles de 2 1/2 quintaux à 2 1/2 thalaris le quintal	12,000
Tombac tabac. 2,000 balles de 12 farassellis ou 240 rotls à 12 thalaris la balle	24,000
Schals de cachemire introduits par contrebande. 800 au prix moyen de 20 thalaris	16,000
Schals *zebatta* et *nabat*, mousseline brochée de soie. 60 balles de 15 schals	12,000
Chahi, *cotni*, *alagueh* pour cafetans, 10 balles de 100 pièces à 5 thalaris l'une	5,000
Melaye, couverture de coton ou manteaux de femme	10,000
Noix de coco	10,000
Nacre de perles	5,000
A reporter.	139,000

	Thalaris.
Report.	139,000
Poivre. 200 balles de 180 rotls à 10 thalaris la balle . . .	2,000
Bois d'aloës. 300 caisses à 30 thalaris	9,000
Huile de senteur. 100 pots	4,000
Cannelle. 50 caisses d'un quintal à 50 thalaris.	2,500
Lardamum. 100 quintaux à 50 thalaris.	5,000
Gingembre. 200 balles de 180 rotls à 10 thalaris	2,000
Mirrhe	2,000
Aloës.	1,250
Benjoin. 30 caisses ou 300 farassellis, à 7 thalaris le farasselli.	2,100
Bois de Campêche.	2,000
Fils, etc., pour chapelets	5,000
Sandal	500
Tuyaux de pipes de cerisier.	2,000
Conserves et muscades	3,000
Argent monnayé	150,000
Total.	331,350

Tout ce commerce occupe deux ou trois cents navires de toutes dimensions. Les plus gros bâtiments viennent des Indes; ils arrivent à Djeddah dans le milieu du mois de mai, et repartent habituellement à la fin de juillet. Trente à quarante jours suffisent d'ordinaire à écouler la cargaison. La plupart des marchandises sont achetées par de riches négociants qui les gardent en magasin jusqu'à l'époque du pèlerinage, et réalisent alors un bénéfice de 30 à 40 pour 100. Point de crédit. Le commerce se fait au comptant et de la manière la plus simple. Les Arabes ne connaissent pas l'art d'entasser des cartons, d'élever des murailles de registres et de faire servir les

paperasses à entraver l'expédition des affaires. Le plus souvent ils n'ont qu'un livre où ils inscrivent la vente et les achats qu'ils ont faits en pays étrangers. Quand vient le mois de décembre, ils balancent leurs comptes avec leurs correspondants, et de cette façon ils se rendent compte une fois l'an de l'état de leur fortune. Chose remarquable! dans cette sorte d'inventaire annuel, ils ne cherchent jamais à atteindre l'exactitude rigoureuse. Une estimation approximative leur suffit. Demandez-leur la raison de cette pratique, ils répondront gravement : Inscrire et énumérer les richesses, c'est faire un étalage fastueux de sa fortune, et Dieu punit l'orgueil du riche en le frappant dans sa richesse [1]. Pour ce même motif, un gouverneur de l'Arabie ne fait jamais le recensement de

[1] Il semble que la terreur du jugement de Dieu sur David, son serviteur, soit restée dans les souvenirs de ces peuples d'Orient, et l'on se rappelle le châtiment terrible qu'exigea le Seigneur en expiation du dénombrement d'Israël.

« Va et parle, David, voici ce que dit le Seigneur : Le choix t'est donné entre trois choses, désigne celle que tu auras voulue, afin qu'elle te soit faite.

« Et lorsque Gad fut venu vers David, il remplit son message en disant : Ou durant sept années la famine viendra sur ton royaume, ou durant trois mois tu fuiras devant tes ennemis et tes ennemis te poursuivront; ou bien encore, durant trois jours, la peste sera parmi ton peuple. Maintenant donc décide, et vois ce que je dois répondre. »

A l'heure où nous sommes, trois mille ans tantôt écoulés, un chef arabe craint encore de compter le nombre des soldats qu'il commande dans une expédition.

la population; un Bédouin ne compte pas le nombre de ses moutons, et un chef militaire celui de ses soldats. Ajoutons que les Arabes ne se livrent jamais à des affaires de banque. Les traites, les billets à ordre et les lettres de change leur sont absolument inconnus; aussi les banqueroutes, parmi eux, sont-elles fort rares. D'un autre côté, contrairement à ce qui se passe en Europe, lorsque les négociants de Hedjaz savent un des leurs embarrassé dans ses affaires, au lieu de le presser, d'insister sur leurs demandes, de pousser le débiteur aux dernières extrémités, ils ont la prudence de ménager son crédit; ils diffèrent, ils attendent, et souvent, par une patience bien entendue, ils parviennent à détourner la banqueroute avec ses conséquences désastreuses.

Suivant Burckhardt, les revenus de la douane de Djeddah s'élevaient, en 1814, à 40,000 thal., c'est-à-dire environ 2 millions de francs; en 1839, d'après les renseignements de M. Fresnel, et M. Fresnel est en position de bien connaître les choses, ces mêmes revenus étaient tombés à 27,000 thal., ou 1,350,000 fr ; différence en moins, 650,000 francs. Cette différence, qu'il faut surtout attribuer au refroidissement du zèle religieux parmi les musulmans, atteste une diminution assez considérable dans le commerce de la ville. Les négociants de Djeddah sont unanimes sur ce

point, tous s'accordent à le reconnaître; bien que le nombre des trafiquants se soit accru, la somme des importations, comparée au chiffre qu'elle présentait en 1814, s'est réduite d'un tiers. Au reste, disons-le, tout ce commerce s'exécute sans qu'il en résulte de grands profits pour les habitants. D'où vient cela? De deux causes : la première, c'est que les marchandises importées consistent généralement en objets de luxe qui ont reçu leur dernier travail ; la seconde, que les retours ont lieu toujours en numéraire. Aussi bien ne l'oublions pas : pour qu'un pays puisse se lancer avec avantage dans la voie des échanges commerciaux, il faut qu'il ait des ressources qui lui soient propres. Or, le Hedjaz est un pays très-pauvre, et la stérilité qui désole ses plaines justifie trop bien, pour son malheur, le surnom d'Arabie Déserte, que les anciens avaient donné à cette vaste province.

SOMMAIRE.

Documents pour la construction de la carte d'Acir et du midi du Hedjaz. — Description de cette contrée. — Chaîne Arabique. — Seyls ou rivières du versant occidental et du versant oriental. — Lieux principaux du Tehama. — Lieux principaux du versant oriental. — Tribus des Arabes nomades. — Districts de la chaîne Arabique. — Province d'Acir. — Des montagnards de l'Acir. — Motifs de la guerre de Mohammed-Ali contre ces montagnards.

CHAPITRE XI.

Pendant notre séjour à Djeddah, nous entendîmes parler pour la première fois d'une vaste province que l'on nomme *Açir*. Quoiqu'elle soit peu éloignée de la côte orientale de la mer Rouge et qu'elle joue un grand rôle dans la péninsule arabique, aucun ouvrage de géographie n'en fait mention. MM. Chédufeau et Mari sont à peu près les seuls Européens qui l'aient visitée, à la suite des armées égyptiennes. Ils ont aussi parcouru dans divers sens le désert qui s'étend entre le Nedj et la chaîne arabique. Partout où ils sont passés, ils ont fait des observations, tracé des itinéraires, qu'ils ont bien voulu nous communiquer. A l'aide de ces documents, à l'aide aussi des renseignements que nous avons pu nous procurer

auprès de quelques cheiks de l'Açir retenus prisonniers à Djeddah, nous avons construit *la carte du midi du Hedjaz* qui fait partie de notre publication.

Aujourd'hui que les troupes égyptiennes ont évacué l'Arabie et que le fanatisme des habitants en ferme l'entrée aux Européens, il s'écoulera un long temps avant que l'intérieur du Hedjaz soit soumis de nouveau aux investigations du monde savant. Il est donc à propos de réunir ici toutes les observations que nous avons recueillies sur cette curieuse contrée : nous osons espérer qu'elles ne seront pas dépourvues d'intérêt.

Montagnes.

La portion de la chaîne arabique comprise dans notre carte se dirige du nord-ouest au sud-est. Elle forme deux versants : le versant occidental, le Tehama, et le versant oriental, l'Hedjaz, vaste plateau généralement inculte qui s'étend jusqu'au Nedj. Du côté de la mer Rouge, les flancs abrupts et escarpés de cette chaîne offrent des obstacles presque infranchissables ; cependant, à l'endroit où le seyl Chadat prend sa source, les montagnes s'abaissent brusquement, et forment un passage praticable aux troupes et aux voitures de l'artillerie de campagne. Excepté ce passage et celui de Gebel-Kara, qui donne accès aux

bêtes de somme, on ne trouve plus dans ces montagnes que des sentiers dangereux ou seulement des escaliers taillés péniblement dans le roc, ce qui rend fort rares les communications entre le plateau du Hedjaz et le Tehama.

Quelle est la hauteur de la chaîne arabique? On n'a pas fait encore d'observations propres à résoudre cette question. Toutefois, nul doute que cette hauteur ne soit considérable. Nous avons connu des personnes qui y ont vu de la glace dans le mois d'avril et qui nous ont certifié que le sommet du Ghrazouan, non loin de Tayf, se couvre de neige une fois au moins tous les cinq ans.

Seyls ou rivières.

Tous les seyls du Tehama, au nombre de neuf sur notre carte, prennent leurs sources dans la chaîne arabique. A l'exception du seyl de Hali, qui coule du sud-est au nord-ouest, la direction générale de tous les autres est du nord-est au sud-ouest. Aucun n'arrive à la mer. Ils se perdent dans les sables et forment ainsi des courants souterrains qui donnent naissance aux sources qu'on rencontre dans le Tehama. C'est probablement un de ces courants qui alimente le fameux puits de la Mecque, le *Zemzem*, dont les eaux

conservent toujours la même hauteur, quelque quantité qu'en retirent les fidèles musulmans qui visitent la ville sainte.

En été, ces seyls sont à sec; c'est à peine si l'on voit un petit filet d'eau dans celui de Hali; mais ils grossissent considérablement en hiver; et il arrive alors quelquefois qu'ils débordent, forment de grands lacs, interceptent les communications des caravanes, emportent les cabanes des Bédouins et forcent la population à chercher un refuge dans les montagnes.

Les seyls qui sillonnent le versant oriental sont beaucoup plus considérables que ceux du Tehama. Quelques-uns méritent qu'on les mentionne, et nous allons citer :

1° Le seyl Taraba, qui se dirige du sud-ouest au nord-est, sur un cours de plus de 30 lieues.

2° Le seyl Therad, qui descend des montagnes de Schoumran, passe à Renia et se jette un peu plus loin dans le petit lac de Warda.

3° Le seyl Raniyah, qui se perd dans la plaine de Miver après un cours de 15 à 20 lieues.

4° Le seyl de Bicheh, formé de deux affluents, le Theniyah et le Chahran. Jamais le torrent de Bicheh ne laisse son lit à sec; il ne tarit ni été ni hiver. S'il faut en croire les Arabes, ce seyl, après avoir traversé

un lac intérieur du nom de Salomé, s'engouffre un moment dans la terre, reparaît bientôt à la surface pour se perdre de nouveau dans le sol, et se jette enfin dans le golfe Persique, formant ainsi, à travers l'Arabie, une grande artère par où s'écoulent les eaux de tout l'intérieur de cette vaste péninsule. L'assertion ne nous paraît pas mériter une grande confiance. Faisons-le remarquer cependant : elle semble confirmer les conjectures du savant M. Jomard, qui, le premier, a signalé l'importance du seyl de Bicheh, sa direction conforme à celle de l'Aftan, et enfin l'absence d'obstacles connus entre les montagnes d'Açir et le golfe Persique.

Sauf le Therad, tous les seyls que nous venons d'énumérer se perdent dans les sables, ou s'engouffrent dans la terre à environ trente ou quarante lieues des montagnes où ils prennent naissance. Comme ceux du Tehama, ils doivent former aussi des courants souterrains et alimenter quelques sources précieuses pour les Arabes nomades. Toutes les vallées que ces seyls arrosent sont très-bien cultivées. Celle de Chahran, et plus encore celle de Bicheh, forment au milieu du désert de délicieuses oasis. Le voyageur y rencontre à chaque pas des champs ensemencés de blé et de dourah, des jardins bien entretenus, des bosquets d'arbres à fruit et de grandes

forêts de dattiers qui lui donnent de l'ombre et de la fraîcheur.

Lieux principaux du Tehama.

Djeddah, dont nous avons déjà parlé, est le port le plus important du Hedjaz.

La Mecque est glorieuse dans le monde musulman comme le berceau du prophète, comme le théâtre de ses luttes, de ses prédications et de ses miracles sans nombre.

Le port de *Gonfoudah* a peu d'importance ; il ne peut recevoir que les petites barques. Il ne commerce qu'avec Djeddah, Moka et les Kabyles de l'intérieur. Son commerce consiste principalement en grains, raisins, sel, beurre, dattes, toiles. Les marchandises de l'Yémen et de l'Inde n'y arrivent jamais directement, et les denrées qui viennent de ces contrées s'y vendent beaucoup plus cher qu'à Djeddah.

Saadia, sur le seyl de ce nom, est remarquable comme le rendez-vous de tous les pèlerins persans, qui sont tenus de s'y purifier avant d'entrer dans la Mecque. Là se trouve un puits, construit par de riches Persans, qui fournit de l'eau toute l'année.

Safra est situé au milieu d'un petit bois, à cinq lieues au nord-est du port de Lith. C'est une source

d'eau minérale à laquelle, de temps immémorial, les Arabes attribuent des propriétés bienfaisantes. Elle guérit, dit-on, les maladies chroniques des viscères du bas-ventre et celles de la peau. Cette source, qui, d'après les renseignements qu'on nous a donnés, semble emprunter sa haute température à des couches très-profondes de la terre, mérite de fixer l'attention des géologues et des physiciens; elle servirait peut-être à résoudre un problème de climatologie important, en nous éclairant sur l'ancien état thermométrique du globe.

Lieux principaux du versant oriental.

Tayf est la ville la plus importante du versant oriental. Ses environs sont bien cultivés. C'est un lieu de plaisance où les riches Mecquois vont prendre pendant l'été les plaisirs de la campagne. A l'est de *Tayf*, on voit *Kalaik*, *Beyda* et *Khamra*, où l'on trouve pendant l'hiver de l'eau et des pâturages abondants.

Dans la vallée du seyl Taraba sont *Taraba* et *Kharma*. *Taraba* est une petite ville fortifiée où les Turks renferment les otages qu'ils prennent quelquefois parmi les Bédouins pour s'assurer de leur fidélité. Dans les environs de *Kharma*, on voit plusieurs villages bâtis en pierre, des champs où l'on cultive le

blé et l'orge, des bois de dattiers et un grand nombre de puits qui ne tarissent jamais. L'eau y est conservée aussi, soit dans le lit du torrent, soit dans un canal latéral d'environ 175 pieds de long, 15 de large et 20 de profondeur. Il existe dans cet endroit une grotte immense qui peut abriter une nombreuse caravane contre les intempéries de l'atmosphère.

El-Bouckay, situé à l'est de Taraba, tire son importance d'un vaste puits, qui a 220 pieds de circonférence et 40 environ de profondeur. Été comme hiver, ce puits contient de l'eau en abondance. Il est situé au pied d'un monticule, dans une plaine aride. C'est le seul endroit où le voyageur puisse se désaltérer en allant de *Kharma* à *Rania*, qui se trouve près du lac de Warda.

Dans la vallée du seyl Raniyah s'étend une forêt de 16,000 dattiers, dont l'intérieur, cultivé, produit de l'orge et du blé; elle est entourée de douze villages fortifiés, destinés à la préserver du pillage.

Enfin, plus loin vers le sud, dans la vallée de Bicheh, on voit la forteresse de *Bouchan-el-Kebir*, qui passe, après celle de *Réda*, pour la plus forte du midi du Hedjaz. Sa forme est celle d'un carré de 200 à 210 pieds de côté. Imaginez deux murailles parallèles séparées l'une de l'autre par un corridor de 7 pieds de large, dans lequel on a ménagé une galerie inté-

rieure au moyen de deux planchers en bois élevés, l'un de 8 pieds et l'autre de 16, au-dessus du sol. A l'intérieur se trouve un puits d'eau douce et des magasins où l'on peut renfermer des vivres de toute espèce. Le mur extérieur n'a pas moins de 6 à 7 pieds d'épaisseur. Il est percé de meurtrières nombreuses. Sur son pourtour s'élèvent huit tours crénelées, qui servent à faire le guet et à porter des feux dans la campagne. Du reste, point de fossés, point de défenses accessoires pour arrêter la marche de l'ennemi ; pas une seule porte pratiquée dans le rempart qui permette aux assiégés de rendre attaque pour attaque. Une corde attachée au sommet du mur extérieur, et que l'on relève prudemment en temps de guerre, sert d'escalier à la garnison. Quoique extrêmement vicieuse de construction, cette forteresse suffit néanmoins pour garder les communications du Hedjaz à l'Yémen et mettre la vallée de Bicheh à couvert du pillage des Bédouins ou Arabes nomades.

Tribus des Arabes nomades.

Les Bédouins sont très-nombreux et constituent des tribus puissantes. Les principales sont :

1° La tribu des *Gahtan*, commandée par les frères

Omer et Mohamet-ben-Garmela, qui compte environ 12,000 fusils.

2° La tribu de *Mutter*, forte de 8,000 fusils.

3° La tribu de *Rokka*, commandée par Chahola, forte de 2,000 fusils.

4° La tribu de *Muaddé*, commandée par Indi-ebn-Hammed, forte de 2,000 fusils.

5° La tribu de *Jurbé*, sous les ordres de Merba-ebn-Massuef, qui compte 3,500 fusils.

6° La tribu d'*El-Begoum*, aujourd'hui sous les ordres de Jassar, mais commandée, il y a peu d'années, par la célèbre Bédouine *Ghalié*, qui, dans l'Arabie, a immortalisé son nom par son courage héroïque et les victoires qu'elle a remportées sur les Turks.

7° La tribu des *Harass*, commandée par Saamam et Makbouït, forte de 2,500 fusils.

8° La tribu des *Uttebas*, commandée par Edigan-ebn-Rabian, forte de 4,000 fusils.

9° La tribu des *Beni-Yam*, composée de Bédouins orthodoxes et de Bédouins sectateurs d'Ali, forte de 2,000 fusils.

10° Enfin la tribu des *Ibn-el-Hareth*.

Les tribus de Gahtan et de Mutter sont les plus puissantes. On dit que leurs populations réunies s'élèvent à 80,000 âmes. Lorsqu'elles vivent en paix, elles sont la terreur de toutes les autres. Pour ex-

primer leur puissance, les Arabes, dans leur langage pittoresque, disent qu'elles commandent au désert. Les usages, la manière de vivre de toutes ces tribus ont été décrits par Burckhardt d'une manière irréprochable. Contentons-nous de dire qu'on retrouve parmi elles l'hospitalité sacrée des temps antiques et les mœurs patriarcales dont la Genèse a tracé un tableau de si grand style dans la vie d'Abraham.

Districts de la chaîne arabique.

Sur les montagnes de la chaîne arabique, le sol est fertile et la température agréable; aussi est-il habité et cultivé par une population nombreuse et sédentaire qu'il ne faut pas confondre avec celle du désert.

A partir du nord, on trouve les districts de *Thackif*, *Beni-Soufyan*, *Beni-Fahm*, *Beni-Saad* et de *Nasera*, où viennent en abondance l'orge, le blé, le raisin, les pêches, les mûriers, les grenadiers. Leurs populations ne font aucun commerce avec la côte ni avec les Kabyles des alentours; elles sont sous la dépendance du grand chérif de la Mecque depuis que les troupes égyptiennes ont abandonné l'Hedjaz.

Les districts de *Beni-Malek*, de *Zahran* et de *Raghdan* produisent des raisins, de l'orge et d'excellentes

amandes. Le blé de Beni-Malek est d'une qualité supérieure; son grain, plus long et d'une couleur plus foncée que celui d'Europe, donne une farine agréable au goût et à l'odorat. Le vice-roi d'Égypte en fait acheter annuellement 50 ardeps pour lui et sa maison.

Le district de *Ghamid*, l'un des plus fertiles du Hedjaz, fournit abondamment de l'orge, du blé et des fruits excellents. Son café, plus estimé par les Arabes que celui de Moka, est renommé dans toute l'Arabie. Son grain, rond et vert foncé, laisse échapper par la pression une substance huileuse d'un goût et d'une odeur agréables. Malheureusement les montagnes de *Ghamid* n'en produisent annuellement que de 100 à 150 quintaux, et on n'en trouve jamais dans le commerce.

Les districts de *Schoumran*, de *Belgarn* et de *Beni-Amr* sont les moins favorisés sous le rapport de la fertilité. Leur sol est sablonneux, et la population y est pauvre, misérable et peu nombreuse.

Le district de *Beni-Scher* est grand et riche; les graminées et les fruits y viennent en abondance.

Province d'Açir.

L'*Açir* se compose de plusieurs districts, dont six sont situés sur le plateau de la chaîne arabique, sa-

voir : *Belasmar*, *Belahmar*, *Roufeyda*, *Rabiah*, *Alckan* et *Beni-Moughayd*. A l'est de cette chaîne sont les *Beni-Malek* et le riche pays de *Ghamis-Micheyt*; à l'ouest et au pied des montagnes se trouve le grand district de *Redjal-elma*, où l'on voit la citadelle de *Réda*, qui a la forme d'un grand rectangle de 100 pieds de long sur 46 de large; la hauteur des murs est de 40 pieds. En avant, du côté de la mer, sont cinq tours crénelées, d'environ 38 pieds de hauteur, qui en défendent l'approche. Placée dans une gorge étroite, au pied des montagnes, cette forteresse ne protége aucune communication, ne garde aucun passage et ne domine aucune position importante; elle sert seulement à renfermer les trésors du chef de l'Açir et à ajouter à la force morale de ses soldats, qui la considèrent, en cas de défaite, comme une retraite assurée.

Les montagnards de l'Açir forment une des plus belles races qui aient gardé l'empreinte des mains du Créateur : braves, belliqueux, jaloux de leur liberté, ils portent au plus haut point l'orgueil de leur origine et une indépendance de caractère qui ne se retrouve chez aucun peuple. Lorsqu'on a longtemps vécu parmi ces pauvres fellahs du Nil, race humiliée par la misère et dégradée par l'habitude de l'esclavage, c'est un spectacle nouveau, curieux, consolant

à la fois de voir les Arabes de l'Açir entrer librement, la tête haute, dans les divans des gouverneurs turks, s'asseoir familièrement à côté d'eux et leur parler d'égal à égal, ne soupçonnant même pas que les choses puissent se passer d'une autre sorte. Dans leur bouche, jamais une de ces formules obséquieuses, un de ces compliments trop flatteurs et trop ingénieux que suggèrent presque toujours la bassesse du cœur et la servilité des lèvres; gestes et paroles, tout est noble, tout est grave en eux, tout conserve une grâce et une dignité simple qui semblent des dons naturels de cette race privilégiée.

On retrouve chez ce peuple des usages barbares et des lois pénales dignes de figurer dans le code de Dracon. Dans l'Açir, tout homme convaincu d'avoir trahi les siens et d'être passé à l'ennemi est condamné à la mort la plus ignominieuse : on brûle sa maison, ses biens sont confisqués, sa femme et ses enfants dépouillés de tout ce qu'ils possèdent, des vêtements même qui les couvrent, sont réduits à la dernière indigence, et la famille du coupable, devenue dès ce moment l'objet de l'exécration publique, est forcée de s'expatrier, si elle ne veut pas mourir de faim et de douleur.

Nous nous étonnons aujourd'hui de cette rigueur de la loi, qui frappe sans discerner le criminel de

l'innocent; mais comment la législation ne serait-elle pas terrible chez un peuple où les institutions de la paix portent encore le sceau de la barbarie? Chose extraordinaire! ce peuple a exagéré jusqu'à la rigueur l'opération épilatoire exigée par l'islamisme. Les jeunes gens la subissent à l'époque où ils se marient. On leur enlève avec un couteau la peau qui recouvre l'organe de la génération; on leur arrache la partie chevelue du bas-ventre et des aisselles. Malheur à la victime qui, dans cette opération douloureuse, laisserait échapper la moindre plainte! dès ce moment elle deviendrait l'objet du mépris public.

Lorsque des hommes ont voulu, lorsqu'ils ont pu conserver de pareilles mœurs à travers le développement de la civilisation musulmane, avec quelle héroïque obstination ne doivent-ils pas défendre leur nationalité, et quelle force serait capable de les réduire? Sous l'empire des Khalifes, tandis que tout cédait aux armes des musulmans, qu'ils avaient conquis l'Afrique, une grande partie de l'Asie et qu'ils faisaient trembler l'Europe, les montagnards de l'Açir restaient idolâtres et résistaient au torrent dévastateur. Ce n'est qu'à la fin du siècle dernier que la religion musulmane a pénétré dans leurs montagnes, et seulement sous la forme véritablement protestante du *Wahabisme.*

Mohammed-Ali, l'implacable ennemi des *Wahabites*, saisit le prétexte de la religion pour leur faire une guerre acharnée ; mais, il faut le dire, d'autres raisons dirigeaient les conseils du vice-roi. Ces raisons, assez mal pressenties en Europe, plus aisément comprises dans l'Hedjaz, près du théâtre de la guerre, étaient des raisons toutes politiques. Lorsque le vice-roi semblait poursuivre le Wahabisme jusqu'au milieu des rochers de l'Açir, son but réel était de se ménager les moyens de soumettre les populations du midi de l'Arabie, comme il avait soumis celles du nord et de la partie centrale ; de rendre tributaire l'iman de *Sana* et de compléter la conquête de l'Arabie par la prise de l'antique capitale de l'Yémen, où il comptait enfin se payer des sacrifices énormes que lui avait coûté la guerre du Hedjaz. Agrandis ainsi de toute la presqu'île arabique, ses États eussent formé l'empire le plus étendu du monde ; le vice-roi eût vu flotter à la fois son pavillon sur la Méditerranée, sur la mer Rouge, sur le golfe Persique et sur la mer des Indes. Quel rêve ! Malheureusement l'Açir restait toujours comme un obstacle fâcheux dans ce plan d'une magnifique ambition. Placés entre l'Hedjaz et l'Yémen, avec une armée de 30,000 hommes, ces montagnards, ennemis jurés des Turks, étaient des voisins incommodes. Dès le premier signal du départ donné aux

troupes égyptiennes, ne pouvaient-ils pas diviser leurs forces, en jeter une partie sur le *Haram*, piller la Mecque, intercepter les communications du Hedjaz à l'Yémen et porter l'autre partie au secours de l'iman de Sana pour l'aider à défendre ses États? Voilà pourquoi Mohammed-Ali leur fit de tout temps une guerre acharnée. En vingt ans, il dirigea contre eux onze expéditions différentes, et onze expéditions sans succès. Il en préparait une dernière, et la plus terrible sans doute, quand tout à coup, menacé par la coalition de la Russie, de l'Autriche et de l'Angleterre, il se vit forcé d'évacuer l'Arabie et de rappeler ses troupes sur les rives du Nil pour protéger ses propres États.

Le 19 octobre nous fûmes réveillés à Djeddah par les éclats de l'artillerie; mais cette fois ce bruit n'avait rien de sinistre : la voix du canon annonçait que Mohammed-Ali venait de conclure la paix avec le chef de l'Açir. Ce jour-là même, en effet, les portes des prisons furent ouvertes; les soldats de l'Açir qui avaient été faits prisonniers par les Égyptiens virent enfin tomber leurs fers; et, comme nous quittions Djeddah, nous eûmes la consolation de penser que ces braves montagnards pourraient revoir leur pays natal et respirer l'air de la liberté.

SOMMAIRE.

Départ de Djeddah. — Gonfoudah. — Arrivée à Messawah. — Description de l'île; sa température; mœurs des habitants. — Arkiko. — Nos arrangements avec le Nayb. — Gorge de Schilleké. — Ouéah. — Vallée de Haddas. — Hauteur du pied du Tarenta. — Des chohos. — Ascension du Tarenta; sa hauteur au-dessus de la mer. — Arrivée à Dixah.

CHAPITRE XII.

Nous quittâmes Djeddah le 21 octobre. Au lieu de se diriger immédiatement sur Messawah, le but de notre voyage maritime, le reïs de notre barque aima mieux longer la côte arabique, et nous fit entrer le 24, à six heures du soir, dans le port de Gonfoudah. Quant à prendre terre, la chose n'était pas aussi facile. Il fallut d'abord attendre le lendemain, et, le lendemain venu, comme le manque d'eau retient les navires à cinq ou six cents mètres du rivage, franchir la première moitié de la distance dans une nacelle, la seconde pas tout à fait à pied sec, mais dans la mer jusqu'à mi-jambe. Ce qui ajoutait au désagrément de cette façon d'aller, c'est que nous avions à paraître devant le gouverneur. On nous

voit donc d'ici tenant d'une main nos chaussures, de l'autre main notre pantalon, tout prêts à faire notre toilette en arrivant sur la plage. M. Bell nous accompagnait, bien plus embarrassé encore. S'il s'agissait pour nous de préserver notre costume, il s'agissait pour lui de préserver son costume et sa tête.

C'était le moment où l'Angleterre venait de rompre avec l'Égypte. Le gouverneur avait reçu la nouvelle des hostilités déclarées. De moment en moment la ville s'attendait à être attaquée par quelques frégates anglaises. La population était inquiète et irritée. On sentait une émotion dans le port, et à coup sûr un Anglais, fût-il le plus pacifique des touristes, tombait fort mal au milieu de cette ville soulevée. Si M. Bell eût été reconnu, quelqu'un des soldats du gouverneur l'eût massacré sans aucun doute, et il n'est guère probable que le gouverneur lui eût fait un meilleur parti. Heureusement notre compagnon s'abritait sous notre nationalité; chose facile, puisqu'il parlait français comme nous-mêmes.

Nous trouvâmes le gouverneur dans son divan. Les chefs de troupes étaient rassemblés autour de lui, et il s'occupait avec eux à régler les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de défense. Un pareil soin n'était pas de nature à lui calmer

l'esprit; aussi sa haine contre l'Angleterre débordait-elle en torrents d'injures. La figure de M. Bell était assez amusante à voir devant ce furieux, qui rugissait au seul nom de la Grande-Bretagne et dont les lèvres avaient soif de sang anglais; cependant il eût été cruel de prolonger sa situation. Faut-il le dire aussi : l'orgueil brutal de ce barbare, l'insolence cynique de ses paroles et de ses gestes nous révoltaient nous-mêmes à titre d'Européens, et nous délivrâmes bientôt notre excellent compagnon du supplice de consentir, au moins par son silence, aux malédictions que vomissait le gouverneur contre les trois royaumes. Au sortir du divan, sa poitrine se dilata, son visage s'épanouit. Nous eûmes la discrétion de ne pas nous en apercevoir, comme nous avions eu la malice de ne pas prendre garde à sa perplexité, et nous allâmes visiter la ville.

Gonfoudah est situé par 19° 7' de latitude septentrionale. C'est un séjour malheureux et de triste aspect; aussi ne restâmes-nous pas longtemps dans ses murs. Nous regagnâmes bientôt notre barque, on sait par quel chemin, et le lendemain nous partîmes, satisfaits de mettre quelque espace entre nous et les mille arnaouts du gouverneur, qui sont les soldats les plus indisciplinés et les plus fanatiques du monde. Nous nous dirigeâmes vers le sud, toujours sans

perdre de vue la côte d'Arabie. Après deux jours, cependant, notre capitaine se hasarda enfin à prendre la pleine mer, et, le 31 octobre, nous jetions l'ancre dans le port de *Messawah.*

Messawah était une ville connue des anciens; ils l'appelaient *Sebastricum-os*, et, tant qu'elle fit partie de l'empire éthiopien, elle demeura très-florissante. Elle servait alors d'entrepôt aux marchandises qui venaient de l'Inde et à celles qu'y envoyait l'Abyssinie. On y vendait de l'ivoire, de la poudre d'or, du musc, des peaux de bœuf, des perles, des écailles de tortue et des esclaves plus beaux qu'il ne s'en voyait dans tout le reste de l'Afrique; mais lorsque les Turks s'en furent rendus maîtres et que le commerce des Indes, qui jusque-là était descendu par la mer Rouge, eut pris une route nouvelle, celle du cap de Bonne-Espérance, Messawah, comme les autres comptoirs établis sur le golfe Arabique, déchut bientôt de sa première fortune. Cependant les Turks n'abandonnèrent pas une position par laquelle ils espéraient toujours pénétrer dans l'Abyssinie pour convertir les habitants à l'islamisme. Ce fut dans ce dessein qu'ils y mirent un pacha avec une forte garnison; mais leurs entreprises avortèrent, et tout se borna pour eux à la conquête d'une portion du territoire stérile qui s'étend devant Messawah, entre la mer

et les montagnes. Las enfin d'une guerre infructueuse, ils se retirèrent, laissant le commandement de l'île au chef d'une tribu de pasteurs qui les avait aidés dans leurs tentatives contre les chrétiens. Ce chef reçut le titre de *Nayb*, à la condition de payer tribut au grand-seigneur, dont il se reconnut ainsi le vassal.

Tant que les vaisseaux turks croisèrent sur la mer Rouge, le Nayb resta fidèle à ses engagements; mais aussitôt que le pavillon disparut et que les Turks se renfermèrent dans l'Arabie, l'honnête chef de Messawah ne songea plus qu'à s'affranchir du tribut et se mit à chercher des prétextes. Il fallut que le pacha de Djeddah envoyât auprès de lui un de ses lieutenants, chargé de le surveiller et de percevoir les sommes convenues. De là malheureusement un conflit de pouvoir et d'éternels débats qui troublaient la tranquillité de l'île. Aussi Mohammed-Ali, dès qu'il se fut emparé du Hedjaz et de ses dépendances, s'empressa-t-il de changer cet ordre de choses. Le vice-roi établit à Messawah un gouverneur turk avec le grade de caïmakan (lieutenant colonel); le Nayb expulsé eut *Arkiko* pour résidence, et à cette heure il ne commande plus que sur le continent.

C'était donc avec ces deux chefs que nous allions entrer en relation. Ici commençaient les difficultés réelles de notre voyage. Plus d'agents français pour

nous protéger. Isolés désormais, livrés à la merci de tous, nous ne pouvions plus compter que sur nous-mêmes, et l'on concevra aisément que nous eussions peine à nous défendre d'une certaine inquiétude en entrant dans le port de Messawah. L'exemple des voyageurs qui nous ont précédés dans ces parages n'était pas fait pour nous donner confiance. Tous avaient eu à se plaindre de la grossièreté des Messawanis, des prétentions du gouverneur et de l'avarice insatiable du Nayb; cependant, comme le vice-roi a su contraindre ses agents, même les plus éloignés, au respect et à l'obéissance, nous voulûmes éprouver sur-le-champ l'efficacité de sa protection, et, avant de descendre à terre, nous envoyâmes au gouverneur notre interprète Saïd pour lui annoncer notre arrivée. Saïd devait lui remettre en même temps une lettre de M. Fresnel, notre digne consul à Djeddah, ainsi que le firman de Mohammed-Ali qui lui ordonnait de nous traiter avec distinction.

La lettre et le firman eurent un heureux effet. Aydin-Aga, c'était le nom du gouverneur, malgré le mal qui le consumait, s'occupa de faire honneur au firman de son souverain. La douane laissa passer nos bagages sans les visiter; on nous prépara la maison de Hussein-Effendi, le secrétaire du gouverneur, et, aussitôt qu'elle fut prête, un soldat vint

nous prendre pour nous y conduire. Rien ne réjouit le cœur comme le succès. Ces prévenances inespérées nous emplirent de joie. A table! C'était le moment du souper. Par malheur, le jour, qui tirait vers sa fin, ne nous permettait plus de trouver un festin digne de notre appétit. Qu'importe après tout? nous avions du fromage, des raisins secs, du biscuit presque aussi dur que le granit, restes de nos provisions de mer, et la gaieté se chargea de transformer le biscuit en pain délicieux. Il ne nous vint pas même à l'esprit que l'on pût désirer un repas moins sobre, et cette première soirée passée à Messawah est restée gravée dans notre souvenir comme l'une des plus fortunées de notre voyage.

Il était tard, nous venons de le dire; nous remîmes au lendemain pour rendre visite au gouverneur. Nous le trouvâmes étendu sur son divan, dans l'embrasure d'une fenêtre dont la moucharabié, entr'ouverte du côté de la mer, laissait entrer la brise fraîche du matin. Aydin-Aga voulut se lever pour nous recevoir, mais les forces lui manquèrent. C'était une organisation détruite; l'homme vivait à peine, la pensée seule soutenait ce corps usé. A voir la maigreur de son visage, ses yeux éteints, ses joues creuses, nous ne pûmes nous empêcher de reconnaître la mort prochaine. Cette idée nous serrait le cœur de com-

passion et de tristesse; mais le gouverneur sentait venir sa fin avec une admirable résignation, et, docile et sans murmure devant elle, il nous accueillit d'un air souriant. Nous lui exprimâmes d'abord le regret de ne pouvoir apporter un soulagement à ses maux, puis nous mîmes la conversation sur le Nayb et sur la crainte que nous éprouvions de ne pouvoir nous entendre avec lui. Le Nayb s'était fait une règle de rançonner les étrangers, quels qu'ils fussent, et principalement les Européens. Nous trouvions ce procédé odieux, et nous avions à cœur de nous y soustraire. Aydin-Aga écouta nos raisons. Il promit de nous mander aussitôt que le Nayb viendrait le voir, et nous assura qu'il userait de son crédit pour nous obtenir le libre passage; mais, malgré ses bonnes intentions et la légitimité de notre résistance, il ne paraissait pas pleinement convaincu que nous parviendrions à nous tirer sans rançon des mains du roitelet d'Arkiko.

Au sortir de chez le gouverneur, nous visitâmes Messawah. Cette île, située près de la côte d'Afrique, par 15° 36′ de latitude septentrionale et par environ 37° 15′ de longitude orientale, n'a que 1,000 mètres en longueur, de l'est à l'ouest, et 400 seulement en largeur, du sud au nord. Elle est formée tout entière par un banc de corail poussé un jour à la

surface de l'eau par l'effet de ce soulèvement que l'on remarque sur tout le littoral du golfe Arabique. Le point le plus élevé ne dépasse guère de 4 mètres le niveau moyen de la mer. Là, pas une source, pas un arbre, pas même un brin d'herbe; partout la roche qui se montre à nu et la pierre stérile. Pour avoir de l'eau potable, il faut creuser des citernes et y recueillir précieusement les pluies, si rares d'ailleurs, qui tombent de loin en loin depuis octobre jusqu'en mars; faible ressource, puisqu'elle suffit à peine aux besoins du gouverneur et de ses amis. L'eau que boit le peuple vient des sources saumâtres du continent, d'Arkiko et de Moukoullou. La moitié de l'île appartient aux morts, l'autre aux vivants. A l'est les tombes, à l'ouest la ville. Les citernes se trouvent parmi les tombeaux.

Quel triste et malheureux aspect que celui de Messawah! Excepté un petit nombre de maisons bâties en pierre, toutes les autres ne sont que des huttes faites de branchages, recouvertes soit de nattes, soit de paille seulement. L'ameublement intérieur répond à la pauvreté du dehors. Il se compose presque uniquement d'un sarir, qui tient lieu de divan, de lit et de chaises. Un sarir est un rectangle de bois, maintenu horizontalement par quatre pieds. D'un côté à l'autre de ce rectangle, des cordes de

paille ou des lanières de peau de bœuf se tendent, s'entre-croisent, et forment ainsi une espèce de natte sur laquelle on peut s'asseoir et se coucher. Les riches recouvrent le sarir d'un tapis de Perse ou seulement d'un cuir tanné, et c'est à peu près le seul luxe qui distingue de la classe pauvre les familles opulentes.

Au reste, ne soyons pas injustes envers les huttes des Messawanis; ces constructions, si chétives au premier abord, ont toutefois un avantage singulièrement apprécié dans le pays, celui de laisser passer l'air entre le réseau des branches. Il règne ainsi à l'intérieur un courant perpétuel, d'autant plus nécessaire que Messawah est un des points les plus ardents du globe. En novembre, le thermomètre centigrade, placé à l'ombre, donnait à neuf heures 31 degrés, à midi 34, à trois heures 33, à neuf heures du soir 30. En été, l'atmosphère est une haleine de feu. Dans le mois de juillet 1842, nous avons eu jusqu'à 53 degrés de chaleur! Les hommes du Nord ne sauraient s'habituer à cette température excessive. Durant le jour, la sueur nous ruisselait par tous les pores et emportait nos forces, qui s'en allaient avec elle. En vain espérions-nous que la nuit rafraîchirait nos fronts : la nuit descendait sans amener la moindre fraîcheur, et les ténèbres même étaient ardentes. Pour comble de malheur, tant que

se prolonge la saison d'été, l'île est très-malsaine. La partie de la grève que les eaux basses laissent à découvert couve des miasmes pestilentiels. L'air se corrompt, et de cruelles maladies, la dyssenterie, la fièvre, la plaie de l'Yémen, la petite vérole enfin, exercent dans l'île d'effroyables ravages. Néanmoins, le croirait-on? sur ce roc que la nature semble avoir maudit, on voit des exemples de longévité tout à fait extraordinaires. Comme nous étions à Messawah, on comptait une quinzaine de vieillards qui avaient passé l'âge de cent ans, et il venait d'en mourir un qui avait vécu, au dire des habitants, un siècle et demi. C'est sur les jeunes gens que sévit en général la mortalité. Lorsqu'un homme a atteint l'âge de trente ans, il a franchi l'époque critique et peut espérer de très-longs jours.

Stérilité absolue, climat brûlant, maladies nombreuses et terribles, tout concourt à faire de Messawah l'endroit le plus inhospitalier du globe. Son port seul offre quelques-uns des avantages dont le littoral de l'Afrique, dans ces parages du moins, est totalement dépourvu. Formé par l'île au sud, par la côte du golfe au nord, c'est un des plus sûrs de la mer Rouge : il peut contenir une soixantaine de ces petits navires de 50 à 180 tonneaux, dont se servent les Arabes. L'entrée, dont la largeur est d'envi-

ron 400 mètres, se trouve au nord-est de l'île. C'est à la sûreté de son port et à sa position à l'entrée de la seule route qui conduit de la mer Rouge dans l'Abyssinie septentrionale que la ville de Messawah doit son existence. On y compte 4,000 habitants, suivant tous la loi du prophète; et, sur ce nombre, les artisans, dont la plupart est employée à la construction des barques, viennent tous de l'étranger. Nous avons passé en revue les professions diverses; nous avons trouvé dans l'île un armurier, un orfèvre, un cordonnier, un tailleur et enfin deux barbiers. Les deux barbiers exercent la médecine, cela va sans dire. A eux seuls est confié le soin de combattre l'excessive rigueur du climat meurtrier de Messawah; c'est pour cela que l'on y voit tant de tombeaux.

Les Messawanis ont peu de goût pour le travail, et ne s'occupent guère qu'à trafiquer avec les Abyssins. Ils passent presque tout le jour dans les cafés, au marché ou sur le quai qui borde l'île. Leurs femmes, aussi peu laborieuses, restent assises sur leur sarir, ou veillent nonchalamment, servies par des négresses esclaves, aux détails peu compliqués de leur ménage. Quelquefois, pour distraire l'ennui des loisirs monotones, elles s'amusent à tresser des feuilles de palmier, et font tantôt des nattes, tantôt

des corbeilles qui, exposées quelque temps à la fumée, servent à garder le lait. Elles fabriquent aussi, toujours avec les mêmes feuilles, des éventails d'un usage très-répandu dans le pays; car la chaleur ne permet pas qu'on soit un moment sans s'éventer.

Le climat détermine toujours le vêtement. A Messawah, les costumes sont simples et légers: celui des femmes se compose d'un morceau d'étoffe de coton qu'elles attachent à la ceinture, d'un autre morceau qu'elles mettent sur leur tête lorsqu'elles veulent sortir, et qui leur couvre le visage; enfin d'un *mélayé*, grand manteau à raies bleues et blanches, qui enveloppe tout le corps. Les hommes portent une serviette nouée autour des reins, avec une longue chemise à larges manches. Les riches ajoutent une robe de soie ou bien encore un caftan d'un drap de couleur vive : jaune, rouge ou bleue. Ils portent des sandales; une calotte façonnée avec goût, autour de laquelle s'enroule un peu de mousseline blanche en guise de turban, compose leur coiffure. Les pauvres se contentent le plus souvent d'une chemise; il n'est même pas rare d'en rencontrer qui marchent presque nus.

Quant au caractère général de la population, qu'il nous suffise de dire que les Messawanis sont pétris de tous les vices. Ils sont intéressés, fanatiques, in-

solents, voleurs et ingrats jusqu'à l'impudeur. Un habitant de l'île est atteint d'un coup de feu à la main : M. Ruppel le panse, le soigne et le guérit. Voici un homme sauvé d'un accident qui pouvait être dangereux. Un de ses amis vient et le félicite. M. Ruppel l'entend répondre avec solennité : « Dieu est grand et ses desseins sont admirables. N'a-t-il pas envoyé ce chien de chrétien tout exprès pour me guérir ! » Oui, Dieu est grand et il est juste, et c'est pour cela qu'il vous fait payer chèrement, ô Messawanis, votre méchanceté. C'est votre insolence, c'est votre fanatisme qui vous ruine ; si vous traitiez moins brutalement le négociant chrétien d'Abyssinie, vos rapports avec les Abyssins deviendraient plus fréquents ; le commerce, qui languit, se développerait, grâce à des relations amies, et vos fortunes privées s'accroîtraient dans la même proportion que la fortune publique. Votre misère n'est donc que votre châtiment. Amendez-vous, et votre pauvreté sera allégée. Mais, hélas! si les Messawanis doivent s'amender un jour, tout porte à croire que ce jour est encore bien éloigné.

Les revenus de Messawah s'élèvent aujourd'hui à 90,000 fr. environ. La douane en rapporte 85,000. Le reste se constitue de quelques droits payés par les îles voisines, et d'un impôt qui frappe le crieur

public ainsi que le chef du marché; mais les dépenses sont à peu près égales aux recettes. La solde du gouverneur, des soldats turks et des employés absorbe environ 27,000 fr.; le Nayb en touche 63,000, somme considérable, s'il n'avait pas à entretenir son armée. Le Nayb n'en garde donc pour lui que le quinzième, et répartit la presque totalité entre les soldats chargés de pourvoir à la sécurité de ses États et de protéger les caravanes qui les traversent.

Les sequins de Venise et les thalaris d'Autriche à l'effigie de Marie-Thérèse sont les seules monnaies reçues à Messawah. Pour les menus achats, on se sert de petits grains de verre, appelés là-bas *bourchokos*, et connus dans le commerce européen sous le nom de conterie de Hollande. Trois *bourchokos* valent un *kebir*, quarante *kebirs* un *harf*, trente-deux *harfs* un thalaris ou 5 fr. 25 c. Ainsi un thalaris vaut 3,840 *bourchokos*. Échangez une pièce d'argent contre ces petits grains de verre, un Messawani ne manquera pas d'en retenir quelques-uns à son profit; si vous essayez de vous plaindre, il faudra recommencer le calcul : 3,840 bourchokos à compter un à un, et le Messawani qui se trompe, qui se reprend à dessein, qui embrouille tout, et dont la patience s'est bien promis de lasser la vôtre! Prenez

votre parti d'avance, et résignez-vous à être trompé; vous y gagnerez encore.

LES POIDS EN USAGE A MESSAWAH SONT :

Le *rotoli*, qui vaut en kilogrammes	0 445
Le *mimes*.	1 000
Le *farasselli*	8 900
L'*oghia* pour peser l'ivoire.	19 130
L'*oghia* pour l'or et le musc	0 064

LES MESURES DE CAPACITÉ SONT :

Le *hemlé*, qui vaut en hectolitres	2,088
L'*ardep* est le quart du *hemlé*. Il se divise en 32 *kelés*, et le kelé en 2 *roubs*.	
Le *gobeh* est une mesure de capacité qui sert pour le beurre et le miel. Son évaluation est ordinairement calculée sur 8 rotolis.	3k560

LES MESURES DE LONGUEUR SONT :

Le *pic endast*, pour draps et soieries	0m72
Le *pic beledi*, pour tout autre tissu.	0 62
Le *madah* vaut 4 pics endasi.	2 48

Comme nous ne perdions pas de vue le but de notre voyage, pendant notre séjour à Messawah, nous entrâmes en relation avec quelques Abyssins: Agaouderes, l'homme d'affaires du roi du Tigré; Zarail, le fils du Baharnagass de Dixah; enfin de riches négociants de Gondar qui étaient venus jusqu'à la mer avec une grande caravane. Ces Abyssins devaient bientôt rentrer dans leur pays. Ils pouvaient nous y être utiles; nous essayâmes d'abord de gagner leur

amitié. Cette petite politique ne demandait pas un grand effort de diplomatie. Messawah, ville musulmane, méprise profondément les Abyssins, et le dernier des mendiants messawanis se croit en droit de faire subir à un chrétien du continent les plus grossières avanies. Quoi de plus simple que de nous concilier, par un peu d'égards bien naturels, des esprits inquiets et froissés! Nous qui traitions d'égal à égal avec le gouverneur, nous faisions publiquement profession d'estime pour nos coreligionnaires, et nous recherchions leur société, qui nous était d'ailleurs extrêmement agréable. Ils furent sensibles à nos avances, nous n'osons dire à nos bons procédés, et bientôt unis avec nous d'une sympathie mutuelle, ils nous proposèrent de nous introduire eux-mêmes en Abyssinie. C'était là notre plus vif désir; mais il eût fallu attendre leur départ, et nous ne le pouvions déjà plus : la mort venait de nous enlever notre protecteur. Les habitants de Messawah nous avaient toujours regardés de mauvais œil. Ils nous savaient chrétiens, ils nous avaient vus lever le plan de l'île, ils en avaient conclu que nous étions venus étudier les moyens de prendre leur pays. Une querelle s'était élevée à ce sujet, et il avait fallu l'intervention d'Aydin-Aga pour nous soustraire aux mauvais traitements. Aydin-Aga n'était plus. Qui

pouvait nous défendre désormais, et que n'allait-on pas tenter contre nous? Nous jugeâmes prudent de nous éloigner au plus vite. Sans parler de notre départ, nous louâmes une barque, et en une heure nous fûmes rendus avec tous nos bagages au fond du golfe de Messawah, où se trouve Arkiko.

Le Nayb, prévenu de notre arrivée, s'était porté au devant de nous; nous allâmes le saluer au bord de la mer, et il nous fit asseoir près de lui sur le sable en attendant que tous nos effets fussent débarqués. Hassan, c'était son nom, était un homme de haute taille, mince et maigre comme presque tous les Arabes. Il pouvait être âgé de quarante-cinq ans. Sa barbe qui commençait à grisonner faisait ressortir la couleur fortement basanée de son visage; mais sa physionomie, bien qu'elle fût un peu sévère, inspirait pourtant plus de confiance que de crainte. Son costume ressemblait à celui des riches négociants de Messawah, mais il avait de plus un beau poignard à manche et à fourreau d'argent qui reluisait à sa ceinture. Ses pieds plongeaient dans des sandales de cuir rouge assez élégamment façonnées, et le haut de sa tête était couvert par une petite calotte en soie de diverses couleurs, sans turban.

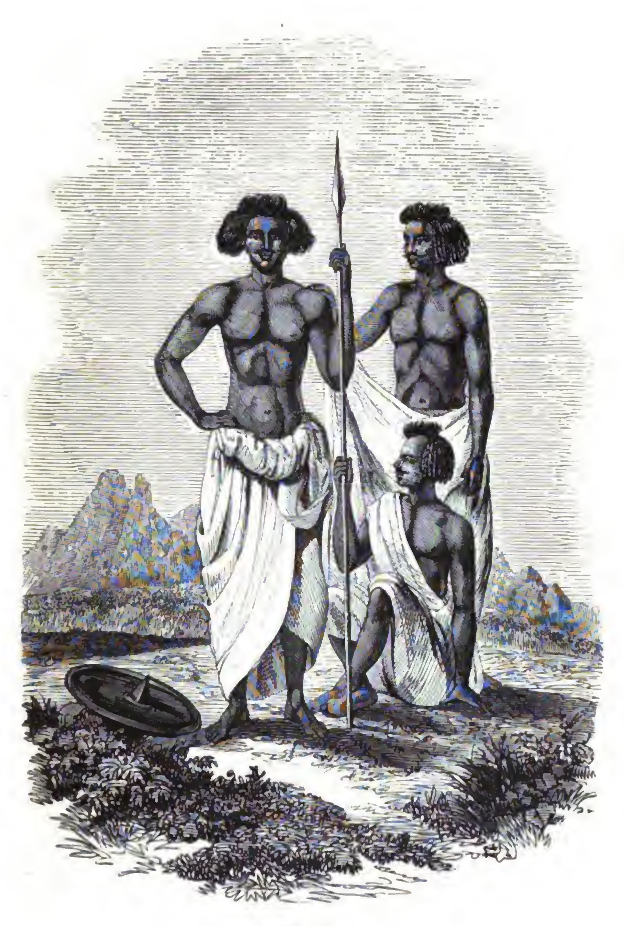
Dès que nos bagages furent réunis, le Nayb nous conduisit dans une de ses maisons contiguë à celle

qu'il habitait lui-même avec sa famille. Cette maison, de forme rectangulaire, était construite avec des bambous fixés en terre et solidement liés entre eux par des lanières de peau de bœuf. Elle n'avait qu'une seule pièce au rez-de-chaussée, et son ameublement consistait en quatre sarirs. Elle nous donna d'abord une idée peu avantageuse de la richesse de notre hôte et ne nous parut pas justifier ses grandes façons de roi; mais lorsque nous eûmes parcouru Arkiko et vu ses misérables huttes, Hassan nous parut un prince magnifique, notre logis se métamorphosa par un semblable phénomène; il s'accrut tout d'un coup en luxe et en grandeur, si bien que nous finîmes par nous croire dans un véritable palais.

Tout allait bien jusque là; mais le Nayb, que la mort du gouverneur mettait hors de tutelle, nous tenait maintenant sous sa main et pouvait profiter de l'occasion pour nous rançonner à loisir. Il s'agissait de sonder ses dispositions. Nous étions ses hôtes. En échange de l'hospitalité, nous lui offrîmes un fusil de munition armé de sa baïonnette, et, ajoutant que nous désirions partir sans retard, nous le priâmes de nous procurer les chameaux nécessaires au transport de nos bagages. Il promit de s'en occuper aussitôt; mais le fusil, quoiqu'il fût à son gré, ne parut pas remplir son attente; il espérait beaucoup plus

de notre générosité, et il nous quitta visiblement mal satisfait. Hassan, rendons-lui cette justice, n'avait ni la méchanceté, ni la violence brutale que Bruce et Salt eurent à redouter jadis de la part de ses ancêtres; mais il avait hérité pour le moins de leur avarice et de leur cupidité. Indépendant comme eux, il ne se fût pas montré moins despote ni moins avide; heureusement pour nous, les temps étaient changés : le Nayb reconnaissait le pouvoir de Mohammed-Ali, et, dans la crainte de s'attirer son courroux, il n'osa pas exiger impérieusement ce qu'avaient exigé ses pères. S'il avait su qu'en ce moment les troupes égyptiennes évacuaient l'Hedjaz pour se replier sur l'Égypte, ce mouvement, quoique lointain, eût pu le délivrer de quelques scrupules; aussi nous gardâmes-nous de lui apprendre la nouvelle; nous lui annonçâmes seulement que le vice-roi avait fait la paix avec l'Açir, parce que la puissance de l'Égypte, ainsi consolidée dans la mer Rouge, le rappelait utilement au respect et à l'obéissance. Mais la crainte de Mohammed-Ali ne suffisait pas à étouffer sa convoitise; il poursuivait toujours son dessein, et où la force ne lui semblait pas sans péril, il méditait de recourir à la ruse.

Le lendemain matin, une rumeur de voix nous éveille; nous écoutons, et nous entendons des cris



Chohos.

assourdissants; nous nous levons à la hâte pour reconnaître la cause de ce tumulte inusité, et nous apercevons le Nayb pérorant au milieu d'une foule de Chohos. C'était bien des Chohos : immense chevelure, costumes en lambeaux, voix rudes et criardes, boucliers ronds et petits, longues lances et sabres droits pareils à ceux de nos anciens chevaliers; il n'y avait pas à s'y méprendre. Hassan nous aperçut à son tour, et alors de gesticuler et de pérorer plus fort que jamais; après quoi il vint à nous, et nous expliqua le motif de cette réunion turbulente. « Les Chohos sont furieux contre moi, nous dit-il, parce que je veux vous laisser aller sans exiger de vous le tribut qu'ont payé jusqu'à présent tous les Européens entrés en Abyssinie. D'après nos usages, une grande portion de ce tribut doit être partagée entre eux; ils demandent cent thalaris pour le droit de passer sur leur territoire. » En parlant ainsi, il nous regardait attentivement pour lire sur nos physionomies l'impression de ses paroles. Il dut être surpris, car nos visages ne manifestèrent pas la moindre émotion. Nous avions deviné la ruse sur laquelle il fondait sa dernière espérance, et nous nous sentions d'autant plus forts, que nous le voyions agir ainsi faute de rien oser ouvertement contre nous. Nous lui déclarâmes donc que nous passerions sans payer, ou que

nous resterions chez lui pour écrire au vice-roi et l'informer des empêchements qui nous retenaient à Arkiko. Nous ne fîmes qu'une concession. Les caravanes ordinaires ne prennent qu'un guide; plus généreux, nous dîmes que nous en prendrions un pour chacun de nous. C'était un gain de quatre thalaris acquis aux Chohos, sans compter le loyer des chameaux dont nous avions besoin pour porter nos bagages : or, d'Arkiko au pied du Tarenta, chaque chameau se paye trois thalaris. On eut beau se récrier, injures ni menaces ne firent rien. Nous fûmes inébranlables, et on finit par accepter nos conditions.

C'était le 10 novembre : malgré l'heure avancée du jour, nous ne voulûmes pas attendre le lendemain pour nous mettre en route; aussi bien le Nayb pouvait-il nous susciter quelque nouvel obstacle, et nous le tenions suspect désormais. En vain voulut-on nous représenter que la nuit allait nous surprendre, et que nous serions obligés de coucher sous le ciel et dans la plaine, exposés aux bêtes féroces qui infestent le pays : bêtes féroces pour bêtes féroces, notre choix était fait, et nous partîmes immédiatement. Du reste, nous n'allâmes pas loin. Le soleil disparut bientôt de l'horizon, et nous dûmes nous arrêter aux environs d'Adde-Habib, hameau situé seulement à deux lieues au sud d'Arkiko. A peine installés, qui voyons-nous

accourir? notre ami Zarail, Zarail trois fois bien venu! Le généreux jeune homme, inquiet de nous savoir seuls entre les mains des Chohos, s'était décidé à partir de Messawah pour nous accompagner jusque chez son père. Il nous donna la bonne nouvelle que la caravane abyssinienne devait bientôt se mettre en route et qu'elle nous rejoindrait probablement à Dixah.

Ainsi accompagnés, nous partîmes le lendemain un peu avant six heures. Nous cheminions encore dans la même plaine que la veille; seulement elle change de nom et prend ici celui de Zabararaguay, tandis qu'elle porte le nom de Catra entre Arkiko et Adde-Habib; c'est une plaine basse, sablonneuse, stérile. On n'y voit que quelques mimosas rabougris, rongés par la poussière et dévorés par le soleil. Après deux heures de marche, toujours dans la direction du sud, nous atteignîmes le premier contre-fort des montagnes. Une gorge fraîche, d'une montée facile, on l'appelle Chilleké, nous amena sur un fertile plateau dominé en avant par une chaîne plus haute et plus compacte que celle que nous venions de franchir. Notre chemin était de traverser ce plateau en marchant vers le sud-ouest; mais, comme nous manquions d'eau, nos guides nous firent dévier un peu de notre route pour nous conduire vers le sud à

Ouéah, où passe l'Oligadé, qui se jette, dit-on, dans la mer Rouge à Zoulla, l'ancienne Adulis. Nous arrivâmes à onze heures sur le bord de l'Oligadé. Fâcheux mécompte! le lit du ruisseau était à sec, et du torrent il ne restait qu'une mare d'eau stagnante; mais, après tout, l'ombre d'un bois d'acacias nous flottait sur la tête et nous garantissait des rayons brûlants du soleil; il n'en fallait pas plus pour que ce lieu nous parût un jardin de délices. Des arbres et de l'eau, peut-on désirer autre chose après une longue et pénible étape sous le ciel des tropiques? Nous étions bien décidés à passer le reste du jour dans cette halte, sous cette belle tente de feuillage, mais nos guides trouvaient le site moins enchanteur; ils redoutaient la visite des lions qui viennent se désaltérer la nuit dans le ravin. Nous le sûmes depuis, nos guides ne nous trompaient pas : il n'est pas rare que quelque voyageur y soit dévoré. C'est égal, la fatigue d'abord, et puis le désir d'admirer le roi des animaux dans toute sa liberté, nous eussent fait oublier toute prudence, si nous avions pu trouver le moindre gite; mais le manque d'abri rendait le danger trop sérieux, et il fallut nous éloigner en donnant raison à nos guides.

D'après nos observations barométriques, Ouéah est élevé de 190 mètres au-dessus de la mer. Le

thermomètre, placé à l'ombre, marquait à midi 33 degrés centigrades.

Au bout d'une heure, en suivant le lit desséché de l'Oligadé, dans la direction de l'ouest, nous atteignîmes Hédali, hameau abandonné qui se trouve à l'extrémité occidentale du plateau et au pied des montagnes. Là, rompus de lassitude, nous prîmes à la hâte un modeste repas, et, nargue du lion! sans y mettre autrement de bravade, sans y avoir songé, sans avoir pu s'en défendre, chacun de nous se laissa surprendre par le sommeil. Quand le soleil parut, il se trouva que personne n'avait veillé, et la nuit s'était passée sans accident.

Le 12, de bon matin, nous reprenions notre route, parfaitement remis des fatigues de la veille. De hautes montagnes se dressaient devant nous, et semblaient barrer notre marche. Déjà nous cherchions, non sans inquiétude, sur leurs flancs escarpés et nus, la trace de quelque sentier, lorsque, entre le mont Adodah et le mont Oligadé, nous aperçûmes un défilé étroit qui présentait un passage sûr et facile. A la bonne heure, au moins! le contentement nous revint au cœur. C'était la vallée de Haddas qui, par une montée presque insensible, mène jusqu'au pied du Tarenta, dernier échelon pour arriver sur le plateau de l'Abyssinie.

A vol d'oiseau, cette vallée n'a pas plus de douze lieues de longueur. Cependant les nombreux détours du chemin, et des débris de rochers écroulés çà et là sur le sol, en rendent le parcours long et quelquefois difficile. Toutefois, c'est la route la plus directe et la plus pittoresque qui conduise de la mer Rouge dans l'Abyssinie septentrionale. Malheureusement, elle n'est point praticable toute l'année. En été, on y trouve rarement de l'eau ; pendant la saison des pluies, au contraire, elle sert de lit à un torrent impétueux qui grossit dès qu'éclate l'orage, et alors elle est inondée. Mais au commencement ou à la fin des pluies, à l'époque enfin où nous l'avons parcourue, quel admirable contraste avec les contrées que nous laissions derrière nous! Ce n'étaient plus ces paysages monotones, ces plages basses et stériles qui fatiguaient nos regards depuis notre sortie d'Égypte; tout d'abord, la vallée étale devant nos yeux étonnés une nature sauvage, pleine d'accidents et de variété. Les montagnes qui nous entourent ont un aspect effrayant : elles s'élèvent verticalement, et quelques-unes des roches qui les composent, minées par le temps, menacent de s'écrouler et de nous écraser dans leur chute ; mais le fond de la vallée offre un paysage bien différent : on dirait le plus riant jardin. Près de nous coule un ruisseau limpide; l'air

s'embaume des parfums des plantes et des fleurs que nous foulons sous nos pas, et une végétation puissante projette sur nous de verdoyants parasols et ombrage notre route. Cette première partie de la vallée de Haddas s'appelle Hammamo; c'est un délicieux vallon que nous parcourûmes sans fatigue et presque à notre insu, tant notre pensée se perdait hors de nous dans le charme d'un tel spectacle. Devant nos pas se croisaient des perdrix d'une grosseur extraordinaire, des gazelles et des lièvres que notre approche n'effrayait pas. Sans pitié pour ces gracieuses créatures, si douces et si confiantes, nous les tirions presque à bout portant, et nous voyions, il faut l'avouer, avec une joie barbare, notre table depuis longtemps frugale, devenir tout à coup abondante et splendide. Le bruit même de nos armes nous égayait; nous le jetions comme un défi aux mille échos de la vallée, et nous nous amusions à épouvanter des myriades de singes qui s'enfuyaient avec des glapissements désespérés.

Après Hammamo, le paysage change : le ruisseau disparaît, et nous voilà tout à coup dans un lieu affreusement stérile; le chemin est encombré de pierres; tout est morne, silencieux; malgré nous, la gaieté fait place à la tristesse, le bonheur à l'ennui. Mais au détour de la vallée, une nouvelle oasis appa-

raît, et nous nous retrouvons de nouveau dans un site délicieux. C'est ainsi qu'on chemine dans ce sombre vallon, traversant tantôt de charmants paysages, et tantôt des lieux sauvages, arides, rocailleux et désolés.

Cependant, à mesure que nous avançons, la vallée prend un caractère de beauté plus grandiose ; l'aspect des montagnes devient plus sévère et plus majestueux. Cette double muraille qui nous environne semble se resserrer par moments pour nous clore le passage, et nous n'apercevons plus le ciel qu'en regardant au-dessus de nos têtes. Mais qu'avons-nous besoin de regarder ailleurs qu'autour de nous? Nous voici à Tobbo : partout de la verdure, partout des fleurs; c'est un jardin enchanté, un paradis de capriers, de tamarins, de sycomores, entre des montagnes gigantesques. Sur la cime des montagnes s'amassent les nuages sombres; à leur pied, la gazelle bondit, l'écureuil saute, et des essaims d'oiseaux de toutes les couleurs s'envolent du milieu des feuillages comme des fleurs ailées. Séduits par la beauté du site, nous nous reposons délicieusement sous ses mystérieux ombrages, et nous y passons la nuit.

Le lendemain, 14, nous arrivons au pied du Tarenta. Là, campés sous un vaste sycomore, nous fîmes immédiatement nos observations barométri-

ques. Nous étions en ce moment à 1,425^{m} au-dessus de la mer Rouge. Le thermomètre centigrade marquait, à midi, 26° 80, environ 7 degrés de moins qu'à Arkiko.

Selon nos conventions avec le Nayb, nous renvoyâmes les chameaux; ces animaux si utiles, si précieux dans les plaines de sable, ne sont pas faits pour les pays de montagnes. C'est avec l'aide des Chohos que nous devions maintenant transporter nos bagages jusqu'à Dixah.

Les Chohos habitent les plateaux qui dominent cette vallée de Haddas que nous venons de parcourir. Leur pays s'appelle *Samhar*, et ce nom s'applique aussi quelquefois à la vallée. Une de leurs tribus, la plus nombreuse et la plus puissante, est celle des Hassaortas. Quelques-uns de ces Hassaortas descendent de temps en temps dans le vallon pour y faire paître leurs bestiaux. Les flancs de la montagne creusés en cavernes, des huttes de branchages, leurs servent de demeures. C'est parce qu'on est exposé à rencontrer ces sauvages pasteurs, qu'il est impossible de parcourir ces lieux sans la protection du Nayb, leur chef et leur maître. Féroces et voleurs, ils vous dépouilleraient inévitablement si vous n'étiez accompagné par des hommes de leur tribu, qui répondent de vous sur leur tête. La tribu des Hassaortas, comme

toutes les autres tribus des Chohos, a des troupeaux immenses, et ne se nourrit guère que de laitage; elle ne cultive pas, ou cultive à peine ses champs; le grain nécessaire, elle l'achète aux habitants du Tigré, qui en récoltent au delà de leurs besoins. Là se bornent les relations des Hassaortas avec les Abyssins, qu'ils méprisent. C'est avec Messawah, dont les habitants sont musulmans comme eux, qu'ils ont des rapports plus fréquents : ils approvisionnent cette île de beurre, de moutons, de chèvres, de lait; et Messawah leur fournit, en échange, des toiles, du tabac, et une foule d'autres objets.

Avertis par un de nos guides, une dizaine d'Hassaortas vinrent le lendemain, avant le jour, amener leurs bœufs pour remplacer les chameaux : c'est le seul moyen de transport usité pour l'ascension du Tarenta; faute d'autre, nous l'acceptâmes; mais, dès les premières paroles, nous reconnûmes le Choho effronté et rapace. A en croire ces larrons, il ne fallait pas moins de douze bœufs, tandis que cinq pouvaient suffire. Grâce à l'intervention de Zarail, il fut convenu que nous en prendrions sept pour partager à peu près le différend. Lorsque, après d'interminables démêlés, nous fûmes d'accord sur le nombre, les Chohos, querelleurs et paresseux, examinèrent de nouveau les paquets; ils les trouvèrent trop incom-

modes et trop lourds. Force fut donc de les refaire, et de les refaire en leur présence. Si nous ne fûmes pas volés, nous en rendons grâce à Dieu comme d'un miracle ; mais, à peine l'opération des paquets terminée, voici un pêle-mêle épouvantable : chacun de ces lâches coquins se jetait sur le paquet qui lui semblait le plus léger, et on s'arrachait, ou plutôt on arrachait nos bagages : injures, menaces, il n'y manquait rien, rien que les coups. Pour dédommagement, nous espérions voir ces furieux s'infliger l'un à l'autre le châtiment qu'ils méritaient si bien ; mais ce plaisir ne nous fut pas donné. Zarail leur proposa de tirer à la courte-paille ; ils se soumirent au jugement du sort, et oublièrent aussitôt leurs injures réciproques.

Nous partîmes à 7 heures. Le Tarenta était couvert de végétation ; il nous montra tout d'abord un arbre que nous n'avions vu nulle part, et qui ne se trouve pas ailleurs en effet, si ce n'est en Abyssinie; c'est le *qolqoual*, semblable à un immense candélabre; ses branches ne portent jamais de feuilles, elles donnent seulement, à leur extrémité, un bouquet de fleurs, dont le coloris change et passe, suivant la saison, du jaune vif au cramoisi. Plus haut que les qolquals, nous vîmes des oliviers sauvages, et de grands arbres appelés *ouarras* par les Abyssins. Leur bois

est dur et propre aux constructions. Tous ces arbres prennent racine dans les fentes des rochers, car il y a peu ou point de terre végétale. Presque partout la roche se montre à nu; aussi est-il facile d'étudier la composition géologique de la montagne. On y voit, à partir de la base, la syénite rouge ou rose verdâtre, le gneiss, qui est souvent grenatifère et traversé de filons de quartz blanc laiteux; la protogine traversée par des filons et typhons de diorite, enfin la protogine qui reparaît et recouvre toutes les autres roches.

Nous mîmes trois heures pour franchir le Tarenta. Un sentier affreux, encombré tantôt de pierres qui roulaient sous nos pas, et embarrassé tantôt par d'énormes rochers qu'il fallait gravir en se cramponnant fortement des pieds et des mains, nous mena à son sommet. Là, nous nous arrêtâmes, exténués de fatigue, en un lieu qui s'appelle *Ouady Saasseh.* Quel magnifique spectacle se fit alors devant nos yeux! Du côté de la mer, nous dominions toutes les chaînes de montagnes que nous avions précédemment traversées; elles se pressaient, elles s'entre-coupaient au-dessous de nous, et nous les voyions si petites, que nous les comparions aux vagues de la mer. Du côté de l'Abyssinie, nos regards s'étendaient au loin sur les montagnes du Tigré, dont les sommets légers

et gracieux se confondaient avec l'azur du ciel. C'est vers ces montagnes que nous nous tournions de préférence ; cette vaste contrée que nous venions visiter de si loin, ce royaume vers lequel nous avions marché si longtemps, cette région à peine connue que nous allions explorer pour en dire quelque chose à la curiosité de l'Europe savante, l'Abyssinie, l'Abyssinie était là devant nous ; nous la voyions, nous la touchions : ce fut pour nous un moment de bonheur et de douce espérance.

Nous ne connaissions pas encore la hauteur du Tarenta; nous fîmes aussitôt nos observations, et le baromètre nous apprit que nous nous étions élevés à 2,543 mètres au-dessus du niveau de la mer. La base de la montagne ayant une altitude de 1,425 mètres, nous avions donc franchi, en trois heures, une hauteur de 1,118 mètres. Cette différence d'élévation entre la station de départ et celle d'arrivée se traduisait d'une manière bien sensible dans l'abaissement de la température : à 10 heures du matin, le thermomètre ne marquait que 14 degrés, et il ne s'éleva qu'à 16 à midi. Habitués aux chaleurs excessives des parages de la mer Rouge, une température de 14 degrés nous parut glaciale. Aussi, en attendant les bagages, que nous avions devancés, nous assîmes-nous avec plaisir en plein soleil, au lieu de chercher l'ombre

comme nous le faisions depuis notre départ d'Égypte.

Dès que notre caravane fut réunie dans l'Ouady Saasseh, nous pressâmes pour que l'on se remît en route ; nous voulions atteindre *Dixah* avant la nuit ; mais Zarail ne se souciait pas d'arriver chez lui vers la fin du jour : il lui fallait du temps pour nous trouver un logement convenable; sa fierté l'empêcha de nous en faire l'aveu, et il retarda notre départ sous prétexte que les bêtes de somme étaient fatiguées. Nous couchâmes à *Maiharassat*, à environ une lieue de Dixah, et, le lendemain enfin, nous fîmes notre entrée dans la résidence du *Baharnagass*, du roi de la mer, où notre ami nous faisait espérer depuis longtemps une hospitalité généreuse.

SOMMAIRE.

Dixah, sa position. — Le Baharnagass; manière dont il nous reçoit; son portrait. — Les enfants de Dixah nous donnent une sérénade. — Visites fréquentes du Baharnagass; nos bagages excitent sa convoitise; il veut s'en emparer. — Notre position critique. — Nuit passée au campement de la caravane d'Agaouderés. — Le lion; il emporte une mule. — Route de Dixah au camp d'Oubié, près d'Adoua. — Gounzobo. — Marché de Maourray; Guendepta. — Arrivée au camp. — Notre réception chez le roi. — Portrait d'Oubié. — Les présents que nous lui offrons; la serinette. — Le roi nous accorde sa protection. — Histoire d'Oubié.

CHAPITRE XIII.

Un groupe de mauvaises baraques échelonnées au hasard sur le sommet d'une montagne nue et décharnée, un village misérable contenant une population tracassière d'environ 1,500 âmes, chrétiens et musulmans réunis, voilà *Dixah*. Il est situé par 14° 59' de latitude et par environ 37° 8' de longitude orientale: changez la route qui vient de la mer Rouge à Gondar, et Dixah deviendra un village obscur et ignoré; car sa position seule fait son importance.

Zarail nous mena directement chez son père. Instruit de notre arrivée, le Baharnagass voulut nous recevoir à l'instant. Son empressement nous parut de bon augure: mais Saïd connaissait depuis longtemps les façons d'agir du terrible roi de la mer et

ne partageait pas notre confiance. « Prudence et discrétion, nous disait-il, veillez bien sur votre langue; vous avez affaire au voleur le plus effronté de l'Abyssinie. Si le Baharnagass vous sait seulement un denier, il en voudra sa part. » Fallait-il en croire les prévisions de Saïd, fallait-il en croire les bonnes dispositions de notre hôte? Saïd n'était rien moins que brave; il pouvait bien lui arriver de prendre un lièvre pour un lion: nous ne fîmes donc guère attention à son discours, et nous entrâmes dans une première pièce qui servait d'écurie; de là on nous fit passer dans une seconde où les femmes étaient occupées à préparer la cuisine et le pain, puis enfin dans une troisième où l'obscurité nous saisit tout à coup. Le jour y entrait cependant par une petite ouverture pratiquée sur le toit; mais nous quittions la pleine lumière du soleil, et nos yeux avaient besoin de se faire à cette clarté douteuse; enfin, pourtant, la chambre finit par s'éclairer : sans le savoir, nous étions déjà devant le Baharnagass.

Enveloppé dans un *taub* jadis blanc, qui passait maintenant au gris sale, vu le long usage et le beurre fondu, notre hôte était assis négligemment sur un sarir des plus simples, recouvert seulement d'une peau de bœuf non tannée; il gardait le silence et nous examinait avec une curiosité profonde. C'était

un homme de moyenne taille, avancé en âge, mais fortement constitué et encore très-vigoureux. Sa physionomie sombre et dure repoussait la sympathie. Toutefois, ces rudes écorces cachent souvent de nobles cœurs, et nous nous attendions à en trouver un nouvel exemple. Nous ne tardâmes pas à être désabusés. Le Baharnagass n'eut pas une parole qui ne trahît son avarice, et nous le voyions sans cesse imaginer des détours pour savoir ce que nous possédions, en d'autres termes, pour savoir ce qu'il pourrait tirer de nous. « Combien d'argent vous avez dû dépenser, nous disait-il, avant d'arriver jusqu'ici! En avez-vous gardé au moins pour vous créer des relations parmi nous? Les cadeaux font les amis utiles. Lorsqu'un chef vous accueillera, récompensez son bon accueil, offrez-lui un présent proportionné à son rang, et en donnant beaucoup vous aurez beaucoup de protecteurs. » Cette leçon *valait* un fromage sans doute; mais tout en admirant un moyen si ingénieux de nous initier fructueusement aux usages de l'Abyssinie, nous nous sentions décidés à ne pas payer les frais de notre éducation. Saïd avait bien jugé. Dans cette première entrevue, nous vîmes que le Baharnagass était un avide coquin; le repas qu'il nous donna nous prouva qu'il était un ladre.

Une sorte de pyramide s'élevait au milieu de la

table, et le cuisinier, quel qu'il fût, avait creusé sur le sommet un trou rempli de beurre fondu. Le beurre fondu n'est pas seulement un cosmétique, il est encore une friandise dans l'Abyssinie. Notre hôte attaqua donc la pyramide par le flanc en nous invitant à faire comme lui. Enlever un morceau, le rouler entre ses doigts, le tremper dans le beurre et l'avaler, le Baharnagass n'y mit qu'une seconde. A en juger par sa précipitation, ce plat, que nous ne connaissions pas, allait certainement faire nos délices. Cruelle déception, hélas! Imaginez une pâte de farine d'orge qui n'avait pas même vu le feu! La courtoisie ne nous permettait pas de faire la grimace; nous continuâmes héroïquement notre festin, avec lenteur, il faut l'avouer, et soutenus par l'espoir que le second service nous dédommagerait de ce triste manger. Un personnage comme le Baharnagass, un roi de la mer, ne pouvait se contenter d'un seul plat, et comme il tenait à nous donner une haute opinion de sa grandeur, son orgueil devait lui persuader de nous offrir un déjeuner confortable. Son orgueil ne lui persuada rien. La pâte d'orge terminée, on enleva la table et l'on servit l'hydromel. Heureusement pour nous, notre hôte était moins sobre sur la boisson que sur les mets solides. Bientôt la liqueur fermentée lui offusqua le cerveau de vapeurs, sa tête se pencha sur sa poitrine, et, sans

avoir besoin de nous excuser, nous pûmes enfin nous éloigner de lui pour aller manger nos provisions, car le repas royal nous avait exposés à mourir de faim.

Durant notre conférence avec le Baharnagass, Zarail s'était hâté de transformer la première pièce en salon, et nous nous y installâmes à la place de la mule. C'est là que nous reçûmes, pour ainsi dire, la visite de tous les habitants de Dixah. L'apparition d'hommes blancs est pour eux un événement extraordinaire, et tous s'empressaient pour nous voir. Chacun voulait nous parler, nous toucher, examiner les divers objets que nous apportions; tout les étonnait, jusqu'aux clous nombreux de nos gros souliers de voyage, qui leur faisaient pousser de grands éclats de rire. Ils nous accablèrent de questions sur notre pays, notre religion, nos usages, et nous cherchâmes à satisfaire de notre mieux leur naïve curiosité, quoiqu'elle nous fût souvent importune.

Notre complaisance nous fit beaucoup d'amis. La nuit venue, on nous donna une sérénade. Des enfants de 10 à 15 ans, réunis en assez grand nombre, entrèrent dans notre cour armés de lances et de boucliers; ils défilèrent plusieurs fois devant nous en bon ordre; puis, rangés en bataille, se plaçant vis-à-vis de nous, ils se mirent à chanter nos louanges dans les termes les plus flatteurs. Notre modestie

souffre sans doute beaucoup à répéter de tels éloges, mais si l'on fait la part de l'exagération des poëtes et des poëtes mendiants, on verra qu'il nous reste assez peu de chose. Voici donc le dithyrambe abyssinien : « Il n'y a point d'hommes aussi beaux que vous; nous admirons la blancheur de votre visage et la finesse de vos cheveux; vous êtes braves entre les braves; un jour de bataille, vous renverseriez tous vos ennemis dans la poussière, et mille veuves pleureraient vos exploits. Heureux sont vos amis, ils jouissent du repos et s'engraissent de vos libéralités. » Ajoutez à ces chants improvisés des danses grotesques, des simulacres de combats les plus divertissants et les plus étranges qui se puissent imaginer. Ce spectacle, offert par des peuples demi-sauvages, méritait une récompense magnifique; nous fîmes donner un thalaris à nos admirateurs, qui nous saluèrent encore en partant avec des cris d'enthousiasme; mais notre générosité mettait déjà en verve tous les Pindares de Dixah. Une seconde troupe se présenta bientôt pour célébrer notre courage et surtout l'abondance de nos largesses. Cette fois nous leur refusâmes notre porte, sous prétexte que nous ne méritions pas tant d'honneur. Quelques instants après, nous entendîmes des voix qui se querellaient un peu plus loin : c'était la nouvelle bande qui avait rejoint la pre-

mière, et qui prétendait avoir part à ses bénéfices.

Le lendemain, le Baharnagass vint nous rendre plusieurs visites. Nos bagages avaient pour lui un attrait particulier; il les regardait avec une singulière expression de convoitise. Notre malle surtout captivait son attention. Malencontreuse malle, que d'embarras ne nous a-t-elle pas suscités! la garde d'une jeune fille ne donne pas plus de soins à un tuteur jaloux. Point de malle, ô voyageurs qui voulez pénétrer en Abyssinie! elle vous expose à des périls sans nombre. Cette serrure plus que prudente, ce cadenas qui la ferme, disent mille choses à l'imagination des petits et des grands; celle de notre hôte rêva des merveilles et se la figura pleine d'or. Précisément, à cette époque, le Baharnagass, qui devait 10,000 francs au roi du Tigré, venait d'être menacé d'une saisie à main armée s'il ne s'acquittait pas au plus tôt. Il trouvait expédient de payer sur notre caisse particulière. Notre malle, il le croyait du moins, contenait au delà de la somme due; restait seulement à aviser le moyen de se l'approprier.

L'amitié que nous témoignait son fils lui était une gêne, aussi commença-t-il à se débarrasser de ce témoin incommode. Il imagina un prétexte, et l'envoya dans un village voisin où il devait rester trois jours. Zarail nous quitta les larmes aux yeux, et nous

recommanda de bien veiller sur nos bagages, parce qu'il ne manquait pas de voleurs dans le pays. Cette recommandation, ce départ précipité, nous frappèrent et nous firent sérieusement réfléchir. Saïd réfléchissait aussi et depuis plus longtemps que nous; il était craintif, mais il était adroit et insinuant. Il se lia bientôt avec les serviteurs du Baharnagass, prêta l'oreille à toutes les conversations, et finit par ne plus rien ignorer. L'honnête Baharnagass méditait de nous dépouiller d'abord et de nous supprimer ensuite. La bourse et la vie, il ne demandait pas autre chose. A quoi bon la bourse seulement? Vivants, nous nous échappions de ses mains, nous allions porter nos plaintes aux pieds du roi, et non-seulement le roi lui eût repris tous nos bagages, mais il lui aurait fait payer cher sa mauvaise action. Notre position devenait assez critique. Que résoudre? disparaître sur-le-champ? mais comment disparaître sans des porteurs pour enlever nos bagages? Chacun de nous commença par visiter ses armes, afin de s'assurer si elles étaient en bon état; puis, nous remettant sous la garde de Dieu, nous attendîmes résolûment le moment de nous en servir.

Le moment ne vint pas; mais la grâce de Dieu nous amenait un secours inespéré. La caravane d'Agaouderés, de Fanta et de Gouchou, était arrivée à un mille

de Dixah. Ces bons négociants apprennent que nous sommes encore chez le Baharnagass, et ils s'empressent de nous rendre visite.

Si l'on a bien compris notre anxiété, on comprendra de même notre joie : c'était le salut qui nous souriait sur ces visages amis. En quelques mots, nous racontâmes notre position. « Écoutez, nous dit Agaouderés, voici ce qu'il faut faire : nous allons saluer le Baharnagass chez lui ; annoncez-lui devant nous que vous désirez venir à notre campement afin de pouvoir partir avec nous demain matin. » Le conseil était bon, nous le suivîmes. Quoique notre demande le prît à l'improviste, le Baharnagass trouva néanmoins une réponse évasive : « Mais vous avez besoin d'une dizaine de porteurs, interrompit-il ; je ne suis pas certain de les trouver avant la nuit. » Agaouderés avait prévu cette objection, et il était en mesure avec elle. « J'ai mes gens, répliqua-t-il ; je vais leur faire enlever vos bagages. » C'était détacher habilement les Chohos du parti de l'ennemi. Leur chef, intéressé à nous fournir ses porteurs, revendiqua bien haut ses droits, et se hâta de déclarer que ses hommes étaient à notre disposition : nous pouvions donc partir aussitôt qu'il nous plairait.

Qui fut penaud ? ce fut le Baharnagass. Il fallait voir sa mine piteuse quand nos bagages sortirent

devant lui. Depuis quelques heures déjà il les regardait comme sa propriété : c'était son bien, c'était son trésor; il en avait déjà réglé l'usage, et cette merveilleuse malle allait passer le seuil de sa porte ! Peu s'en fallut qu'il ne criât désespérément au voleur. Son chagrin mal déguisé nous parut une punition presque suffisante. Cependant nul de nous n'eut l'air de prendre garde à son désappointement; nous le quittâmes, au contraire, avec mille démonstrations d'amitié et de reconnaissance : nous pouvions le maudire en secret, mais il fallait prévoir le cas où nous serions obligés de repasser sur ses domaines.

Arrivés au campement de la caravane, les négociants nous offrirent à dîner. De propos en propos (nous avions notre aventure à raconter), nous atteignons dix heures du soir. On se couche : nous avions la terre pour lit, et pour toit les branches d'un bouquet d'arbres, sans oublier le ciel étoilé qui luisait à travers le feuillage ; c'était un lieu charmant comparé à la demeure inhospitalière de Dixah. Mais le pays du Baharnagass devait nous porter malheur. Au milieu du silence et dans le calme profond de la nuit, un murmure lointain se fait entendre. Le bruit sourd se rapproche, nos guides prêtent l'oreille, essayent de douter un moment, et, ne pouvant plus douter, se prennent à jeter l'alarme. Ce bruit sourd, ce mur-

mure, c'était le rugissement d'un lion qui saluait sa proie du fond de la plaine. Tantôt ici, tantôt là, cette voix formidable nous inquiétait de tous les points d'un cercle invisible. Le féroce animal rôdait autour de nous; il nous assiégeait et ne nous laissait point de relâche. En vain alluma-t-on de grands feux; la faim le pressait sans doute, car, malgré les lueurs ardentes, malgré les cris de la caravane et les fréquentes détonations de nos armes à feu, nous sentions se resserrer le cercle dans lequel il nous enveloppait, et plus d'une fois nous entendîmes ses pieds traîner dans les broussailles qui jonchaient le bois taillis : c'est alors que ses rugissements nous paraissaient terribles. On ne sait pas ce que c'est que d'avoir à se défendre contre un ennemi monstrueux et caché. De quel côté allait-il nous assaillir? nous regardions, et l'ombre ne nous permettait pas de voir. Nos armes même ne nous rassuraient pas; nous les tenions prêtes entre nos mains ; mais quel mal pouvions-nous faire au lion avec de simples fusils de chasse? Cependant le roi du désert nous cernait toujours, et ses cris déchiraient la campagne. Quand le tonnerre roule sur les nuées, il se fait une terreur dans la nature; quand le lion rugit, on reconnaît encore cette terreur. Nos bêtes de somme comprenaient l'imminence du danger : pressées les unes contre les

autres, couvertes de sueur comme après une longue marche, les oreilles tendues, la respiration pénible, elles frémissaient d'une manière pitoyable. L'instinct qui les avertissait ne les trompait pas; dans le danger commun, elles se trouvaient plus exposées que nous. Le lion respecte l'homme qui le craint. Lorsque le lion peut choisir entre l'homme et la bête, il se jette sur la moindre créature; ce fut ce qui arriva. Il était trois heures du matin: après avoir hésité toute la nuit, et toute la nuit nous avoir tenus en haleine, le lion se décida. Nous entendîmes un bond: franchir la ligne des feux, fondre sur une mule et l'enlever, ce fut un instant. Le danger était passé. Le maître de la mule se désolait de sa perte; bien hypocrite qui eût fait mine de le plaindre; nous étions trop heureux que ce drame effrayant et passablement monotone, après cinq heures d'une situation violente, n'eût pas eu un plus funeste dénoûment. Nous avions désiré voir le lion libre et le rencontrer dans la solitude; nous sommes contents, et nous ne formerons plus un vœu indiscret. L'inquiétude nous avait tué notre sommeil; nous achevâmes la nuit dans le ressouvenir et dans l'émotion.

C'était le 20 octobre : dès que le soleil parut, on se prépara pour le départ. Plus impatients que le reste de la caravane, nous fûmes prêts avant tout le

monde; nous avions hâte de quitter Dixah, dont le séjour avait failli nous être si funeste.

Pour faire la route d'une manière plus commode et plus convenable, nous venions de nous monter, comme l'on dit. En Abyssinie, il ne faut pas voyager à pied si l'on veut jouir de quelque considération; encore moins faudrait-il voyager sur un âne. Nous ne sommes plus en Égypte, ni dans la triple Arabie; on s'exposerait tout simplement à la risée et au mépris des indigènes. Leur préjugé là-dessus va aussi loin que l'on puisse imaginer. L'Évangile a beau nommer l'âne par son nom, lorsqu'un peintre abyssin représente la fuite de la sainte Famille, jamais il ne consent à déshonorer son œuvre par la présence de l'innocent animal. Que fait-il donc? car si la dignité de l'art ne lui permet pas de reproduire le pauvre quadrupède, la tradition religieuse ne souffre pas non plus qu'il donne une autre monture à la mère du Seigneur; il prend un moyen terme, et, conciliant les deux nécessités, il compose un petit monstre sans nom, qui n'est pas un âne bien entendu, mais que l'on ne saurait appeler ni un cheval, ni un chameau, ni une mule.

Les mules, c'est autre chose: voilà la monture honorable; nous en achetâmes quatre, cinquante francs chacune, et nous partîmes à huit heures du matin.

Le chemin que nous suivons est un des plus fréquentés de l'Abyssinie; c'est par là que les caravanes se rendent à la mer et qu'elles en reviennent. Ne vous y trompez pas cependant, ceci ne ressemble guère à un de nos grands chemins, à ces routes commerciales qui traversent notre France; un sentier tout simplement, rien qu'un sentier. Le pied des voyageurs l'a tracé lentement, et il serpente au hasard sur les flancs des collines, au milieu des prairies; çà et là il côtoie quelques arbres épineux; prenez garde alors, vous courez risque d'y déchirer vos vêtements et vos jambes. La campagne qu'il traverse est partout accidentée, et nous parut assez bien cultivée. A une lieue de Dixah, on passe près de *Adde-Haddit*, situé sur le sommet d'une montagne; une heure après, nous atteignîmes un autre village nommé *Adde-Goutta;* puis enfin nous entrâmes dans le district de *Degoundouga.*

Nous cherchâmes d'abord un lieu désert afin d'y faire halte; débarrassés ainsi des importunités des indigènes, nous passâmes le reste de la journée dans une charmante quiétude. Après les tracas de la veille, les angoisses de la nuit et les fatigues du voyage, nous avions le plus grand besoin de repos. Nous jouîmes de ce plaisir des plaisirs, qui se nomme le *far niente.*

Le lendemain, lestes et dispos, nous reprenions notre route à sept heures; à neuf heures, nous étions sur la crête des collines qui dominent le district de *Gounzobo*, et voici ce que nous avions devant les yeux: près de nous, sous nos pieds, le village de *Saïdah* dans une gorge étroite; plus avant, un immense amphithéâtre entouré de murailles prodigieuses et terminé au loin par des édifices croulants, flanqués de tours colossales; cet amphithéâtre de géants, c'étaient les montagnes arides, bizarres de Gounzobo, dont la stérilité contraste d'un manière étrange avec la fertilité de la plaine qu'elles enserrent. Nous campions à leurs pieds, vers une heure, dans un lieu sans habitations appelé *Maourray;* là se tient un marché hebdomadaire où se réunit la population du district de Gounzobo et des environs. Mal servis par la circonstance, nous arrivâmes précisément le jour du marché, au milieu d'une foule considérable. On nous avait dit d'avance : gens de Gounzobo, gens de mauvaise foi, turbulents et voleurs. Ils ne nous ont pas fourni l'occasion de démentir la renommée.

A Maourray, la caravane qui passe paye un droit de douane, c'est la coutume; mais comme la coutume a omis de fixer une taxe régulière, la perception, quelque peu capricieuse, amène nécessairement de longs débats. Vu le marché, les gens de Gounzobo étaient

en nombre, et ils commencèrent par afficher des prétentions exorbitantes, accompagnées de menaces qui semblaient devoir amener une rixe. Il n'y avait qu'à se compter pour prévoir le résultat d'un tel conflit. Les négociants ne cherchèrent donc qu'à obtenir un très-mince dégrèvement, après quoi il fallut bien s'exécuter. Que de cris, de rumeurs, d'injures! Il ne s'agissait cependant que de quelques poignées de poivre noir au delà de la taxe ordinaire; on ne se disputait pas pour autre chose. Quand ce fut notre tour, le sujet du démêlé changea. Du poivre, fi donc! une poignée de thalaris, à la bonne heure; voilà ce qu'on attendait de nous. On était d'autant plus disposé à nous rançonner, que nous avions commis une grave imprudence : nous avions négligé de prendre le *matab* (cordon de soie bleue que les chrétiens d'Abyssinie portent toujours autour du cou), et les gens de Gounzobo nous prenaient pour des musulmans. Heureusement le prêtre du district vint à propos, et nous fournit l'occasion de montrer notre croyance. Il se présenta affublé d'une cape de drap rouge qui pendait en lambeaux, et la tête majestueusement coiffée d'un énorme turban de mousseline blanche; devant lui marchait un enfant habillé de rouge, qui tenait une croix d'argent; deux robustes porte-lances, qui faisaient l'office de chantres, lui

servaient d'escorte. Quelques psaumes furent entonnés; on récita certaines prières, puis le prêtre bénit la caravane, hommes et animaux tout à la fois. Les yeux des assistants ne se détachèrent pas de nous. Jugez si l'attention devint profonde, lorsque le prêtre passa devant nous en quêtant pour l'Église; c'était le moment de nous montrer bons chrétiens, et tout le monde vit un thalaris tomber de nos mains dans la bourse du prêtre. Celui qui lit au fond des cœurs ne nous tiendra pas compte de cette offrande, nous le savons; mais nous eûmes dès ici-bas notre récompense: notre générosité nous fut comptée pour un acte de foi. Voyant qu'ils avaient affaire à des chrétiens, et mieux encore à des hommes qui ne se laissaient pas facilement intimider, nos frères de l'Abyssinie cessèrent de nous importuner au sujet de la douane et nous traitèrent en amis.

Le 22, nous partîmes à sept heures. Après être sortis des montagnes de Gounzobo, nous entrâmes dans une grande et belle plaine malheureusement inculte, couverte d'herbes et de mimosas; çà et là paissaient de nombreux troupeaux. Les bergers, pour un peu de tabac ou de poivre noir, nous régalaient d'un lait tiède et pur qu'ils s'empressaient de traire sur notre demande. Deux rivières, le *Tséréna* et le *Bélessa*, arrosent cette plaine; elles coulent vers le

nord-ouest et se jettent dans le *Mareb* après s'être réunies, nous dit-on, à environ trois lieues à l'ouest de notre route. En ce moment, les eaux étaient très-basses; mais, d'après le dire des gens qui nous entouraient et d'après les traces des dernières crues, il paraît qu'à la saison des pluies ces rivières roulent des masses d'eau considérables. Les communications se trouvent alors interrompues. Les Abyssins ignorent l'art de construire des ponts, et se servent rarement de radeaux pour passer les rivières. A une heure de l'après-midi, nous nous arrêtâmes dans le district de *Neggot*, à une lieue au sud du Bélessa.

Nous approchions donc d'*Adoua* et du camp d'Oubié. Le pays était sûr; il était tranquille, chose peu ordinaire en Abyssinie. Charmés de cette sécurité précieuse, les négociants de la caravane voulurent en jouir sans doute, et les voici cheminant du pas dont on se promène, prolongeant d'ailleurs les haltes au gré de leur nonchalante nature, si bien que la caravane mit trois jours pour aller de Neggot à *Guendepta.* Trois longs jours pour franchir une distance de onze lieues! Cette lenteur irritait notre impatience, et nos compagnons abyssins s'étonnaient de notre mauvaise humeur, comme des gens pour qui le temps n'existe pas. Dans ce pays de l'Orient, on ne compte pas les jours: celui-ci est mauvais, on se résigne; celui-là

est meilleur, on le passe en paix; quoi de mieux à faire dans la vie? Mais nous, fils de cet Occident qui se hâte toujours, qui a divisé l'heure en minutes et la minute en secondes, pouvions-nous ne pas regretter ce temps misérablement perdu? Il nous tardait de paraître devant le roi, de savoir enfin s'il nous serait permis de demeurer dans ses États et de les parcourir librement comme l'exigeait notre mission. Un caprice d'Oubié, et toutes nos peines étaient perdues, toutes nos fatigues inutiles; notre entreprise échouait contre son mauvais vouloir, et nous revenions en France comme si nous n'avions pas voyagé. Quel moyen de prévenir favorablement ce roi inconnu? Agaouderés était son homme d'affaires; si Agaouderés lui parlait de nous en termes obligeants, il pouvait nous ménager un bon accueil; aussi devint-il l'objet de nos attentions particulières.

Lorsque nous arrivâmes à Guendepta, nous le priâmes de venir dans notre tente où nous désirions lui parler sans témoins. « Agaouderés, lui dîmes-nous, et ceci était vrai, depuis le jour où nous t'avons connu, ton amitié nous a été douce et utile; à Dixah, tu nous as rendu plus qu'un grand service, car tu nous as sauvé la vie, et pendant la longue route que nous venons de faire, tu nous as toujours traités avec les égards les plus affectueux; nous ne voulons pas que

nos cœurs nous reprochent l'ingratitude. Cette tente, cette paire de pistolets, cette pièce de mousseline, sont à toi ; reçois-les comme les présents de notre amitié et de notre reconnaissance. » Agaouderés nous remercia à son tour ; il était enchanté de nos cadeaux ; il nous promit de nous concilier les bonnes grâces de ceux qui entouraient le roi, et les bonnes grâces du roi lui-même. Il allait au devant de nos vœux.

Nous quittâmes Guendepta le lendemain à huit heures. Après une descente rapide, nous entrâmes dans la vallée de *Robber-Aeïni*. Cette vallée riante et fertile, ceinte de montagnes élevées, couvertes d'arbres de toute espèce, nous mena jusqu'à *Mariam-Chaouïtou*, église vénérée, entourée de sabines, d'oliviers sauvages, de mimosas odorants qui la couvrent de leur mystérieux feuillage. Là, nous quittâmes MM. Rouget et Bell, qui devaient suivre la caravane jusqu'à Adoua, et, accompagnés d'Agaouderés, nous nous dirigeâmes vers le camp d'Oubié, qui se trouvait à une lieue environ sur notre droite. Nous y arrivâmes à onze heures.

Le camp était situé sur le sommet aplani d'une haute montagne dont les flancs en précipice n'offraient une route accessible que par un seul côté : c'était une espèce de ville bâtie au hasard, comme



Abyssins.

presque toutes les villes d'Abyssinie. Notre arrivée fit beaucoup de sensation parmi les soldats: c'était à qui nous verrait le premier et nous adresserait le premier la parole. Par malheur, le roi Oubié ne se piqua pas du même empressement. On nous dit de sa part qu'il avait consacré ce jour aux prières et qu'il ne pourrait pas nous recevoir avant le lendemain. Ce retard ne nous paraissait pas de bon augure. Quel accueil nous réservait Oubié? Notre incertitude devenait plus inquiète; la nuit nous parut longue et se passa sans sommeil: l'impatience nous empêchait de fermer les yeux, et la vermine bien plus encore.

Enfin le moment arriva! c'était le 27 octobre. Vers les neuf heures du matin, un officier désigné pour nous servir de *baldaraba* (introducteur à la cour), vint nous prendre pour nous conduire en présence d'Oubié. La demeure royale était à peu près au centre du camp. Une immense haie de branchages l'isolait des huttes des soldats, et formait autour d'elle un grand espace réservé où se groupaient les maisons des femmes, les cuisines, les écuries, toutes les dépendances enfin que réclament en Abyssinie le luxe et le comfort. Avant d'arriver à cette enceinte, la foule curieuse se pressait à notre rencontre, et nous avancions difficilement; mais, arrivés dans l'intérieur,

nous pûmes marcher plus à notre aise; là, nous n'avions affaire qu'à des chefs militaires et aux gens de la maison du roi. Ils nous invitèrent, avec une rare politesse, à nous asseoir en attendant l'ordre de paraître; cet ordre fut donné bientôt. Nous entrâmes alors dans une maison qui n'avait qu'une seule pièce au rez-de-chaussée; cette maison était construite avec soin, mais les murs n'étaient pas même blanchis à l'intérieur. En fait de meubles et d'ornements, nous ne vîmes que quelques boucliers et quelques sabres suspendus à des cornes de bœuf fixées dans le mur. Une couche d'herbe fraîche jonchait le sol; le parquet était une litière. A droite de la porte d'entrée, dans une alcôve, le roi était négligemment assis sur un riche sarir recouvert d'un tapis de Perse aux couleurs éclatantes. Devant Sa Majesté noire étaient encore assis trois personnages, ceux qui occupent les plus hautes dignités de l'État, et remplissent en quelque sorte les fonctions de ministres. A sa droite et à sa gauche, dans une attitude respectueuse, se tenaient debout les principaux officiers attachés à sa personne; enfin, deux enfants de douze à quatorze ans, des pages, nus jusqu'à la ceinture, placés derrière le sarir royal, avaient pour fonction d'écarter les mouches et de les empêcher d'importuner le maître.

Tous ces personnages étaient drapés dans des

toiles d'une grande blancheur qui faisait ressortir la couleur noire de leur visage. Leur maintien était tel qu'il convient devant la majesté royale. Lorsque le prince voulait cracher, celui qui était le plus près de lui s'empressait d'offrir sa toile qui devenait alors un mouchoir. Lorsque le roi éternuait ou qu'il faisait le moindre mouvement, la même toile était étendue devant lui afin de le préserver du mauvais œil, dont l'influence est plus funeste, disent les Abyssins, tandis que l'on agit.

Nous saluâmes Oubié avec les marques de la plus grande vénération. Agaouderés nous avait tenu parole, car le roi nous sourit d'un manière tout affable, et, sur un signe de sa main, nous nous assîmes à côté des ministres, qui se hâtèrent de nous faire place sur leur tapis.

Oubié était revêtu d'un taub d'une extrême finesse qui l'enveloppait entièrement, tombait jusqu'à ses pieds et remontait au-dessus de ses lèvres. Il faut qu'il parle pour que l'on puisse voir l'ensemble de ses traits. Agé d'environ quarante ans, petit de taille, grêle, chétif, il a néanmoins une physionomie agréable, fine, intelligente; son front est large, son nez long et arqué, ses lèvres épaisses et ses yeux relevés aux angles extérieurs comme ceux des Indiens; son regard vif et pénétrant semble vouloir vous fouiller

l'âme et scruter vos plus secrètes pensées. Pendant que nous examinions ses cheveux divisés en petites tresses, recouverts d'une couche épaisse de beurre frais et retombant par boucles par derrière sa tête, lui-même nous considérait avec une attention curieuse. Après un moment de silence, il nous adressa la parole, mais par l'intermédiaire de l'*affa-negous*, bouche du roi; car il ne parle jamais directement en public aux personnes qui le visitent : cela s'appelle de la dignité.

« Soyez les bien-venus, nous dit-il; je me réjouis de votre heureuse arrivée. Vous avez protégé à Messawah les négociants abyssins, je le sais, et vous regarde comme mes amis; dites-moi ce que je puis faire pour vous?

— Nous permettre de parcourir librement ton royaume et étendre sur nous ta protection.

— Vous êtes libres d'aller où il vous plaira; mais dites-moi dans quel dessein vous vous êtes aventurés jusqu'ici à travers tous les dangers d'un si long voyage?

— Les Abyssins sont nos frères en Jésus-Christ, et nous désirions connaître nos frères. Nous nous proposons aussi de recueillir quelques plantes salutaires qui ne croissent pas dans nos contrées et qui ont une vertu contre les maux du corps. (Parler de

travaux scientifiques, c'était une chose inutile et dangereuse; personne ne nous aurait compris.)

— Je sais que les blancs sont très-curieux, qu'ils veulent tout voir, tout connaître; c'est peut-être à ce désir que votre race doit la prééminence sur toutes les autres races; car vous savez faire des choses merveilleuses.

— Voici quelques-uns des objets qui se fabriquent dans notre pays; nous te prions de les accepter; puissent-ils te plaire! » Et nous lui offrîmes en même temps un sabre de cavalerie légère, un tapis, avec une lunette d'approche.

Oubié examina ces trois objets avec une curiosité sérieuse; il les loua en des termes qui exprimaient une vive satisfaction, et les passa aux mains de ses officiers, afin qu'ils pussent admirer à leur tour. Nos présents avaient été agréables au roi; ils excitèrent naturellement l'enthousiasme de la cour. Cependant nous n'avions pas cru devoir tout offrir à la fois. Restait devant nous une petite caisse, et l'on se demandait ce que nous attendions encore pour la montrer, car il n'y avait pas à douter qu'elle ne fût destinée au roi. Extérieurement, rien d'extraordinaire: ni l'élégance de la cassette, ni ses dimensions ne la recommandaient aux regards, et néanmoins tous les yeux étaient fixés sur elle. D'où vient donc, en effet,

que nous hésitions à l'ouvrir ou à la présenter? C'est qu'après avoir songé mille fois à l'étonnement qu'elle produirait un jour parmi les Abyssins, au moment de frapper le grand coup, le doute se mit de la partie, et il nous sembla qu'on allait nous prendre pour des magiciens ou des sorciers. Cependant, l'impatience des assistants croissait en raison de nos retards. Le mystère irritait les esprits, et le roi lui-même finit par s'écrier : « Mais qu'y a-t-il donc dans cette boîte? » Il n'y avait plus à différer. Sans répondre, l'un de nous porta la main sur un bouton de bois, fit tourner une manivelle, et la caisse chanta : c'était une serinette que nous avions achetée à Marseille. En présence du roi noir et de sa cour, elle fit entendre l'air n° 1, la cavatine de la *Dame Blanche.*

Nous renonçons d'avance à décrire l'émotion, la surprise et le ravissement des auditeurs. Jamais rien d'aussi doux ne leur était descendu jusqu'au cœur en passant par l'oreille. Ils écoutaient dans un silence religieux, immobiles, les yeux prodigieusement ouverts, et retenant leur haleine. Au bout d'un moment, les sons mélodieux se turent; nous voulions leur laisser le loisir de respirer, et jouir nous-mêmes de notre triomphe; mais les questions nous arrivaient de tout côté. Il fallait expliquer les secrets du merveilleux instrument, entrer dans des détails qui

n'eussent pas été compris ; la serinette nous tira encore d'embarras. Nous passâmes donc au numéro 2, puis au numéro 3, et ainsi jusqu'à la fin, ne cessant de tourner la manivelle que quand les mains nous tombèrent de fatigue. Mais la première surprise s'était changée en hilarité; ces physionomies tout à l'heure si graves et si sévères s'illuminaient de joie et de gaieté. Le rire avait banni l'étiquette, et le bonheur commun s'épanchait en bruyante allégresse. Le calme ne se rétablit pas sur-le-champ. Lorsque les visages se furent enfin reposés, Oubié nous remercia de nos cadeaux avec une dignité gracieuse et affable. Il nous demanda ensuite si notre projet était d'aller à *Gondar ;* sur notre réponse affirmative : « Les routes ne sont pas sûres, nous dit-il, et vous trouverez mal gouvernées les provinces qui dépendent du Ras; ne quittez pas mon pays avant l'année prochaine; alors probablement je vous donnerai les moyens d'y parvenir en sûreté. Quand vous voudrez me revoir, vous serez toujours reçus, et maintenant vous êtes libres de sortir. »

A peine étions-nous sortis de la salle, il ordonnait déjà qu'on nous amenât un bœuf et quatre moutons. C'était une preuve manifeste de sa faveur, et nous gagnâmes d'autant dans l'estime des soldats. Nous quittâmes donc Oubié enchantés de son excellent

accueil, de ses manières nobles et bienveillantes. Oubié est un prince puissant, ambitieux, sagace ; il comprend les avantages qu'il retirerait de relations suivies avec notre Occident, et mérite, à ce titre, que nous placions ici quelques lignes de son histoire.

Oubié est fils de Detjacl. Heila Mariam, chef héréditaire du Samen. Heila Mariam avait eu sept enfants de diverses femmes. En mourant, il laissa ses États à son troisième fils, Marso : l'incapacité reconnue du premier ne lui permettait pas de succéder à son père ; quant au second (c'était Oubié), l'humble naissance de sa mère Oisoro Mentaye l'écartait également du pouvoir. Mais les fils de Heila Mariam ne respectèrent pas les dernières volontés de leur père ; ils se liguèrent contre Marso, trop jeune encore pour contenir la révolte, et l'obligèr[illegible] chercher un refuge hors de ses États.

[illegible] ...ien tombait ainsi entre leurs mains. Oubié, prévoyant dans son ambition, avait déjà profité de la lutte pour s'attacher Beletta Derresso et Madjié Oualda Kikana, les deux chefs de l'armée, qui étaient du pays de sa mère. L'armée se déclara donc en sa faveur, et il régna sans contestation sur le pays de ses pères. Instruit par son propre exemple, et craignant une coalition semblable à celle qui l'avait porté lui-même sur le trône, il mit ses frères hors d'état

de se faire des partisans; il les laissa pauvres en mesurant leurs revenus sur l'étroit nécessaire.

Cependant, du fond de sa retraite, Marso suscitait des embarras à son vainqueur et lui cherchait des ennemis. Oubié déjoua ses projets. Politique adroit et surtout politique heureux, il parvint à contracter avec Imame, le Ras de Gondar, une alliance inespérée ; cette alliance ruinait le parti du jeune Marso, et légitimait en quelque sorte l'usurpation de son frère; mais la mort d'Imame changea la face des choses. Marié, le nouveau Ras de Gondar, arrivait avec des dispositions moins favorables pour Oubié. Prévenu par Aligas Farès, chef du Lasta, frère de la mère de Marso, il suspend d'abord tout échange d'amitié avec le chef du Samen, et bientôt les hostilités deviennent imminentes.

Trop faible pour résister à un ennemi aussi puissant, Oubié se hâte d'appeler à son secours Sabagadis, chef du Tigré. Sabagadis était un prince habile et plein d'une noble ambition, celle de reconstituer l'ancienne unité de l'Abyssinie. L'alliance que lui offrait Oubié se prêtait merveilleusement à ses vues; pour la rendre plus durable, il épousa la sœur du chef du Samen, et, devenant son beau-frère, il le fit en même temps son gendre, car il lui donna sa fille, que celui-ci épousa en secondes noces. Ainsi liés

l'un à l'autre, ils se flattaient d'anéantir dans Marié la puissance des Gallas. Tout fut bien convenu. Marié défait, Sabagadis devait prendre le titre de Ras, et Oubié déclara la guerre à l'ennemi commun.

C'était en 1830. Marié ne perd pas un instant; il commence brusquement la campagne, entre avec ses Gallas sur les terres de son vassal révolté, taille son armée en pièces, et ravage tout le pays. Étonné de cette vigoureuse attaque, Oubié se retire dans les montagnes inaccessibles du Samen, et fait prévenir Sabagadis d'arriver au plus tôt. Sabagadis, intimidé, tergiverse, écrit, annonce son arrivée, diffère de jour en jour, et demeure dans ses États. Le beau-père abandonne lâchement son gendre; mais Oubié a déjà pris son parti : trahison pour trahison. Sabagadis lui a appris comment on manque à sa parole; Oubié lui apprendra comment on se venge. Il envoie au Ras un messager secret, lui fait part du traité qu'il a conclu avec le gouverneur du Tigré, et ajoute ces mots qui contiennent la condamnation de Sabagadis : « Sabagadis voyant tes mauvaises dispositions à mon égard, m'a offert son alliance et le secours de ses soldats, à condition que nous t'attaquerions ensemble, et que, si Dieu nous donnait la victoire, il serait Ras à ta place. Dans la situation où j'étais vis-à-vis de toi, pouvais-je impunément refu-

ser? devais-je me mettre à la fois en guerre contre toi et contre lui? Pour te prouver combien j'ai subi à regret la dure nécessité de tourner mes armes contre toi, je te demande une seule chose : accorde-moi la paix, et je me déclarerai à l'instant l'ennemi de Sabagadis. »

Oubié avait bien prévu l'effet de ses paroles. Le Ras, menacé dans son pouvoir, ne rêve plus que la vengeance. Sabagadis avait osé concevoir le projet de le déposséder, Sabagadis devait périr; aussi Marié s'empressa-t-il d'accorder la paix à Oubié, n'exigeant rien de lui, sinon qu'il marchât aussitôt contre Sabagadis.

Oubié tressaillit de joie à cette proposition; il avait éprouvé à ses dépens la puissance du Ras. Sabagadis n'était pas en mesure de lutter contre les forces réunies de l'Amhara et du Samen : sa défaite était certaine. Maintenant à qui profiterait la victoire? Oubié ne s'y trompait pas; il connaissait Marié et la coutume de ses premiers serviteurs; il savait que les Gallas ne resteraient pas longtemps hors de leurs belles provinces. Sabagadis vaincu, il se voyait chargé seul de poursuivre le gouverneur du Tigré et de soumettre son royaume. L'habile politique avait bien calculé; la fortune respecta sa prudence et le seconda même par delà son espoir.

Le Ras et Oubié se mettent donc en marche contre Sabagadis. Bientôt leurs troupes réunies ne sont plus séparées de l'armée tigréenne que par la vallée profonde du Taccazé. Le passage de cette rivière en présence de l'ennemi offrait d'étranges difficultés. Le 13 janvier 1831, Oubié, par une manœuvre habile, trompe la vigilance de Sabagadis, traverse le Taccazé sans trouver de résistance, et se présente enfin dans la plaine du Chiré à la tête de la redoutable cavalerie des Gallas. Sabagadis attend le choc et bientôt les deux armées se heurtent avec de grands cris. La victoire n'était pas encore décidée quand la mort frappa le Ras. Un seul mot, une seule rumeur, et la journée était perdue. Oubié ordonne le silence; on attache le Ras sur sa selle; les gardes qui l'entourent continuent d'élever au-dessus de sa tête le dais étincelant, insigne de la dignité suprême. Le dais domine la mêlée, et les Gallas combattent toujours avec la même ardeur, croyant combattre sous les yeux de leur Ras.

Cependant la position des Tigréens est bonne. Embusqués dans des fourrés épais, leurs fusiliers font un feu meurtrier, et la cavalerie ne peut les atteindre. Oubié semble se lasser d'une attaque inutile; il fait un mouvement de retraite. Sabagadis le voit plier et tourner le dos; c'est la victoire. Il veut la rendre complète et se lance à la poursuite des fugi-

tifs ; mais à peine s'est-il déployé dans la plaine, qu'Oubié se retourne et charge avec furie. Les Tigréens en désordre ne s'attendaient pas à cette lutte nouvelle ; ils se déconcertent ; leurs chefs ne peuvent les rallier, et Sabagadis tombe entre les mains de son ennemi vainqueur.

Après la victoire, les parents du Ras demandèrent qu'on leur livrât le chef du Tigré pour prendre la vengeance du sang. Oubié devait leur refuser le noble vaincu ; mais la politique de l'Orient ne connaît pas les conseils généreux ; l'intérêt parla, l'ambition fut écoutée. Le lendemain matin, Sabagadis, sacrifié aux mânes du Ras, mourait percé de coups de lance. Les Tigréens aimaient leur prince ; ils ne racontent jamais sans émotion le triste drame de son dernier jour, et disent avec orgueil qu'il mourut calme comme un soldat, comme un chrétien, comme un martyr.

La mort de Sabagadis donnait carrière aux espérances d'Oubié ; mais la fortune inattendue ne le rendit pas imprudent, et il conduisit sagement ses projets. D'abord il fit proclamer Ras Dorié, frère de Marié, et fut le premier à le reconnaître pour son suzerain. Par cet empressement, par ce dévouement simulé, il se concilia ses bonnes grâces, et, ainsi qu'il l'avait prévu, il reçut en récompense le gouver-

nement du Tigré, qu'il fut chargé de soumettre, tandis que le nouveau Ras rentrait dans ses États.

Alors commença pour Oubié la guerre contre les enfants de Sabagadis, soutenus par les habitants du Tigré. L'un d'eux, Wolda-Mikaël, réunit ses partisans, et chercha à réorganiser une armée. Oubié ne lui en donna pas le temps. Poursuivi, traqué de toute part, chassé de plaine en plaine, de montagne en montagne, atteint une dernière fois près d'Halay, forcé d'accepter le combat, Wolda-Mikaël fut vaincu et resta parmi les morts.

Cassaï, troisième fils de Sabagadis, entra alors en lice. Soutenu par les soldats de l'Agamé, les plus habiles tireurs du Tigré, cinq ans il disputa au vainqueur l'héritage de son malheureux père; mais ses efforts devaient être impuissants. Peu à peu Oubié gagnait du terrain, se ménageait des amis, se créait des partisans, et consolidait sa puissance. Il accula ses ennemis dans les montagnes de l'Haramat dont il gardait toutes les issues. Cassaï aurait pu tenir longtemps encore sur les sommets de ces montagnes inaccessibles. Il fallut, pour l'en faire descendre, recourir à la séduction, et la séduction réussit. Oubié fit battre le négarit (espèce de tambour), et on proclama que lui, dejechmatch du Samen, et chef des provinces du Tigré, pardonnerait de bon cœur à tous

ceux qui, jusqu'alors ses ennemis, se rendraient sous sa tente pour témoigner de leur soumission future. Pendant huit jours, le négarit se fait entendre; la proclamation du vainqueur passe de bouche en bouche, et se répand parmi les partisans de la famille de Sabagadis. Bientôt les défections commencent, et Cassaï lui-même, ayant reçu des propositions d'Oubié, se dirige vers la tente royale, suivi de ses jeunes frères et de ses serviteurs les plus fidèles.

Oubié le reçut avec tous les égards dus à son rang et à son malheur. Il lui confia même le gouvernement de l'Agamé, celui de l'Enderta, et lui donna sa fille en mariage, à la seule condition qu'il reconnaîtrait sa suzeraineté. Cette générosité inconnue étonna tout le monde. On ne comprenait pas qu'Oubié laissât deux provinces considérables entre les mains d'un prince dont l'influence était encore à redouter, et qui ne manquerait pas de saisir la première occasion pour se déclarer ouvertement en révolte. Mais la politique d'Oubié jugeait plus sainement les choses. Au moment où Cassaï se remettait à sa discrétion, la déloyauté était imprudente; elle créait des périls au vainqueur en lui suscitant des ennemis; la modération, au contraire, lui conciliait les cœurs. D'ailleurs Cassaï, en se soumettant, se déconsidérait aux yeux des siens ; il perdait le prestige qui s'at-

tache au héros d'une lutte obstinée ; l'anéantir plus tard, si les circonstances l'exigeaient, devenait une facile entreprise. Pour le moment, que fallait-il? prendre seulement des mesures pour s'assurer de sa soumission ; c'est ce que fit prudemment Oubié.

Plusieurs conférences avaient réuni le vainqueur et le vaincu. Oubié les avait mises à profit pour étudier son rival, et il n'avait reconnu dans le jeune prince ni la fermeté, ni l'intelligence d'un chef de parti. Ainsi, dans cette guerre de cinq ans qui lui avait été faite, Oubié concluait, avec sa pénétration habituelle, que Cassaï n'avait été qu'un instrument; l'âme et le conseil étaient ailleurs. Des hommes s'étaient trouvés qui avaient dirigé toutes ses actions, des hommes habiles, des hommes dangereux dont il fallait d'abord se défaire. Quels étaient ces hommes? Oubié ne tarda pas à le savoir. Comme il célébrait les noces de sa fille et de Cassaï, un soir, après un splendide festin, il se prit à caresser son gendre avec toutes les marques d'une sincère amitié, le loua noblement, vanta son courage, le devouement de ses fidèles serviteurs, et ajouta que leur zèle méritait une récompense. Séduit et confiant, Cassaï nomma ses meilleurs conseillers. Oubié retint leurs noms. Quelques jours après, celui-ci, sous un prétexte, celui-là sous un autre, il les fit tous arrêter et conduire sur

le mont *Tezen*, prison d'État située dans le Samen.

Plus tard, et malgré cette perte irréparable, Cassaï voulut se déclarer indépendant; mais le roi comptait déjà bien des partisans dans le Tigré; il avait un grand nombre de fusils, et cette révolte du fils de Sabagadis était plutôt un coup de tête désespéré qu'un événement sérieux et qu'un péril pour le chef du Samen. Toutefois, Oubié ne négligea rien pour comprimer au plus tôt ce mouvement. Il se mit en campagne, et bientôt Cassaï dut se retirer sur la montagne d'*Amba Haulé*, comme il s'était retiré naguère sur les cimes de l'Haramat. Son ennemi se contenta de cerner la montagne. Fatigué de passer ses jours sur un rocher stérile, Cassaï eut recours à la clémence du roi : il demandait de nouveau son pardon, le commandement de l'Agamé, et faisait serment de rester fidèle.

Oubié saisit cette occasion pour se délivrer enfin d'un prétendant importun. Pardon et commandement, il accorda tout; mais une difficulté se présenta : Oubié exigeait que Cassaï vînt faire sa soumission dans sa tente, et Cassaï, méfiant à bon droit, n'avait garde de se livrer à son vainqueur. Il hésita longtemps, averti par un pressentiment secret, ou peut-être par la conscience de sa propre déloyauté; mais enfin il parut croire aux serments du plus fort;

Oubié jurait d'ailleurs, en présence de Dieu, devant ses prêtres et sur les livres saints, qu'il ne se souvenait plus du passé. Cassaï descendit dans sa tente. A peine y fut-il entré, qu'on le chargea de chaînes pour le conduire sur le mont Tezen, où l'avaient précédé ses anciens serviteurs. En vain reprocha-t-il à Oubié son parjure et son sacrilége; Oubié lui répondit que la trahison était légitime avec le traître, et qu'en se révoltant contre son bienfaiteur, il avait justifié d'avance tous les moyens dont on s'était servi pour châtier sa lâche ingratitude. Cela se passait en 1839.

Depuis ce moment, Oubié règne paisiblement sur le Samen et sur le Tigré. Quand nous arrivâmes dans l'Abyssinie, il était le plus puissant et le plus riche des chefs de l'empire abyssinien. Bientôt nous le verrons marcher contre Ras Ali, dont il méconnaît la suzeraineté, avec l'espoir de conquérir ses États, et de réaliser le projet de Sabagadis en reconstituant l'unité de l'Abyssinie.

SOMMAIRE.

Arrivée à Adoua. — Description de cette ville ; sa population ; sa position géographique. — La rivière d'Assam et son cours. — Course à Frémona, ancien établissement des Jésuites. — Visite au gouverneur d'Adoua ; détails sur sa vie. — Nous visitons le marché ; produits qu'on y trouve. — Le sel sert de monnaie ; position de la mine d'où on l'extrait ; sa valeur en argent selon l'éloignement de la mine. — Exécution terrible sur la place du marché.

CHAPITRE XIV.

La capitale du Tigré, bâtie à la fois dans la plaine et sur le penchant d'une colline, n'a rien de remarquable; elle ne fait pas meilleure figure que la plupart de nos villages de France: les rues sont étroites, irrégulières, encombrées de pierres, de fumier, et bordées de murs de clôture ou de maisons d'une apparence misérable. La population, chrétiens et musulmans réunis, ne dépasse pas quatre mille âmes. Les églises, entourées de grands arbres qui les couvrent d'une ombre épaisse, sont au nombre de quatre; mais la vénération du pays distingue et honore entre toutes l'église de *Médani-Alem*, située au milieu de la ville, et dédiée, comme son nom l'indique, au Sauveur du monde.

Excepté vers le sud-ouest, Adoua est environné de hautes montagnes composées principalement de schistes redressés. Du côté du nord, on distingue le mont Chelloda, remarquable par sa grande élévation et la forme de son sommet, que les Abyssins comparent, avec assez d'exactitude, au dos d'un cheval. Au milieu de ces montagnes coule une petite rivière nommée *Assam* qui arrose la ville. Elle prend sa source non loin d'Adoua, se dirige vers le sud, se grossit de deux ou trois petits cours d'eau, et se jette ensuite dans le Warié, l'un des affluents de la rive droite du Taccazé.

D'après nos observations astronomiques, consistant dans neuf séries de hauteurs circumméridiennes tant du soleil que de la Chèvre et de Jupiter, Adoua est situé par 14° 9′ 34″ de latitude septentrionale.

Sa longitude, prise au chronomètre, par rapport aux longitudes d'Axoum et d'Intetchaou, que nous avons déterminées un peu plus tard, est de 36° 35′ 9″ à l'est du méridien de Paris.

Nous avons trouvé, au moyen de nos observations barométriques, que la ville, près de Médani-Alem, s'élève à 1,900 mètres au-dessus du niveau moyen des mers.

Dès le moment de notre arrivée, Agaouderés avait fait généreusement disposer pour nous une de ses

maisons; nous allâmes y loger. A peine installés, nous reçûmes la visite de trois Grecs qui se sont depuis longtemps établis dans la capitale du Tigré. Visite amicale, ne nous en flattons pas; visite intéressée, à la bonne heure. Une sorte de notable, nommé Joannès, conduisait cette petite députation. Bijoutier, forgeron, armurier, suivant l'occasion et le bon plaisir du roi, Joannès, âgé de quarante à cinquante ans, fait à peu près tous les métiers. Un homme aussi utile devient bien vite un homme considéré; son importance s'accroît en raison de ses services, et, afin de le fixer auprès de lui, Oubié lui a donné des terres, des villages même sur lesquels il prélève, à titre de seigneur, des revenus assez considérables. Riche de son industrie et riche de ses beaux domaines, Joannès vit donc dans une large aisance, heureux autant que saurait l'être un homme sur la terre, non sans quelque peu de souci mêlé à son bonheur, car Joannès redoute incessamment la concurrence. Au bruit de notre apparition, toutes ses inquiétudes s'étaient émues; il tremblait pour son crédit menacé. Nous nous empressâmes de l'assurer que nous n'étions ni armuriers, ni bijoutiers, ni forgerons, et sa physionomie parut un peu s'éclaircir à ces bonnes paroles; cependant elles ne le persuadaient pas entièrement, et il nous soupçonnait toujours de déguiser nos in-

tentions. Sur cette idée, il prit à tâche de décrier le pays et d'exagérer la misère des Abyssins, obstacle insurmontable aux projets de fortune qu'il avait longtemps caressés. C'était absolument la scène d'Harpagon et de ses dix mille écus. Pour que rien ne manquât à la comédie, lorsqu'on nous eût suffisamment édifiés sur le peu de ressources de la ville, on nous serra la main avec une sorte d'attendrissement affectueux qui devait nous aller jusqu'à l'âme, et, sur le seuil, on nous recommanda encore une fois de quitter au plus vite l'Abyssinie, terre ingrate et maudite que l'homme arrose en vain de ses sueurs, et où il sème le travail pour ne récolter que le besoin.

A peine hors de la maison, les Grecs furent remplacés par une foule d'Abyssins de toutes les classes. Ils se pressaient pêle-mêle à notre porte, attirés, les uns, par l'espoir de quelques présents, les autres, par la couleur de notre peau et la singularité de nos costumes, qui excitaient leur étonnement au plus haut degré. Quelque bienveillante et naïve que fût leur curiosité, elle ne laissait pas de devenir fort gênante. Nous nous gardâmes néanmoins de mal accueillir nos visiteurs : armes, livres, instruments, ils voulaient tout voir, et ne pouvaient rien voir sans toucher. Nous les laissâmes faire, répondant même avec complaisance aux questions qu'ils nous adres-

saient tous à l'envi; questions assez frivoles, puériles, parmi lesquelles revenaient surtout celles-ci : Étions-nous mariés? avions-nous nos parents? étions-nous allés à Jérusalem ? Écoutez, disaient les uns, savez-vous ce qui les amène ici? c'est la rigueur du climat qui les chasse de chez eux. D'autres, secouant la tête d'un air capable : c'est la disette, reprenaient-ils; l'eau et le teff manquent dans leur pays.

Visite pour visite : nous entrâmes à notre tour dans quelques habitations. La plupart des chaumières de la capitale du Tigré sont construites en pierre, et crépies quelquefois intérieurement à l'aide d'un mélange de terre argilo-calcaire qui leur donne un aspect de propreté assez remarquable. Les unes affectent la forme rectangulaire, les autres la forme cylindrique; ces dernières sont toujours surmontées d'un toit conique. Point de fenêtres, point de cheminées; quelquefois, autour de la maison, règne une galerie circulaire destinée à recevoir le fourrage et le grain. Au centre se trouve le logement du maître : c'est une pièce qui reçoit le jour par la baie de la porte, et sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de salle de réception. Le propriétaire la partage fraternellement avec sa mule et son cheval, et, s'il est pauvre, il y renferme souvent, à l'entrée de la nuit, ses bœufs et ses moutons. L'ameublement ré-

pond à tout le reste : un sarir, des paniers en osier tressés d'ailleurs avec beaucoup d'art, des cornes de bœuf d'une prodigieuse dimension propres à contenir l'hydromel, des vases en terre de toute capacité, des selles, des brides, des lances et des boucliers suspendus le long des murs, voilà de quoi il se compose.

Au moment où nous prenions congé de lui, Detjach-Oubié avait promis de nous donner un soldat qui devait nous protéger et faciliter nos excursions dans le Tigré. Deux jours après, le soldat du roi était chez nous : il s'appelait Guébra-Mariam; ses manières, sa physionomie douce et mélancolique nous plurent, et le temps ne fit qu'augmenter l'amitié qu'il nous avait d'abord inspirée. En se présentant devant nous, Guébra-Mariam se découvrit les épaules, s'inclina profondément, et se prosterna pour nous baiser les pieds en signe de respect. Nous le relevâmes aussitôt, et nous lui demandâmes comment se portait Detjach-Oubié. « Le prince se porte bien, nous dit-il; il m'a chargé de vous accompagner dans vos courses et de vous faire délivrer tous les jours, par les *choums* des villages, une jarre d'hydromel, cent pains, un mouton, un pot de lait, avec le fourrage nécessaire pour vos mules et vos bêtes de somme. Toutefois, avant que vous quittiez Adoua,

Detjach-Oubié vous prie de lui rendre un service. — Quel service? — Celui de rendre *la voix* à la petite caisse dont vous lui avez fait présent. Hier un enrouement lui est venu, et elle ne veut plus chanter.» En disant ces mots, Guébra-Mariam ouvrit un petit sac qu'il tenait sous son bras, et en tira la serinette.

L'enrouement était facile à concevoir. Detjach-Oubié l'attribuait sans doute au changement de climat et à la fatigue du voyage; mais, en vérité, pour une voix mystérieuse et qu'il croyait si délicate, il n'avait pas usé de ménagements assez discrets. Charmé jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'à la passion (les amoureux sont sans pitié), il n'avait laissé aucun repos à la frêle et mélodieuse fée récluse dans la cassette. L'air de la *Dame blanche!* encore l'air de la *Dame blanche!* toujours l'air de la *Dame blanche!* Lui d'abord, chacun de ses officiers ensuite, ils avaient si bien tourné la manivelle, que la pauvre machine s'était complétement dérangée.

Nous devinions sans peine la cause de l'enrouement; mais au diable le médecin qui voit le mal et ne découvre pas le remède! Avouer notre embarras, c'était nous exposer à déchoir dans l'estime et la faveur du prince. Après avoir eu peur de passer pour des magiciens, nous en étions à craindre qu'on ne

nous trouvât plus assez grands sorciers ; mais Saïd nous avait donné maintes preuves de son adresse ; nous lui confiâmes l'instrument, et si l'honnête garçon ne sut pas le réparer lui-même, du moins lui devons-nous une excellente idée : ce fut lui qui nous conseilla de recourir au talent du forgeron. Dans une de ses visites, Joannès s'était vanté de travailler indistinctement le fer, le bois, le cuivre, et même l'or. Nous lui fournîmes une belle occasion d'ajouter un fleuron nouveau à sa couronne industrielle et artistique. On lui apporta la serinette : à peine fut-elle entre ses mains, qu'il l'examina, démonta le cylindre, remplaça les petites pointes arrachées, redressa la manivelle que les *dilettantes* abyssins avaient tordue, tant ils l'avaient tournée avec énergie, et, deux heures après, l'instrument avait recouvré la pureté de sa voix.

Guébra-Mariam fut chargé aussitôt de le rapporter au roi. Detjach-Oubié, enchanté de notre empressement, se hâta de nous témoigner sa satisfaction, et nous reçûmes de sa part un bœuf énorme, dont l'arrivée remplit de joie toute notre maison. Notons ici que Joannès ne reçut rien en récompense de son travail ; mais enfin nous commençâmes par jouir des succès de sa dextérité.

Abattre le bœuf, le saigner, le dépouiller de sa

peau, le dépecer, le détailler, comme l'on dit, fut l'affaire de quelques instants. Bientôt, grâce à l'habileté de Guébra–Mariam, notre chaumière, toute tapissée de morceaux de bœuf, ressemblait assez bien à l'étal d'un boucher. Cependant le soldat du roi, qui tenait à nous faire la cour, découpa proprement une portion du filet, et vint la placer sur une table devant nous, en nous invitant à la manger pendant qu'elle était tiède, encore saignante, presque palpitante. Le cœur ne nous disait pas d'accepter ces friandes prémices; mais nos domestiques, moins délicats, nous regardaient avec la convoitise dans les yeux. Nous fîmes un signe de consentement, et tous de se ruer sur la viande fumante. La gourmandise aiguisait l'appétit, et, l'appétit tournant à la voracité, le morceau disparut en un clin d'œil. C'était un étrange spectacle de voir ces hommes demi-nus déchirer avec une joie féroce des lambeaux de chair presque vive. Guébra-Mariam en mangea bien plus de trois livres pour sa part; on aurait dit qu'il n'avait pas mangé de quinze jours. Du reste, il avait la reconnaissance de l'estomac, et, dans la plénitude de ses jouissances gastronomiques, il reprit à plusieurs fois l'éloge de notre libéralité. Notre cuisine lui parut si bonne, que le lendemain il nous présenta son frère Echeuber, en nous priant de le prendre à notre service. Avec

Echeuber nous primes encore cinq autres domestiques, ce qui porta à dix le nombre de nos gens, et, ainsi mis au complet, nous commençâmes nos excursions aux environs d'Adoua.

Une de nos premières courses nous mena à Mai-Gogoa : là est l'ancien couvent de Frémona, bâti par les jésuites portugais; il est situé à une demi-lieue de la ville, sur un plateau légèrement incliné vers le sud, et borné à l'orient par des rochers sauvages et des précipices infranchissables. Ce monastère est en ruines. Avec peu d'argent et peu de travail, il serait facile d'en relever les murailles, et le couvent redeviendrait ainsi un charmant séjour; mais nous sommes en Abyssinie, et l'insouciance des indigènes, loin de réparer sur ce monument l'outrage des années, ne semble pas même s'être aperçue de la beauté du site où les missionnaires l'ont construit. La nature, cependant, semble l'avoir fait à souhait : fertilité du sol, eaux fraîches, ombrages délicieux, elle a tout réuni sur ce point, et, prodigue dans sa prédilection, partout où le regard se porte, elle a paré les plaines et les coteaux de bosquets et de paysages charmants. Nous passâmes trois quarts d'heure sur le plateau de Frémona, sans pouvoir nous lasser de ce panorama merveilleux qui se déployait autour de nous; mais le soleil, qui touchait au zénith, et dont les rayons tom-

baient presque verticalement sur nos têtes, nous força de quitter la place.

De retour au logis, nous apprîmes que le gouverneur d'Adoua, Ato-Ouessan, était venu pour nous voir, et qu'il nous avait laissé en présent deux moutons, cinquante pains, une cruche d'hydromel. Cette civilité ne nous permettait pas de demeurer longtemps en retard avec lui; nous nous hâtâmes donc de lui rendre sa visite.

Nous le trouvâmes dans sa maison, assis à terre auprès de sa mule, causant familièrement avec ses domestiques. Il se leva dès que nous entrâmes, et nous conduisit dans une chambre voisine, où nous eûmes le plaisir de voir sa femme, Oisoro-Semrette. Assise sur un sarir, elle était alors occupée à filer du coton au moyen d'un fuseau qu'elle faisait rouler le long de sa cuisse droite avec une merveilleuse dextérité. La manière dont elle s'y prenait fixa tout d'abord notre attention. Il faut dire aussi que la cuisse était découverte depuis la hanche, et que l'heureuse ampleur des formes semblait particulièrement propre à faciliter le travail. La femme du gouverneur avait pour tout vêtement une chemise de coton, faut-il le dire, hélas! presque aussi sale que les chemises de nos marchands de charbon. Pas de chaussure aux pieds, pas de bonnet sur la tête, mais des che-

veux soigneusement frisés, il est vrai, et formant mille boucles autour du cou. Une énorme couche de beurre remplaçait ici nos cosmétiques inconnus. Par une température de trente degrés, la couche de beurre s'était transformée en source; elle ruisselait de toutes parts sur les brunes épaules, sur la gorge demi-nue d'Oisoro-Semrette, en leur donnant le poli d'une glace. Estime qui voudra ce genre d'agrément, nos préjugés d'Européens ne le regardaient pas sans répugnance.

Oisoro-Semrette nous accueillit gracieusement; elle nous fit asseoir à côté d'elle, et aussitôt Ato-Ouessan nous adressa une foule de questions sur l'Europe, et principalement sur les femmes. Quoique ces questions fussent parfois embarrassantes, nous répondîmes avec assez d'à-propos. Nous eûmes même le bonheur d'agréer à Oisoro-Semrette, qui laissait de temps en temps reposer son fuseau pour écouter avec plus d'attention, et se renversait ensuite sur le dos en poussant de grands éclats de rire. La conversation du gouverneur ne cessa pas de révéler un homme rempli de bonté et de bienveillance. Sa libéralité nous avait déjà prévenus en sa faveur, ses manières affables achevèrent de nous séduire. Et c'est là l'homme sur lequel Oualda-Jésous, l'oncle de Detjach-Oubié, exerça une aussi atroce vengeance! Nous

le regardions, et nous nous sentions émus d'une compassion secrète. Il nous était impossible d'oublier sa tragique aventure.

Brave, ambitieux, d'une ardeur généreuse, Ato-Ouessan combattit longtemps contre Detjach-Oubié, sous les drapeaux de Sabagadis, l'ancien roi du Tigré. Mais Sabagadis mort, il pensa inutile de prolonger la lutte, et, voulant contribuer, pour sa part du moins, à la pacification du pays, il se rendit dans le camp du vainqueur, qui reçut sa soumission. C'est là, dans le camp d'Oubié, qu'il vit pour la première fois Oisoro-Semrette. A cette époque, Oisoro-Semrette devait être fort belle. Épris de ses charmes, une foule d'officiers lui adressaient leurs hommages et recherchaient sa main. Oualda-Jésous les surpassait par son crédit, par son rang et par sa bravoure. Sa renommée, la distinction de ses manières, sa fortune, peut-être aussi sa cruauté jalouse, semblaient devoir captiver et contraindre la belle fille de Gondar, en même temps qu'elles décourageaient ses rivaux. Ato-Ouessan ne se laissa pas étonner par les prétentions de Oualda-Jésous. Fier de ses vingt ans et de l'accueil flatteur de Detjach-Oubié, il se rendit chez Oisoro-Semrette. La charmante Amhara le reçut en souriant, le pria de s'asseoir, et sa joie indiscrète se trahit aux yeux les moins clairvoyants. Un mois

après, Ato-Ouessan épousait la belle Semrette, et l'emmenait en triomphe dans cette ville d'Adoua dont il avait reçu le commandement pour prix de sa soumission.

En apprenant le mariage de son rival, Oualda-Jésous entra dans une colère violente. Blessé dans son orgueil de prince et dans son orgueil d'amant, il jura, par la mort de son père, que l'injure serait vengée : la vengeance fut atroce.

Un mois à peine après la cérémonie des noces, Oualda-Jésous entra secrètement dans Adoua. C'était par une nuit obscure. Il se dirige vers la maison du gouverneur, en fait cerner toutes les issues, traverse la cour intérieure, et, suivi de quelques hommes dévoués, pénètre jusqu'à la chambre d'Ato-Ouessan. Le jeune époux dormait; éveillé tout à coup, il regarde : la vengeance est debout à ses côtés; la vengeance est accourue sur les pas de Jésous, terrible, excitant sa furie, et exprimant d'âcres poisons dans la plaie de son cœur. Ato-Ouessan a reconnu son rival. Il se précipite sur ses armes. Inutiles efforts! attaqué à l'improviste, en vain pare-t-il les coups de ses adversaires, en vain les force-t-il d'admirer son courage; bientôt, après une lutte qui dura près de dix minutes, trahi par ses forces, accablé par le nombre, le malheureux gouverneur eut

recours au seul moyen qui lui restait de désarmer son rival : tombant à ses genoux, il le supplia de lui faire grâce. Mais Oualda-Jésous n'était pas venu pour pardonner : son cœur resta de bronze. Il fit un signe : les soldats renversèrent Ato-Ouessan et lui arrachèrent son taube. Alors Oualda-Jésous tira son sabre et se pencha sur le patient comme ferait un opérateur ou un bourreau. Un instant après, le gouverneur d'Adoua ne pouvait plus lui inspirer de jalousie; sans être veuve, Oisoro-Semrette n'avait plus d'époux.

En sortant de chez Ato-Ouessan, c'était un samedi, nous fûmes visiter le marché. Le marché d'Adoua est sans contredit le plus important du Tigré; les articles principaux qu'on peut s'y procurer sont : la cire, le miel, le beurre, les sabres, les lances, les grains et les légumes. On y voit figurer aussi tous les animaux domestiques de l'Abyssinie, parmi lesquels on remarque principalement l'âne, le bœuf, la mule, la chèvre et le mouton.

L'intermédiaire des échanges, le *circulating medium*, pour les achats de quelque importance, consiste exclusivement en thalaris d'Autriche, frappés à l'effigie de Marie-Thérèse. Les thalaris, pour être reçus, doivent réunir certaines conditions indispensables; il faut que tous les points du diadème de la reine et ceux de l'agrafe du manteau soient bien visibles; il

faut en outre que les lettres S-F, placées au bas de l'effigie, ne soient pas effacées. Si une seule lettre, ou même un seul point venait à manquer, la pièce serait réputée imparfaite et refusée impitoyablement. A Gondar, néanmoins, on trouve à se défaire des thalaris défectueux. La plupart des négociants les reçoivent, moyennant une perte de vingt à trente pour cent; ils les transportent ensuite à Messawah, où tout le monde les prend au pair, et réalisent, de cette manière, des bénéfices considérables.

Pour les menus achats, on emploie habituellement, en Abyssinie, le poivre noir, le *matab*, ou cordon de soie bleue, la toile et le sel. On recherche principalement la toile dans le Tigré, et le sel au delà du Taccazé. Ces toiles, qui font office de monnaie, sont les mêmes qu'emploient les indigènes pour se vêtir.

Le sel qui sert de monnaie a la forme d'un prisme de trois centimètres de base et de vingt-cinq de longueur. Il provient du pays des Taltals, où se trouve une mine fort riche, et se répand de là dans toute la partie méridionale de l'Abyssinie, jusqu'au delà du Nil ou Abbay. La quantité de sel que représente un thalaris varie avec la distance à la mine; elle est d'autant plus grande, que la mine est moins éloignée et les communications plus faciles.

Voici le prix des pains de sel dans quelques villes de l'Abyssinie :

Noms des villes.	Distances à la mine.	Quantité de sels pour un thalaris.
Atsbi.	25 lieues	100 à 110
Adoua	40 —	50 à 70
Gondar.	80 —	30 à 40
Dembetcha.	100 —	15 à 25
Capitale du Naréa. . .	180 —	10 à 12

L'irrégularité des pains de sel, la différence de leur volume, la difficulté d'en proportionner les divisions à la valeur de l'objet que l'on désire, donnent lieu journellement à d'interminables contestations. Pour juger à quel point cette monnaie est incommode, il suffira de remarquer qu'elle est fort lourde, qu'elle s'altère facilement, et que personne n'est forcé de la recevoir. Calculez ensuite les embarras dans les transactions. Vous avez du sel, et vous voulez du blé ou du teff; rien de plus facile que de trouver l'un ou l'autre; mais le propriétaire auquel vous vous adressez refuse votre sel : ce qu'il lui faut, c'est du poivre ou de la toile. Vous courez donc, et vous courez des heures entières pour acheter la marchandise qu'il vous demande; après bien des ennuis, bien des recherches, vous vous procurez enfin la denrée intermédiaire, autrement dit, la denrée-monnaie, et revenez en toute hâte l'offrir au marchand de blé. Celui-ci

l'examine. Estimez-vous heureux s'il la trouve sans défaut, plus heureux encore si, durant vos démarches, il n'a pas déjà vendu la marchandise qu'un besoin pressant vous obligeait d'acheter.

En dépit de ces entraves singulières opposées au commerce, les marchés des villes en Abyssinie sont le centre d'un grand nombre d'affaires. Tous les samedis, à Adoua, on compte environ cinq ou six mille personnes occupées à vendre ou à acheter, passant, il est vrai, le plus souvent la journée entière à débattre la modique valeur d'un pain de sel.

Le roi profite de ces grandes réunions pour faire connaître aux habitants, par des crieurs, les ordres qu'il veut rendre publics, les peines attachées à la désobéissance, en un mot, toutes les nouvelles qui intéressent le pays. C'est encore dans les marchés qu'on exécute la loi sur le corps ou sur la tête du coupable. On espère, par la publicité du supplice, frapper les esprits d'une terreur salutaire et prévenir le retour des crimes. Malheureusement, la justice se plaît aux tortures; le peuple, dont les mœurs seraient assez douces, se familiarise à voir couler le sang dans d'effroyables exécutions, et le mal naît du remède.

Dans le Tigré, et généralement dans toute l'Abyssinie, quiconque s'est révolté contre le roi est condamné impitoyablement à avoir le pied gauche et la

main droite coupés. Peu de jours après notre arrivée, nous avons assisté à l'un de ces spectacles barbares que donne le code criminel du Tigré. Deux chefs obscurs de l'Agamé avaient été convaincus d'avoir pris les armes contre Detjach-Oubié, en faveur de la malheureuse famille de Sabagadis. C'étaient des hommes de trente à trente-cinq ans. Nous les vîmes arriver d'un pas ferme vers le lieu du supplice, résignés à leur sort. L'escorte chargée de les conduire se composait de quelques soldats, les uns à pied, les autres à cheval, qui riaient et plaisantaient comme s'ils fussent allés à une fête. Les cannibales de la mer du Sud ne montrent pas une joie plus féroce en dansant autour de la victime qu'ils doivent immoler.

Lorsque le terrible cortége apparut sur la place du marché, en un instant les affaires furent suspendues: hommes, femmes, enfants se précipitèrent, afin de devancer les pauvres martyrs. Le torrent nous entraîna, et nous déposa, pour ainsi dire, sur le lieu de douleur. Les condamnés ne tardèrent pas à y arriver. Aussitôt le bourreau donna ses ordres, et des hommes armés de bâtons se mirent en devoir de contenir la foule, qui formait un cercle autour des victimes. Lui-même, assisté d'un aide, ou plutôt d'un apprenti de quinze à seize ans, procéda sans retard à l'exécution, en commençant par le plus jeune.

On détacha les fers de ce malheureux : deux hommes, avec une courroie de cuir de bœuf, lui lièrent fortement le bras droit au-dessus du poignet, et la jambe gauche au-dessus du talon, afin d'empêcher l'hémorragie. Cette opération terminée, on fit étendre la victime le visage contre terre, et cinq soldats vigoureux furent chargés de la contenir. Ces divers préparatifs durèrent dix à douze minutes. Pendant ce temps, la foule n'avait pas cessé de grossir : les femmes poussaient des gémissements, les enfants curieux s'agitaient pour se glisser au premier rang, et une multitude, avide d'émotions, immobile néanmoins comme un peuple de statues, ne perdait pas de vue un seul des mouvements du bourreau. Le grand acteur tire enfin de sa ceinture un couteau recourbé, dont la lame a quinze ou seize pouces. Il prend le pied de la victime par la face dorsale, l'examine un moment avec le tact du chirurgien, et enfonce d'une main sûre la lame dans les chairs. Couper le tendon d'Achille, ouvrir l'articulation péronière, dégager l'astragale et le tibia, séparer le pied de la jambe, tout cela fut fait dans l'espace de six minutes. L'amputation de la main fut pratiquée de la même manière et en aussi peu de temps.

Lorsque le bourreau en eut fini avec la première victime, il passa à la seconde, toujours calme et tou-

jours de sang-froid, comme un praticien qui démontre sur les pièces de cire dans un amphithéâtre. Trois quarts d'heure après le commencement de l'exécution, deux pieds et deux mains livides gisaient sur l'herbe ensanglantée. Misérable spectacle! A côté de ces pieds et de ces mains détachés de l'homme vivant, et déjà donnés à la mort, on voyait les malheureux suppliciés se débattre dans des tortures atroces, montrant au ciel leurs moignons mutilés pour faire descendre la vengeance. Leurs rugissements se mêlaient aux cris et aux sanglots de leurs femmes. Tristes, les larmes aux yeux, elles étaient venues d'un pas chancelant prodiguer leurs soins aux victimes et panser leurs blessures. Quelques personnes, touchées de compassion, se firent un devoir de les aider dans cette tâche pénible. On remplaça la ligature des courroies par une autre ligature faite avec des bandes de linge, et qui fut étroitement serrée. Un enfant de dix à douze ans jeta pêle-mêle dans un sac les pieds et les mains amputés, et, mettant les victimes sur un brancard, on les transporta doucement sous le porche de l'église de Medani-Alem.

Un porche ouvert à tous les vents, exposé à toutes les intempéries de l'atmosphère, tel est l'endroit où nous revîmes ces malheureux, vers trois heures du soir. Une sueur froide inondait leur figure, la res-

piration s'échappait avec peine de leur poitrine, et la contraction de leur physionomie trahissait de cruelles souffrances. Cependant leur tête restait saine; ils répondaient parfaitement chaque fois qu'on les interrogeait.

En nous voyant, ils nous adressèrent quelques questions que notre drogman s'empressa de nous traduire. Ces infortunés se félicitaient de notre visite. Elle leur semblait de bon augure pour le rétablissement de leur santé. Puisque votre cœur est miséricordieux, disaient-ils, le ciel vous comblera de bénédictions, et les anges vous montreront du doigt le chemin du bonheur.

Nous avions la conscience d'être de fort mauvais médecins; mais, persuadés qu'un peu de consolation pour l'esprit est déjà un baume pour le corps, nous fîmes de notre mieux afin qu'ils prissent confiance. Nous leur donnâmes du linge et de la charpie. Des pilules opiacées pouvaient leur procurer un moment de repos; nous nous empressâmes de leur en administrer quelques-unes. Voyant sur un ardent brasier une plaque semblable aux plaques à préparer le pain, nous crûmes devoir recommander, par l'entremise de notre drogman, la diète la plus sévère. Prescription inutile. La diète? nous dit Saïd; et que voulez-vous qu'ils mangent? une souris ne trouverait pas

ici de quoi se nourrir. Quant à la plaque que vous voyez, elle va servir à griller les pieds et les mains des suppliciés ; on n'y fait pas d'autre cuisine.

Cette cuisine de l'enfer nous souleva le cœur. Nous ne voulions pas d'abord ajouter foi à l'atroce plaisanterie de notre drogman. Ce n'était pas une plaisanterie. Un prêtre de Médani-Alem nous attesta la vérité du propos, et force nous fut de croire à ce double témoignage. C'est une pratique pieuse qui n'est pas l'office du bourreau, mais bien le soin des amis du supplicié. On grille ses pieds, on grille ses mains, pour les conserver dans une jarre de beurre salé. Quand il vient à mourir, cette jarre est enterrée avec lui. Plus tard, au jour du jugement, réveillé par les éclats de la trompette, il saura où retrouver ses membres, afin de paraître devant le trône de l'Éternel dans la vallée de Josaphat.

Ce n'était pas assez des pénibles émotions de la journée, nous allions recevoir un coup plus douloureux. A peine rentrés chez nous, nous vîmes arriver un homme qui demandait à nous parler. Cet homme était le domestique de MM. Petit et Dillon. MM. Petit et Dillon, voyageurs pour notre muséum, nous avaient précédés seulement de quelques mois sur la terre d'Abyssinie. Arrivés à Adoua, nos courageux compatriotes explorèrent immédiatement les envi-

rons de la ville. Entraînés ensuite par l'amour de la science, ils s'enfoncèrent dans la vallée du Mareb, où les attirait l'espoir de conquérir des trésors pour notre cabinet d'histoire naturelle. Mais le moment de l'année rendait l'expédition dangereuse. Ils partaient après la saison des pluies, précisément à l'époque où la terre humide, les eaux stagnantes, corrompues par la chaleur, exhalent au bord de la rivière des miasmes pestilentiels. On leur disait que la mort était là, que les hommes du pays n'osaient pas eux-mêmes s'y aventurer. Ils repoussaient ces conseils pusillanimes. Ils se sentaient si forts et si pleins d'énergie! ils croyaient si bien au courage pour triompher même des puissances malfaisantes de la création!... ils allèrent. Arrivés avec leur suite sur les rives du Mareb, ils établirent leur campement dans les brumes pestilentielles de la vallée. Trois jours après, le mal les prenait aux entrailles, et plusieurs d'entre eux étaient déjà condamnés à mourir. Quelle malheureuse aventure! l'homme nous en racontait tous les détails, et son récit nous désolait. Savoir nos compatriotes mourants, les savoir dénués de soins, manquant du nécessaire et du nécessaire indispensable! MM. Bell et Rouget partirent sans retard pour se rendre auprès d'eux, les assister, et mettre à leur disposition notre petite pharmacie.

Quant à nous, il nous fallut demeurer; trop d'occupations nous retenaient à Adoua. Nos travaux nous y fixèrent jusqu'au milieu de décembre. Aussitôt qu'ils nous laissèrent libres, nous quittâmes la capitale du Tigré, et nous allâmes visiter les ruines d'Axoum, dont nous n'étions éloignés que de quatre lieues.

SOMMAIRE.

Axoum. — Description de la ville et des ruines. — Inscription hyémarite ; son importance. — Époque de la gloire et de la puissance d'Axoum. — Cette ville est *guédam*, c'est-à-dire sacrée. — Les prêtres nous rendent visite. — Différentes sectes religieuses de l'Abyssinie. — Livres qu'on trouve dans cette contrée ; leur valeur. — Arrivée de MM. de Jacobis et Montuéri, missionnaires lazaristes. — M. de Jacobis est chargé par le roi de conduire en Égypte une ambassade abyssinienne. — Position d'Axoum. — Description de la province de Da-Mariam. — Couvent de Maïbrasio ; des moines ; leur vie. — Hiérarchie monacale. — Ignorance des moines.



Ruines d'Axoum. — Prêtre Abyssin.

CHAPITRE XV.

La ville d'Axoum est située au pied d'une montagne, partie dans la plaine, partie dans une gorge étroite où elle oublie, à l'ombre des sycomores et des oliviers, les jours de sa splendeur passée. Autrefois son nom était célèbre dans toute l'Éthiopie. De nos jours, trois ou quatre cents masures, les unes groupées sans ordre, le plus grand nombre disséminées au hasard, c'est là toute la ville d'Axoum. L'église, qui passe pour la plus belle de l'Abyssinie, ne présente rien de remarquable. Imaginez un immense dé à jouer, un cube de 35 mètres de long sur 16 de large et 14 de hauteur, avec un rang de piédestaux rompus, alignés devant la façade principale. On pénètre dans le temple par un grand escalier de vingt

marches, dont les douze degrés inférieurs n'ont pas moins de 50 à 55 mètres de long et sont bien conservés. A une petite distance de l'église, sur une grande place, on voit un obélisque magnifique qui, depuis plus de vingt siècles, se dresse fièrement vers le ciel. Ce superbe monolithe a 80 pieds de haut ; à considérer son volume et la hardiesse de son élévation, l'œil s'étonne, on se sent frappé d'admiration, et l'on admire l'invention de l'homme aux prises avec les forces de la nature. Comment les anciens ont-ils pu manier une pareille masse ? C'est là, sans doute, une question curieuse, un problème difficile à résoudre. Les Abyssins se le sont proposé, et l'expliquent d'une façon commode : en faisant intervenir la puissance du diable, qui voulait, disent-ils, construire une grande tour pour escalader le ciel.

A côté de cet obélisque, il s'en trouve deux autres d'un travail également remarquable ; mais ceux-ci sont brisés en plusieurs morceaux, et gisent sur le sol rongés par le temps et la poussière. Tout près de là, passe un petit ruisseau, dont les eaux, toujours vives, alimentent un petit réservoir construit dans le milieu du quinzième siècle par l'évêque ou *l'abouna* Samuel. Ce réservoir est placé à peu près au centre des ruines qui furent l'ancienne ville. A deux kilomètres, au sud-est d'Axoum, cherchez encore d'au-

tres restes de l'antique capitale des Axoumites; vous ne trouverez plus qu'une masse de décombres, dominée par un monticule grisâtre; ce monticule passe pour être le tombeau de Ménilek, fils de Salomon et de la reine de Saba. Quant aux décombres, insignifiant amas de briques ou de pierres taillées, ils méritent à peine qu'on fasse une demi-lieue de chemin pour les visiter.

En revanche, vers l'est de la ville, ce qui a survécu aux temps anciens offre un plus grand intérêt. De ce côté, à douze cents mètres environ sur la route d'Adoua, vous rencontrez plusieurs autels en pierre, ainsi qu'un petit obélisque encore debout sur sa base. Cette aiguille a vingt pieds de hauteur et ses proportions sont parfaites. On nous a montré également dans cet endroit la pierre sur laquelle est gravée l'inscription grecque dont Salt a donné le premier la traduction au monde savant, et qui a fait la fortune de son voyage.

Les débris du trône et les grottes dont parlent plusieurs voyageurs nous ont semblé peu dignes d'attention. Pour nous, si nous voulions nous piquer de découvertes, nous ajouterions que nous avons trouvé, dans le jardin d'un prêtre appelé Joannès, deux inscriptions : l'une en langue *gheez*, l'autre en langue *hyémarite*. La première a peu d'intérêt, la se-

conde remonte du moins à une très-haute antiquité. Celle-ci est gravée sur une pierre couverte de poussière, et partagée, dans le sens de sa longueur, en deux fragments à peu près égaux. Les caractères syllabiques qui la composent nous ont paru légèrement altérés; néanmoins ils sont encore assez lisibles.

Maintenant, que disent ces lettres d'une langue mystérieuse? quelle est la date de cette inscription? les lignes qui la composent parlaient-elles d'un fait sans importance, ou devaient-elles transmettre aux âges futurs les victoires d'un des souverains qui ont régné à Axoum? la pierre qui a reçu le secret le garde avec une fidélité trop jalouse. Il restera impénétrable jusqu'au jour où les savants MM. Fresnel et Rœdiger auront achevé de faire tomber le voile qui couvre encore la langue hyémarite.

Toutefois, l'existence de ce monument au cœur du pays est un fait très-important. Il prouve d'une manière incontestable que la langue hyémarite, à une époque reculée, était d'un usage général dans l'Abyssinie, ou tout au moins qu'elle était employée dans certains actes publics et comprise par les hommes lettrés. Cela admis, on peut en conclure que l'Éthiopie et l'Arabie méridionale ont jadis été unies par le lien des échanges commerciaux, et que de fréquentes relations ont dû exister pendant longtemps entre ces

deux contrées; ne pourrait-on pas en conclure aussi qu'à l'époque où fut gravée l'inscription qui nous occupe, l'Abyssinie et l'Arabie méridionale ne formaient alors qu'un seul empire, comme cela a eu lieu l'an 327 après J. C., sous le règne de Aïzana, dont il est fait mention dans l'inscription grecque d'Axoum?

Ce fut sous la domination des Lagides, lorsque la mer Rouge devint le centre d'un grand mouvement commercial, qu'Axoum atteignit l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Par sa situation, cette ville était un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Arabique, et se répandaient ensuite soit dans l'île de Méroë, soit dans les contrées voisines, chez des peuples qui les ont toujours avidement recherchées. Voici d'ailleurs l'itinéraire de ces marchandises. Parties d'Adulis sur les bords de la mer, elles traversaient le Tigré, arrivaient à Axoum, et se dirigeaient ensuite vers le sud-ouest, en passant successivement par Kely, Mandeyr, l'ancienne capitale des Arabes pasteurs, et Naga ou Djebel Ardan, dans l'île de Meroë. On peut suivre la trace du commerce ancien aux ruines qui couvrent aujourd'hui cette ligne jadis florissante. A chacun de ces points, débris de temples, édifices renversés, pierres éloquentes, qui rendent plus triste la misère des lieux en attestant leur fortune passée. Des guer-

res sans relâche, guerres entre les populations, guerres dans les cités, guerres d'invasion et de conquêtes, ont toujours appauvri la contrée, effrayé le commerce et détourné le magnifique courant de richesses qui venait, comme un fleuve fécondant, faire fleurir l'industrie et les arts dans cette portion de l'Éthiopie.

Parmi toutes les villes échelonnées sur la route d'Adulis à Meroë, Axoum, malgré sa pauvreté actuelle, est la seule dont la célébrité ait survécu à ses ruines. Les Abyssins vénèrent encore l'antique capitale des Axoumites, ils la considèrent comme un *Guédam*, c'est-à-dire comme une ville placée sous la protection du ciel. Le territoire d'Axoum est sacré sur le rayon d'un kilomètre, et passe pour le lieu d'asile le plus respecté de l'Abyssinie. Un chef galla osa le violer; mais, au moment où son pied foulait la terre sainte, le sol s'entr'ouvrit, rapportent les chroniques, et, se refermant tout à coup, engloutit le profanateur avec son escorte. Les prêtres n'oublient pas de raconter aux voyageurs cette pieuse légende, mais ils oublient de dire que dans ces derniers temps, Detjach-Oubié, sans éprouver le même sort, a commis le même sacrilége. Ses ennemis abusaient de la sainteté d'Axoum pour y braver sa colère. Il vint résolûment les y enlever, pilla leurs magasins et s'empara

des armes qu'ils y avaient entassées en attendant l'occasion favorable d'exciter une révolte générale.

Il faut le dire cependant, si les murs d'Axoum n'ont pas toujours été une barrière assez puissante pour arrêter le courroux ou la cupidité d'un prince ambitieux, ils voient généralement expirer à leur pied les rigueurs de la loi et la violence de la tyrannie. L'opprimé, le coupable même, qui parviennent à les toucher de la main sont assurés de sauver leur tête; aussi, malgré l'impiété dont Detjach-Oubié a donné l'unique exemple, l'enceinte d'Axoum devient, en temps de guerre, un véritable bazar où afflue de tous côtés l'opulence de l'Abyssinie. Le riche y vient mettre en sûreté son or et ses objets précieux, le mendiant ses haillons, le laboureur son grain, et le soldat les armes qu'il garde en réserve. La tranquillité qui règne dans la ville y a réuni une population nombreuse. A l'entour, les terres sont cultivées avec soin, les villages plus riches et mieux construits que dans le reste du Tigré. Parcourez le territoire environnant, vous rencontrerez à chaque pas des bosquets d'arbres séculaires couverts de milliers d'oiseaux, qui, n'ayant rien à craindre de l'homme, ne s'enfuient pas à son approche. Ces paisibles habitants de l'air ont aussi droit d'asile; ils sont sacrés pour les habitants comme les bosquets eux-mêmes,

et une douce superstition les préserve contre la cruelle fantaisie du chasseur.

Nous allâmes loger à Axoum dans la maison d'un musulman, ce qui ne nous empêcha pas de recevoir, quelques jours après, la visite de plusieurs prêtres parmi lesquels se trouvaient Joannès, un des chefs de l'église, et Aba Kalemsis, le bibliothécaire de la ville.

Nos domestiques se levèrent devant eux et les saluèrent avec respect; nous leur offrîmes des tapis pour s'asseoir, et la conversation commença sans autres préliminaires.

L'entretien roula principalement sur l'histoire de l'Abyssinie, les arts de l'Europe, la Bible, l'Évangile et la théologie. Faut-il l'écrire? mais d'ailleurs nous mettons à part Aba-Kalemsis et Joannès, l'insuffisance de nos visiteurs, sans oublier leur suffisance, nous donna une médiocre idée du clergé abyssin. Par malheur, cette première opinion n'était que juste. On retrouve parmi les prêtres abyssins presque toutes les querelles théologiques qui, au temps d'Eutychès et de Dioscore, ont déchiré le sein de l'Église. La fameuse dispute sur les natures et les personnes du Christ a conservé ici toute l'ardeur d'une question nouvelle A l'heure qu'il est, elle divise en trois sectes le clergé abyssin, et ces trois sectes se détestent

aussi cordialement que les protestants détestent le pape.

La première, répandue principalement dans le Tigré, n'admet qu'une nature dans le Christ et s'appelle *Toado*.

La seconde, qui se nomme *Cara*, admet deux natures et règne dans l'Amhara.

Enfin la dernière, connue sous le nom de *Gabah*, en reconnaît trois, et considère comme une troisième naissance la régénération du fils de Dieu par la grâce du baptême. Cette opinion est surtout accréditée dans le Choa.

Les prêtres qui appartiennent à ces sectes passent leur vie à se disputer, et portent souvent leurs controverses au pied du trône. Mais, hélas! où aboutit cette polémique querelleuse? Comme les théories sur lesquelles raisonnent les docteurs abyssins ne sont susceptibles d'aucune démonstration, plus ils dissertent, plus ils se passionnent, plus ils s'aveuglent; car la lumière s'enfonce toujours plus avant dans la nuit, et quelle nuit que celle de l'ignorance des Abyssins en matière de théologie! Parmi les prêtres d'Axoum qui étaient venus examiner notre savoir sur la doctrine, l'un affirmait gravement que la sainte Vierge était morte pour racheter les âmes de trois cent mille pécheurs; un autre, non moins décisif, plaçait tout

uniment Mahomet au nombre des trois cent dix-huit Pères qui composaient le concile de Nicée. C'était une imprudence. Saïd, musulman de la vieille roche, nous servait de drogman. Outré de voir l'étrange figure que l'on faisait faire au prophète, transformé tout à coup en évêque chrétien, il s'indigne, le rouge lui monte au front, il oublie qu'il ne parle et qu'il n'entend que pour nous, et, sans plus songer à nous transmettre l'hérésie, voici qu'il l'arrête brusquement au passage, la réfutant lui-même avec une furieuse énergie. Quel torrent d'éloquence! quelle volubilité de paroles! Pas le moindre repos, pas même le loisir de respirer entre l'exorde et la péroraison. La rhétorique de Saïd sortait de sa bouche brûlante comme la lave; chacun de ses étranges arguments épouvantait la docte assemblée; tous les fronts se couvraient de nuages, et nous commencions à redouter que ces nuages ne produisissent la foudre. Pour prévenir la tempête, nous nous hâtâmes d'imposer silence à notre drogman; la conversation changea de terrain. L'un de nous mit le propos sur les sciences et les lettres. Nous demandâmes à Aba-Kalemsis des renseignements sur la bibliographie du Tigré. Aba-Kalemsis, encore ému des blasphèmes de notre drogman, semblait délibérer en lui-même s'il devait nous répondre; peut-être aussi était-il de ceux qui, gar-

dant la vérité dans la main, se feraient un scrupule de tenir la main ouverte. L'espoir d'une récompense néanmoins triompha de son hésitation, et, après un moment de réflexion, il nous donna enfin les renseignements que nous demandions.

Les livres, dans l'Abyssinie, sont divisés en quatre classes principales.

La première classe comprend l'Ancien Testament et ses divers commentaires.

La seconde, tous les ouvrages relatifs au Nouveau Testament.

La troisième, les livres des *Liks*, ou maîtres parfaits, tels que la Vie des saints.

La quatrième, enfin, les livres qui traitent des couvents et de la profession monastique.

Dans chacune de ces quatre divisions, les Abyssins distinguent les ouvrages qui ont une valeur égale à celle de la Bible, et ceux qui sont inférieurs au livre saint. Les premiers s'appellent *sinodos*, les seconds *aoualed*, c'est-à-dire extérieurs ou mondains. Les uns et les autres, bien entendu, ne sont d'aucune utilité pratique, et fournissent des énormités à confondre la crédulité la plus résolue.

Voici le catalogue des principaux :

1. Tarik negous . . . . . L'Histoire des rois.
2. Senkessar . . . . La Vie des saints.

3. Aragwi menlassawi. . . .	Appelés livres des moines.
4. Tickissus.	
5. Tamat.	
6. Kabra négous	La Gloire des rois.
7. Haimanot Abou.	Force des Pères de l'Église. On y trouve des morceaux de saint Cyrille et de saint Athanase.
8. Kedassié.	Le Missel.
9. Doga.	Hymnes abyssins.
10. Sinodos.	Décision sur la liturgie et le canon des apôtres.
11. Kodous Kirillos.	Vie de saint Cyrille.
12. Afa Work (*Bouche d'or*). .	Vie de saint Chrysostôme.
13. Genset	Formulaire pour la sépulture des morts, trouvé par sainte Hélène.
14. Abou chakar.	Espèce d'almanach.
15. Tamera Jésus	Miracles de Jésus-Christ.
16. Tabiba tabiban.	Lettre contre les mauvais esprits.
17. Glorgis walza amed . . .	Traité de géographie.
18. Tamera Mariam.	Miracles de la sainte Vierge.
19. Mazafa monakassat. . . .	Règles des couvents.
20. Ouadassi Mariam	Éloges de Marie.
21. Gadela Georgis.	Tous ces livres ne contiennent que des récits miraculeux, de ridicules légendes et des réflexions puériles.
22. Dillana Mariam.	
23. Gadela samatal.	
24. Gadela Guebra Christos . .	
25. Etchi-Johanès	
26. Sena Aïhud.	
27. Dersana-Mikaël.	
28. Dersana Medani Alem . . .	
29. Kinfali	
30. Sefafa zedek.	
31. Sifa sellassi.	
32. Wadoti Amlak.	
33. Guebra Hemamal	
34. Kalamentos.	
35. Wazafa mistir	
36. Erota Haimanot.	
37. Zoma Dégua.	

Tels sont les ouvrages les plus importants qui se trouvent à Axoum. Jugez donc de l'état des lettres dans le reste du pays, puisque cette ville est à peu près la seule où il existe un semblant de bibliothèque. Tous ces ouvrages sont manuscrits, et copiés avec un soin parfait sur du beau parchemin. Malheureusement, le fond ne vaut pas la forme. Excepté la Bible, excepté le Code et l'Histoire des rois, pas un seul de ces traités n'est propre ni à former le cœur, ni à éveiller le goût des arts libéraux. Du reste, l'imprimerie étant inconnue dans l'Abyssinie, les livres y sont rares, et l'on a peine à se les procurer, Dieu merci! Quel malheur que la diffusion de semblables sottises! L'Abyssin qui ne lit pas n'est qu'ignorant; mais s'il lisait il deviendrait stupide.

Aba-Kalemsis et ses collègues restèrent chez nous près d'une heure. Nous leur fîmes quelques cadeaux, et ils promirent, en se retirant, de venir nous revoir.

C'était le 10 janvier, jour de grande fête à Axoum. Depuis longtemps nous désirions assister aux cérémonies religieuses des Abyssins. L'occasion était belle, notre curiosité la saisit avec empressement. De très-bon matin nous étions dans l'église. Quand nous entrâmes, le gouverneur de la ville nous offrit un siége, et nous nous assîmes à côté de lui, au milieu

de ses soldats. Il faut bien l'avouer, si nous voulons être vrais, la piété des Abyssins nous parut peu édifiante. Une foule d'hommes et de femmes qui riaient et qui causaient entre eux, telle était l'assemblée des fidèles. Pour les Abyssins, la maison du Seigneur est celle d'un père indulgent dont la bonté n'inspire pas même assez de respect pour inspirer assez d'amour. Les conversations emplissent l'église de bruit; nul ne se tait, nul ne songe à prosterner son cœur devant Dieu, et tout indique cependant que la cérémonie est commencée. Voici les livres ouverts, voici les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. Trois ou quatre chantres hurlent à pleins poumons des hymnes en langue gheez, et tandis que les encensoirs décrivent de tous côtés des courbes gracieuses au milieu d'un nuage parfumé, déjà moins transparent, nous apercevons quelques prêtres qui sautent et frappent la terre en cadence avec de longs bâtons à crosse. Ils agitent en l'air un petit instrument de forme antique, qu'ils se présentent l'un à l'autre en l'approchant du visage de leurs voisins comme pour le leur offrir à baiser. Ne serait-ce pas là le sistre des anciens, l'un des attributs les plus sacrés de la déesse Isis, le sistre que portaient les prêtres égyptiens dans la célébration de leurs mystères? Ce spectacle inattendu fit sur notre esprit une impression difficile à

décrire. Notre imagination, s'envolant vers le passé, nous porta à trente siècles en arrière : il nous sembla voir les lévites d'Israël, avec les instruments dérobés aux hiérophantes, danser devant l'arche sacrée.

Nous étions sortis de l'église, et quelques heures s'étaient même écoulées, lorsque deux Européens s'arrêtèrent à la porte de notre maison, réclamant le saint droit de l'hospitalité. Deux frères d'Europe! qu'ils soient les bienvenus! Tout ce que nous avons leur appartient. Qu'ils entrent, et que Dieu les bénisse à l'arrivée, les bénisse encore au départ!

La bénédiction que nous appelions sur eux dut retourner à nous, car nous recevions MM. de Jacobis et Montueri, tous deux missionnaires lazaristes, envoyés en Abyssinie par le collége de la Propagande.

M. Montueri est un homme d'environ quarante ans, rempli de zèle, de courage et de persévérance. Ses vertus et la douceur de son caractère lui ont attiré l'estime de tous les habitants du Tigré.

M. de Jacobis, ancien confesseur de la reine de Naples, est le préfet apostolique des missions de l'Éthiopie. Toutes les qualités évangéliques se sont réunies en un seul homme. Nul missionnaire n'allie dans la même mesure l'ardeur à la patience, l'inépuisable bonté du cœur à la fermeté inébranlable du caractère. C'est le devoir accepté sous toutes ses formes, et par-

tout et sans cesse accompli. M. de Jacobis nous semble destiné à être l'apôtre de l'Abyssinie. Il y avait six mois à peine que ce digne missionnaire avait été débarqué à Messawah, et déjà il comptait dans le Tigré un grand nombre d'amis influents. Detjach-Oubié lui-même avait pour M. de Jacobis une affection toute particulière. Il prenait souvent conseil de sa prudence, et au moment dont nous parlons il faisait appeler le préfet apostolique pour lui confier une mission importante. Voici dans quelle circonstance.

Après la conquête du Tigré, qui venait d'être achevée comme nous arrivions en Abyssinie, Detjach-Oubié avait résolu de passer le Taccazé, de porter la guerre dans l'Amhara, d'attaquer l'armée de Ras-Ali, le chef qui règne à Gondar, et de se faire couronner à la place de ce prince dans la capitale de l'Abyssinie. Les projets de Detjach-Oubié n'étaient un secret pour personne; ce prince se déclarait hautement l'ennemi du Ras de Gondar, et il poussait les préparatifs de la guerre avec une vigueur proportionnée à la grandeur de ses projets. Pour ne rien laisser à la fortune, du moins de ce qu'il peut lui enlever par ruse ou par conseil, il met à la tête des provinces des gouverneurs dévoués, il achète des armes, il augmente le nombre de ses troupes, il jette l'argent à pleines mains pour se créer des partisans; et tandis

qu'il s'applique à déconsidérer Ras-Ali comme mauvais chrétien, musulman dans le cœur, et négligent des intérêts de la religion, lui-même s'applique, par tous les moyens, à se concilier la confiance des moines et des prêtres. Après dix ans d'insouciance et d'oubli, il se souvient tout à coup que l'Abyssinie n'a pas d'évêque; que, faute d'évêque, faute d'abouna pour conférer les ordres, la plupart des églises manquent de desservants. Aussitôt il lève une contribution extraordinaire, il nomme des ambassadeurs, et décide que ces ambassadeurs iront en Égypte chercher solennellement un évêque; car, d'après les lois du pays, l'abouna doit être un blanc, d'origine cophte, et nommé par le patriarche grec qui réside au Caire. En quelques jours l'argent est recueilli, l'ambassade s'apprête à se mettre en route; mais qui sera chargé de lui frayer les voies? qui lui sera donné pour aplanir les difficultés de la route, pour la défendre contre le fanatisme des populations musulmanes du golfe Arabique? Cette question s'élève dans le conseil du prince, et le nom de M. de Jacobis sort déjà de toutes les bouches. L'opinion générale le désigne comme l'homme le plus propre à remplir cette mission, à ménager aux envoyés abyssins un bon accueil de la part des gouverneurs turcs. Detjach-Oubié s'adresse donc au missionnaire lazariste, et le prie de

protéger son ambassade en étendant sur elle l'autorité de son nom. Il faut connaître M. de Jacobis, il faut savoir tout ce qu'il y a dans son cœur de foi, de zèle et de scrupule généreux, pour comprendre combien, dans cette circonstance, la position que lui faisait le roi du Tigré était délicate et difficile. Accepter un semblable mandat! mais par là le courageux missionnaire s'exposait aux venimeuses accusations de la calomnie. Il avait à craindre surtout de voir le succès de sa prédication compromis par l'avénement d'un évêque schismatique qui pouvait, d'un moment à l'autre, exciter le zèle religieux des prêtres du pays, et irriter leur fanatisme contre les doctrines de Rome. D'un autre côté, répondre par un refus, c'était blesser l'amour-propre du roi, éveiller dans son cœur un secret mécontentement dont tout le poids retomberait tôt ou tard sur les missionnaires catholiques; c'était peut-être enfin les faire bannir immédiatement de l'Abyssinie. Quel compte à rendre devant Dieu! Placé entre ces deux écueils, M. de Jacobis hésita longtemps avant de se prononcer. Enfin, après avoir réfléchi plusieurs jours, convaincu qu'un refus, dangereux pour ses frères, n'empêcherait pas même Detjach-Oubié d'appeler un évêque cophte, il se présenta devant le prince, et lui annonça qu'il était prêt à partir, sous cette condition cependant,

condition indispensable, qu'à son retour il serait permis aux lazaristes de construire dans le Samen une église catholique, et que les chefs de l'ambassade, arrivés au Caire, pousseraient de là jusqu'à Rome, afin de déposer leurs hommages aux pieds du souverain pontife, témoignant ainsi eux-mêmes à Sa Sainteté les bonnes dispositions de leur maître à l'égard de la doctrine catholique.

Detjach-Oubié promit tout sans balancer, et, peu de jours après, M. de Jacobis s'embarquait à Messawah.

Il n'était guère probable que le voyage des Abyssins durât plus de six mois. Ce temps écoulé, la guerre allait promener ses fureurs dans le nord de l'Abyssinie. Plus de provinces tranquilles, plus de chemins ouverts; le meurtre et la violence partout, la sécurité nulle part. Dans cette triste prévision, nous comprîmes qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et dès lors, travailleurs inquiets, nous nous mîmes activement à l'œuvre, afin d'avoir achevé notre moisson avant les premiers éclats de la tempête.

Tout d'abord, nous nous occupâmes principalement à fixer la position d'Axoum.

La latitude de cette ville, déterminée au moyen de cinq séries de hauteurs circumméridiennes du soleil, est de 14° 6′ 55″.

Sa longitude, déduite de l'observation de trois phases de l'éclipse de lune du 6 février 1841, et de trois observations d'immersion ou d'émersion du premier satellite de Jupiter, est de 36° 23′ 40″, à l'est du méridien de Paris.

Le plateau sur lequel la ville est construite s'élève à environ 2,170 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Durant notre séjour dans l'antique capitale des Axoumites, nous avons encore entrepris la triangulation de la petite province de Da-Mariam. A cet effet, nous avons eu le soin de mesurer, dans la plaine qui s'étend au sud de la ville, une base de 549 mètres de long, dont l'extrémité du nord vers l'est faisait, avec le méridien du lieu, un angle de 153° 7′.

Au moyen de cette base, quelques jours après, nous en calculâmes une seconde de 2,566 mètres de long, sur laquelle nous appuyâmes une petite triangulation que nous étendîmes autour de la ville, sur un rayon de trois lieues. Notre intention était de continuer ce travail; il nous aurait conduits infailliblement à de bons résultats. Malheureusement la méfiance des habitants, la difficulté de construire des signaux, et les obstacles que nous rencontrions à chaque pas, nous forcèrent d'abandonner cette mé-

thode, et de la remplacer par des procédés plus expéditifs. Nous exposerons ces procédés dans le troisième volume.

Du reste, les courses nombreuses que nous avons dû faire aux environs d'Axoum nous ont fourni l'occasion de visiter, dans ses divers districts, la province de Da-Mariam, d'en étudier les ressources et les produits agricoles. Aucune province de l'Abyssinie n'est plus fertile ni mieux cultivée. L'orge, le blé, le teff, le dagoussa, tout y vient à souhait. On y trouve aussi presque tous les légumes qui croissent en Europe, mais les arbres fruitiers manquent complétement. Ajoutons néanmoins que, dans le mois de mars, nous avons mangé à *Maï-Brasio* des raisins excellents, preuve certaine que la vigne pourrait prospérer sous cette latitude.

Maï-Brasio est un district situé vers le sud-ouest de la province de Da-Mariam. Le grand couvent qu'on y voit, et où nous sommes restés plusieurs jours, jouit d'une grande vénération dans le pays. Une petite croix, placée au-dessus de la porte d'entrée, indique le caractère religieux de cet établissement. Il se compose de quelques masures coniques adossées à un petit bois d'arbres de haute futaie, remarquables par le volume de leur tronc et le luxe de leur feuillage. Des milliers d'oiseaux d'un plumage écla-

tant voltigent de branche en branche, et font de ce bosquet un paradis délicieux aux heures où la chaleur du jour donne un prix inestimable à la douce fraîcheur de l'ombre.

Une trentaine de moines habitent le couvent de Maï-Brasio. Leur ordre, nous a-t-on dit, est celui de Saint-Basile. Leur costume est des plus simples : un caleçon, une calotte blanche qui leur couvre la tête, et une toile grossière qui leur sert de manteau. La considération dont ils jouissent varie selon l'importance des fonctions qu'ils remplissent. Nous donnons ici la hiérarchie des dignités :

Le *meumerié* . .	ou supérieur.
Le *likared* . . .	chargé de veiller à l'exécution des ordres.
Le *meggabi*. . .	chargé de veiller à la conservation du matériel.
Le *goab meggabi*.	remplit les fonctions de meggabi en qualité d'aide.
Le *teleché* . . .	chargé du pain et de la cuisine.
Les *aragui*. . .	ou moines.

Les moines ne prononcent pas de vœux, mais ils s'engagent vis-à-vis d'eux-mêmes à être chastes, pauvres et assidus aux exercices religieux. En toute chose leur condition nous semble plus dure que celle des moines de l'Europe. Chaque jour ils se lèvent à une heure du matin pour chanter les psaumes de David, et restent en prières jusqu'au lever du soleil. Ils ne prennent que deux repas par jour, un le ma-

tin, l'autre le soir, et font toujours maigre. Comme les autres Abyssins, ils observent trois longs carêmes et comptent plus de deux cents jours de jeûne, durant lesquels ils ne mangent que des légumes sans assaisonnement. Presque toute l'année ils vivent de choux, de lentilles, de haricots et de *chiro*, qui est une purée de pois chiches, d'oignons et de poivre rouge. Jamais on ne leur sert de poisson, jamais de fromage. Leur pain est une galette de teff ou d'orge sans levain. Ils habitent une hutte en branchages complétement nue, couchant tous sur une peau de bœuf sans matelas; tous, à l'exception du supérieur, travaillent la terre de leurs mains, ou exercent un métier utile au couvent. Enfin, comme si ce n'était pas assez de cette vie sévère, la veille des grandes fêtes, s'il faut en croire le récit des prêtres d'Axoum, ils font huit cents adorations par jour, c'est-à-dire qu'entre le lever et le coucher du soleil ils se prosternent huit cents fois la face contre terre, et se relèvent huit cents fois en récitant des prières.

Cette vie ascétique, toute donnée aux exercices religieux et à la culture de la terre, est peu propre à développer l'intelligence. Aussi l'ignorance semble-t-elle s'être fixée au couvent de Maï-Brasio, comme dans sa royale résidence. La plupart des moines ne savent ni lire ni écrire. Étrangers à l'histoire même

de la religion, ils confondent l'Ancien et le Nouveau Testament, Jésus-Christ et Moïse, et passent leurs heures de loisir à parler des miracles, des saints, des vertus de Tecla-Haimanot et du mérite de leur profession monastique. Pour achever de les faire connaître, nous n'ajouterons qu'un trait, il est caractéristique :

Le 12 mars, nous étions dans une cabane en paille, tranquilles, occupés à écrire quelques notes, lorsque Saïd entre subitement et nous annonce qu'un des religieux désire nous parler. Serait-ce le meumerié? Ce n'est pas lui. N'importe, il peut entrer. Le moine entre, salue respectueusement, et s'assied par terre à côté de nous. Sa figure était douce et calme, et le feu de ses regards tempéré plutôt par la rigueur du cloître que par le sérieux de l'âge. Il n'avait pas plus de quarante ans. A peine assis, il débute par un éloge pompeux de la race blanche, s'étend avec onction sur la supériorité des Européens, et, après cet exorde insinuant, conclut, ainsi que nous le redoutions, par nous prier de lui faire un cadeau, remettant d'ailleurs au ciel le soin de la reconnaissance. Nous aussitôt de nous récrier que nous n'avions rien, absolument rien. Notre vivacité le trouva impassible. Il baissa les yeux sans répondre, comme un homme qui s'est dompté et qui ne permet pas un seul mot de

révolte à la nature soumise. Cependant, après un moment de silence, il prit une seconde fois la parole et acheva de nous exposer placidement le sujet de sa venue. Comment refuser de l'entendre? il y avait tant de grâce dans sa naïveté, tant de mansuétude dans ses yeux et sur son visage! nous l'écoutâmes jusqu'au bout, mais nous ne nous attendions guère à la chute de son discours. Chose singulière! l'excellent homme venait nous demander un remède contre *l'ignorance.* Lorsque le grand mot fut prononcé, nous évitâmes de nous regarder l'un l'autre de peur de partir involontairement d'un violent éclat de rire. Hélas! le mal était réel, et la plaie nous paraissait devenue incurable. Il eût fallu un miracle, et nous ne nous sentions pas capables de remplacer l'intervention directe de Dieu. L'un de nous lui conseilla cependant d'apprendre à lire et de méditer de bons livres. Le moine promit de suivre nos conseils, et se retira ensuite en nous baisant respectueusement les mains. O Augustin! ô Cyrille! ô Athanase! que dites-vous lorsque vous jetez les yeux sur vos tristes successeurs? Et toi, divin apôtre des Églises, ô Paul! n'as-tu pas une dernière épître pour cette malheureuse Église d'Abyssinie!

SOMMAIRE.

Départ de Maï-Brasio pour le Chiré. — Village d'Addissi-Addi ; départ de ce village. — Les Abyssins ne mangent pas les animaux déclarés immondes par la loi de Moïse. — Le Ferfera ; cours et direction de cette rivière. — Blocs de syénite qu'on y rencontre. — Le pic de Dahamo. — Rencontre d'une panthère. — Halte sous un bosquet de palmiers. — Notre arrivée à Aber-Semmaka, la résidence de M. Petit.— État de notre compatriote. — Deuil des Abyssins. — Départ d'Aber-Semmaka. — Notre arrivée à Adde-Casti. — Bananier. — Position d'Adde-Casti. — Géographie du Chiré. — Les Changallas. — Caractère des habitants du Chiré. — Le choum d'Adde-Casti nous vole de la poudre ; il est jugé et condamné par les habitants du village qu'il gouverne.

CHAPITRE XVI.

Nous reçûmes à Maï-Brasio une lettre de M. Rouget qui nous navra le cœur. Après nous avoir annoncé le départ de M. Bell, qui se séparait momentanément de nous pour visiter les sources du Nil, notre compagnon de voyage nous apprenait un funeste événement : M. Dillon était mort, et quatre de ses domestiques avec lui. M. Rouget avait confié cinq corps à la terre, et, pour terminer cette triste lettre, il nous disait que le docteur Petit était lui-même au bord de la tombe. Toute la nuit nous fûmes préoccupés de cette douloureuse nouvelle. Notre malheureux compatriote avait plusieurs fois témoigné le désir de nous voir; nous résolûmes en un ins-

tant de quitter Maï-Brasio et de courir à son secours.

Le 13 mars, nous partons rapidement pour le Chiré. Une heure de marche, et nous arrivons sur la crête des montagnes qui se prolongent entre le Mareb et le Taccazé. Là, notre petite caravane laisse sur sa gauche le hameau de *Okro*, près duquel on voit la source du *Maï-Mogo*, qui coule vers le sud. Nous suivons les bords fertiles de ce ruisseau sur une longueur de deux kilomètres; à deux heures enfin nous nous reposions dans le village d'*Addissi-Addi*.

Addissi-Addi nous fut hospitalier. Le choum se piqua de nous faire une réception brillante; il mit à notre disposition une maison spacieuse, et pourvut libéralement à notre table, en nous envoyant du pain, de la bière, un mouton et d'autres provisions de bouche en abondance.

Saïd était parti pour Axoum afin d'y prendre nos bagages. Nous restâmes la journée à Addissi-Addi, attendant son retour. Le lendemain, dès le soleil levé, nous nous remîmes en route dans la direction du sud-ouest.

A deux heures d'Addissi-Addi, nous traversons de grandes prairies où paissent de nombreux troupeaux de bœufs, sous la garde de quelques enfants; et, après avoir gravi quelques collines, la caravane

s'engage dans un pays accidenté, couvert de bois taillis où nous rencontrons plusieurs lièvres qui broutaient tranquillement sans prendre souci de notre approche. Un coup de feu en jette un sur le gazon. Notre chasseur le prend, le dépouille; à la bonne heure, voilà de quoi faire un déjeuner honnête. Hélas! non : nous avons appris, ce jour-là, que les Abyssins ne mangent aucun des animaux déclarés immondes par la loi de Moïse. Décidément la cuisine des Abyssins gagnerait quelque chose à l'orthodoxie.

A huit heures, notre petite caravane entra dans un défilé étroit formé par des montagnes d'origine volcanique. Nous arrivions à onze heures sur le plateau qui domine la vallée *du Ferfera;* quelques minutes de plus, et nous nous reposions sur les bords de cette rivière. Le Ferfera est un torrent très-rapide, de 10m à 15m de large. Il prend sa source dans les montagnes qui bornent au nord la province de Zahna, reçoit plusieurs affluents, tant sur sa rive droite que sur sa rive gauche, et se jette dans le Taccazé, à l'est de *Tchellatchekenné*, après un cours de quatorze à quinze lieues. Ce cours d'eau n'a été indiqué sur aucune carte; la vallée où il coule est extrêmement encaissée et couverte d'arbres de haute futaie dont les feuillages divers présentent à la vue toutes les nuances de la verdure admirablement mélangées. Au bord

de l'eau gisent des blocs de syénite de plusieurs milliers de mètres cubes. Ces blocs titaniques sont séparés de la masse principale, et semblent en avoir été détachés par quelque convulsion de la nature. Au fond du ravin, la pique n'entamerait pas le rocher; mais dans la partie supérieure il s'est décomposé de telle sorte, que les piétons ont pu s'y frayer un sentier. On y remarque des filons de quartz cristallisés de quatre ou cinq pouces d'épaisseur dont nous avons rapporté plusieurs échantillons.

Notre caravane mit près d'une heure à franchir cette petite vallée du Ferfera. Après avoir gravi la berge opposée, nous nous trouvâmes dans une vaste plaine hérissée de petits mamelons où se trouve une mine de fer assez riche que les habitants exploitent à la manière catalane. Cette plaine appartient aux terrains tertiaires. Du côté du nord, elle est dominée par le Dahamo, la plus haute montagne qui soit dans les environs. Du sommet du Dahamo la vue embrasse un cercle de plus de soixante lieues de rayon. Le regard, qui plane en liberté, se pose, à son choix, sur les flancs abrupts du Samen, sur la cime du Chelloda qui avoisine Adoua, sur la vaste plaine du Chiré, et sur une grande partie des coteaux et des mamelons qui séparent les eaux du Mareb des eaux du Taccazé; par la richesse, la disposition et la va-

riété des détails qu'on y observe, ce point de vue est un des plus beaux que l'on puisse voir.

A une demi-heure du Dahamo, nous fîmes une rencontre tout à fait inattendue. C'était une magnifique panthère qui marchait d'un pas lent et majestueux ; elle sortait d'un taillis à dix pas à côté de nous, et son chemin croisait le nôtre. Arrivée à notre hauteur, elle tourna la tête de notre côté comme pour nous donner le salut, et nous regarda sans surprise ni colère. Notre petite caravane s'arrêta respectueusement pour lui céder le pas ; la panthère continua sa route, flattant de sa longue queue ses flancs tachetés, et quand elle eut passé outre, nous reprîmes tranquillement notre marche. Le tête à tête avait été si imprévu, que nous ne songeâmes même pas à commencer l'entretien avec quelques coups de fusil.

Halte à trois heures au bord du *Gorgora-Laham*. Nous nous asseyons à l'ombre d'un groupe de palmiers. Nous avions sur notre tête le panache arrondi de leur fronde, et nous l'avions encore à nos pieds dans l'eau transparente et limpide qui leur faisait un miroir de diamant. Le palmier en Abyssinie se rencontre encore à la hauteur de 2,000 mètres, mais ses fruits ne parviennent jamais à maturité.

A trois heures et demie, nous reprenons notre marche. Non loin de là, notre caravane traverse un

ravin profond ombragé par de magnifiques mimosas. Nous laissons à notre gauche le hameau de *Beless* et des pâturages arrosés par de petits ruisseaux qui se jettent tous dans le Taccazé; enfin, après avoir franchi le ravin de Marakat, nous nous arrêtons au hameau d'*Aber-Semmaka*, la résidence de M. Petit.

Comme nous mettions pied à terre, M. Rouget, notre compagnon de voyage, était sur la porte de la maison de notre compatriote. Nous nous jetons à son cou et nous l'embrassons l'un et l'autre d'une longue étreinte. Nous ne voulions plus, nous ne pouvions plus nous détacher de lui. Depuis qu'il nous avait quittés, nous avions compté des siècles; cependant, après cette première effusion, nous regrettons presque notre joie. « Et M. Petit, comment va-t-il? demandons-nous avec inquiétude. — Mal, bien mal! nous répondit M. Rouget en baissant la voix. La fièvre le ronge et l'a desséché jusqu'aux os. J'ai peur de ne pas me tromper, je ne crois pas qu'il ait plus de huit jours à vivre. Venez, du reste, et vous allez juger; ce sera pour lui un bonheur de vous serrer la main. Mais pas un mot de M. Dillon! Chaque fois que ce nom est prononcé devant lui, ses yeux s'en vont en larmes, et un moment après il tombe dans une faiblesse mortelle. Avant-hier, je l'ai tenu longtemps sans connaissance; je l'ai presque vu s'éteindre

entre mes bras. » M. Rouget marche devant nous. Nous le suivons en silence, et nous entrons dans une petite cour où s'élèvent, recouvertes en paille, trois maisons de dimensions différentes. La plus grande était celle de notre malheureux compatriote. Une maison! elle nous fit peur comme un tombeau; point de fenêtres, pas un meuble; au milieu, un trou creusé dans le sol de manière à servir de poêle; en face de la porte et sur une pierre, le fond d'un broc rempli de beurre avec une mèche de coton qui répandait, en se consumant, une pâle lueur toujours vacillante. A droite, d'énormes paquets de plantes sèches; à gauche, une peau de bœuf tannée étendue sur quelques poignées de paille : c'était là le lit de douleur où se consumait M. Petit; c'était sur cette couche grossière que l'infortuné voyageur luttait depuis un mois contre un mal inexorable, et disputait à la mort le peu de vie qui lui restait encore. Ce n'était plus un homme, c'était un spectre. En le voyant si pâle, si débile, si amaigri, si abattu, notre cœur se serra de tristesse et de pitié; cependant notre visage n'exprimait qu'une compassion affectueuse; nous lui prîmes la main, nous lui parlâmes d'espoir et de guérison; la France l'attendait, et M. Lefèvre devait bientôt le ramener en France. « Oh! la France, répéta-t-il, retourner en France! revoir la terre bien-

aimée! mais il y a là une voix intérieure qui m'avertit que je n'embrasserai plus mes parents. » Comme il prononçait ces derniers mots, sa tête alourdie retomba pesamment sur un paquet de hardes qui lui servait d'oreiller, ses yeux se noyèrent de larmes, et il resta plus d'une demi-heure sans pouvoir proférer une seule parole. Nous passâmes toute la soirée auprès de lui, nous efforçant à le distraire; mais la fatigue, mais l'émotion, nous faisaient désirer le repos, et le malade nous invita lui-même à prendre un peu de sommeil. M. Rouget s'était constitué majordome dans cette maison sans maître: il appela Echeuber, notre *groom*, et lui donna l'ordre de nous préparer un lit. « Mais où le préparer? — Dans la cabane qu'avait occupée M. Dillon. » Echeuber entendit bien; néanmoins il ne bougea pas, et la preuve qu'il entendit, c'est qu'il demeurait comme pétrifié, la surprise et la stupeur empreintes sur le visage. « Tu n'as donc pas compris, Echeuber? — Si fait, *Gaëtana*, répondit l'enfant; mais vous ne pouvez pas coucher dans cette maison. — Et pourquoi n'y coucherions-nous pas? — C'est que, si vous y couchez, l'ombre de M. Dillon viendra vous reprocher de lui avoir pris son logement, et vous ne pourrez pas fermer l'œil de la nuit. — Sois tranquille, si M. Dillon était vivant, comme nous voudrions qu'il le fût, il

nous offrirait lui-même la moitié de son logement. » Echeuber ne voulut pas nous contredire, mais il ne paraissait pas convaincu. Il prit donc deux peaux de bœuf, les étendit rapidement sur le sol de la cabane avec une mine tout à fait inquiète, et s'enfuit, en courant comme si le diable en personne se fût mis à sa poursuite. En dépit de ses prédictions, le sommeil descendit bientôt sur nos paupières, et si l'ombre du voyageur revint dans sa cabane, ce fut sans doute pour garder doucement notre repos.

Le lendemain, nous sommes tout à coup éveillés par un grand bruit; nous prêtons l'oreille : ce sont des cris, ce sont des sanglots et des lamentations. Rien de plus violent ni de plus sinistre. Une idée poignante nous entre comme une lame au fond du cœur : M. Petit est à l'agonie, M. Petit se meurt, il est mort peut-être!

Saïd entre dans notre hutte; nous l'interrogeons des yeux. Saïd a le visage calme et serein; il vient chercher un fusil pour aller à la chasse. Mais ces cris? mais ces lugubres gémissements? « Ne vous inquiétez pas, nous répond tranquillement le drogman, ce sont les gens de la maison qui pleurent la mort de M. Dillon. » En effet, les domestiques de M. Petit s'étaient levés de bon matin; ils étaient venus éveiller les nôtres, et les inviter à un petit con-

cert de pleurs. Ils s'étaient tous réunis sous un arbre à l'entrée du village; vous pouvez voir cela d'ici : le soleil levant éclaire la scène.

L'un des improvisateurs vante la bonté et le courage de notre malheureux compatriote : des sanglots et des gémissements sortent aussitôt de toutes les poitrines. A ces gémissements succède tout à coup un profond silence, puis un autre des coryphées élève encore la voix, et un nouvel éloge du mort ramène le chœur des lamentations. Cependant la douleur ne tarde pas à s'exalter jusqu'au délire : les uns frappent la terre avec le pied en signe de désespoir, les autres se courbent en se tordant les doigts, affaissés sous le deuil comme sous un fardeau trop lourd; ceux-ci s'arrachent les cheveux et accusent le ciel de cruauté; ceux-là s'essuyent les yeux avec leur toile, et les larmes coulent sur leur visage. Gémissements d'enfants plaintifs, cris de désespoir et de colère; c'est une étrange rumeur au milieu de laquelle se distingue par moments le nom du malheureux M. Dillon répété par les échos attendris.

Transportez-vous quarante siècles en arrière, et vous voyez s'animer les fresques des tombeaux de Thèbes : serviteurs et esclaves pleurant sur la sépulture de leurs maîtres.

Il faut le dire, cette scène renouvelée chaque matin avait un grand caractère de tristesse. Plusieurs de ces gens avaient beaucoup aimé M. Dillon; ils le regrettaient profondément, ce qui était son plus bel éloge, et ils trouvaient dans leur douleur des larmes, des accents, des gestes, des paroles si sincères, qu'ils parvenaient toujours à faire partager aux autres la vivacité de leur affliction. Deux surtout, Beyro et Tacho, portaient le deuil bien avant dans le cœur; nous remarquâmes sur leurs tempes de larges cicatrices : leurs ongles les y avaient creusées le jour où mourut M. Dillon.

Heureusement pour M. Petit qu'il trompa toutes les craintes et ne donna pas l'occasion de pareils dévouements : depuis quinze jours, sa santé s'était améliorée d'heure en heure. Nous prîmes congé de lui dès que nous le vîmes hors de danger, et nous allâmes nous fixer à Adde-Casti, afin de continuer nos travaux.

Adde-Casti est un hameau situé dans le district de *Tembela;* il consiste en quelques masures en pierre ou en branchages, groupées sur le faîte d'un coteau dominé au nord par le sommet du Kedaroua. Gravissez le sommet du Kedaroua, votre vue découvrira toute la plaine du Chiré; à l'est du village coule un petit ruisseau encaissé, qui porte ses eaux dans le Tac-

cazé; la vallée de ce torrent est ombragée d'arbustes sauvages, de palmiers, de mimosas, d'immenses sycomores, qui entrelacent leurs branches et forment ainsi des voûtes de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Nous vîmes pour la première fois dans cet endroit un arbre, ou plutôt une herbe majestueuse dont la culture devrait attirer l'attention de tous les Abyssins. Nous voulons parler du *musa*, ou bananier. Ce végétal croît dans le Chiré à l'état sauvage, et *El Makrisy* le signale comme une des plantes utiles de l'Ifat, province du Choa. Il s'élève à une hauteur de trente à quarante pieds; la tige est couronnée par une dizaine de feuilles qui s'emboîtent l'une dans l'autre et se terminent en pointe. La longueur de chaque feuille a environ quinze pieds de long sur trois pieds de large. Nous n'avons pu nous procurer ni la fleur ni le fruit de cette plante; aussi nous ne déciderons pas la question si ce bananier est le bananier à fruit long, *musa paradisica*, ou s'il forme une espèce nouvelle. Quoi qu'il en soit, le bananier à fruit long, qui fait la richesse des vallées chaudes et humides de la Nouvelle-Espagne, pourrait être cultivé en Abyssinie avec beaucoup de succès. Il viendrait très-bien aux bords du Mareb, dans les *colla* ou lieux bas, et généralement dans tous les endroits où le thermomètre accuse une chaleur considérable. De tous les

végétaux du globe, c'est peut-être celui qui, sur un petit espace de terrain, produit le plus de substance nourricière. Dans quelques pays il remplace avec avantage les graminées céréales; et cette plante est si précieuse, que certains peuples en ont fait l'objet d'une espèce de vénération. Veut-on juger plus exactement de son importance? dans la Nouvelle-Espagne, cent mètres carrés de terrain, renfermant trente à quarante pieds de bananiers, donnent, chaque année bien entendue, plus de 2,000 kilog. d'aliments. Le produit de ce végétal est, au produit du froment, comme 133 est à 1. Et remarquez que le bananier demande peu de soins : quelques coups de pioche, c'est là tout le travail qu'il exige; aussi quelle fortune pour le pays qui possède cette plante précieuse! La nature, cette mère prévoyante, ne semble-t-elle pas l'avoir donnée aux Abyssins pour remédier aux trop fréquentes disettes, suite inévitable du malheureux état social qui les opprime?

Comme nous n'avions dans le Chiré aucun point de repère, nous avons employé une partie du mois de février à fixer astronomiquement la position d'Adde-Casti.

La latitude de ce village, déterminée au moyen de l'observation de sept séries de hauteurs circomméridiennes du soleil, est de 13° 58′ 3″, 6; sa lon-

gitude, déduite de l'observation du passage de 7 du *Taureau* sous la partie non éclairée du disque de la lune, est de 35° 58′ 13″, 5 à l'est du méridien de Paris.

La distance d'Adde-Casti au sommet du Kedaroua est de 2,027 mètres. Cette direction fait, avec le méridien du lieu, du nord vers l'est, un angle de 90° 58′ 50″, et, avec le méridien magnétique, un angle de 16° 12′ vers l'ouest; ce qui donne, pour la déclinaison de la boussole, 6° 14′ vers l'ouest.

Notre séjour à Adde-Casti fut de deux mois, deux mois durant lesquels nous avons parcouru les principaux districts du Chiré, celui de Bahra, de Seleklaga, de Coyeta, d'Adde-Omfito, de Tembela, de Devra-Abbay, d'Asgadé et d'Add'Iabo, étudiant de la sorte la géographie du Chiré, qui est peu connue.

Cette province, bornée au sud par le Taccazé, à l'est par les provinces de Da-Mariam et de Zahna, touche, du côté du nord, au district de Zaguer, et, du côté de l'ouest, à un désert large de plusieurs lieues, qui la sépare des nègres Changallas. Sa superficie est d'environ cent vingt lieues carrées. Elle forme une plaine élevée de 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, coupée de distance en distance par des ravins profonds, et traversée, du nord-est au

sud-ouest, par une chaîne de montagnes qui sépare les eaux du Taccazé de celles du Mareb. Cette plaine appartient aux terrains tertiaires. Avant d'arriver au Taccazé, elle se termine brusquement par une échancrure irrégulière : de là jusqu'au fleuve, sur une longueur moyenne de deux lieues, le sol inégal se gonfle, se déprime, et présente une multitude de mamelons qui se heurtent, se pressent, se croisent dans toutes les directions. Ces mamelons sont hérissés de schistes. Regardez les schistes, la couche en a été redressée presque verticalement par des roches volcaniques qui les ont traversés de part en part.

A l'époque où Bruce explorait l'Abyssinie, la capitale du Chiré était une ville de même nom, dont le célèbre voyageur a fait une description détaillée. Cette ville, qu'il place par 14° 4' de latitude nord et 35° 40' à l'est du méridien de Paris, n'existe plus au temps où nous sommes. Nous pouvons même l'affirmer, à l'exception de Devra-Abbay, il n'y a pas dans le Chiré un seul lieu habité et habitable qui puisse s'appeler une ville. Des hameaux, c'est là tout ce que l'on y rencontre, et ces hameaux sont-ils formés encore de huttes misérables, que les propriétaires construisent en peu de jours. Les cabanes mises sur pied, quelquefois la fièvre passe, la petite-vérole

vient visiter le hameau naissant; aussitôt tous les habitants lui cèdent la place. On déloge, on se transporte ailleurs, on choisit une autre résidence, et voici un village qui s'élève où l'on n'avait encore vu que des herbes sauvages. Ces herbes, qui croissent partout dans le Chiré, attestent un sol fécond, mais cette fécondité reste improductive. La majeure partie des terres demeure en friche ou est mal cultivée. On y récolte toutefois, en assez grande quantité, du teff, du dagoussa, du blé, des fèves, des haricots, des lentilles, des oignons et plusieurs autres variétés de légumes. L'orge appartient au canton de Koyéta, dont le sol est assez élevé; le doura, le coton, l'indigo, croissent au contraire sur les bords du Taccazé, où ils trouvent une chaleur propice.

Les arbres fruitiers sont moins nombreux : le dattier, l'oranger et le citronnier sont les seuls que nous y ayons vus; encore les habitants n'en prennent-ils aucun soin. Ajoutons que sur les rives du Taccazé on trouve une multitude d'essences et d'arbres de construction dont l'Abyssinie pourra tirer parti un jour, si elle jouit jamais des bienfaits de l'industrie européenne. Nous citerons principalement le mimosa, l'ébénier, le tamarin, et plusieurs espèces inconnues de sycomores dont le port majestueux

et le magnifique développement excitent l'admiration.

Depuis la frontière du Tigré jusqu'au Nil, la végétation des bords du Taccazé étale partout un luxe inouï ; mais si l'on parcourt le plateau du Chiré vers l'ouest, en partant de Devra-Abbay, on arrive, après quelques heures de marche, dans une contrée entièrement déserte parce qu'elle est exposée aux incursions des Changallas. Les Changallas sont des nègres féroces qui vivent à l'état sauvage entre la Nubie et l'Abyssinie, infestant les routes qui mènent du Tigré dans la vallée du Nil, au point que personne n'ose s'y aventurer, ni voyageur, ni caravane indigène. Le pays qu'ils habitent n'a donc jamais été visité ; il mériterait de l'être cependant, car, d'après le bruit répandu, on y rencontre des ruines considérables, restes de villes anciennes attestant une civilisation accomplie.

Pour se préserver de ces farouches voisins, les Abyssins du Chiré n'ont trouvé rien de mieux que d'opposer la désolation à leur brigandage. Sur une étendue de plusieurs lieues, tout le terrain qui s'étend à l'ouest de la frontière du Chiré a été abandonné par les habitants; on n'y voit pas un seul village, pas même une seule maison. Cette large zone est le repaire des lions et des éléphants, avant-poste

terrible, mais qui n'arrête pas toujours les courses hardies des Changallas.

Leur rapacité, la fièvre meurtrière, les guerres sans relâche, font de la partie occidentale de cette province un des lieux les plus malheureux de l'Abyssinie. Du reste, et ceci est digne de remarque, la misère des habitants n'a pas aigri la douceur de leur caractère. Simples et bienveillants, ils font bon accueil aux étrangers. Partout où nous nous sommes arrêtés parmi eux, ils nous ont apporté des vivres en abondance, et nous les avons trouvés généreux dans tous leurs procédés. A Adde-Casti, où nous avons résidé durant cinquante jours, ils avaient en nous une si grande confiance, qu'ils venaient nous prier d'accommoder leurs différends. Un jour même ils n'ont pas hésité à condamner leur choum qui avait commis un vol à notre préjudice; mais l'affaire est assez curieuse pour que nous la racontions avec quelques détails.

Lorsque nous allâmes nous établir dans le district de Tembela, nous reçûmes la visite de plusieurs choums. Le choum Aylo, qui commandait à Adde-Casti, vint nous voir comme les autres, et nous engagea gracieusement à fixer notre résidence dans son domaine. Aylo était un enfant de 15 à 16 ans, dont le père avait joué un rôle dans la guerre de Sabaga-

dis; son revenu se composait seulement de quelques toiles qu'il prélevait sur les habitants de son village; aussi son indigence allait-elle jusque-là qu'il ne pouvait acheter une mule. Mais la noblesse du sang, en Abyssinie, ne se perd pas par la pauvreté, et le choum Aylo, fier de son origine, ne se drapait pas avec moins d'orgueil dans sa toge. C'était un très-petit chef qui se donnait tous les airs d'un roi. Doux et affable d'ailleurs, s'il aimait à vanter l'importance de son commandement, nous pouvons lui rendre cette justice, qu'il gouvernait ses États avec la plus grande modération.

Persuadés par ses paroles engageantes, nous arrivons à Adde-Casti. Le choum Aylo nous accueille très-cordialement; par son ordre, on nous apporte du pain, de la bière en abondance, et l'on met à notre disposition une cabane où nous passons la nuit. Le lendemain matin, Aylo vient nous rendre visite, précédé d'un domestique qui porte fièrement le bouclier et la lance de son maître. A peine a-t-il mis le pied sur le seuil de notre demeure, il pousse un cri d'admiration; il venait d'apercevoir nos fusils et nos sabres. « Heureux, s'écria-t-il, l'homme qui possède de telles armes! Voyagez par toute l'Abyssinie, allez et revenez, et vous n'avez rien à craindre. Quel est le chef assez hardi pour vous disputer le

passage ? Quel est le soldat assez imprudent pour se mesurer avec vous ? » Ce jour-là sa visite dura trois heures. Il examina nos pipes, nos montres, nos boîtes, nos instruments, et lorsque nous lui montrions un objet qu'il n'avait pas encore vu, il le prenait avec avidité, le tournait et le retournait vingt fois dans sa main, nous le rendait d'un air triste, et nous demandait chaque fois si nous ne pouvions pas lui en fabriquer un pareil. On devine notre réponse. Un gros soupir s'échappait alors de sa poitrine, et nous disait qu'il avait mieux attendu de notre talent. Qu'y faire ? Nous avions oublié d'apprendre le métier d'orfévre ou celui de mécanicien avant de faire le voyage d'Abyssinie. Cependant, pour diminuer quelque peu les regrets du jeune choum et regagner d'autant dans son estime, l'un de nous s'empressa de lui offrir divers objets qu'il paraissait vivement désirer : deux cordons de soie, un morceau de drap rouge, deux verres et une séduisante tabatière du prix de vingt-cinq centimes. Là-dessus, joie et enthousiasme. La main qui lui présentait de si belles choses, Aylo la baisa avec effusion ; il emporta nos présents, et nous assura que désormais nous étions ses meilleurs amis. Il nous le prouva en effet par l'assiduité de ses visites. A partir de là, le jeune choum semblait ne pouvoir plus se passer de nous ; il venait, il revenait,

il revenait encore le même jour. Cependant, au bout d'une semaine, voici un phénomène singulier : nous n'avions pas tiré un seul coup de fusil, et néanmoins notre poudre s'en allait à vue d'œil. Plusieurs paquets parfaitement cachetés avaient été ouverts; d'autres étaient écornés, un ou deux se trouvaient à moitié vides. Curieux de nous expliquer cette bizarre métamorphose, nous faisons appeler Echeuber et Faratch. Dès les premiers mots, l'un et l'autre protestent de leur innocence; ils jurent par la mort de Detjach-Oubié qu'ils n'ont pas touché à la poudre. Dans la journée, cependant, Echeuber nous parut moins gai que d'habitude; il était inquiet, soucieux, et soucieux jusqu'à la tristesse. Nous avions mis en doute sa délicatesse, et nos paroles pesaient d'un poids trop lourd sur sa poitrine. Décidé à reconquérir notre estime, après dîner il enlève la table, rôde autour de nous d'un air mystérieux, s'éloigne, se rapproche, fait encore le tour de la chambre, et, ramassant tout son courage, finit par bégayer qu'il a découvert l'auteur du vol. « L'auteur, c'est toi sans doute? — Moi, Gaëtana! non pas, je ne sais pas trahir ceux qui sont bons pour moi; je n'ai pas trompé votre confiance, je ne la tromperai jamais; et si l'idée du mal pouvait me passer dans l'esprit, voici mon frère Guébra-Mariam qui me tuerait à coups de

bâton. — Mais alors qui donc a vidé les paquets de poudre ? — Qui, Gaëtana? ce n'est pas un domestique comme moi, c'est un grand qui vient souvent chez vous. — Mais le choum seul nous rend visite, et qui dit choum dit un homme de bien. — Dans votre pays peut-être, Gaëtana, mais ici le diable tente les choums, et ils ne résistent pas toujours à ses tentations. »

Jaloux de l'honneur de son frère, Guébra-Mariam sort sur-le-champ, court à la demeure d'Aylo, et l'amène presque de force chez nous. Quel scandale, le choum accusé de vol! On s'attroupe, on crie, il règne partout une agitation extrême. Enfin, sur notre demande, les habitants les plus considérés du village se forment en cour de justice sous la présidence d'un vieillard.

Le plaignant et l'accusé, Echeuber et Aylo, sont amenés devant les juges ; ils se tiennent debout à leurs pieds, les épaules découvertes en signe de respect. Suivant la coutume du pays, on les a liés ensemble par le coin de leurs toiles; ni l'un ni l'autre ne tentera de s'évader, car s'évader, c'est donner gain de cause à son adversaire. Si l'un des deux voulait prendre la fuite, il laisserait nécessairement sa toile entre les mains de l'autre, et sa toile parlerait contre lui comme son propre témoignage. Echeuber et Aylo

prétendaient d'ailleurs ne rien redouter de l'issue du procès; tous deux se faisaient forts de prouver leur innocence.

Aylo n'a pas d'avocat[1]; la cause d'Echeuber est défendue par Guébra-Mariam, qui parle avec beaucoup de facilité. Mais Aylo n'a pas les poumons de Guébra-Mariam. Quelle tempête de voix! Les deux vocifèrent à la fois: ils se crachent l'injure à la figure, ils se provoquent, ils gesticulent, ils se mesurent de la tête aux pieds. Que disent-ils? Dieu le sait peut-être; mais, à coup sûr, ils ne parlent ni de notre poudre, ni du différend qu'ils ont entre eux.

Après bien des efforts perdus, les juges parviennent à diriger le débat, et ramènent la cause à la plus simple expression. Aylo a passé toute la journée d'hier à tirer des coups de fusil; Aylo n'a pas d'argent pour acheter de la poudre; d'où lui vient celle qu'il a brûlée? Guébra-Mariam l'accuse de nous l'avoir dérobée. Aylo repousse cette accusation comme fausse et calomnieuse; il jure à la fois par le salut de son âme et par la mort du roi que ses mains n'ont pas commis de vol. Guébra-Mariam insiste, mais sans

[1] En Abyssinie, il existe des avocats, mais ils ne forment pas un corps comme en France et dans les autres parties de l'Europe.

donner de preuves positives; il parle seulement avec l'accent de la conviction. Aylo, de son côté, se retranche derrière sa dignité de choum, presse l'avocat de s'expliquer, et le somme de produire des témoins. Guébra-Mariam semble hésiter; le choum profite de cette indécision pour prendre l'avantage : il propose à son adversaire d'établir la vérité par une gageure. Quatre moutons! il les parie à l'instant si Echeuber parvient à prouver ce qu'il avance. Le frère d'Echeuber accepte le pari, et ajoute encore un mouton. Cinq moutons ! Aylo reculer, il est trop sûr de son innocence. Cinq moutons! Outre les cinq moutons, Aylo veut parier encore son bœuf et sa vache. Il aurait vidé son écurie, mais un incident inattendu vint confondre son assurance et compromettre à jamais sa dignité de choum.

Pendant que Guébra-Mariam chargeait Aylo, Aylo Guébra-Mariam, on sait avec quel flux d'éloquence, les juges avaient donné des ordres secrets à Saïd et à deux hommes du village pour faire des perquisitions. Saïd avait rempli sa mission avec son adresse accoutumée; il avait fouillé la maison d'Aylo, et revenait portant d'un air victorieux la cartouchière du jeune choum qu'il agitait en signe de triomphe.

A cette vue, Aylo pâlit; il se trouble et se sent ac-

cablé de honte. Un des juges prend la cartouchière [1], l'ouvre, examine un à un les tubes de roseau, et montre à la foule impatiente la poudre qui nous a été prise.

Il faut renoncer à peindre l'humiliation du jeune gouverneur d'Adde-Casti. Son village, les habitants de son village et lui-même, il eût tout donné à Satan, si Satan, lui présentant un pacte, était venu le tirer de cette cruelle situation. Pour mettre fin à son embarras, le tribunal se hâta de prononcer le jugement.

D'après les règles du pays, il aurait dû être condamné au fouet et à la confiscation des bœufs et des moutons du pari ; car les enjeux, en pareil cas, reviennent toujours de droit à la justice. Néanmoins, considérant sa jeunesse, l'occasion facile, ses bons antécédents, et plusieurs autres circonstances atténuantes, le tribunal se contenta de lui adresser une courte remontrance en ordonnant la restitution de la poudre volée. Le jugement de Salomon ne fut pas accueilli par des louanges plus unanimes. Tout le monde à Adde-Casti admira la modération et l'impar-

[1] Les cartouchières, en Abyssinie, consistent dans une série de tubes de roseau rangés entre deux larges bandes de cuir rouge ; elles forment ainsi une espèce de ceinture que les habitants portent autour des reins.

tialité des juges. Humilié, condamné par les siens, le jeune choum emporta son chagrin dans la solitude. Il s'enferma chez lui, et resta vingt-quatre heures sans prendre aucune nourriture. La douleur et le repentir en firent un héros. Si la noblesse ne se perd pas par la pauvreté, elle se perd par le vol et le mensonge. Prononçant lui-même sa déchéance, il décide qu'il doit quitter ses États et déposer sa couronne de choum.

C'était le 24 février, le jour se levait à peine; il se présente chez nous accompagné d'un domestique, le seul de ses sujets qui fût resté fidèle à son malheur. « L'esprit du mal m'a perdu, nous dit-il; j'ai commis une action indigne de mon rang, et la honte me chasse de mon pays. Dans un moment j'aurai quitté Adde-Casti. Où irai-je? Dieu seul le sait. Mais avant que je m'éloigne pour toujours, dites-moi du moins que vous me pardonnez et que votre ressentiment ne me suivra pas dans mon exil. » A ces mots, ses yeux se remplissent de larmes, il se jette à nos pieds, et nous demande notre bénédiction. Touchés de son repentir, nous nous efforçons de le consoler, de le retenir; nous lui proposons de le réconcilier avec les habitants du village. Inutiles paroles! La fierté de son cœur n'admettait pas un semblable retour; il sortit pour achever son sacrifice. Quelques

instants après, comme nous fumions notre pipe sous un arbre, nous vîmes le jeune choum, un bâton à la main, descendre tristement la montagne d'Adde-Casti, emportant sous son bras un petit paquet de hardes, pauvres débris sauvés dans le naufrage de sa royauté.

FIN DU PREMIER VOLUME.

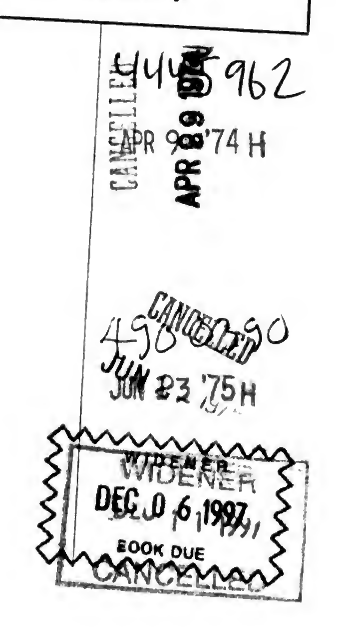
TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 205, ligne 8, au lieu de *car Gimjhé*, lisez : *cap Gimjhé*.
Page 213, ligne 17, au lieu de *Kolsun*, lisez *Kolsum*.
Page 219, ligne 13, au lieu de *Hébreux*, lisez *Hébreu*.
Page 286, ligne 40, au lieu de *Amrou*, lisez *Amran*.


3 2044 004 343 315


CANCELLED
APR 9 '74 H
APR 29 1974
CANCELLED
JUN 23 '75 H
WIDENER
DEC 0 6 1997
BOOK DUE
CANCELLED